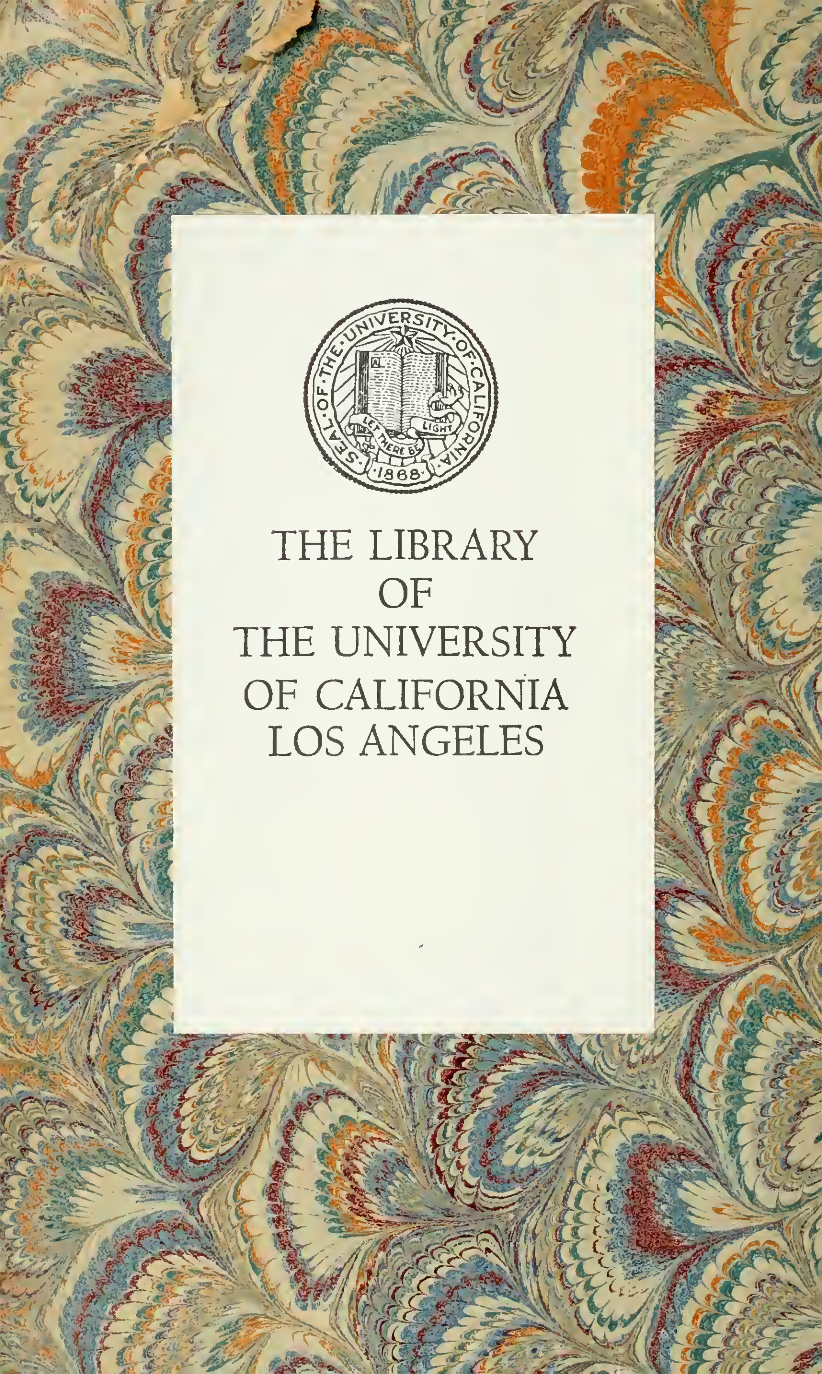
Comment j'ai parcouru

L'INDO-CHINE


SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868




ANTIQUARIAAT
C.P.J. VAN DER PEET
N. SPIEGELSTRAAT 33-35
AMSTERDAM

ISABELLE MASSIEU

Comment j'ai parcouru

L'INDO-CHINE

BIRMANIE, ÉTATS SHANS

SIAM, TONKIN, LAOS



Préface

DE

F. BRUNETIÈRE

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE





JEUNES FILLES TCHINS

LIBRAIRIE PLON

A mon cher et obligeant
ami Guillaume Capus
en témoignage de gratitude
pour ses précieux et décisifs
encouragements

Isabelle Massieu

COMMENT J'AI PARCOURU

L'INDO-CHINE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1901.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1946



COMMENT J'AI PARCOURU

L'INDO-CHINE

PAR

ISABELLE MASSIEU

BIRMANIE, ÉTATS SHANS, SIAM
TONKIN, LAOS

PRÉFACE DE M. F. BRUNETIÈRE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ouvrage accompagné de 65 gravures et d'une carte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1901

A

OCTAVE MASSIEU

le cher compagnon

de ma vie

et de mes voyages passés

PRÉFACE

Comment l'auteur des récits qu'on va lire « a parcouru l'Indo-Chine », je n'essaierai pas de le dire, puisque c'est l'objet de son livre, et moins encore de le « résumer », parce que je ne voudrais priver personne du plaisir que j'ai trouvé moi-même à le lire tout entier. Mais, si peut-être Mme Isabelle Massieu, qui est femme de sens, d'esprit et de goût, n'avait pas assez dit quelles qualités de vaillance et de bonne humeur, de sang-froid, de décision et de réel courage il lui a fallu pour mener à son terme la tâche qu'elle s'était assignée, je puis sans doute le dire, l'en féliciter avant le lecteur ; et, si je ne commençais par le faire, quelle raison aurais-je en vérité d'écrire ces quelques mots de *Préface*? » Ce qu'une femme seule peut entreprendre est à la portée de tous, » écrit Mme Massieu dans son *Avant-propos*. Elle me permettra de ne pas être tout à fait de son avis, et, sans vouloir exagérer

les « dangers » qu'elle a courus, ou les « privations » qu'elle a dû supporter, je connais bien des femmes, et des hommes aussi, qui sont assurément tout prêts à parcourir l'Indo-Chine, mais qui n'en seront pas moins fort aises que Mme Massieu l'ait explorée d'abord, en leur place, et d'une manière à les en dispenser.

C'est qu'en effet, quand ils auraient le courage, ou le loisir, d'en risquer l'aventure, ils se douteront promptement, à la lecture de ces récits, qu'il y faut encore des grâces d'état, et que, ce qu'ils rencontreraient de pittoresque ou d'intéressant sur la route, ni probablement ils ne le saisiraient avec la rapidité de coup d'œil de Mme Massieu, ni sans doute ils ne le rendraient avec la même justesse de trait, ni surtout, en essayant de le retracer, ils n'y répandraient le même agrément. Combien y a-t-il d'yeux qui semblent faits « pour ne rien voir »? Combien qui ne voient qu'un seul aspect des choses? Et combien le seul qui s'accommode à leur « manière de voir »? On ne saurait mieux voir que Mme Massieu, plus nettement, ni mieux rendre ce que l'on a vu, plus fidèlement, plus discrètement, sans nulle préoccupation de « couleur locale » ou d' « orientalisme », et sans autre souci que de « faire vrai ».

Les lecteurs de nos jours, un peu fatigués d' « exotisme », n'en trouveront dans les descriptions de Mme Massieu que tout juste ce qu'il en faut quand on revient de Bangkok ou de Luang-Prabang. Ils apprécieront ce mérite; et s'ils pensent avec nous que de « Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome », et même en Indo-Chine, ce qu'il y a de plus intéressant pour l'homme, c'est toujours l'homme, ils lui sauront gré d'avoir été généralement plus curieuse des mœurs que du paysage, d'ethnographie que de botanique, et plus attentive à s'informer pour nous instruire, qu'à faire des effets d' « écriture » pour nous émerveiller.

Car, nous savons bien qu'un nègre ne ressemble pas à un autre nègre, ni un Annamite à un autre Annamite ; mais par quels traits il en diffère, c'est ce que nous savons moins bien! Nous nous faisons de l'homme jaune une psychologie « globale », si j'ose ainsi parler, et nous confondons volontiers Li-Hung-Chang et le maréchal Sou ; Norodom, le roi du Cambodge, et le roi de Siam, Chulalongkhorn. Nous apprendrons à les distinguer dans les récits de Mme Massieu. Comme rien, au cours de son voyage, ne l'a elle-même plus intéressée ni plus amusée que la diversité des physionomies, des costumes et des

coutumes, il n'y a donc rien aussi qu'elle ait noté plus soigneusement. Il faut nous faire à cette idée que les Laotiens ne sont pas des Birmans, et que les *Mans* ne sont pas des *Nungs*. Il se pourrait aussi que les *Shans* ne fussent pas des *Thos*, et, — puisque je crois qu'on l'ignore généralement en France, et peut-être même au ministère des colonies, — on aura donc plaisir à s'en convaincre, et profit, en lisant ce qu'en dit Mme Massieu. Usages et croyances, mœurs et superstitions, vices et vertus, qualités ou défauts, il m'a semblé que son observation toujours en éveil excellait à préciser ces différences de races. Elles sont plus profondes qu'on ne se l'imagine, à la distance où nous sommes du Tonkin. Ai-je besoin de dire après cela l'intérêt que nous avons à les connaître? Nous comptons maintenant en Indo-Chine 12 ou 15 millions de sujets; nous leur devons quelque chose en échange de ce que nous leur avons pris; et comment le leur donnerons-nous, si nous ne commençons par les étudier? On en trouvera les moyens dans le livre de Mme Massieu; et ce serait beaucoup si, comme je l'espère, elle réussissait sur ce point à troubler un peu la sérénité de notre indifférence.

On aimera encore dans ce volume la manière

à la fois très naturelle et très habile dont l'auteur entremêle à ses descriptions de mœurs, si précises et si vivantes, l'histoire si mal connue de ces civilisations lointaines. Quelles « tragédies » n'en eussent pas autrefois tirées l'auteur de *l'Orphelin de la Chine* ou celui de *la Veuve du Malabar!* quels « opéras » l'auteur, — et les décorateurs — du *Roi de Lahore!* Mais, en attendant que l'on mette en musique l'aventure de la princesse qui mourut d'avoir aimé le bonze, ou que l'on transporte au théâtre les scènes d'amour et de carnage dont le palais de Mandalay fut témoin, au temps du roi Theebaw, qui vit encore, et de la reine Supuyalat, les brefs et saisissants récits que nous en donne Mme Massieu n'animent pas seulement son texte, ils l'éclairent; ils « l'illustrent ». Ils nous donnent ce que l'on appelle la sensation de la chose vécue. Si c'est l'une des plus rares que nous procurent les récits de voyages, on l'éprouvera plus d'une fois à la lecture de ce livre.

J'ajouterai qu'il joint « l'utile à l'agréable »; et, qu'avec beaucoup de plaisir, nous en pouvons tirer plus d'une leçon. Mme Massieu se pose quelquefois des questions singulières, et par exemple, tandis que 650 fonctionnaires anglais gouvernent 11 millions de Birmans, elle se demande

pourquoi nous ne saurions, nous, à moins d'un chiffre de 3,426, gouverner 15 millions d'Annamites et de Tonkinois. Elle craint qu'en superposant la totalité de notre système administratif à une civilisation d'origine ou de forme chinoise nous n'ayons pris un fort mauvais moyen de faire l'éducation de nos nouveaux sujets. Et, doit-on le dire? elle semble croire que si jamais nous y réussissons, ce ne sera que par l'intermédiaire de nos missionnaires et de nos religieuses. Elle en donne même d'excellentes raisons, dans son dernier chapitre. Nous voulons espérer que l'on en tiendra compte.

En tout cas, et en dehors de tout esprit de parti, comme de toute prévention politique, elle aura exprimé, sur un problème d'une importance que personne ne saurait méconnaître, des opinions que personne ne saurait écarter sans les avoir discutées. Elle n'a pas inutilement parcouru l'Indo-Chine. Son livre n'est pas moins instructif qu'intéressant, et « en amusant », il donne à réfléchir. Les conclusions en sont, ainsi qu'on dit, tout un programme, et ce programme a pour lui sa netteté, sa modération, l'urgence et la facilité qu'il y aurait de l'appliquer. L'appliquera-t-on? C'est une autre affaire! Mais qu'on l'applique ou non, il est tracé, et si nous en jugeons

par nous-même, aucun ne l'oubliera désormais de ceux qui auront lu le livre de Mme Massieu.

« Je m'estimerai satisfaite, écrit-elle en ses conclusions, si j'ai pu tourner les yeux de quelques-uns de mes compatriotes vers notre belle Indo-Chine. » Cette satisfaction ne lui sera pas refusée. Mais nous sera-t-il permis d'en attendre d'elle une autre à notre tour; et puisque après avoir « parcouru » l'Indo-Chine, Mme Massieu a « visité » la Chine et le Japon, « traversé » la Mongolie, la Sibérie, le Turkestan, le Caucase et la Russie, ne nous dira-t-elle pas quelque jour « comment elle les a parcourus » ?

F. B.



AVANT-PROPOS

Une Française en exploration dans l'Extrême-Orient est, paraît-il, chose peu commune. Cela explique le bienveillant accueil qui lui est fait quand elle revient sur le sol français, et l'intérêt qu'on veut bien attacher au récit de son voyage.

Les sentiments qui m'ont été témoignés m'encouragent à présenter au public un résumé des choses que j'ai vues et apprises au cours de mes pérégrinations. Je ne prétends qu'au modeste rôle de vulgarisateur: ce qu'une femme seule peut entreprendre est à la portée de tous. Et il me semble que nous avons toujours intérêt à élargir l'horizon de nos idées, à nous rendre compte de ce qui se fait au dehors, à observer d'autres initiatives que les nôtres, d'autres manières de comprendre la vie. Les voyages ne pourraient-ils être

l'emploi fructueux de quelques années pour nombre de jeunes gens riches et oisifs ou encore aspirant à la situation que l'État, si complaisant qu'il soit, ne peut faire à tous? C'est à grand tort que les longs voyages sont considérés comme très dispendieux; ils coûtent souvent en raison inverse de la distance à parcourir pour en atteindre le but, et je mets en fait qu'un voyage d'une année en Extrême-Orient, malgré la lourde dépense d'un long trajet maritime, coûte moins qu'un voyage de même durée à travers l'Europe.

La plus grosse difficulté consiste à avoir le courage de partir, à faire l'effort nécessaire pour se détacher des mille liens qui nous enveloppent, pour s'arracher à quelques chères affections, — celles qui rattachent quelquefois encore à l'existence les plus douloureusement frappés dans leur tendresse et dont la vie semble finie, — pour se lancer dans ce certain inconnu que n'éclairent jamais entièrement les renseignements préliminaires.

Dès le départ, c'est l'existence au jour le jour, l'accoutumance rapide à de nouvelles manières de vivre; c'est l'atténuation des douleurs et des regrets dont notre pauvre *moi* aime à se repaître, l'effacement pour ainsi dire de ce *moi* trop sen-

sible, trop endolori et qui ne devient plus qu'un enregistreur fidèle et consciencieux de ce qui se passe autour de lui.

Le voyage est le livre vécu qui nous abstrait de notre propre vie; et l'on ne comprend tout à fait, qu'après l'avoir subi, le charme des sentiers peu battus. Les obstacles et les incommodités sont généralement moindres qu'ils n'ont été prédits. On finit toujours par passer, et plus aisément qu'on ne croyait. En réalité, cette bonne vie nomade est saine au corps comme à l'âme. J'ai traversé pendant des mois les brousses tropicales où gîte la fièvre sans en être incommodée : ne dirait-on pas que dans ce déplacement continuel un microbe tue l'autre. Les longues journées de marche, l'existence au grand air, jour et nuit, sont plus salubres que la vie passée dans ces cases capitonnées, que nous appelons salons, dont nous ne sortons guère qu'au moyen de boîtes roulantes : en sorte qu'un grand nombre d'entre nous deviennent, vers quarante ou cinquante ans, incapables de remuer et d'agir. Je compte, certes, dans les plus chers souvenirs de la seconde vie que la Providence m'a permis de me faire, les mois qu'à différentes époques j'ai passés, seule, sous la tente. Au retour, avec les images d'autres pays et d'autres peuples, avec les souvenirs

d'autres mœurs, avec d'autres idées qu'on rapporte, il y a encore l'intime jouissance du cœur rempli de gratitude pour les bienveillances et les accueils aimables rencontrés sur la route, qui font croire à une bonté universelle.



ARROYAU DE CAN-KHO

PREMIÈRE PARTIE

CAMBODGE ET SIAM

I

SAÏGON ET PNOM PENH

Le 6 octobre 1896, après vingt-trois jours de traversée, le *Melbourne*, des Messageries Maritimes, prenait le pilote, au cap Saint-Jacques, pour remonter jusqu'à Saïgon la rivière du même nom. Au delà de cet abrupt promontoire couvert de brousse l'atmosphère devient subitement pesante et un silence profond succède à tous les bruits du large. Les rives sont basses et plates, bordées de mornes palétuviers, coupées à droite et à gauche d'innombrables canaux naturels que

l'on nomme en Orient des *arroyos* et en Cochinchine des *rachs*. Tout semble dormir sous le soleil ardent; de loin en loin quelques sampans, abrités sous les branches tortueuses d'un palétuvier, quelques jonques se laissent porter par la marée. Sur notre droite, un puissant cours d'eau, le Donnaï, descend de la chaîne annamitique, et la plaine cultivée apparaît tout à coup, semée de bouquets d'arbres qui indiquent un village, une paillotte; enfin de massives constructions, des docks, s'élèvent aux abords de la métropole indo-chinoise.

Malgré l'intensité des rayons du soleil, une foule européenne, tout de blanc vêtue, se presse sur le quai à l'arrivée du *Melbourne;* l'impression de mélancolie causée par la monotone rivière disparaît et, avec une réelle fierté, je reconnais dans notre Saïgon la plus charmante ville de l'Extrême-Orient. En effet, malgré leur importance très supérieure, hélas! les villes des Indes anglaises et néerlandaises et les comptoirs de Hong-Kong et de Chang-Haï ne répondent pas à l'idée que nous nous faisons d'une grande ville. Batavia, Calcutta, Bombay, Colombo, Singapour, ne groupent par leurs maisons, elles les disséminent sur de longs espaces de sable, comme Madras, ou les cachent au loin sur des avenues plantées dans le désert, comme le plus grand nombre des villes de l'Hindoustan.

A Saïgon, nous sommes dans le décor d'une vraie ville, coupée de larges et ombreuses avenues. Mais je n'ai pas plus l'intention de décrire la capitale de la Cochinchine, ses pagodes et ses tombeaux, que de raconter son histoire et sa vie propre, ce que tant d'autres ont fait avec une autorité et un talent que je ne possède pas.

Saïgon et la Cochinchine n'ont été pour moi que le point de départ de mes excursions au Cambodge et au Siam, lesquelles n'étaient elles-mêmes que les préliminaires de ma longue traversée de la Birmanie à l'Annam à travers l'Indo-Chine, dans sa plus grande largeur.

J'ai passé une quinzaine de jours à Saïgon en deux séjours, j'y ai été très gracieusement accueillie, très fêtée même, et j'en garde reconnaissant souvenir au bienveillant gouverneur général, M. Rousseau; à Mme Rousseau et à M. et à Mme Blanchet des Messageries Fluviales, mes aimables hôtes.

Le gouverneur général se disposait, au moment de mon arrivée, à partir pour le Cambodge et à visiter le roi Norodom; il a la grande bonté de m'inviter à me joindre à ses hôtes pour prendre part à ce voyage. C'est une faveur précieuse qui me permettra de voir une foule de choses peu connues et d'assister à des réceptions, à des fêtes originales qui ne se rencontreraient pas pour des voyageurs isolés.

Rendez-vous est fixé à six heures du matin à la gare de l'unique chemin de fer de Cochinchine et au wagon officiel du gouverneur général. Le wagon est décoré et drapé comme il l'avait été quinze jours auparavant pour l'inauguration de ce même train express qui, en deux heures et demie, fait ses 70 kilomètres pour atteindre Mytho, le terminus de la ligne.

L'assemblée des notables indigènes avec le *Tong-Doc*, gouverneur indigène de la province; l'administrateur et les fonctionnaires français, les troupes miliciennes et toute une foule nous attendent à Mytho, pavoisé de drapeaux. Des voitures attelées de petits

poneys endiablés nous conduisent à l'*Inspection* par une avenue de jolis arbres. *Inspection* est le nom conservé en Cochinchine à l'habitation des administrateurs. Dès notre arrivée, on nous offre le champagne, avant neuf heures du matin! Au delà du canal de Suez, il n'y a pas d'heure pour servir le champagne; chez l'indigène riche, comme chez l'Européen, le plateau de coupes remplies dans lesquelles flotte le morceau de glace est apporté comme le café chez les Arabes et le thé chez les Chinois.

La foule nous a suivis et entoure l'*Inspection*, groupée dans un ordre de préséance très pittoresque. Le *Tong-Doc* placé au milieu, sous le haut parasol d'honneur qu'un serviteur élève au-dessus de sa tête, est une figure originale. J'apprends qu'il a rendu des services au temps de la conquête. C'est un long vieillard, sec et mince, dans une grande robe sombre. Son visage, sans être dépourvu d'intelligence, est comme figé dans une immobilité voulue, tout à fait étrange; il semblerait une statue, un bouddha de bronze, n'était la croix de grand officier de la Légion d'honneur qu'il porte en double de sa croix d'officier, avec les décorations de l'Annam et du Cambodge, les sapèques d'or et de jade qui constellent sa poitrine.

A onze heures du matin seulement, on signale le *Mékong*, vapeur de la compagnie des Messageries Fluviales, qui, par le long détour du Sua Rap et de la mer, a mis douze ou treize heures pour nous rejoindre; et dans la même pompe, au plus grand soleil, entre les lignes de miliciens et les bannières, découpées en flammes, variées de couleur, de toutes les corporations, les voitures nous ramènent au ponton, situé en face du

chemin de fer. De longues grappes de pétards, petits et grands, suspendues en chapelets de chaque côté du ponton sont allumées dès que nous enfilons le long et large pont qui nous y conduit. Le gouverneur général ne marche qu'accompagné de parasols d'honneur en tissus brodés formant trois étages, comme les parasols bouddhiques que je voyais au Tibet; le gouverneur a droit à quatre parasols et le roi d'Annam est entouré de cinq ou six. En plus des parasols rituels, deux énormes parasols plats étaient portés de chaque côté de lui pour l'abriter du soleil.

Notre beau bateau s'avance noblement, lui aussi, tout pavoisé et entouré d'une ceinture de palmes qui transforme le pont en serre flottante. La table, toute fleurie, est mise à l'arrière dans la douce pénombre des toiles baissées.

Tout l'après-midi nous regardons fuir les rives cultivées et la végétation tropicale de ce large Mékong qui roule en tous temps ses flots d'or comme il convient à un roi. Vers quatre heures, à l'heure où le soleil atténue l'ardeur de ses rayons, et un peu avant d'arriver à Vinh Long, une douzaine de jonques minces et effilées, montées chacune par une trentaine de rameurs, sont venues au-devant de nous et font la course à côté de notre grand vapeur. Chaque escouade a son costume particulier, et tous ces costumes éclatants forment, dans un cadre magnifique, un ravissant spectacle. C'est au milieu de cette fête pour les yeux que nous arrivons à Vinh Long, une des plus coquettes et des plus pittoresques stations du bas Mékong. Sur les berges, de nombreuses bannières de toutes les couleurs tremblent à la brise, et les grands parasols, rituels ou non,

détachent leurs broderies sur un fond de verdure au-dessus d'une immense foule indigène. Sombres costumes parmi lesquels les vêtements blancs de quelques Européens jettent une tache éclatante.

Nous montons en voiture escortés de cavaliers indigènes, et en peu d'instants nous arrivons chez l'administrateur, M. Masse, un habile metteur en scène. Nous entrons, à pied, dans le jardin, à l'abri des arbres, entre des haies de notables dans leurs soyeux costumes de fête. Une sorte d'autel s'élève à un carrefour, c'est la table des offrandes, et une longue allée toute droite mène de ce point à l'*Inspection*. La foule s'incline profondément sur notre passage. A peu de distance de la large terrasse qui précède l'habitation, une nouvelle table supporte un long écrin de laque rouge, dans lequel est enfermé le discours qui sera prononcé; puis, deux minuscules bouquets d'or et d'argent aux fleurs pendantes, mobiles et tremblantes, qui seront offerts à Mme Rousseau. Sur cette terrasse le gouverneur général, entouré du général Dodds et de M. l'administrateur, les fonctionnaires en arrière, les dames de côté, reçoit les *laïs* ou hommages des principaux personnages qui se présentent isolément, ou par petits groupes. Ces gens placent leurs mains l'une contre l'autre, s'inclinent profondément, se prosternent la face contre terre, puis se relèvent et recommencent par trois fois.

A présent, la foule qui est venue, en bon ordre, remplir l'avenue derrière nous, se prosterne à son tour. Les dos sombres s'abaissent jusqu'à terre, les faces claires réapparaissent comme dans un éclair en ce mouvement répété, si parfait d'ensemble, qu'il fait songer à de

longues vagues humaines dont le flux et le reflux se prolongeraient au delà de l'avenue, dans les tournants du jardin. Après les *laïs* des hommes, les laïs des enfants; les hommes s'effacent de côté, les enfant s'avancent, les plus petits en avant, gardant tous leurs distances, et le même salut recommence aussi réussi. Alors trois vieillards s'avancent et se placent devant la table des offrandes; celui du milieu ouvre le coffret et en extrait une belle pièce d'étoffe brodée qu'il étend devant lui, sur laquelle est écrit le discours qu'il lit au gouverneur général, tandis que les deux autres élèvent précieusement à la hauteur de leur tête les petits bouquets de métal. Tout le cérémonial de la réception se poursuit dans une ordonnance pompeuse que le crépuscule et notre départ doivent abréger.

Le lendemain, 12 octobre, nous longeons au matin l'immense «Plaine des Joncs», inondée en grande partie presque toute l'année, bordée de *caï-nhas* (1) (cases) sur pilotis ou sur *sampans* (bateaux). Nous sommes encore en période d'inondation, quelques *caï-nhas* communiquent entre elles, à l'aide de planches jetées de l'une à l'autre, et toute une population, au repos absolu depuis deux ou trois mois, nous regarde passer. C'est un paysage nouveau pour moi et un peu étrange, parsemé, emmêlé d'arbres et de cases, noyé dans une lumière blanche, sous le ciel brumeux au delà du brûlant miroir d'argent des eaux. Tout à coup, derrière un groupe d'arbres, je devine un clocher blanc : une gracieuse église gothique de France s'élève là sur un îlot, dans cette vie presque aquatique. On reste très

(1) Se prononce *cagna*.

surpris. C'est Banan, une chrétienté importante où les cases se pressent et se succèdent.

Quelques heures plus tard nous arrivons à Pnom-Penh, la capitale du Cambodge, à 300 kilomètres de la mer. On croit entrer dans un vaste lac dont les quatre branches se distinguent à mesure qu'on approche. Les *caï-nhas* sur pilotis ou sur *sampans* sont nombreuses et pittoresquement semées dans la verdure. En arrière d'une sorte de quai s'élèvent des maisons européennes : celles du résident général, M. de Verneville ; du résident, M. Garnier Laroche, de l'agent des Messageries Fluviales de Cochinchine et toute une suite de constructions demi-cachées, en ligne, sous les arbres. Un petit jardin précède la résidence générale, devant laquelle nous stoppons et où nous attendent M. de Verneville et tous les fonctionnaires français, les notables de Pnom-Penh avec les ministres du roi Norodom habillés de l'écharpe formant culotte, le joli *sampot*, et de la blouse de soie ; le ministre de la guerre est coiffé d'un képi de général. Le soir les élégants portent le *sampot* de soie sombre, bleu foncé ou prune, les bas noirs, les souliers vernis, l'habit noir, toutes choses qui siéent fort bien.

La capitale du Cambodge, au point d'intersection des quatre grands cours d'eau qui s'y croisent en X, a été surnommée « Quatre Bras » par les premiers Français. Les deux branches inférieures descendent vers la mer dans une dépression qui fut jadis une baie, et que quelques massifs plus élevés séparent maintenant du golfe de Siam ; elles se subdivisent en un nombre variable de bouches. La branche supérieure de l'est est le Mékong, descendu du Tibet oriental, la *Mère Fleuve*

ou le *Fleuve Mère* que l'on croyait encore au dernier siècle une des *ganga* sacrées venues des régions du Mont-Mérou, considéré par les Hindous comme la pyramide centrale de l'Univers. La branche de l'ouest, que je devrai suivre pour aller à Angkor, va se perdre dans le *Grand Lac*, le Tonlé Sap ou *Fleuve d'eau douce*, et offre cette particularité de changer complètement, deux fois par an, le sens de son cours. Cette coulée est de 115 kilomètres sur une largeur d'environ 500 mètres et de 1,500 mètres sur quelques points. Elle est parfois assez profonde pour recevoir des navires de guerre. A la saison des pluies et des crues, de juin à octobre, les eaux remontent se perdre dans l'immense réservoir lacustre, modérateur naturel des inondations du delta. Pendant la saison sèche la masse d'eau, évaluée à 35 milliards de mètres cubes, qui a allégé d'autant les inondations, redescend dans le delta, découvrant les terres et les forêts que je vois inondées, laissant partout son fertile humus, dans lequel les Cambodgiens s'empressent de semer et de planter le riz, richesse du Cambodge et de la Cochinchine.

La pêche est pour les riverains une autre source de fortune. Le va-et-vient des eaux fait du *Grand Lac* un immense vivier.

Des bancs énormes de poissons, amenés par les crues, sont repoussés dans les fonds par le retrait des eaux, et les pêcheurs, au nombre de trente ou trente-cinq mille, ne suffisent pas à les exploiter. Tous les riverains sont pêcheurs dans les villages sur pilotis et dans les *sampans* amarrés; et, quand les eaux redescendent, emportant les prodigieuses multitudes de poissons du Tonlé Sap, ce ne sont partout que barrages, nasses et

treillis de jonc. On fait là des pêches miraculeuses. Le poisson est étendu, séché au soleil, puis salé. Les Cambodgiens vivent surtout de leur pêche, et ils exportent en basse Cochinchine huit à dix millions de kilogrammes de poisson.

Le monument qui a donné son nom à Pnom-Penh est le *Pnom*, une pagode située sur un monticule plus ou moins rapporté, qui domine la ville. *Pnom* veut dire montagne, *Penh* signifie plaine, montagne de la plaine. Le *Pnom* lui-même est une sorte de mausolée pyramidal qui figure, répété trois fois, sur les monnaies du Cambodge. Le monticule a été entouré d'un parc, sorte de jardin d'acclimatation fondé par le protectorat.

Je fais, dans ce jardin, la connaissance des porcs-épics, amis de M. Garnier Laroche, le très aimable résident de Pnom-Penh : Atoto, Atota et Atotette que je voudrais vous présenter. Gentils animaux, pleins d'intelligence et de sentiment, très injustement comparés à des hommes rébarbatifs, car, tout au contraire, ils viennent avec empressement à l'appel des voix amies. Ils se dressent debout contre la balustrade, et répondent par de petits grognements aux caresses faites sur le museau, seule partie de leur personne qui ne soit pas piquante. Etres sentimentaux, incompris, qui paraissent hérissés et ne sont que méconnus. Il fallait venir au Cambodge pour apprécier à sa valeur le doux porc-épic.

La ville de Pnom-Penh a aussi son *Tour de l'Inspection*, par les jolis chemins dont on ne se lasse pas, autour des villages inondés, et par la chaussée destinée à disputer le terrain aux inondations. La crue ne s'élève pas à moins de onze mètres. La ville et son roi

ont depuis un mois le privilège de posséder un éléphant blanc envoyé du Laos par le colonel Tournier. Il y a cinq classes d'éléphants blancs, et celui-ci, seulement âgé de trois ans, est, paraît-il, de première classe; mais les éléphants blancs ne sont pas blancs, celui de Norodom comme ceux que j'ai vus au Siam sont rosés,



MUSICIENS CAMBODGIENS

avec un léger duvet roux, comme les buffles roses du comte de Beauvoir à Java. L'éléphant blanc est considéré comme un palladium du royaume. L'arrivée de ce fétiche a comblé le roi de joie et de reconnaissance, et la cérémonie de réception du pachyderme a été un grand événement : visite royale reçue et rendue. Norodom a déjà été deux fois visiter son éléphant dans le *bungalow* provisoire qu'il occupe hors la ville, en attendant le pavillon qu'on lui construit en face du palais royal. Le jeune éléphant est nourri de riz, et il

en absorde plusieurs fois par jour un nombre de kilogrammes assez considérable avec de la paille. Chaque matin, il fait son tour de promenade suivi de son nègre, un éléphant noir; au retour, il prend sa douche, on le frotte, on le nettoie. Le jeune animal est d'ailleurs d'un caractère aimable; il recherche les cannes des visiteurs sans les casser, en attendant les bananes que l'on est admis à lui offrir et qui sont le dessert de ce personnage.

Le trésorier du roi, un jeune Siamois très *chic*, qui ne me vient pas à l'épaule, et qui parle le français remarquablement bien, nous mène, le général Dodds et moi, visiter le palais royal. La partie la plus intéressante de cette visite est certainement la maison où sont conservés les restes de la reine-mère, morte un an auparavant. Une pyramide crématoire avait été préparée pour incinérer cette princesse et, après elle, les personnages distingués dont les corps sont dans la même attente. Mais un typhon a fait écrouler l'édifice; tout est à recommencer et nous ne serons pas témoins de cette grande fête.

Le roi professait un grand respect pour sa mère; c'était, avec le pape des bonzes, chef spirituel de la nation, le seul personnage devant lequel il s'agenouillait. Le respect des parents, ici comme en Chine, est une sorte de religion, et la noblesse remonte au lieu de se transmettre en descendant comme chez nous. L'urne qui renferme les reliques de la reine-mère est fort bien disposée sur un grand autel pyramidal avec une sorte de long ruban symbolique déployé et replié, que tiennent les bonzes et qui est comme le lien des prières qui s'élèvent devant la morte. Une garde d'honneur se

relaie toutes les quatre heures, composée de huit bonzes et de huit femmes; celles-ci, invisibles, veillent derrière la cloison, et un air de musique marque la fin de chaque garde.

Le directeur de l'école indigène veut bien me conduire chez le pape des bonzes et le professeur cambodgien me sert d'interprète. Il est expliqué au grand chef des bonzes que je suis une dame venue avec le gouverneur général, ce qui ne peut donner de ma personne qu'une idée d'importance. Son appartement est une sorte de grande galerie, ouverte de tous côtés. Il se tient assis, dans une partie plus élevée, sur un matelas cambodgien, avec des oreillers d'un blanc douteux tout autour de lui. Il porte un *sampot* jaune défraîchi et une écharpe de même couleur d'un ton plus marqué jetée en travers du buste. Un *punka* immobile est au-dessus de son siège. Il se lève aimablement pour nous recevoir, tandis que l'on avance deux chaises en face de lui pour les deux Européens. Il me fait adresser plusieurs questions sur le pays d'où je viens et celui où je vais, il se montre affable et paraît fin et intelligent. Il a, me dit-il, soixante-quinze ans et se nomme Préa Somoun Candom. Il prêche en pali (1) et ses discours sont de suite traduits au peuple en cambodgien. Son logis est un vrai capharnaüm orné bizarrement de tableaux religieux, médiocres chromolithographies encadrées représentant des Enfant Jésus, des Vierge à l'Enfant, une Sainte Famille, un Saint Antoine de Padoue mêlés à des tableaux de scènes japonaises. De divers côtés s'élèvent les *thiat rout*, parasols

(1) La langue sacrée des bouddhistes.

à cinq étages, placés sur les bouddhas et sur le pape. C'est devant ce personnage que le roi se met à genoux.

Les bonzes ne doivent pas recevoir d'argent, mais on me dit qu'ils sont très sensibles aux présents en papiers et en crayons de diverses couleurs, précieux pour leurs travaux de copistes et d'enlumineurs, et je me fais un plaisir de leur en faire remettre un petit assortiment.

Autre visite importante chez haute et puissante dame la cuisinière du roi, que personne ne dédaigne, et qui habite tout près de notre hôtel. Le souverain ne mange avec sécurité que les aliments préparés par elle, et que l'on vient chercher avec elle dans les carrosses royaux. Sa Majesté prend plaisir quelquefois à lui rendre visite et elle lui prépare de petites fêtes à son gré. Elle lui a jadis sauvé la vie dans un incendie et lui est toute dévouée. Elle se tient assise à terre, très agitée, très remuante ; une courte écharpe jaune appuyée sur un sein passe derrière le dos et retombe en avant par-dessus l'épaule. Le *sampot* à peine noué autour du corps formant jupe, à la manière des femmes, laisse la moitié du ventre à nu. A chaque instant elle rattache *sampot* et écharpe, qui ne s'échappent jamais malgré la multiplicité et la rapidité de ses gestes. C'est aussi le costume des femmes qui sont près d'elle, avec de jolis enfants à peu près nus. La vieille a une bouche hideuse, d'une grandeur extravagante, découvrant des dents noires et isolées, une de ces horribles mâchoires que produit l'usage du bétel. Il est vrai que tous ces gens pensent que nos dents blanches sont comme des dents de chien et qu'ils n'admirent que les dents plus ou moins laquées de noir.

N'oublions pas l'école cambodgienne, encore un peu rudimentaire, ni surtout l'hôpital. Les sœurs de Saint-Paul de Chartres recueillent ici les filles-mères, venant faire leurs couches à l'hôpital, ce qui leur coûte rarement plus d'un quart d'heure de grandes souffrances. Il existe au Cambodge un usage bizarre qui semble tenir lieu de tous nos soins antiseptiques. Les accouchées restent au moins quinze jours sur leur lit, un brasero placé au-dessous d'elles malgré les trente degrés de température ordinaire, et cet unique traitement leur réussit. Si les religieuses ne consentaient pas à les mettre sur ce chauffoir, ces femmes ne viendraient pas, et, de fait, le plus grand nombre des enfants nés au couvent y restent.

Il y a beaucoup de catholiques parmi les Annamites de Cochinchine; par contre les Cambodgiens sont plus difficiles à convertir et la polygamie nécessitée par une de leurs coutumes ajoute particulièrement à la difficulté. Les femmes ont l'habitude d'allaiter leurs enfants pendant trois ans, et pendant ce temps les maris exigent des suppléantes. Vainement on a pu décider quelques femmes à sevrer leurs enfants au bout d'un an, par mauvaise hygiène ou sevrage trop brusque les enfants sont morts. Les Ainnamites que l'on rencontre mêlés aux Cambodgiens sur le bas Mékong aiment beaucoup leurs enfants et ne s'en séparent pas volontiers. La Mission catholique ne peut guère recueillir dans ses asiles de la Sainte-Enfance que les enfants en danger de mort, et, avec de bons soins, les religieuses en sauvent un grand nombre.

II

ANGKOR

Le *Nam Guan* appareille à cinq heures du soir, tout bariolé de drapeaux et illuminé en l'honneur du gouverneur général. La navigation est jolie jusqu'au Tonlé Sap, le grand lac d'Angkor, à soixante kilomètres de Pnom-Penh. Les rives sont bordées de *caï-nhas* et de jardins jusqu'au gros bourg de Kampong Leng; puis l'une d'elles s'éloigne et disparaît dans l'horizon plat, tandis que l'autre reste maintenue par la ligne de montagnes qui se profile dans le lointain et nous sépare du territoire siamois. Le lac souvent tempêtueux est au calme, et nous arrivons en vingt-quatre heures au point extrême de la navigation à vapeur.

Le *Grand Lac* mesure 110 kilomètres de longueur sur une moyenne de 25 kilomètres de largeur; sa profondeur varie entre 14 mètres et, à la saison sèche, 1 mètre et même quelques décimètres. Le Mékong en se déversant, comme je l'ai dit plus haut, dans cette dépression y apporte des boues qui exhaussent les fonds. Des documents chinois parlent du Tonlé Sap comme d'un golfe maritime baignant les tours de Banon près de Battambang. Le Mékong en projetant au-devant de l'entrée du golfe sa barre d'alluvions, l'a séparé peu à peu de la mer; puis la crue fluviale l'a transformé en bassin d'eau douce, bassin dont le lit se hausse insensiblement et que les siècles dessécheront un jour. En

attendant, des marsouins et des raies vivent encore dans ces eaux, où fourmillent des myriades d'espèces fluviales apportées par les crues; et en certains points des nuées d'oiseaux tourbillonnent au-dessus de ces multitudes grouillantes.

Nous devons attendre les pirogues, qui pourront seules continuer sur les hauts fonds et dans la forêt inondée. On dîne à bord avant le départ, pendant un terrible orage, et, la nuit venue, par le beau clair de lune, on se tasse avec ses bagages dans les *sampans*. Les matelas cambodgiens, qui se replient en accordéon pour faire sièges au besoin, sont étendus à terre et nous permettent d'admirer et de rêver en doux repos. Les *sampans* se faufilent l'un derrière l'autre à travers de grands arbres, qui laissent émerger l'énorme dôme de leur feuillage, tandis que leurs troncs plongent de plusieurs mètres sous les eaux. Souvent, on entend un bruit de branches sous notre coque : nous passons sur des arbres. Bientôt le lac boisé se fait rivière, nous entrons dans la forêt inondée. De longs aréquiers se profilent sur le ciel, et au-dessous se distinguent les sombres feuillages des manguiers, les longues feuilles luisantes des bananiers; puis des bouquets de bambous qui retombent, des palmiers, des cocotiers : toute la richesse tropicale. De place en place des lumières apparaissent et se perdent dans la brousse, on entrevoit des villages, des cases sur hauts pilotis. Le courant est très violent, les piroguiers font effort dans le calme absolu de la nature; on navigue comme dans un rêve à travers ce paysage étrange sans songer aux troncs d'arbres qui guettent nos mobiles embarcations. Les sampaniers, si habitués qu'ils soient, se perdent eux-

mêmes dans ces dédales et l'un des *sampans* arrive plus d'une heure après nous.

A dix heures du soir nous stoppons à Siem Réap. Presque tous, nous devons rester dans nos embarcations, en proie aux moustiques. Les mariniers bavardent, l'orage éclate de nouveau, la pluie fait rage, les indigènes disent que « le ciel tombe » ; on se garantit comme on peut, on ne se repose guère, et au matin tout le monde, bien dispos néanmoins, se hâte pour aller prendre café ou chocolat dans la grande case disposée pour les réceptions. Nous sommes en territoire siamois. Trois éléphants seulement ont été amenés pour le gouverneur général, et je les aperçois dans l'eau jusqu'aux yeux, la trompe droite dressée, tandis que notre caravane continue dans les *sampans* jusqu'au point où des charrettes attelées de bœufs nous attendent. La route se perd invisible sous l'eau ; les bêtes marchent baignées jusqu'au ventre au milieu d'une véritable forêt d'arbustes et de buissons. Les cahots sont insensés, on tangue et on roule, c'est l'illusion du bateau. On gravit même des marches avant d'arriver et rien ne se casse.

On n'est cependant pas toujours aussi heureux, et la charrette cambodgienne mérite peut-être une description. Qu'on s'imagine, posée sur deux roues, une légère esquisse de pirogue indiquée par des bambous flexibles réunis à l'avant et à l'arrière ; un treillis de jonc forme le fond du char, sur lequel on place une natte ou plus simplement des feuilles de latanier ou de bananier.

Lorsque la charrette est attelée de deux bœufs le timon se redresse à plus de 60 centimètres, mince, en cou de cygne et peint en rouge. Les roues sont très écartées du char, comme je le constaterai le lendemain.

En effet, comme nous roulions dès l'aube, chacun sur un char, les uns derrière les autres, à monter quelques degrés trop rudes ma charrette se brise et il me faudra en prendre une autre. Mon matelas cambodgien m'élevant au-dessus du treillis, mon équilibre en est plus instable, et à un nouveau choc trop brutal je suis projetée de côté, entre le char et la roue qui continue de tourner et dont les rayons froissent très malencontreusement mes vertèbres. Mon conducteur, un gamin de sept ou huit ans, ne saurait arrêter les bœufs; en vain, la tête très renversée, puis-je saisir la corde et retenir l'un des bœufs. Ma situation devenait critique, lorsque les gens d'arrière arrivent à mon secours. Un aimable médecin photographe a l'audace de regretter de n'avoir pas eu son objectif. Sans pitié, les spécialistes ès sciences et arts! Et il n'en a été rien de plus qu'une vertèbre douloureuse pendant quelques semaines.

Je reviens en hâte à la route qui mène à Angkor, sur laquelle nos chariots se distancent, peinant et grinçant les uns derrière les autres, dans l'enchevêtrement de la grande brousse. La végétation est luxuriante, le paysage est noyé dans une buée lumineuse qui continue étrangement le rêve vécu de la soirée précédente. Mais, bientôt, le sol s'exhausse et s'affermit, le tableau s'illumine dans l'embrasement tropical. L'épaisse forêt s'entr'ouvre à nos regards surpris, et soudain une colonnade surmontée de trois tours mitrées est en face de nous. Elle forme la première enceinte d'Angkor Wat (1), un parallélogramme de plus de six kilomètres. Auprès des

(1) Wat signifie pagode.

lions protecteurs qui en gardent l'entrée, un groupe de bonzes en robe jaune se reposait à l'ombre du grand banian, arbre sacré, qui avoisine les temples. Seuls quelques degrés restent à franchir pour nos charrettes, et nous atteignons la longue chaussée de pierre surélevée qui mène droit à la pagode incomparable, la merveille de l'architecture khmer et l'une des ordonnances les plus imposantes qu'il ait pu être donné à une pensée religieuse de concevoir.

Deux grandes *caï-nhas* élevées sur hauts pilotis et reliées à la chaussée par de légers ponts reçoivent les voyageurs. Ces cases sont faites uniquement en bois de bambou : les cloisons intérieures et extérieures sont formées de lanières tressées, un treillis d'autres lanières aussi solide qu'élastique constitue un plancher sur lequel sont posées des nattes dont l'insuffisance ou la vétusté laissent passer les menus objets qui tombent et vont se perdre dans la mare située au-dessous. Les indigènes, à travers la vase environnante, viennent se baigner au milieu des lotus, sans souci de tous les animaux de la création qui y barbotent. La légende prétend même qu'il est dans ce petit lac un crocodile si grand, si grand... qu'on ne s'imagine pas comment le lac peut le contenir. Personne ne l'a jamais vu, mais on entend ses bonds qui soulèvent les eaux. C'est le génie d'Angkor.

Le premier aspect de la pagode d'Angkor Wat, préparé par la longue chaussée de 500 mètres, qui mène droit de la porte monumentale de la première enceinte aux gigantesques escaliers du temple, est saisissant et grandiose. Les enceintes concentriques et superposées de la pagode proprement dite, convergeant à une pyra-

mide centrale, donnent l'impression d'une ordonnance magistrale. Quatre cours supérieures, sortes de cloîtres, enveloppent la tour centrale. Ils renferment de larges réservoirs (pleins jusqu'aux bords) couverts de lotus; les lumières et les ombres se jouent splendidement sur les eaux et sous les galeries. Rapidement nous fran-



VUE D'ENSEMBLE DES 2e ET 3e ÉTAGES D'ANGKOR WAT

chissons les degrés et les différents étages du grand temple khmer : nos curiosités veulent toutes arriver première au sommet. Un dernier large escalier s'élève raide comme s'il devait être gravi des pieds et des mains, afin que les fidèles s'approchent plus respectueusement de la divinité. Celle-ci semble cachée dans la partie sombre de la tour centrale, flanquée de quatre autels, faisant face aux quatre cloîtres supérieurs entourés de galeries.

Tout mouillés et crottés, nous foulons bravement l'épais amas des fientes de chauves-souris amassées depuis des siècles et qui exhale, après la pluie, une odeur odieuse. On enfonce parfois jusqu'aux chevilles. Plus tard, soit accoutumance, soit par un peu plus de sécheresse de l'atmosphère et du sol, nous ne sommes plus offusqués de cette affreuse impression olfactive, bien pire que l'odeur sèche des chauves-souris d'Egypte, la senteur aimée des égyptologues. Des battements d'ailes bruissent sous les voûtes, où s'entre-choquent des vols effrayés.

Ce ne sont que tours, immenses pyramides profondément sculptées de la base au sommet. La pyramide centrale mesure 56 mètres de hauteur. Des bas-reliefs hauts de trois ou quatre mètres déroulent, au premier étage, sur un kilomètre de tour, la guerre chantée par le Ramayana entre les hommes et les singes, dans une étrange mêlée d'hommes et d'animaux. On remarque de magnifiques hauts reliefs, des détails délicieux d'ornementation et de sculpture, des défilés de danseuses; quelques figures de disciples de Brahma ont des expressions d'une douceur, d'une sérénité qui sont assurément du plus grand art.

Si le célèbre temple de Bourouboudour à Java retrace l'histoire de la doctrine de Bouddha, celui d'Angkor est une œuvre hindoue et brahmanique que le bouddhisme a utilisée, mais qui n'est point marquée de son empreinte. La grande pureté des lignes, sous la surcharge des décorations, me rappelle certaines dispositions des grands temples du sud des Indes, tels que celui de Madura et d'autres, si vivants encore aujourd'hui, encombrés de leurs multitudes de pèlerins. On retrouve

les longues perspectives de galeries perdues dans les pénombres, les hauts escaliers et les *tank* sacrées, les piscines d'ablutions. M. Marcel Monnier relève très heureusement des détails de sculpture empruntés au temple de Kaïlas, près des merveilleuses grottes d'Ellora.



UNE VUE D'ANGKOR WAT AU CLAIR DE LUNE

(Dessin du colonel LYAUTEY)

Le colonel Lyautey a parfaitement rendu dans un croquis crayonné près de moi, à la lueur d'une torche, un aspect tout autre et bien particulier que revêt cette architecture sous la clarté de la lune. Les profils dépourvus de leurs sculptures nous sont apparus avec des allures de monuments grecs, les colonnettes et les portiques évoquent des souvenirs de la Renaissance. Du sommet du grand et rapide escalier qui donne accès à la galerie supérieure, et à l'éclatante lumière des nuits d'Orient, la vue sur l'ensemble du monument est admirable. L'attention n'est plus absorbée par la profusion des détails et on y comprend mieux la parfaite harmonie de cette sym-

phonie architecturale. Les aspects des *phnoms* (ainsi nomme-t-on les tours khmers), des galeries et des cours intérieures nous saisissent comme l'évocation d'un autre monde. Derrière les colonnes des galeries, de nombreux bonzes s'abritent, se disséminent et se dissimulent, surveillants silencieux de nos solitaires et nocturnes visites, dans lesquelles nul indigène ne se soucie de nous accompagner. Elles semblent être pour eux presque une profanation. Dans cette paix la robe jaune et la draperie d'un moine bouddhiste jettent parfois comme un éclair fulgurant sous la clarté lunaire.

Un fonctionnaire du Cambodge nous affirme avoir assisté, à minuit, dans la pagode d'Angkor, à une bizarre cérémonie, une sorte d'incantation à la lune. Une lame brillante étincelait dans la main du chef des bonzes, tandis que sa robe jaune semblait dans une phosphorescence. On pourrait trouver dans la légende du pays l'explication de cette scène. Le soleil est le protecteur d'Angkor et la lune est son génie malfaisant. Au temps de la pleine lune les bonzes se livrent en effet à une cérémonie toute de menace à la lune. Il leur faut conjurer ses maléfices qui détruiraient Angkor si la puissance du chef bouddhiste ne les dominait. L'épée flamboyante sous la lune existe d'ailleurs, elle a près de deux mètres de longueur, et il faut se mettre à deux pour la brandir.

La seconde journée de notre visite aux ruines khmers est consacrée à Angkor Tom (Angkor-ville), la vieille cité khmer, perdue dans la brousse à six kilomètres de la merveilleuse pagode. Malgré les incidents, les secousses et les eaux qui menacent de nous envahir, la route est délicieuse dans la fraîcheur ma-

tinale, à travers l'épaisse brousse à peine défrichée, sous les grands arbres, dans le désordre lumineux des lianes folles et des fleurs. Bientôt, dans un sentier montant, la porte du Baïon dresse devant nous son ogive géante surmontée d'une colossale tête de Brahma à quatre faces, au diadème très orné, et dont les pointes forment une sorte de tour du guet sur la porte royale. Au delà le sentier monte toujours et la forêt continue. De grandes têtes de Brahma surgissent tout à coup dans les fourrés; des éléphants géants, monstrueux monolithes, se devinent dans la broussaille et les monuments eux-mêmes semblent des monticules couverts de verdure. Le palais du Baïon à lui seul possédait quarante-deux de ces énormes tours surmontées du colossal Bouddha à quatre faces. Sa figure apparaît de-ci, de-là, placide et imposante, son regard hautain suit les pygmées qui ont succédé à ses adorateurs; il semble se hausser et lutter pour échapper à la verdure envahissante, et, de ses faces dressées, vouloir dominer encore et toujours. Les banians eux-mêmes trouvent vie et s'élèvent sur les têtes du dieu, leurs racines grises et lisses contournent les sculptures comme de gigantesques serpents et les radicelles flottantes, blanches et ténues, semblent être la chevelure de géants à peine entrevus.

Plus loin nous arrivons au palais royal, nous montons et nous tournons longuement sur les galeries, par les escaliers et les couloirs sombres dans le dédale des ruines. Nous admirons les sculptures, les bas-reliefs toujours intéressants mais d'un abord presque périlleux. Sauf quelques beaux détails, ils nous paraissent généralement moins puissants que ceux d'Angkor Wat, que l'on dit postérieurs à la grande cité khmer. Les arbres

font une telle ombre et le recul est souvent si difficile que l'on ne peut guère prendre de photographies; et cependant, depuis quinze jours, on débroussaille pour livrer passage au gouverneur général. Dans deux mois la brousse aura repris possession de son domaine et envahi à nouveau les colosses pétrifiés qui luttent en vain contre la nature souverainement maîtresse de leurs destinées.

Entre deux monuments la forêt de plus en plus compacte dissimule les ruines; nous passons auprès de masses énormes près desquelles se perdent de hauts péristyles ornés d'éléphants, de dragons, que sais-je? Et sur le sommet d'une petite colline s'élève un immense palais. Des escaliers d'une étonnante largeur flanqués sur toute leur hauteur de tigres encore intacts conduisent jusqu'au sommet, de terrasses en terrasses.

Sans me permettre les réflexions philosophiques et les considérations qui ne seraient pas de ma compétence, je ne saurais passer sous silence le sentiment d'écrasement et de confusion qui saisit tout voyageur devant la splendeur de cet art khmer, dont le type le plus merveilleux, le mieux conservé, est Angkor Wat. On est profondément étonné et attristé de reconnaître que l'on ne sait plus rien de cette civilisation et de ce peuple dont les œuvres parlent, et que les Cambodgiens eux-mêmes ont tout oublié de leur passé. Ils disent que ces prodigieux monuments sont l'œuvre des anges ou des géants, ou bien qu'ils «naquirent d'eux-mêmes». Quelques-uns pensent que le secret de cette histoire se trouvera dans la partie obscure et retirée dont j'ai parlé au centre de la tour centrale d'Angkor Wat. Les entrées en ont été murées pour la protéger,

avec quelques objets précieux qu'elle renferme, contre les rapines des Siamois. Un fonctionnaire de Kratié qui se donne à l'étude du sanscrit, du pali et des religions hindoues ne doute pas que l'on ne doive trouver dans le sanctuaire des inscriptions qui nous feront connaître nettement le culte et, avec lui, le temps et l'origine du peuple auteur de ces monuments.

Ce qui est certain, c'est que devant ces grandeurs d'Ellora, de Madura, de Baalbeck, des temples d'Egypte et de ce colossal Angkor, nos architectures, nos œuvres d'art semblent de proportions bien réduites et notre vie moderne paraît singulièrement étriquée. La brousse envahissant de nouveau nos territoires d'Europe cacherait aisément nos monuments et nos belles cathédrales si le souffle d'hiver en désagrégeant nos mortiers et nos ciments ne devait aussi dépouiller nos feuillages et dévoiler nos ruines.

Deux jours après, hélas! il fallait déjà quitter ce prodigieux Angkor à peine entrevu dans sa parure verdoyante. Dans le même ordre, mais à la belle clarté du soleil, notre caravane a rejoint les *sampans* qui balancent à l'arrière les éclatants drapeaux rouges du Siam sur lesquels figure l'éléphant blanc. Nous stoppons à l'entrée du Grand Lac, parmi les cimes d'arbres, buissons pour nous dans la forêt inondée. Notre bateau à vapeur est signalé et à deux heures de l'après-midi nous avons réintégré, avec tout notre fourniment, la grande maison flottante et nous reprenons la route de Pnom-Penh.

Le village de Kompong Chnang est l'une des plus fortes agglomérations de pêcheurs nomades du Tonlé

Sap et du Mékong. Je crois que l'on m'a parlé de 15 à 20,000 habitants massés en plusieurs groupes sur une étendue de pays portant le même nom collectif. Ce village est situé entièrement sur l'eau, et il offre cette particularité de se déplacer chaque année de 1,500 mètres en aval pour remonter ensuite en amont. Toutes les maisons sont construites sur *sampans*, amarrés au fond du fleuve à de forts poteaux qu'ils retrouvent à chaque saison pour reprendre leurs places. Elles se serrent plus nombreuses autour d'une jolie et pittoresque pagode qui a trouvé asile sur un îlot très élevé, mais qui n'offre guère que l'espace nécessaire à son temple. La bonzerie flotte tout autour avec son cloître formé de petites cases carrées qui ont l'air de cabines de bain. C'est Kompong Chnang.

Il faisait une nuit merveilleuse lorsque notre bateau s'y est arrêté. Tout le monde reposait à bord. La pagode n'était qu'à quatre ou cinq cents mètres et le commandant du bord veut bien nous autoriser, le colonel Lyautey et moi, à nous servir de l'embarcation de la poste pour parcourir le village flottant. Jamais je n'oublierai notre jonque silencieuse, se glissant doucement dans la grand'rue de ce fantastique village : c'est comme le souvenir d'une hallucination entre deux sommeils. Les *caï-nhas* sont rapprochées les unes des autres, quelques canaux de distance en distance les séparent et forment de nouvelles rues. Partout l'air et la lumière sur cette eau lumineuse, tachée seulement de l'ombre des cases. L'avant des *sampans-maisons* porte souvent un véritable jardin verdoyant poussé dans de grands vases de fleurs. Autour de l'îlot et de la pittoresque pagode aux toits de chaume superposés l'es-

pace se fait plus large et comme plus respectueux. Seules les cases des bonzes se serrent tout autour. L'air est tiède et transparent, au loin les nuages d'orage laissent sur nos têtes le ciel profond et bleu émaillé de lointaines étoiles. Quelques rares lumières dans les maisons rappellent la présence d'êtres humains, et une ou deux barques glissent silencieuses d'un côté et de



VILLAGE DE KOMPONG CHNANG

(Dessin du colonel LYAUTEY)

l'autre. Chaque case a ses *sampans* de circulation comme nous aurions sur terre notre bidet ou notre voiture. L'heure qui nous a été accordée est écoulée, un signal nous ramène au navire. D'un tacite accord, mon compagnon et moi sommes demeurés muets. Nous nous serrons la main au retour, tout émus de cette poétique apparition, et déjà le *sampan* de la poste se détache. Notre grosse machine reprend son grondement, la petite pagode avec ses nombreuses cases s'estompent dans le lointain. Sur le pont il fait doux et chaud, tout

le monde repose, et je réintègre ma moustiquaire. J'entends vaguement plus tard l'orage qui se déchaîne; la pluie recommence à tomber et inonde les passagers de tribord; puis, je n'entends plus rien jusqu'au premier rayon de soleil qui vient me brûler les yeux et m'oblige à quitter mon lit de camp. Ai-je rêvé cet étrange paysage sous cette lumière indéfinissable et toujours variée des pays d'Orient? Sur quelle planète inconnue ai-je vu ce village? Dans un mois, il n'y aura plus personne autour de la petite pagode, rien que les noirs poteaux d'attache au milieu des eaux abaissées sur l'herbe naissante.

Le génie du Mékong qui commande à ses eaux de ne plus remonter vers le *Grand Lac* et de redescendre fertiliser le delta a bien voulu nous attendre à Pnom-Penh pour cette cérémonie. Les flots sont retenus, paraît-il, par une simple corde, un fil invisible que le roi du Cambodge doit couper d'un geste pour permettre aux eaux de redescendre vers la mer. La « Fête des Eaux » est ordinairement fixée au 21 novembre, et elle dure trois jours; mais cette année, à cause du voyage du gouverneur général, elle est avancée d'un mois. Il n'importe que les eaux aient déjà commencé de redescendre, elles ne descendront pour les Cambodgiens que lorsque le roi aura coupé le fil.

La fête consiste en véritables régates : un pavillon pour le roi, pour le gouverneur général et pour les personnages officiels est élevé sur l'eau en bonne place. Je me mêle longuement au populaire avant de me rendre à la tribune d'honneur. A l'arrivée du roi et de son protecteur on tire le canon et les régates commencent.

Sa Majesté Norodom est le plus drôle de petit vieillard que j'aie jamais vu, tout frétillant et faisant l'aimable, ses jambes menues donnent idée d'un joujou monté sur fil de fer. Il a des yeux pleins de malice, et l'on comprend qu'il devait être remarquablement intelligent avant que les années et les excès de la vie royale eussent usé ce petit corps tout de nerfs. Il porte le *sarong* bien pantalonné, des bas de soie noirs qui effilent ses tibias, des souliers vernis, un habit de couleur tout couvert de broderies et un képi orné d'une dentelle blanche. Le second roi, frère du roi selon la mode orientale du Cambodge, comme du Siam et du Laos, est près de lui.

Les pirogues très étroites ont un équipage de quarante rameurs, et au milieu de chacune d'elles un bouffon debout gesticule avec des tournements de mains et de bras excentriques. Il récite une sorte de monologue chanté, coupé en mesure par des ha yà yà yà. Lorsque j'en ai demandé l'explication, le résident général m'a répondu que c'étaient des paroles obscènes qu'il ne se permettrait pas de me traduire. Aux courses des rameurs assis ont succédé les courses des rameurs debout. Les pirogues faisaient un long détour et revenaient devant nous par une grande volte à un point qui représentait le « poteau ». La course avait commencé presque à la nuit tombante, et, comme il n'y a pas de crépuscule, le merveilleux paysage s'est trouvé rapidement baigné dans une lumière plombée, reflet des nuages où se préparent les orages. Quelques grands navires dans la vaste rade d'eau douce illuminaient leurs vergues, des barques promenaient des animaux en baudruche éclairés, et les pirogues se préci-

pitaient et se succédaient sur le miroir de cette eau lumineuse dans une clarté intense, une clarté que ne connaît pas notre Occident. Dans une chaloupe à vapeur on tirait à distance un petit feu d'artifice, et au fond du tableau, dans le ciel tourmenté et romantique d'un Gustave Doré, les éclairs sillonnaient les nuages noirs, les embrasant par derrière comme un immense et fantastique incendie.

Le ministre de la guerre, le colonel de Monteino, métis de Polonais et de Siamoise, préside, le troisième jour, au départ des jonques. Elles doivent se ranger une cinquantaine, bien en ligne, et s'arrêter net «sur le fil» qui retient les eaux. A un signal du roi le ministre s'avance dans son canot pour couper «d'un geste» le fil traditionnel. Autrefois on se servait d'un grand sabre. Tout se perd, mais les eaux du Mékong n'en sont pas moins lâchées, et avec elles les cinquante pirogues. Elles s'élancent toujours en ligne jusqu'à ce que tout à coup elles se précipitent vertigineusement pour gagner le grand prix.

Le soir Norodom offre au gouverneur général une grande représentation de ses danseuses; malheureusement des torchères, aveuglantes et fumeuses, placées entre la scène et la grande tribune, ôtent quelque charme au spectacle. Les indigènes ne passent devant le trône du roi, même inoccupé, qu'en se traînant à terre, et c'est chose tout à fait comique de voir les hommes chargés d'entretenir l'huile sur les mèches des lampes se traîner de côté très rapidement, une vulgaire bouteille à la main, avec l'allure d'un chien qui marcherait sur trois pattes.

Ce sont les mêmes danses qu'au Siam; les cos-

tumes des danseuses, de la plus grande richesse, étincellent de pierres précieuses. Scènes du Ramayana, filles du ciel et génies, scènes d'amour et d'enlèvement. Ces femmes, d'une souplesse, d'une grâce féline extrêmes, sont presque toutes jolies, très fines, très menues. Celles qui remplissent les rôles d'hommes sont assez grandes. Toutes doivent se maintenir longtemps en des poses qui doivent être fatigantes à l'extrême. Tantôt lents, tantôt précipités, les mouvements ont un moelleux charmant et jusqu'à des souplesses qui évoqueraient, s'il s'agissait d'Européennes, la pensée des désarticulations enfantines. Les torsions des mains et des doigts sont étrangement originales, et particulièrement les *laïs*, les salutations, s'exécutent avec une harmonie exquise.

La visite du gouverneur général au roi Norodom était terminée, et le lendemain de la «Fête des Eaux» nous remontions à bord du *Mékong*. A travers cette étrange «Plaine des Joncs», revue avec plaisir et sans incidents, nous descendions le grand fleuve jusqu'à Mytho. De là, en trois heures, nous arrivions à Saïgon, où je devais séjourner quelques jours avant de reprendre la mer pour aller à Bangkok.

III

UNE SEMAINE A BANGKOK

Nous sommes au mois de novembre, Saïgon et le delta cochinchinois, en cette saison, s'emplissent des

buées chaudes que lui apporte la mousson du sud-est. C'est pour moi l'heure du départ, et mes projets d'itinéraire par la Birmanie et le haut Laos m'obligent à écourter un séjour en Cochinchine qu'un accueil tout bienveillant m'aurait fait souhaiter plus long. Aussi, l'heure des adieux ayant sonné, n'ai-je que des remerciements à adresser à tout le monde et à mes hôtes, et tous nous espérons bien nous revoir. Je comptais en particulier retrouver au Tonkin la famille Rousseau, mais déjà la mort guettait le parfaitement bon et aimable gouverneur général. A peine serai-je arrivée en Birmanie que le lieutenant-gouverneur anglais me communiquera la fatale dépêche qui plonge dans la douleur une famille si excellente et très unie.

La saison pluvieuse ne m'a pas permis de gagner le Siam par terre. On m'a conduite au bateau, selon le gracieux usage colonial, et c'est maintenant le brave commandant du *Donnaï* des Messageries Fluviales de Cochinchine qui m'entoure de soins. Le temps est splendide, la rivière de Saïgon, bien que monotone, est agréablement éclairée, et pendant quatre heures je regarde défiler les palétuviers et les rizières. Quand approche le cap Saint-Jacques, la houle nous secoue cruellement. La table hospitalière du commandant dressée sur sa passerelle achève de me troubler, et à la nuit je n'ai plus qu'à m'enfuir et à me réfugier dans ma cabine. Je me jette tout habillée sur ma couchette. J'allais peut-être m'endormir, malgré les moustiques bourdonnants, lorsque je sens vaguement des mouvements dans mes cheveux, et un animal de dimension respectable passer sur mon cou. Le cœur peu solide, j'hésitais à remuer et à regarder; je me soulève cepen-

dant, et je vois un cancrelat de la plus belle venue, de la taille d'une écrévisse, s'enfuir avec la vélocité propre à son espèce. Comme je répugnais au mouvement, je laissai ma tête retomber sur l'oreiller, me disant qu'en réalité ces animaux sont inoffensifs. Un peu plus tard retentit contre mon oreille un cliquetis de carapaces tout à fait alarmant : trois combattants de même allure vidaient une affaire d'honneur et s'entre-dévoraient bravement. Trois cancrelats et ma tête sur un même oreiller, c'est vraiment trop! Je me relève pour tout de bon et cherche un refuge sur la banquette, d'où je contemple mes indiscrets camarades. Ils courent en nombre sur le mur et le plafond. Bientôt, les moustiques, plus désagréables encore, s'acharnent sur ma personne jusqu'au soleil levant, dont les rayons pénétrants me menacent d'insolation. La nuit suivante je dormirai en plein air sur la passerelle, à l'abri de toutes ces misères.

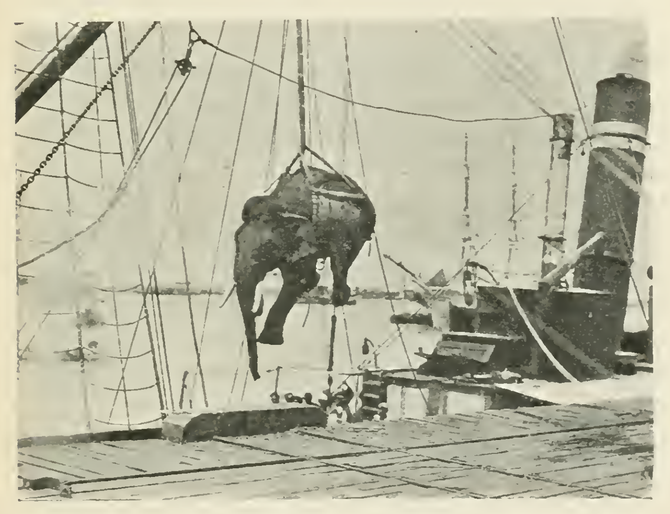
Dans l'après-midi de la troisième journée de traversée nous sommes devant Pak Nam de Chantaboun. Pak Nam veut dire : embouchure de rivière, et Chantaboun est à trois ou quatre heures en amont. Une longue digue primitive sert de ponton. Le site est pittoresque et original. Un canot se détache et nous amène un capitaine en grande tenue blanche. Il vient apporter et chercher le courrier. Quatre-vingts hommes sont au petit poste de Pak Nam, et on en compte cent soixante à Chantaboun. Ils sont sans cesse sur le qui-vive, car on leur envoie des coups de fusil toutes les nuits, et le télégraphe est presque toujours coupé. Des bandes siamoises et chinoises les entourent et les menacent sans répit, et lorsqu'on se plaint à la cour de

Bangkok, celle-ci se contente de répondre que ce ne sont que quelques pillards dont le gouvernement siamois ne peut être responsable.

Le lendemain à six heures du matin, à bonne marée pour franchir la barre d'entrée, nous sommes devant le Pak Nam du Ménam. Sa pagode pittoresque, toute brillante sous l'émail blanc de ses murs, se reflète sur l'eau au soleil du matin, et l'étendard rouge, timbré de l'éléphant blanc, de S. M. Chulalongkorn, roi de Siam, flotte au sommet. Les rives du Ménam sont charmantes avec leurs villages flottants, portés sur des radeaux primitifs, mais très ingénieusement construits. De jolies cases à compartiments, dans lesquelles pénètre le regard, s'élèvent sur des bambous entre-croisés de $0^{m},80$ d'épaisseur. Le radeau de forme quadrangulaire est maintenu par de larges anneaux qui montent et descendent avec le flot et l'amarrent, aux quatre angles, à de solides poteaux de bois plantés dans le lit du fleuve. La rivière est sinueuse; les aspects en sont très variés. Tout le pays est gai et vivant, parsemé d'oriflammes qui flottent autour des nombreuses pagodes, aux toits pittoresquement relevés à la manière chinoise. Les grandes cheminées des usines à décortiquer le riz s'élèvent au fond du tableau.

A neuf heures du matin, Bangkok, maintes fois entrevu, apparaît enfin couché dans la verdure, au bord de sa large rivière, dans le fourmillement de ses milliers de bateaux : jonques annamites, larges sampans chinois, *lorchas* portugaises, goélettes de la presqu'île de Malacca, bateaux chinois aux grandes voiles de jonc, steamers siamois, chinois, anglais, allemands... et le seul *Donnaï* pour représenter notre marine.

La Venise de l'Extrême-Orient compte 400,000 habitants. Ses radeaux et ses maisons flottantes cachent les berges et s'étendent sur plus de six kilomètres. Ils forment des rues sur les multiples affluents du Ménam, sur les *klongs* (canaux) qui sillonnent la ville dans tous les sens. Les cases s'emmêlent si bien aux massifs



EMBARQUEMENT D'UN ÉLÉPHANT

de feuillage qu'on ne sait où commence la terre ferme. Au-dessus des eaux, des navires, des arbres, des pittoresques demeures de la cité fluviale, presque toutes sculptées et ornées de peintures, se dressent les multiples pyramides ouvragées, les *phnoms* des pagodes royales, tous revêtus de faïence et brillants comme l'or aux rayons du soleil.

La petite colonie française composée d'une dizaine de personnes me fait le plus aimable accueil. J'ai laissé

à Saïgon le distingué ministre de France et sa femme, M. et Mme Defrance, et c'est M. Hardouin, consul, et M. Lefèvre Méaulle, vice-consul, avec Mme Lefèvre Méaulle, qui veulent bien me faire les honneurs de la légation. M. Hardouin, notre représentant consulaire au Siam, où il habite depuis quatorze ans, est le Français qui connaît le mieux et la langue siamoise et les questions du Siam. Il a été, de l'aveu de tous, l'homme de la situation, il a rendu de grands services, et il est permis de regretter que cet homme éminent n'ait pu continuer à défendre nos intérêts dans ce pays.

La légation est située sur le bord du Ménam et son jardin s'étend le long de la berge du fleuve. La chancellerie est au rez-de-chaussée, et, sous les voûtes à colonnes, se presse chaque jour une foule de clients : Annamites, Laotiens, Cambodgiens, venant solliciter la qualité de protégés français en vertu des accords de 1893.

On ne circulait naguère qu'en bateau dans la Venise du Siam, mais, depuis une vingtaine d'années, on a commencé à ouvrir des rues le long du fleuve et dans son voisinage. Des maisons s'élèvent nombreuses dans le quartier où vivent plus particulièrement les Européens, et toute la ville est éclairée à la lumière électrique. La même influence européenne se fait sentir sur la grande place qui précède le palais royal et le sépare des casernes modernes. Elle a pris depuis quelques années un aspect plus agréable : les monceaux d'ordures qui l'encombraient ont été repoussés un peu plus loin, et sur les grandes pelouses quadrangulaires viennent paître les chevaux du roi.

Autrefois, et il n'y a pas très longtemps de cela, cette sorte d'esplanade servait pour les crémations royales. A ces occasions, tout le terrain était bouleversé de fond en comble. En moins de huit jours l'on voyait s'élever ici et là, pour le roi et pour la cour, des constructions légères en paillottes recouvertes de damas rouge ou d'étoffes de soie anciennes lamées d'or; puis une haute tour carrée sous laquelle se dressait l'urne renfermant le corps du défunt. On y élevait aussi des miradors sur lesquels s'installaient des gens du palais. Ils étaient vêtus de costumes anciens, coiffés de chapeaux pointus, et lançaient à la foule des citrons renfermant des pièces d'argent, ou des billes en bois creux contenant des billets de loterie offerts par la munificence royale en l'honneur du défunt. Aujourd'hui, les crémations se font dans une pagode voisine du palais, où un bûcher permanent est élevé sous un dôme formé de charpentes de fer et non plus du fameux bois de teck que les Laotiens tributaires devaient fournir. Ici, comme ailleurs, on retrouve les signes du temps.

La résidence du roi, vaste palais d'architecture italienne, détonne un peu à côté des pagodes royales, qui sont restées les plus grandes attractions de Bangkok parce qu'elles ont conservé leur architecture propre. Leur premier aspect est papillotant. On ne saurait s'imaginer cet ensemble de pyramides ouvragées, recouvertes de tuiles vernissées aux couleurs claires et éclatantes. Quelques-unes sont revêtues d'une sorte de mosaïque, faite de morceaux de glace et de faïence; d'autres sont recouvertes de fleurs en relief formées par des tessons de tasses de Chine aux brillantes cou-

leurs. Le tout s'harmonise sans crudité de ton et offre un coup d'œil d'une originalité fastueuse.

La pagode du Wat Phrakéo (1), très surélevée, entourée de colonnades et de multiples pyramides religieuses ou funéraires, est un monument d'une architecture étrange autant que superbe, où éclatent des beautés ignorées de nos monuments d'occident. Généralement les *phnoms* pyramidaux sont en faïence émaillée et de couleur étincelante : les uns bleus, les autres roses ou jaunes, ou encore de teintes heureusement combinées. Aux portes, comme partout ailleurs, les moindres détails d'ornementation attirent l'attention par l'élégance des motifs et le fini de leur exécution. Ce fouillis de reliefs, cette surcharge de détails, étonnent sans séduire. L'œil du voyageur d'Europe, habitué à la sévérité des lignes de nos monuments, à leur harmonie et à la discrétion du décor, se trouve vite lassé d'une profusion dans laquelle il ne voit que l'intensité et la matérialité du labeur. Néanmoins, cet art est surprenant et laisse une impression d'esthétique spéciale difficilement définissable.

Le Wat Phrakéo renferme des trésors infinis. Un grand nombre de bouddhas assis ou debout sont en or massif, resplendissants de pierres précieuses. Ils proviennent, paraît-il, de l'ancienne capitale du Laos, la superbe Vien-Chan ou Vien-Tian, sur le Mékong. Les Siamois la détruisirent de fond en comble en 1829, après lui avoir dérobé ses richesses, parmi lesquelles se trouvait le fameux palladium, le Bouddha en émeraude, le « Phra-Kéo », qui, en réalité, est en jade.

(1) Le *ph* se prononce comme un *p*.

Depuis que les événements de 1893 ont donné Vien-Tian à la France, les Siamois craignent de voir cette effigie déserter leur capitale pour retourner au Laos. Ils y font bonne garde, car sa disparition serait la fin de la domination siamoise. L'idole est juchée sur un amoncellement d'autels superposés et mesure 0^{m},25 de



DANS L'ENCEINTE DU WAT PHRAKÉO

hauteur. Elle repose sous un dais en or; une riche étoffe la recouvre de telle sorte qu'on n'aperçoit que la tête.

Les murs de la pagode sont peints du haut en bas, ils retracent l'histoire de Bouddha; ailleurs, le Ramayana déroule sa légende, et plus loin, le ciel brahmanique emmêle dans les nuages ses phalanges de *thévadas*. On devine l'œuvre d'ouvriers hindous avec ses adultérations symboliques. Partout le brahmanisme est mêlé au bouddhisme et le domine dans les sculptures

et les représentations décoratives, comme du reste dans les cérémonies religieuses.

Cependant le Siam est le pays de l'Indo-Chine où le bouddhisme est le moins mélangé à d'autres éléments religieux. La plus grosse part de l'épargne nationale est consacrée aux pagodes. A voir même la richesse de tous les temples, on pourrait croire le peuple entraîné par un zèle religieux ardent à la glorification superbe de ces symboles de morale divine. Il n'en est rien; c'est plutôt l'égoïste préoccupation du bonheur personnel éternellement futur qui convie à des actes de munificence architecturale sans portée collective. La peur de mourir sans que la somme des « mérites » selon la conception bouddhique l'emporte sur celle des « démérites » est pour beaucoup dans ces fondations pieuses, et c'est acquérir un immense mérite que d'élever des temples à Bouddha. Or, ces sortes d'indulgences étant strictement personnelles, il s'ensuit que les pagodes élevées par les ascendants ne sont plus entretenues par les descendants, ceux-ci ayant à penser à leur propre salut. C'est ce qui explique la décadence rapide de tous les monuments bouddhiques. Au reste, le bouddhisme étant plutôt un système philosophique qu'une religion, les bonzes sont moins des prêtres faisant de l'apostolat comme les ministres de toute religion, que des moines cherchant, à l'ombre du cloître, dans le célibat et l'abstinence, l'acheminement vers une vie meilleure. Les pagodes sont, de la sorte, des monastères à l'usage exclusif des bonzes qui se réunissent pour psalmodier la doctrine bouddhique en des temples élevés dans l'enceinte de ces pagodes. Il ne s'y fait aucune prédication, ni cérémonie quelconque

pour les fidèles comme dans nos églises. Un seul enseignement leur est offert une fois par semaine, dans un *sala*, sorte de caravansérail, construit en dehors de l'enceinte de la pagode, pour abriter les voyageurs. Un bonze y fait une lecture des livres bouddhiques et hommes et femmes sont admis à écouter la parole sacrée. Les bonzes sont en réalité les seuls éducateurs, et l'unique instruction consiste dans la lecture et l'étude des livres bouddhiques. Il résulte de ce fait que l'étude de la doctrine de Guadama, le Bouddha birman, étant la porte qui ouvre sur une vie meilleure et le chemin qui conduit au perfectionnement de l'être, tout bon bouddhiste doit passer par la pagode, séjourner plus ou moins dans les monastères qui en dépendent, en vue d'atteindre le but suprême de l'existence. Aussi les robes jaunes (1) sont-elles nombreuses dans les pays qui professent cette croyance, et au Siam les bonzes sont légion. On trouve parmi eux, confondus dans une même égalité, les fils de princes et de dignitaires comme les humbles paysans, cultivateurs de rizières. Le roi lui-même ne fait pas exception. S. M. Chulalongkorn a, en effet, passé trois jours à la pagode, la tête et les sourcils rasés, dépouillé de ses insignes et revêtu de la robe jaune. J'ai vu une ancienne peinture le représentant ainsi.

La vie monastique est donc en grand honneur au Siam; les bonzes y sont plus respectés que dans l'Annam et la Chine, parce que, plus fidèles à leurs vœux, ils suivent plus rigoureusement les prescriptions de Bouddha, surtout en ce qui concerne la chasteté.

(1) A Kandy, dans l'île de Ceylan, et au Tibet les bonzes portent la robe rouge.

On m'a conté à ce sujet une fort curieuse histoire qui se serait passée il y a quelques années à la cour de Bangkok. On dirait d'un conte de Schéhérazade dans les *Mille et une nuits.* Il s'agissait d'une princesse du sang, tenant de très près, paraît-il, au trône siamois, et d'un jeune bonze d'une vingtaine de printemps. La noble princesse, aussi belle que charitable, distribuait elle-même, tous les matins, à la porte du grand palais, le riz aux bonzes qui venaient faire leur quête journalière. Sans le vouloir, sans le savoir, elle remarqua l'un d'entre eux : leurs yeux se rencontrèrent, et ce fut tout un roman, à la manière d'Alexandre Dumas père, avec escalades périlleuses, cordes de soie, déguisements, que sais-je? Le tout grâce à la complicité d'une suivante dévouée. Mais, dans l'enceinte du palais où se déroulait pareille intrigue, au milieu des princesses et des centaines de servantes composant la maison des nombreuses reines, le secret ne pouvait être gardé. Le roi l'apprit un jour, mais ne voulut pas y croire. Peu de temps après, la noble princesse s'alita, et les bonnes langues du palais ne manquèrent pas de revenir à la charge. Sa Majesté s'en moqua encore, se contentant d'envoyer à la malade son médecin extraordinaire, diplômé de l'Université d'Edimbourg. L'étiquette défendait d'approcher d'une personne royale à plus de quinze pas. Le docteur, ne pouvant se rendre compte plus exactement de l'état de la princesse, diagnostiqua une «hydropisie très prononcée». A cette déclaration, les reines jalouses furent très déçues, mais n'en rirent que plus follement quand le pavillon de la princesse retentit des vagissements d'un nouveau-né.

Pendant ce temps, le roi était en villégiature dans

le golfe de Siam, et ce fut un de ses frères qui lui apporta, dans une corbeille, le témoignage indéniable de la culpabilité de leur sœur. La pauvre princesse n'avait pas manqué au roi puisqu'elle n'était pas sa femme. Les sœurs cadettes seules peuvent être épousées. Elle était victime des dures traditions de la cour,



BONZES RENTRANT A LA PAGODE APRÈS LA QUÊTE JOURNALIÈRE

qui imposent aux sœurs aînées du roi le célibat à perpétuité. On croirait peut-être qu'un souverain aussi éclairé que S. M. Chulalongkorn fit grâce à la pauvre femme. Il n'eut malheureusement pas ce courage contre les préjugés des siens. La princesse reçut de lui ces simples mots : « Tu sais ce qu'il te reste à faire. » C'était son arrêt de mort. Elle comprit, et quelques jours après on brûlait clandestinement sur un bûcher

vulgaire le corps de la fille royale. Elle s'était laissée mourir de faim, selon les rites. Quant au jeune bonze, il ne fut pas fait pour lui tant de cérémonies. Dénoncé par la fidèle suivante, qui parla pour éviter la torture, il fut pris et eut la tête tranchée. Son corps fut jeté aux vautours.

Après cette digression, revenons à la pagode du Bouddha en émeraude que nous avons admirée déjà plus haut. Tout au sommet d'un des *phnoms* est la bibliothèque. Les livres sacrés et secrets, tenus en grand honneur dans toutes les pagodes, sont disposés au Wat Phrakéo, dans une forme moderne bien faite pour surprendre, et reliés à la façon des petits volumes de nos bibliothèques. Puis dans le chœur même de la pagode, à côté de merveilles, d'objets somptueux et d'ex-voto magnifiques, au milieu des plus luxueuses splendeurs, se voient, comme toujours en Orient, des objets du dernier ordre et du plus mauvais goût. A côté des plus riches bouddhas d'or, d'émeraude ou de jade, d'ivoire ou de bois de santal, finement travaillés, des arbres d'or et des arbres d'argent, grands joujoux pour nous, mais emblèmes de vassalité et riches présents des Malais et des Laotiens, se montrent, répandus à tous les étages du temple, les fleurs sous globes, les menus bouquets artificiels qui ornent les autels en compagnie de chandeliers de verre et d'accessoires de la boutique à cinq sous. Ces misérables objets nous choquent toujours, et avec raison, parce qu'ils sont ridicules. Et cependant, un peu de réflexion devrait nous faire penser à l'effet que notre amour du bibelot serait souvent capable de produire sur les Orientaux. Ne nous arrive-t-il pas de collectionner des objets

quelconques, d'un usage quelquefois ignoré de leurs acquéreurs, tels les crachoirs qui figurent à terre dans toutes les pagodes et un peu partout? Nous les utilisons en belle place, en manière de jardinière ou de porte-bouquets, avec bien d'autres objets vulgaires recommandés seulement par leur rareté et leur lointaine provenance; et, certes, ils feraient à leur tour la risée de leurs anciens propriétaires.

Parmi les sculptures qui décorent les nefs et les péristyles, et surtout les cours intérieures des pagodes, un grand nombre n'ont aucun caractère religieux; le bouddhisme est essentiellement libéral et les bonzes tolèrent maintes effigies étrangères.

Une statuomanie bizarre a poussé le roi de Siam à accepter un déplorable présent. Un riche Chinois a offert à Sa Majesté une collection de statues en pierre représentant les types ethnographiques de toutes les races; et il les a placées dans l'enceinte du Wat Phrakéo, au milieu des sanctuaires, des *phnoms*, où on les rencontre disséminées dans tous les sens autour de la pagode centrale. A côté des immenses figures de Chinois fantastiques et grimaçants, les *ogres*, qui gardent les portes; à côté des éléphants et des taureaux de bronze, des lions chimériques, à la gueule ouverte, dont les incisives tiennent éternellement la boule de granit roulante, on contemple avec stupéfaction le petit marin français au col rabattu, le moujik sous sa toque fourrée, le soldat anglais, l'américain, l'espagnol ou le hollandais. On ne saurait se figurer l'effet grotesque de ces affreuses reproductions au milieu de la fantasmagorie orientale.

Autour du Wat Pho (pagode du bouddha couché) se

retrouve la même série de pagodes grandes ou petites avec des rangées de cloîtres sous lesquels s'alignent, à côté les uns des autres, des centaines de bouddhas dorés, tous pareils, tous inertes et sans expression. Ce sont toujours aussi les jolies pyramides isolées ou placées dans l'ordre architectural du monument, les *phnoms*, qui figurent dans les armoiries du Cambodge, et qui, le grand soubassement carré en moins, reproduisent les édicules funéraires des Tibétains appelés *tchorten*. Ces monuments, souvent ruinés, ne résultent pas toujours d'un plan d'ensemble facile à comprendre; ils paraissent parfois jetés en désordre au milieu des arbres poussés dans les ruines. A l'ombre de monticules buissonneux, se perdent des groupes fantastiques d'animaux féroces, figurant de véritables scènes. La jolie végétation envahissante encadre les brillantes faïences, voile de son mystère les légendes les plus bizarres et donne à toutes ces colorations vives une atténuation très douce, une poésie et une tonalité pleine de charme. Le «Bouddha couché», entièrement doré, est étendu sous un grand abri, posé sur le côté, la tête appuyée sur le bras droit. Dans la pénombre, l'effet est saisissant. Ses pieds mesurent cinq «parapluies» de longueur. Cette mesure est assurément inédite, mais c'est la seule dont je disposais, et j'ai compté 75 pas pour remonter des pieds à la tête.

Le comte de Beauvoir, dans son livre *Java, Siam, Canton*, en a fait une fort belle description; mais, comptant sans doute sur la naïveté de ses lecteurs épris du merveilleux, il leur a présenté un bouddha tellement plaqué d'or que sa possession «paierait les frais d'une guerre». Il est vrai qu'à cette époque (1867)

la gigantesque statue était encore toute neuve, tandis que maintenant sa peau est écaillée; j'en ai eu un morceau aimablement offert par le gardien. J'ai souri en constatant que ce revêtement était formé d'une



PORTE DU WAT PHO

épaisse couche de laque sur laquelle on a appliqué une mince, très mince, lamelle d'or. Néanmoins l'idole a grand air. Ses pieds surtout sont remarquables : on y voit incrustées, en nacre du plus beau reflet, les 108 figures de la mythologie bouddhique décrites par Alabaster dans son livre *the Wheel of the law* (la Roue

de la loi). Des cercles concentriques, également en nacre, se trouvent sous ses pieds, tels ceux qui ornaient la plante des pieds de Çakya Mouni et distinguaient ce saint personnage des autres humains.

Le lendemain de mon arrivée à Bangkok, dès l'aube, un aimable négociant veut bien être mon guide et me faire visiter dans la cité indigène cet immense bazar du « Sam Pheng (1) » qui se prolonge sur plusieurs kilomètres. Le « Sam Pheng » est une rue longue et étroite où aboutissent sentiers, ruelles et passages, et dans laquelle on circule seulement à pied.

Nous laissons la voiture près d'une grande église, œuvre d'un ancien zouave, le R. P. Desalles, commencée il y a peu d'années avec quelques *ticaux* (2), et dont le clocher domine aujourd'hui la ville, non sans avoir causé, de ce chef, certain déplaisir aux Siamois. Elle a été construite sans architecte, grâce à l'intelligence et à la persistance du bon Père, qui a quêté partout, glané les tuiles, les pavés, voire les pierres du roi dans les ruines de je ne sais plus quel bâtiment royal voisin et abandonné.

On est toujours étonné, quelque habitude qu'on en puisse avoir, de ces véritables miracles de la Providence, qui permettent à des hommes, modestes pour la plupart et sans nuls moyens, de trouver en lointain pays, où la mère patrie les abandonne tout comme en pays français, le moyen de faire des œuvres si grandes. Ils arrivent à se procurer des ressources inat-

(1) Se prononce *sampeng*.

(2) Monnaie d'une valeur d'environ 1 fr. 60.

tendues chez leurs chrétiens et même chez les païens, et ils sont, en Orient, les soldats d'avant-garde comme les apôtres qui savent faire aimer Dieu et la France.

Mon guide professe pour les missionnaires l'admiration qu'ils méritent. Il les a connus dans la brousse, vivant dans une case de feuillage ou de bambou, se contentant de la nourriture indigène, si insuffisante pour un Européen, se privant de tout et conservant la bonne gaieté française pour braver la misère et la souffrance avec le même entrain et le même humour que nos vieux soldats au bivouac.

Malgré la malpropreté et les odeurs déplaisantes, j'aime les courses dans les bazars et les cités indigènes. Je dois d'ailleurs reconnaître que la grande pluie, trop fréquente encore à mon gré en cette saison, a tout balayé la veille, et qu'une brise secourable nous met à l'abri des infections promises. Le marché, dans tout l'Orient, est le lieu de réunion par excellence. C'est au *Talat* (marché) que l'on peut entrevoir rapidement la vie de l'indigène, ce qu'il vend et ce dont il a besoin, ce qu'il mange, ce qu'il boit, sa façon de s'habiller, son travail ou sa paresse, son caractère, son humeur, sa gaieté ou sa tristesse, son allure et, en un mot, toute sa vie. Je m'amuse de toutes les boutiques et de tous les passants.

J'apprends que le jupon des femmes se nomme *pha-noung* et leur écharpe *pha-hom*. Hommes et femmes portent à peu près le même costume et les cheveux coupés ras. Seules, quelques jeunes femmes gardent les cheveux longs et trahissent ainsi leur origine annamite, laotienne ou pégouane. Je revois, au bazar, le

kaki (1), le fruit renommé de la Chine, la sapotille à l'honnête figure de pomme de terre et au goût de nèfle. C'est un souvenir de Java, importé par le roi lui-même, à la suite d'un voyage, en 1872. Je retrouve les superbes bouquets de fleurs de lotus, à la corolle rose teintée, aux étamines d'or montées sur longs fils d'un blanc crème, au joli style en large disque piqueté d'or. Elle est admirablement noble, la fleur consacrée aux dieux, depuis l'Egypte jusqu'à l'extrême Orient. Tout à côté, le dauphin et le requin sont débités par tranches, avec les tortues et nombre de poissons. En fait de cuisine, on me préconise les œufs filés (œufs de canards salés) comme un mets à introduire chez nous; et, en passant, on me recommande, pour le voyage, les gargoulettes en terre qui servent à rafraîchir l'eau. Il faut pourtant prendre garde avant de les acheter au bazar, car les Siamois les utilisent souvent sous les cadavres en décomposition; et puis sans se gêner ils les remettent en vente. Défiez-vous aussi de quelques fruits tels que la banane verte très odorante, la goyave au parfum pénétrant, car ils peuvent bien avoir été employés déjà en pareille occurrence comme désinfectants.

N'oublions pas les boutiques des herboristes : on y vend des simples et une multitude d'éléments bizarres et hétéroclites qui composent la médication indigène : des peaux d'éléphants qui une fois bouillies constituent, dit-on, un mets délectable; des peaux d'hippopotames, excellentes contre la variole et les affections cutanées; des nids d'hirondelles, souverains dans les maladies inflammatoires. Tout en causant, je continue

(1) Le *kaki* est le fruit du plaqueminier, *cheu-tzeu* en chinois.

JOUEURS SIAMOIS

d'examiner l'étrange collection de l'officine : squelettes de singes, mufles de tigres, serpents grillés (on les grille tout vivants), colonnes vertébrales de cobra, peaux de reptiles, bois de mille sortes aux vertus particulières, bois de teinture pour le beau jaune des robes des bonzes, crânes d'oie sauvage recommandés contre la fièvre, têtes de tortue, foies de singe, gomme-gutte creuse à l'intérieur, à la coupure jaune orange; tendons de cerf grillés qui ont leur place dans la cuisine chinoise, viscères de singe, cornes de cerf, aux vertus pharmaceutiques, qui se vendent au poids de l'or ainsi que le bois d'aigle, résine très odoriférante produite par la partie malade d'une certaine légumineuse (1).

Plus loin, ce sont les bijoutiers et orfèvres avec tous leurs objets d'argent finement travaillés; puis les monts-de-piété, toujours pourvus en Orient et, à Bangkok, tenus par des Chinois, pour la plupart, et au nombre d'environ 1,200! On y trouve de tout, jusqu'à des objets d'Europe, parfois rares et introuvables ailleurs, et des merveilles volées dans les palais et les pagodes. On m'a conté qu'à certains jours, entre onze heures et minuit, à Canton, il y a un marché des objets volés tenu par les voleurs eux-mêmes. Les étrangers y voient une ressource pour racheter leur bien. Au Siam et à Bangkok en particulier, les maisons de prêts sur gage constituent autant de maisons de recel. C'est là qu'on va perquisitionner lorsque le *boy* ou les *coolies* disparaissent en emportant les objets à leur portée.

Ailleurs, nous admirons les graveurs, les faiseurs de

(1) *Alœxylum agullochum*, d'après Loureiro, missionnaire et botaniste portugais, qui l'a décrit le premier.

sceaux, ces beaux cachets de jade couverts de caractères et de dessins d'une si parfaite délicatesse. Le cachet ordinaire se nomme *tra*, mais plus le personnage est important, plus son sceau augmente dans des proportions considérables. Il y a aussi les marchands de bouddhas tout dorés, debout dans l'attitude de la prédication, assis dans l'attitude de la méditation ou de la prière, ou couchés dans l'attitude du repos final, le «nirvana». Ces statues sont achetées par les fidèles, pour être offertes aux bonzes dans les pagodes. Cet acte constitue une œuvre méritoire entre toutes.

Les marchands de boissons de toutes sortes et de toutes couleurs sont réjouissants à regarder; des verres remplis, dans lesquels flottent des filets de fruits jaunes ou rouges, ont des mines fort rafraîchissantes; mais la saleté de ce bon peuple ôte absolument l'idée d'y tremper ses lèvres. On prétend que le thé, avec une pointe de jasmin odorant, est très agréable et meilleur que tout autre. C'est la même fleur de jasmin que les Européens en Orient mettent dans les lavabos de table quand ce n'est pas la fleur d'ilang-ilang. Les oiseliers exhibent de superbes collections d'oiseaux aux plumages étincelants : j'y remarque le petit bénédictin, qui, par un rare privilège, unit un charmant ramage à un magnifique costume. La poule russe est jolie à voir; on dirait un paquet d'édredon blanc. Un arbre ravissant ombrage la boutique, c'est le poinseana, une légumineuse comme le flamboyant et le mimosa. Ses bouquets de fleurs rouges ou jaunes sont souvent utilisés pour les garnitures de table, car les indigènes ont un talent particulier pour les décorations florales.

Dans le bazar enfin on rencontre tous les costumes

et tous les peuples réunis : les Chinois en longues tuniques tout de bleu vêtus, les Indiens au nez aquilin, à la barbe touffue, sous la calotte de paille ou le turban, dans leurs robes multicolores; les Birmans au chignon relevé, au foulard de soie rose tordu autour du front; les Cambodgiens et Cambodgiennes aux cheveux taillés en brosse comme Siamois et Siamoises, les Malais au visage sombre et nos petits Annamites avec la robe noire aux reflets habituels de la percaline glacée. Mais l'élément qui domine est le Chinois. Les trois quarts des boutiquiers et des passants sont des Célestes qui se trouvent ici comme chez eux, et mieux même que chez eux, car ils sont moins pressurés. Le Sam Pheng (le bazar) leur appartient. Ils en ont fait une succursale de Canton et d'Amoy, d'où la plupart sont originaires. Ils y ont transporté les petites ruelles tortueuses, fétides, sales, sans air ni lumière, de la mère patrie, et ils s'y trouvent bien. Détail curieux : on prétend qu'en temps de peste et de choléra, c'est le Sam Pheng qui est le moins éprouvé de tous les quartiers de la capitale siamoise. Cependant le cœur se soulève, rien qu'à voir les détritus et les immondices amoncelés dans tous les coins, au bord des chemins, sur les rives des canaux; et cela depuis des générations, à ce point que l'on ne sait où marcher et que la plupart des cours d'eau, autrefois navigables, ne sont aujourd'hui que boue fétide et consistante qui empêche le jeu bienfaisant des marées. Qui sait? Peut-être, à force de vivre dans ce milieu pestilentiel, les habitants du Sam Pheng sont-ils immunisés?

Au soir, le soleil est encore de feu et illumine splendidement le grand Ménam aux eaux vivantes, large

deux fois comme la Seine et chargé de bateaux : grands steamers, barques couvertes, jolis yachts à vapeur, canots-périssoires menés par des femmes et des enfants en bas âge. Par parenthèse, sur un canal, j'ai même aperçu trois de ces dames renversées par le remous de notre embarcation. Peu après, quand nous sommes repassés, elles avaient amené la périssoire près de la berge et s'occupaient activement à la retourner, à la vider, sans rancune et très gaiement. Tout ce monde, élevé sur l'eau et dans l'eau, est presque amphibie et nage comme les jeunes chiens. Les pagodes royales étincellent, demi-masquées dans la verdure, comme des diamants sous le soleil. Plus loin, elles étalent toutes les splendeurs de leur miroitante coloration. Nous remontons assez loin le Ménam, et nous le quittons pour un canal qui se divise en plusieurs branches auxquelles se ramifient des canaux plus petits également bordés de boutiques et d'échoppes. Ces petits cours d'eau se perdent dans la brousse, et on ne peut les parcourir que dans des pirogues fort étroites. Rien de plus intéressant que la vie et l'extension du trafic par eau et sur terre dans ce Bangkok. Rien de plus pittoresque, dans le cadre verdoyant des floraisons tropicales, que ces maisons flottantes s'élevant avec le flux le long de leurs piquets d'attache. Lorsqu'un incendie éclate, chacun s'empresse de couper les amarres et d'ancrer sa maison à distance, et, quand le danger est passé, on reprend le mouillage habituel. Les endroits commerçants sont recherchés, et, comme dans nos rues, ils se louent fort cher. De-ci de-là, se promène sur l'eau, avec son jardin à l'avant et à l'arrière, une grande maison quadrangulaire, entourée de sa galerie ouverte

et comprenant souvent quatre compartiments ou une grande pièce sur la façade et de petites pièces par derrière. Elle s'en va chercher dans d'autres parages un nouveau point d'attache. Le canot à vapeur nous emporte trop vite à mon gré. En vain je voudrais flâner aux étalages et observer la vie courante.



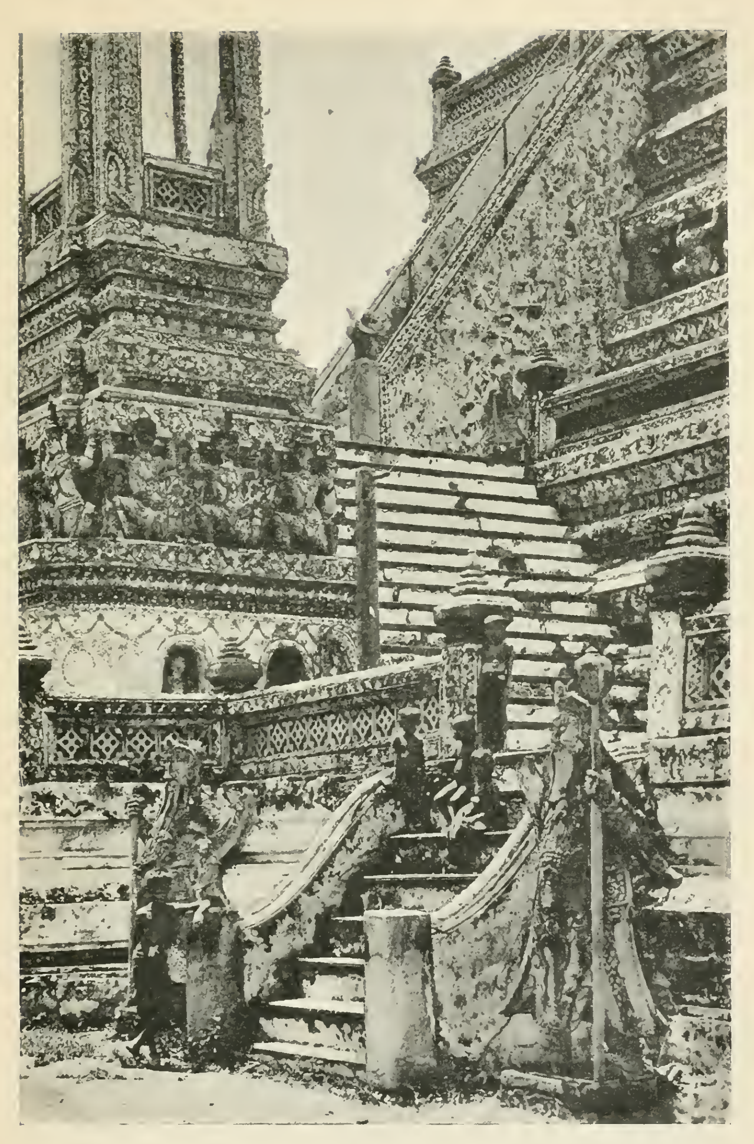
ENSEMBLE DE LA PAGODE DU WAT CHENG

Quand nous revenons de notre expédition, les riverains mangent dans toutes les cases; les enfants jouent sur les galeries les jambes pendantes dans l'eau. Les scènes se déroulent sous nos yeux d'autant plus rapides que nous prétendons encore visiter la pagode du Wat Cheng avant qu'arrive la nuit.

Nous sommes revenus dans le large Ménam et la haute pagode se dresse majestueusement sur la rive droite en face du palais royal et de son cortège de

phnoms. Construit il y a un demi-siècle, le Wat Cheng est peut-être le plus beau temple de Bangkok. Sa pyramide centrale domine toute la ville. Elle s'élance à une soixantaine de mètres de hauteur, revêtue de riches faïences et de décorations émaillées. Ses petits phnoms se pressent en carré autour d'elle et descendent au bord du fleuve dans un ressouvenir du grand art khmer. Un escalier droit et escarpé grimpe sur chacune des faces du grand phnom; il conduit aux trois galeries circulaires qui coupent l'édifice en étages et atteint la moitié de sa hauteur. Au soleil couchant, le tableau est inoubliable. Les ors et les émaux étincellent en mille flèches au-dessus de la ville et se reflètent dans les méandres de la rivière, à travers la forêt des mâts et des arbres; tandis qu'au sommet de la haute tour, un grand trident doré fait résonner ses clochettes comme une prière de la brise. C'est l'heure admirable, et trop courte en Orient, où le soleil baigne les objets de sa plus colorante lumière; mais, dès qu'il ne vous brûle plus de ses feux, la nuit arrive. Déjà elle tombe; encore un instant, elle est tombée, et maintenant elle verse ses plus limpides clartés.

Chulalongkorn, dont le nom signifie «petite pierre précieuse», est le cinquième roi de la dynatie fondée vers 1780 par S. M. Phra Phuttha Yot Fa, le vainqueur de l'usurpateur Phya Tak, général siamois d'origine chinoise. Le Siam avait été envahi en 1767 par les Birmans. Le général Phya Tak parvint à les chasser. C'est lui, en réalité, qui établit la capitale où elle est actuellement, au village de Bangkok, déjà connu comme station militaire au temps de Louis XIV puisque les soldats amenés par le chevalier de Chaumont



UN ESCALIER DU WAT CHENG

y furent casernés. On montre encore aujourd'hui à l'entrée d'un canal sur la rive droite du Ménam le fort qu'ils y élevèrent. Phya Tak avait donné le nom de Thanabouri à la nouvelle capitale. Le choix de l'emplacement de la cité royale ne parut pas heureux à Phra Phuttha Yot Fa. Il se fit construire un nouveau palais sur la rive gauche, un peu au-dessus du quartier chinois, et l'inaugura solennellement. La fondation officielle de Bangkok en tant que capitale date de cette époque.

Tout est donc moderne dans cette ville, et cependant presque tous les monuments sont en ruine ou auraient besoin de réparations. Des œuvres intéressantes se perdent faute de soin. Un principe néfaste, qui touche aux croyances, et dont nous avons dit un mot plus haut, intervient pour laisser inachevée l'œuvre d'un mort. Les plus anciens monuments de Bangkok remontent ainsi à cent vingt ans au plus, et les plus beaux sont dus au roi Phra Nang Klao, qui éleva le Wat Phrakéo pour y loger le bouddha enlevé à Vien Tian, et au roi Mongkut, père du roi actuel. On lui doit le Wat Pho, la pagode du bouddha couché.

Sa Majesté Chulalongkorn est né en 1853. En 1868 il a succédé à son père. Le fait est assez rare dans les annales siamoises pour qu'on en veuille connaître la raison. Le mandarin le plus puissant de l'époque l'appuya et exerça le pouvoir comme régent pendant la minorité du jeune roi. Il lui donna en mariage sa petite-fille, avec l'espérance, bien entendu, que, de cette union, sortirait le futur héritier. Le destin malicieux s'acharna à contrecarrer ce calcul : le roi eut avec la fille du régent cinq ou six enfants; mais toujours, hélas! c'étaient des

filles qui succédaient à des filles. Or, comme la loi salique est en vigueur sur les rives du Ménam, il n'y avait plus à compter sur la réalisation de ce rêve, pas plus que sur la fidélité d'un monarque jeune, tout-puissant et séduisant, dans un pays où la polygamie est la règle. Il arriva ce qui était à prévoir. La fille du régent fut abandonnée et d'autres, filles de mandarins ou demi-sœurs plus jeunes que le roi, prirent sa place. Les héritiers sont alors venus, et même en très grand nombre.

Jusqu'en 1886, il n'y avait qu'un héritier présomptif désigné par les traditions, c'était le Vang Na ou second roi. Intronisé en même temps que le premier roi par le régent, il devait régner en commun avec lui comme avaient régné leurs pères Mongkut et Phra Pin Klas, qui étaient frères, mais la mésintelligence ne tarda pas à les séparer. Leurs rapports devinrent si tendus qu'il y eut brouille complète en 1875. Craignant pour sa vie, le « Vang Na » se réfugia à la légation d'Angleterre et demanda l'intervention du gouverneur de Singapour. Celui-ci, qui était alors sir Andrew Clarke, vint à Bangkok et réussit à arranger les choses. Bien que le compromis fût plutôt en faveur du premier roi, le second roi l'accepta et rentra dans son palais; mais si, dans la suite, il parut dans les cérémonies publiques, à son rang, à côté de son cousin, ce fut pour exécuter le contrat intervenu, rien de plus. Cette situation ne se dénoua que par la mort. Le monarque, âgé d'une quarantaine d'années, succomba en 1886 à une maladie de langueur; et on ne manqua pas, à cette occasion, d'attribuer cette fin prématurée à un poison subtil. Débarrassé de son héritier présomptif, auquel il fit des

funérailles plus que médiocres, Chulalongkorn s'empressa de proclamer la suppression de la charge historique de « Vang Na » et de faire entrer dans ses coffres l'immense fortune laissée par le défunt. Les courtisans applaudirent, mais insinuèrent que le roi, maître absolu, devait songer à l'avenir du royaume et le mettre à l'abri de toute agitation lorsque s'ouvrirait sa propre succession. Pour cela, il devait désigner lui-même un héritier présomptif. Et pourquoi, après tout, ne pas imiter ses cousins d'Europe? Chulalongkorn ne se fit pas trop prier, car dès la fin de 1886 il avait désigné comme Dauphin le fils aîné de la première reine, un enfant de onze ans.

On se rappelle encore à Bangkok les fêtes splendides qui furent données à l'occasion de l'intronisation du jeune prince; elles durèrent huit jours. Des échos qui m'en sont parvenus j'ai retenu le récit de la cérémonie de la consécration comme particulièrement caractéristique. Elle indique combien les croyances brahmaniques sont encore vivantes chez ce peuple superficiellement converti au bouddhisme. La cérémonie eut lieu sur le Ménam; une construction flottante, richement décorée, y avait été aménagée. Pendant tout le mois précédent, des pirogues disséminées en aval et en amont, montées par des soldats vêtus de costumes anciens, veillaient jour et nuit pour écarter du lieu choisi les cadavres d'animaux et les immondices allant et venant avec la marée. La nuit, pendant que les bonzes psalmodiaient des prières, les eaux du fleuve étaient illuminées au moyen de petites chandelles en cire fichées sur des troncs de bananiers qui flottaient comme des esquifs. De temps à autre, les soldats je-

taient dans l'eau des poissons en carton-pâte, dorés ou peints, des cocos mûrs, également dorés, et une foule de menus objets désignés par les livres sacrés comme devant, paraît-il, purifier les eaux où devait se plonger l'héritier du trône. Ce baptême solennel eut lieu le deuxième jour des fêtes, en présence du roi, des princes, des hauts dignitaires, du corps diplomatique et consulaire et d'un immense concours de peuple. Le jeune prince était tout de blanc vêtu comme autrefois les néophytes. Après les ablutions rituelles dans les eaux du Ménam, il fut placé sur un petit trône et là, de nouveau, abondamment ondoyé; car, princes, dignitaires, mandarins de tous grades, ministres et consuls étrangers passèrent tour à tour devant lui en lui versant sur les épaules le contenu d'une conque marine. Cette épreuve, qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses sous un autre climat, fut admirablement supportée. Mais la mort le guettait, et il s'éteignit quelques années après, en 1895, à l'âge de vingt ans. Il était logique de penser que son successeur serait son frère cadet, un autre fils de la première reine. Mais nous sommes en pays d'Orient et de bon plaisir. Des intrigues se formèrent autour du roi, très irrésolu de son naturel, et ce fut la seconde reine qui l'emporta. Son fils fut désigné, et la malheureuse première femme dut céder la place à sa sœur, qui reçut, bientôt après, le titre et le rang de reine principale. Le prince héritier n'a pas été élevé au Siam comme son prédécesseur, mais en Angleterre. Il s'y trouve encore.

Comme on le voit, la concorde ne régnait pas toujours dans le harem de Chulalongkorn; et cela se conçoit quand on songe au grand nombre de femmes qui

briguent les faveurs royales. Je me suis laissé dire qu'il y avait plus de trois mille femmes au palais, maîtresses et servantes. Il n'y a point d'eunuques pour les garder; cette charge est remplie par des matrones qui ont pour insignes des faisceaux formés de rotins. On les voit, ainsi armées, aux processions qui ont lieu souvent dans la cour d'honneur du palais, à l'occasion de la tonte du toupet d'un enfant royal. Parmi ces trois mille habitantes du palais, il n'y en aurait pas, m'a-t-on assuré, plus de trois cents qui eussent été distinguées par Sa Majesté. Bien que le roi soit maître absolu de faire comme bon lui semble en cette matière, il est cependant retenu par une certaine étiquette imposée par les usages. Ainsi il ne peut épouser que ses demi-sœurs ou parentes moins âgées que lui; c'est ce qui explique comment la princesse dont j'ai raconté plus haut les malheurs, son aînée de quelques années, n'a pu être élevée à la dignité de reine.

Les demi-sœurs du roi, étant filles d'un roi, les enfants nés de ces unions, que nos lois réprouveraient, sont qualifiés de princes célestes (*chao fa*), tandis que les enfants des concubines sont simplement princes (*chao*). Leurs mères peuvent être filles de princes, du premier ou du deuxième degré, de dignitaires, de mandarins et même de bourgeois; ils prennent rang dans les cérémonies officielles d'après leur âge, à la suite des princes célestes.

Quelle est la condition de ces femmes? Question délicate assurément, car ces dames, préparées de bonne heure à l'existence qu'elles doivent mener, ne sauraient avoir le même sens moral, le même idéal que les femmes d'Europe. En effet, si un mandarin, un dignitaire

trouve une beauté parmi ses filles ou celles de ses clients, il la présente, avant l'âge de dix ans, à l'une des reines ou princesses du palais, et si elle est acceptée, elle devient suivante de sa protectrice et doit rester constamment auprès d'elle. Elle grandit ainsi en âge et en sagesse, car les matrones sont là pour empêcher tout écart de conduite. Devenue jeune fille, elle est présentée au roi, et si elle est agréée, son avenir est assuré ainsi que celui de sa famille, à la condition toutefois que la première impression royale ait quelques lendemains. Souvent cette impression est éphémère, et la pauvre délaissée demande à retourner chez ses parents. Pour la plupart d'entre elles, la fortune ne commence que lorsqu'elles donnent le jour à un enfant royal. Alors, elles reçoivent une pension, des bijoux et tout l'attirail composant les insignes de leur dignité : boîtes à bétel, théières, crachoirs en or, etc. Elles ont une plus grande autorité pour intercéder en faveur de leurs proches. Le palais toutefois continue à leur servir de prison, et, pour distraire leurs loisirs, elles jouent aux cartes avec leurs amies et leurs suivantes; elles brodent, lisent des romans, achètent des bijoux, que sais-je? Habituées à cette existence depuis l'adolescence, elles ne sentent point le besoin d'aller et venir; ne connaissant pas les douceurs de l'indépendance, elles ne s'en préoccupent point et leur vie s'écoule ainsi sans histoire. Evidemment cette existence nous serait odieuse, mais peut-on dire que ces femmes soient malheureuses?

Ce qui se passe chez le roi se répète, sur une échelle plus modeste, dans le palais de chacun de ses frères et demi-frères. Le roi Mongkut avait laissé 75 enfants, dont une quarantaine de garçons. Il ne reste plus au-

jourd'hui qu'une vingtaine de fils, tous pourvus de grasses prébendes, grâce à la munificence de Chulalongkorn.

Rompant avec les traditions en matière administrative, il a appelé ses frères à diriger les différents départements ministériels; mais comme il y a plus de candidats que de places, il s'ensuit que chacun d'eux intrigue, se démène et fait intervenir au besoin les dames du harem pour emporter d'assaut la faveur royale. Pendant plusieurs années, le prince Devavongse, ministre des affaires étrangères, demi-frère du roi et frère de père et de mère des trois principales reines, a tenu le premier rang parmi les favoris, plutôt par suite de la situation de ses sœurs que par le fait de ses remarquables capacités. Puis, ce fut le prince Savasti, autre frère du ministre des affaires étrangères et des reines. Ses façons d'agir envers le souverain, pendant son voyage en Europe, en 1897, le firent mettre à l'écart; mais ses sœurs sont puissantes, et il reviendra en faveur. En attendant, le favori actuel paraît être le prince Damrong, ministre de l'intérieur.

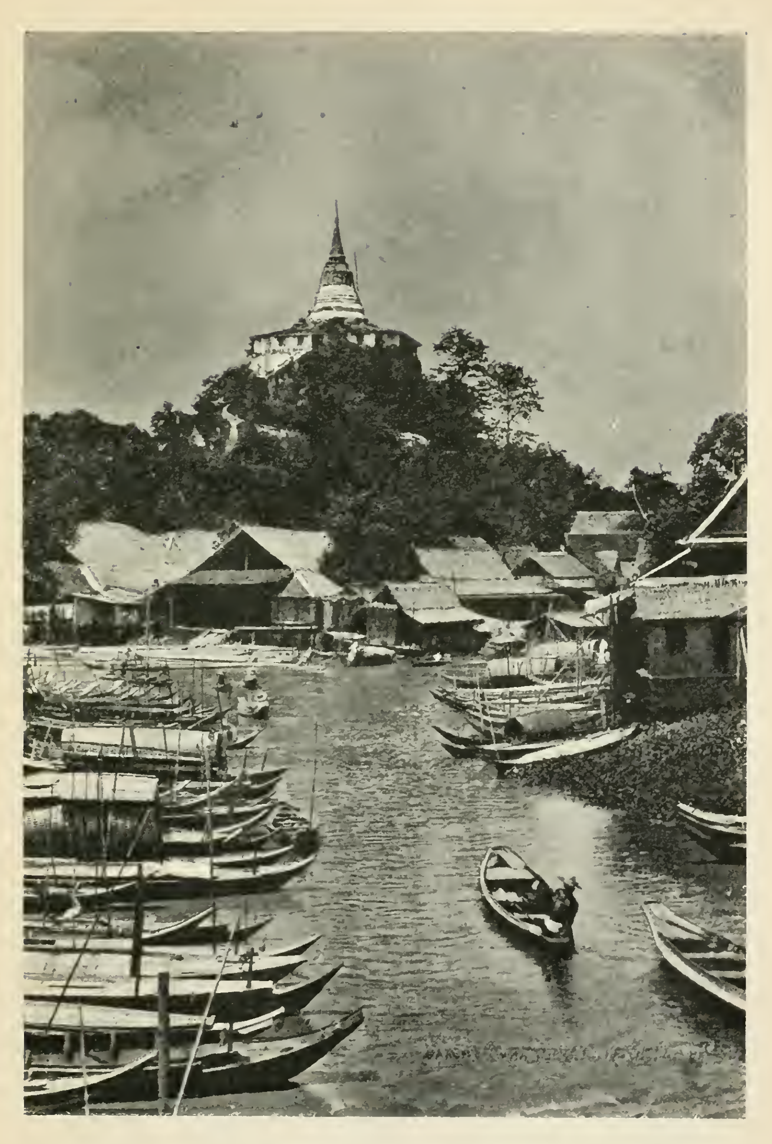
Tous ces princes, dont la plupart sont venus en Europe, sont certainement moins distingués que leur royal frère et maître. S. M. Chulalongkorn, sans être un bel homme, a de la prestance et une grande dignité. Sa physionomie, ouverte et douce, a je ne sais quoi qui plaît et inspire la sympathie dès le premier abord. Aussi a-t-il produit la meilleure impression dans les cours d'Europe. Comme tout monarque oriental, il aime le faste et la parade; sa cour est des plus brillantes; les fêtes qu'il donne au palais sont magnifiques, et il y dépense des sommes considérables. On le dit très intelligent, très érudit, très versé surtout dans

les langues sacrées de l'Inde, les écrits bouddhiques et même dans la littérature européenne. Il serait également polyglotte; mais en réalité, en dehors de l'idiome de son pays, il ne parle que la langue anglaise; jusqu'à ces dernières années, il se servait toujours d'interprètes pour converser avec les princes et les représentants étrangers. Aujourd'hui, il s'exprime volontiers en toutes circonstances dans la langue d'Albion.

C'est pendant les courses de Bangkok que je suis présentée au roi et à la reine actuelle par notre consul M. Hardouin. Leurs Majestés occupaient un élégant pavillon élevé sur l'esplanade qui précède le palais. Elles étaient entourées des princes et des enfants royaux. Les journaux anglais mentionnent la gracieuseté avec laquelle je suis accueillie. Notre conversation, qui roule sur mon voyage et sur les ruines d'Angkor, sur Java et sur le temple de Bourouboudour que le roi vient de visiter, fait l'objet de leurs commentaires. Les photographies de Leurs Majestés m'ont été envoyées avec dédicace.

La course des chevaux est suivie, comme souvent en Orient, de fantaisies comiques, courses simultanées de tous les animaux : coq, poule, éléphant, tortue, jeune ours, chien, que sais-je? Puis d'autres courses encore, burlesques au possible : les concurrents partent, emportant à la main des sacs de toile dans lesquels sont enfermés des costumes originaux; il faut ouvrir le sac, endosser le costume et arriver le premier au but. Siamois et Anglais rivalisent dans ces divertissements. Viennent ensuite les courses de *rikchau* (1); les cou-

(1) Pousse-pousse, djinriksha japonais.



CANAL ET PAGODE DE WAT SAKET

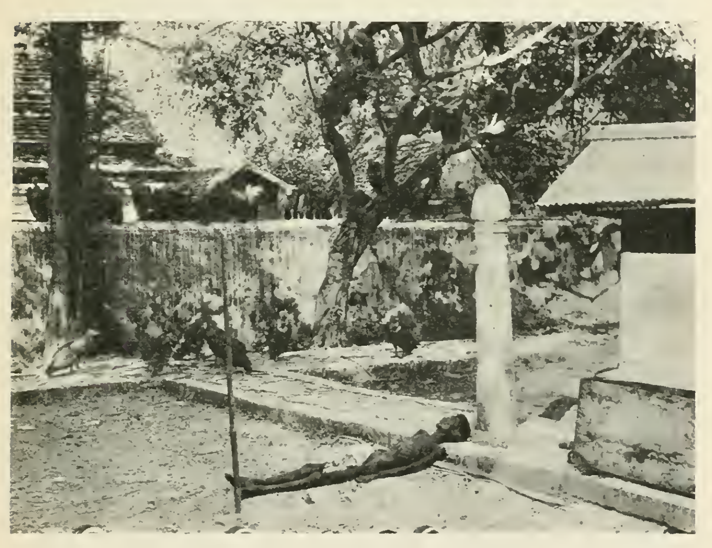
reurs ont les yeux bandés et sont dirigés par celui qui est dans le *rikchau*. Dans tous ces jeux, les Anglais, qui sont très nombreux et naturellement grands sportsmen, ont la haute main. Ils aident aux plaisirs du roi, ils l'amusent, l'accaparent et le captent complètement.

La pagode de Wat Saket, la grande nécropole siamoise, dresse pittoresquement son *phnom* appelé « montagne d'or » sur un monticule verdoyant, à l'extrémité d'un pittoresque canal : sous ses frais ombrages s'étendent l'appareil crématoire, le charnier et l'odieux cimetière d'où on extrait les cadavres pour un dépècement effroyable, conforme à la volonté du défunt. Les corps des hauts fonctionnaires sont conservés un ou deux mois, quelquefois plusieurs années, dans une urne munie d'un long tube vertical en bambou qui permet aux gaz délétères de s'échapper par le toit de la maison. Avant de le porter au bûcher on fait faire au mort trois fois le tour de sa demeure en courant, afin qu'il n'y revienne pas. La religion interdit de brûler de suite les gens décédés rapidement, de mort violente ou d'épidémie. Les corps doivent reposer en terre pendant quelques jours; mais les fossoyeurs enterrent à fleur de sol et les chiens se joignent aux vautours pour déterrer les cadavres. Les abords du cimetière sont ainsi jonchés de têtes et d'ossements à demi rongés. Faire dévorer son corps par les vautours est une sépulture noble qui procure des grâces insignes; leur abandonner un membre est un acte méritoire. Bouddha a ordonné, en signe d'expiation, que les corps des condamnés fussent entièrement dévorés. Les corps sont brûlés en totalité ou en partie, et les gens de distinc-

tion et de foi raffinée ne manquent pas de réserver une part quelconque d'eux-mêmes aux corbeaux, aux chiens, aux porcs ou aux vautours; aussi tous ces répugnants animaux sont-ils légion dans le charnier, sans préjudice de la ville, où ils se répandent. Le corps, quelquefois plus ou moins corrompu, est découpé sur des pierres *ad hoc* placées à terre. Les entrailles sont réservées à tels animaux, une cuisse aux porcs, un bras aux chiens ou aux corbeaux, et le reste est disposé sur un bûcher assez maigre dont on agite les débris pour obtenir une meilleure combustion. Ailleurs, le *sapareu* (croque-mort), après avoir pris dans la bouche du mort, où elle a été placée, la pièce de monnaie qui constitue son salaire, lui ouvre le ventre et lui entaille les membres, puis s'écarte pour faire place aux oiseaux de proie. Les vautours rassemblés qui guettent sur les arbres, sur les toitures ou sur le sol, s'abattent sur le cadavre, et on ne distingue plus pendant quelques instants qu'un monceau d'ailes sombres qui battent frénétiquement. Lorsque les os sont déjà presque à nu, le *sapareu* écarte les oiseaux avec un grand bâton, retourne le corps et entaille profondément le dos. Le nuage noir s'abat de nouveau, et, quelques instants après, il ne reste plus qu'un squelette dont le bûcher a bientôt raison. Vautours, corbeaux, chiens, porcs aux ventres traînants ont eu la part désignée, les rites sont accomplis et de nombreux mérites sont acquis au défunt.

Ces scènes effroyables se passent à l'ombre d'arbres charmants; les grils funéraires jonchent la verte pelouse, et des fleurs s'épanouissent en multitude autour des petits pavillons aériens, aux toits relevés en hautes pointes, qui constituent les édicules de dépècement.

Ici, des bières béantes disent que la dépouille de leur propriétaire a reçu sa destination terrestre; là, deux corps achèvent de se consumer, et plus loin, dans les *salas* ouverts, se reposent les parents et les amis qui assistent à la cérémonie et ont dû apporter chacun un morceau de bois au bûcher. Quand nous nous sauvons,



LES VAUTOURS DU WAT SAKET

confondus de ces scènes d'horreur que Dante n'eût osé rêver, les immondes repus font la sieste; une vieille femme très macabre nous poursuit tenant en main un os maxillaire à demi édenté qu'elle veut placer sur nos figures, et un vieux *sapareu* offre en ricanant à notre admiration, pour nous la faire acheter, une tête de mort dont il fait jouer la mâchoire.

Comme, en revenant, nous flânons aux boutiques,

nous arrivons devant une maison en fête, dans laquelle on nous invite à entrer; tout le monde est paré et a l'air riant; on voit partout des fleurs et des ornements; il y a évidemment un mort dans la maison. Il semble que les Siamois aient à se réjouir de voir leurs parents et leurs amis quitter cette vallée de larmes. Ils considèrent que leurs pleurs seraient une offense au mort, et pourraient le retarder et l'entraver sur la voie des diverses incarnations par lesquelles il doit passer.

Nous sommes dans une sorte de large boutique sans devanture, un guéridon est au milieu sur lequel on s'empresse de nous apporter un plateau chargé de minuscules tasses de thé. A notre droite s'élève une pyramide d'étagères très bien garnies, et au sommet se trouve le grand coffre dans lequel la morte est enfermée. Des parfums délicieux nous entourent et de spongieuses goyaves sont placées en profusion près du corps, pour absorber les miasmes qui s'en échappent. Toutes les femmes de la maison sont habillées de blanc, c'est la couleur du deuil, et les proches parentes ont la tête rasée. Après l'arrière-boutique, où les femmes sont réunies, se trouve une cour pleine de fleurs et d'arbustes placés dans des caisses ou des faïences. Le Siamois, comme le Chinois et le Japonais, trouve les arbustes d'autant plus beaux qu'à force de les tailler il est parvenu à faire venir plus directement les pousses fraîches sur le vieux bois. Une grande maison est au fond de la cour. Tout est propre en ce jour de réception, nous sommes chez de riches commerçants. Un grand escalier accède à la salle supérieure. Des friandises, des sucreries, des tasses, des services de toutes sortes se rencontrent partout. Nous

devons, sous peine de ne pas être polis, accepter, de nouveau, thé ou soda water et bonbons variés qui remplissent une quantité de petites assiettes. La table en est couverte. La gaieté et le sourire de ces gens qui viennent de perdre un des leurs est vraiment une étrange chose. Ils ont le culte de leurs morts, leur joie n'est qu'une forme de leur politesse, c'est aussi selon leurs idées une dernière marque d'affection qu'ils témoignent au défunt. Sur un mur on voit les photographies des chapelles ardentes, de la mère de la défunte et de quelques parents, devenues de précieux souvenirs pour les survivants.

Mon compagnon, qui avait beaucoup étudié les Siamois et circulé dans l'intérieur du pays, prétendait que leurs sentiments de famille sont très vifs. Il me disait avoir rencontré, dans une de ses étapes, une maison dans laquelle l'odeur pénétrante des goyaves et tous les parfums de l'Asie ne parvenaient pas à masquer l'intensité de celle qu'exhalait le cadavre. Par devoir, un vieillard couchait depuis un an au pied du cercueil de sa femme, qui, pour une cause quelconque, attendait encore d'être brûlée. Selon les lois de l'hospitalité, mon compagnon avait été invité à coucher dans cette chambre funèbre, honneur qu'il s'était d'ailleurs empressé de décliner, pour passer la nuit dans son bateau, amarré à la berge; mais les exhalaisons de la maison allèrent jusqu'à lui, si bien qu'il en fut malade.

IV

SUR LE MÉNAM

Un joyeux dimanche, je partis avec la colonie française pour Bang Pa In, la plus charmante résidence du roi de Siam, sur un grand et beau bateau-maison tiré à la cordelle par un petit canot à vapeur. Nous étions assis à l'avant, bien à l'ombre, et nous respirions gaiement l'air frais du matin.

Faut-il redire encore les charmes de la jolie rivière, des curieuses pagodes, des gentils pontons à pavillons qui les précèdent? Faut-il parler des canots qui passent et des grands trains de riz qui descendent, composés de 30 et 40 grands sampans traînés par un remorqueur? Ce n'est encore que la première récolte, dans deux mois ils descendront par centaines. Viennent aussi les longs trains de teck qui suivent le fil de l'eau.

On dit le teck du Siam meilleur que celui de la Birmanie, et le plus apprécié vient des principautés laotiennes de Xieng-Mai et de Lakhon. Le teck n'offre vraiment une belle végétation que vers 18° de latitude jusqu'au-dessus de 20°. Sa feuille est large et arrondie. Les arbres atteignent de 25 à 30 mètres de hauteur et mesurent une épaisseur de 1 mètre à $1^{m},30$ à quelques mètres au-dessus du sol. On compte qu'il faut soixante à quatre-vingts ans pour qu'un tronc devienne adulte et soit bon à abattre. Après cet âge, il continue à grossir

pendant un certain nombre d'années, puis il meurt et se dessèche sur pied sans pourrir. Il offre alors l'avantage de pouvoir être abattu et mis en flottage sans aucune longue préparation. Ce sont les Lus et les Khas Mous du Luang Prabang et du Nam Hou qui se livrent à cette exploitation assez compliquée et dressent les éléphants pour le transport des bois. On loue des bûcherons pour trois ou quatre ans à raison de 80 francs par an. Ils doivent choisir les plus beaux arbres des forêts et pratiquer sur les troncs à $1^{m},50$ ou $1^{m},80$ au-dessus du sol une incision circulaire de 5 à 6 centimètres de profondeur, pour saigner et dessécher le teck. L'arbre vert ne flotterait pas et sa sève résineuse ferait éclater les fibres. Un an après, une seconde opération consiste en un ébranchage sommaire et un écorçage du tronc sur une hauteur de 3 à 4 mètres au-dessus de l'entaille déjà faite. Au bout de deux ans l'arbre est abattu, ébranché et dépouillé de son aubier. Il doit rester sur chantier six mois ou un an, et, en entier ou par fractions, les éléphants le traînent jusqu'aux cours d'eau. Si la crue est alors insuffisante, c'est un an ou deux de perdus.

Tout est intéressant et amusant pour moi. Chaque détail est un tableau dans un joli cadre. Les enfants tout jeunes circulent dans les canots-périssoires; le mandarin navigue assis sous son parasol de papier huilé. Il y a tout un art pour bien placer les parasols, et souvent un piroguier rame à son aise bien abrité sous un parasol incliné. Ailleurs un homme bronze pâle, nu comme Hassan, pagaie dans une écorce d'arbre. Plus loin quatre bonzillons, dont les beaux vêtements jaunes miroitent dans le soleil, rament avec ardeur.

Dans quelques cases, on prépare la chaux rouge que les indigènes mâchent avec le bétel et la noix d'arec. Cette préparation réussit à merveille à déchausser les dents et à manger les gencives. La chaux est faite, me dit-on, avec des coquilles calcinées et pilées. On cultive ici le bétel en champs, tandis qu'au Laos je le verrai grimper le long des arbres.

Souvent la confortable barcelonnette des enfants, une boîte en filet maintenue par un léger cadre, se balance suspendue aux boiseries du toit; l'enfant y est bercé, aéré et garanti des moustiques. On ne s'accoutume pas aux moustiques; les indigènes s'en défendent eux-mêmes, la moustiquaire est usitée et l'on sème de légers plâtres mouillés sur la figure des enfants et des femmes. Souvent ce pointillé blanc sur la figure et les épaules des femmes est fait avec un art élégant par raffinement et coquetterie. Un grand nombre d'enfants sont passés au safran du jaune le plus doré. On dit même que c'est le meilleur remède contre les moustiques. Les voyageurs feraient peut-être bien de se « safraner », car il n'est pas plus possible de se garantir des piqûres que de ne pas les gratter; or, dans cette chaleur amollissante, la peau est à l'état de papier de soie mouillé qu'un rien peut déchirer. C'est souvent la cause première de la plaie annamite, sorte d'ulcère, dont j'ai tant entendu parler.

Nous stoppons vers midi à Pakret, un joli nom et un joli site, sous les grands arbres et les vastes abris d'une pagode inondée et, par suite, inaccessible. Nos petites tables réunies sont installées sur un plancher porté sur de hauts pilotis, dans une salle ouverte de tous côtés. Au centre trône un grand bouddha.

Les pagodes sont plus ou moins en fête à cette époque de l'année. Le riz a été semé du mois de juin au mois d'août, et en septembre il a été repiqué dans le delta; plus haut, dans le pays d'Ayuta, l'ancienne capitale du Siam, on ne le repique pas, et il est de moins bonne qualité que le riz repiqué. En ce commencement de novembre il n'y a plus rien à faire qu'à attendre la baisse des eaux, la saison s'annonce bonne. Tout le Siam s'agite et se met en joie pour porter les offrandes aux pagodes. On rencontre donc partout de grands sampans tout pavoisés de bannières rouges, pleins de pyramides d'offrandes disposées sous un pavillon d'honneur. De longues théories de bateaux portent ainsi toute une population et s'en vont à la remorque, vingt et trente à la file, musique en tête, accompagnées de leurs bonzes.

Près d'un confluent, dans un remous un peu agité, on m'indique le lieu où la première femme de Chulalongkorn, sœur des reines actuelles, a péri malheureusement. C'était la plus jolie et la plus aimée de ses jeunes sœurs, qu'il a toutes épousées, selon l'usage. Or, un jour qu'elle se rendait à Bang Pa In, traînée par un remorqueur, c'était au temps où les Siamois n'avaient pas encore l'expérience de la vapeur et du remorquage, son bateau-salon a été renversé. Elle était entourée de sa cour et de ses serviteurs, de tout un peuple qui nage comme le poisson; mais personne n'avait le droit de toucher à la reine. Scrupuleux observateurs de la loi, ils l'on laissée se noyer sous leurs yeux plutôt que de mettre la main sur elle. Peut-être son sauveur eût-il payé de la vie sa hardiesse? Le roi cependant, tout en respectant cette coutume et la déplorant

sans doute, a dégradé le mandarin qui commandait.

Toute la journée les rives continuent de fuir doucement, délicieusement à mon gré, mais trop lentement pour mes aimables compagnons, qui supputent l'heure tardive où nous arriverons à Bang Pa In. De temps en temps, on demande un renseignement à un indigène; il répond par des unités de mesure à lui connues, par exemple : le temps de faire cuire une marmite de riz, de la manger et de fumer deux cigarettes; le temps de faire cuire le riz pour quatre personnes, ou de doubler tel nombre de caps en suivant les méandres de la rivière. Le Ménam s'élargit et égale bientôt le Mékong à Phnom-Penh. Les cases s'espacent, le pays reste riche et habité, la clarté de la lune a succédé aux rapides douceurs du soleil couchant, et, à 11 heures du soir, nous atteignons l'escale délicieuse qu'est Bang Pa In. L'hôtellerie des princes a été gracieusement mise à notre disposition par le ministre de l'intérieur, le prince Damrong, et nous y trouvons un gîte confortable à l'européenne.

Le palais royal, situé tout auprès, est une charmante habitation entourée de jolies pièces d'eau et de plusieurs autres palais et pavillons particuliers destinés à chacune des reines. Le roi n'y séjourne plus qu'une quinzaine de jours chaque année, depuis le douloureux accident qui a coûté la vie à sa favorite. Il s'y rend avec toute sa cour au moment des hautes eaux, vers la fin d'octobre. C'est à Bang Pa In qu'en 1891 il reçut le tsar Nicolas II, alors tsarévitch. On raconte qu'à cette occasion il donna des fêtes splendides dont l'empereur de Russie semble avoir conservé un souvenir reconnaissant, car c'est de cette époque que date

l'amitié de notre allié pour Chulalongkorn. Ces fêtes comprenaient une chasse aux éléphants dans le *Kraal* de l'ancienne capitale Ayuthia, à quelques lieues en amont; des joutes sur l'eau, des simulacres de combats des temps passés avec d'énormes mastodontes armés en guerre; des jeux nationaux, et enfin, comme clou de la



SUR LE MÉNAM

fête, plus d'un millier d'indigènes venant offrir à l'héritier des tsars un fruit, une plante, un animal, une étoffe, un bijou, produits du pays.

Le roi habite à Bang Pa In un pavillon entièrement en bois, richement décoré à l'intérieur. On y remarque quelques jolis bibelots, des spécimens rares de l'industrie siamoise ou laotienne. La reine actuelle a sa résidence séparée un peu plus loin, mais seule elle est admise à partager la demeure du roi. Un autre pavil-

lon de style chinois ne doit pas être oublié. Il a été offert au roi avec tout son ameublement, véritable musée, par ses sujets originaires du « pays des fleurs ». Je ne crois pas avoir vu une plus belle collection de la « famille bleue ». Après un court séjour à Bang Pa In nous redescendions à Bangkok sans nous lasser jamais d'admirer la splendide vallée du Ménam.

Ce pays est partout plein de vie et de richesse. Nous l'avons presque tenu en nos mains, à plusieurs reprises; d'abord en 1868, où nous étions sans rivaux, et dernièrement encore en 1893. La population est plus ou moins nôtre par nos protégés : les Laotiens, les Khas, les Cambodgiens, les Annamites. Beaucoup de Chinois même réclament notre protectorat. En effet, ceux-ci supportent malaisément la façon humiliante dont les frappe la capitation. Ils ne paient qu'un tical (1 fr. 60) au lieu de 6 ticaux exigés des Siamois, et ils acquittent cette taxe pour trois ans. Mais le percepteur, ou *phoukpi* (1), leur donne quittance en scellant les deux extrémités d'une ficelle au poignet de chaque contribuable, qui doit conserver ce bracelet humiliant pendant les trois années consécutives. Cela révolte les Chinois, et les dénis de justice des tribunaux, les vexations des fonctionnaires siamois les tournent vers nous. J'ai vu tous les jours des foules de 200 et 300 hommes, sans compter les Chinois, se presser à la Légation de France pour solliciter leur inscription. Depuis la convention de 1896 notre situation n'est plus tenable. Nous nous interdisons toute intervention armée dans la val-

(1) Veut dire en siamois : « attacher le poignet. »

lée du Ménam autrement que d'accord avec les Anglais; aussi l'outrecuidance et la tyrannie des Siamois n'ont plus de limites. Ils emprisonnent nos protégés par centaines et les soumettent par milliers à l'enrôlement forcé. Ainsi violentés, ils commencent à se désespérer de notre impuissance et finiront peut-être, comme un certain nombre d'entre eux l'ont déjà fait, par se ranger sous le drapeau siamois. Nos protestations platoniques n'aboutiront à rien, et pendant ce temps les Anglais obtiennent toutes les concessions et s'emparent amiablement du pays, avec la complicité voulue des Siamois qui poursuivent cette politique : augmenter par tous les moyens les intérêts britanniques au Siam en affaiblissant les nôtres. Tel est le programme; il tend à amener tôt ou tard l'Angleterre à intervenir en invoquant les intérêts nombreux qu'elle possède dans le pays. Il convient, pour faire abandonner aux Siamois cette politique, de défendre énergiquement les avantages acquis en 1893. Pour nous faire échec, les Anglais remplissent donc l'administration royale de leurs nationaux. Les percepteurs des impôts indirects sont surveillés par deux inspecteurs anglais à 20,000 fr. par an. Un contrôleur général des finances — anglais — a été institué cette année aux appointements de 62,000 francs. Le conseiller général des affaires étrangères, M. Rolin-Jacquemyns, touche 75,000 francs par an. Des commissaires adjoints britanniques vont doubler les gouverneurs indigènes de provinces, etc. Il n'est jusqu'à la police qui ne soit commandée par des chefs anglais et encadrée de Sikhs, anciens soldats hindous.

Le Siamois pur n'existe guère, même à la cour et

chez le roi; les plantations voisines se sont multipliées au Siam, avec une colonie chinoise importante, fourmis industrieuses qui lui donnent la richesse et la vie. Les Chinois s'expatrient sans femmes et se marient toujours dans le pays où ils s'établissent. Les rôles d'inscription des corvéables permettent de se rendre compte de la faiblesse de l'élément purement siamois comparé à celui fourni par les races voisines. La population du Siam est évaluée à 6,000,000 d'habitants se décomposant ainsi : 500,000 Cambodgiens illégalement incorporés au Siam depuis 1835, 1,000,000 de Laotiens, Khas, Shans, etc.; 1,000,000 de Malais, 1,200,000 Chinois et 2,000,000 de Siamois seulement. Il existe aussi une colonie importante de « Mônes » originaires du Pégou. Elle a été autorisée à s'établir dans le pays par les rois de Siam au début de ce siècle; ce ne sont donc point des prisonniers de guerre. Les « Mônes », appelés aussi « Thavai », nom tiré de Tavoy, leur pays d'origine, peuvent être évalués à 300,000. Ils peuvent même fournir, le cas échéant, une arme excellente à nos diplomates, car les Anglais essayent d'inscrire les Shans comme leurs protégés, quoique les conditions ne soient pas les mêmes pour leurs sujets que pour les nôtres, puisqu'ils sont venus s'établir de leur plein gré dans le pays. Nos Annamites, Cambodgiens, Laotiens ont été l'objet de nombreuses rafles. Ils ont été enlevés comme prisonniers de guerre à diverses époques depuis le commencement du siècle. Ce ne sont pas des peuples vaincus, leurs pays n'appartiennent pas au Siam. Nous revendiquons ces prisonniers et leurs descendants, qui, normalement, doivent être soumis à notre domination. Si une entente ne peut se faire

avec le Siam, l'Indo-Chine doit les reprendre pour repeupler le Tran-Ninh et le Luang Prabang. Une clause très explicite de la convention nous le permet. On a déjà menacé les Siamois de cette mesure, il y eut même un commencement d'exécution qui les a fortement émus. S'ils croyaient réellement à une telle résolution de notre part, ils céderaient sur les questions en litige pour garder les Laotiens chez eux.

Un autre point est à considérer. La rive gauche du Mékong qui nous est concédée est, pour une longue région, un désert inhabité et sans ressources par suite des dévastations et du dépeuplement opérés par les Siamois. Or, l'Européen ne peut rien par lui-même dans ces contrées, la main-d'œuvre indigène lui est absolument indispensable. Les Anglais ont enlevé au Siam ses provinces du nord, de l'est et de l'ouest du Salouen. Ils sont maîtres de toute la presqu'île sur le golfe de Pegouan et sur toute la partie ouest du golfe de Siam. Ils viennent encore de régler à leur profit le sort de l'Etat de Raman. Nous nous sommes contentés de nous faire restituer le Laos tributaire de l'Annam. Encore cette restitution n'a-t-elle été que partielle puisque le royaume de Vien-Tian allait jusqu'à Korat.

Cette situation mal définie et instable ne peut se prolonger; il importe qu'une action soutenue et énergique amène le roi de Siam à conclure que tous ses intérêts lui dictent une entente avec nous et une étroite union avec l'Indo-Chine française. Les populations des deux pays, ainsi que l'a très justement et très sagement déclaré, à Saïgon, l'envoyé siamois, en mars 1899, ne doivent faire qu'une même famille. D'un jour à l'autre, en effet, nos protégés peuvent être appelés à posséder la

majorité numérique dans la population siamoise. Que notre politique, devant quelque massacre comme celui de Kouang Chang, nous amène à nous emparer de Haïnan, — la grande majorité des Chinois du Siam venant de la province de Canton, du Fo-Kien et d'Haïnan, — nos 15,000 protégés chinois actuels seraient augmentés de plusieurs centaines de mille. Les Hindous, les Birmans et les Shans se soumettant aux prétentions des Anglais, les Siamois se trouveraient absolument réduits à une minorité dirigeante, ils seraient noyés et annihilés. D'autant plus que les Chinois tendent chaque jour à revendiquer en plus grand nombre notre protectorat, épousent des femmes siamoises. Ils pullulent et dépasseront bientôt comme chiffre total les maîtres du sol. Ils détiennent tout le trafic, et, dans l'avenir, ils absorberont inévitablement la race siamoise, déjà métisée dans des proportions considérables. Les trente usines à décortiquer le riz sont aux mains des Chinois, dont quinze sont nos protégés.

Une autre raison nous fait une nécessité d'implanter solidement la prépondérance de notre influence à Bangkok. La vallée du Ménam est un riche grenier d'abondance, indispensable à la prospérité et à la sécurité future de notre empire colonial d'Indo-Chine. Enfin, une dernière considération s'impose au point de vue des frontières : la vallée du Ménam et celle du Mékong se confondent en plusieurs endroits, surtout dans le sud, tandis qu'entre celles du Ménam et du Salouen il y a des contreforts formant une ligne ininterrompue. Il serait pour toutes ces raisons infiniment grave de voir l'Angleterre s'en rendre politiquement maîtresse et bientôt nous menacer dans nos propres possessions.

Il est donc urgent de revenir à l'exécution stricte par les Siamois de la convention annexe au traité du 3 octobre 1893, en poursuivant sans faiblesse l'exécution des clauses qui, dans la pensée des négociateurs français, devaient amener ce résultat. Le Mékong surtout est une région sur laquelle nous avons depuis 1867 jeté notre dévolu. Il ne saurait y avoir sur la rive droite d'autre influence que la nôtre. En conséquence, nous devons tenir la main à ce que les Siamois ne puissent plus reprendre, dans cette région comme dans les anciennes provinces cambodgiennes de Battambang et d'Angkor, la suprématie qu'ils exerçaient autrefois. Une politique ferme et sans défaillance, qui n'a pas besoin d'être celle du « poing tendu », est la seule qui convienne.



LAC DE RANGOON

DEUXIÈME PARTIE

DE L'IRRAWADDI AU MÉKONG

BIRMANIE ET ÉTATS SHANS

I

DE BANGKOK A SINGAPOUR ET A RANGOON

La saison ne me permet pas de gagner la Birmanie par la voie de terre. Il m'eût fallu vingt-cinq jours pour arriver à Moolmein, et les rivières grossies pouvaient me causer les plus grands embarras. Je me résigne donc à aller par mer; un gros bateau de cabotage de la «Compagnie des Cheminées bleues», le *Charon*, nous attend en rivière en aval de Bangkok et nous conduira à Singapour. Je suis seule passagère!

avec deux cents *bullocks*, bœufs et vaches, entassés à l'avant et à l'arrière. La salle à manger est sur le pont des bœufs avec les quelques cabines des passagers. Tout le navire est rempli de l'odeur de ces animaux; une odeur saine, espérons-le. Le capitaine anglais y est si accoutumé qu'il ne la sent plus. Je m'y habituerai peut-être aussi, car la traversée sera de plus de cinq jours, en comptant les vingt-quatre heures d'escale à Ang-hin.

La sortie du Ménam est aussi calme que la rivière même, et nous naviguons sur un lac jusqu'à l'arrivée à Ang-hin, au nord des îles de Koh-si-Chang, où se trouve le palais d'été du roi de Siam.

A peine avons-nous mouillé à Ang-hin que de gros bateaux chinois ont cargué leur voiles et nous accostent deux par deux en avant et en arrière. C'est comme l'abordage d'une armée de pirates poussant des cris sauvages. Ces bateaux sont montés par un équipage uniquement chinois, et, loin de nous dévaliser, ils nous fournissent un lest considérable qui fera baisser sur l'eau notre énorme machine. On nous apporte du riz, la richesse du Siam, que pendant des heures et des heures, par quatre portes ouvertes, les gros bateaux déversent en sacs dans notre cale, sans bruit de treuil, presque en silence, sous le soleil et sous la lune.

Il est vraiment curieux de voir l'inlassable activité déployée par ces Chinois, fourmis industrieuses et sans besoins, qui sont bien le seul peuple courageux et travailleur d'Orient. Ils courent, les gros sacs de riz sur le dos; ils les vont chercher au fond de leur cale et, par un escalier fait de sacs superposés, les montent à leur pont, et de leur pont au nôtre pour les redescendre

dans notre cale. Dans les hauts degrés, ils se mettent deux par deux et jettent les sacs de marche en marche, d'un mouvement régulier et rapide. Puis, une armée de porteurs les prend un à un sur le dos et court pieds nus sur le plancher de sacs, pour les arrimer. Tous sont vêtus de deux mouchoirs, dont l'un sur la tête. Leurs corps noyés de sueur luisent dans la lumière avec la patine d'un bronze florentin, et leurs reluisantes échines jouent avec une souplesse tout orientale.

Le commandant et le second anglais du steamer m'expliquent, en de longues conversations, l'utilité des Chinois et les services rendus par eux; mais ils croient la Chine immuable dans ses préjugés, et ne peuvent supposer qu'elle occupe jamais la place que le nombre de ses habitants, leur industrie, leur courage et leur persévérance l'appelleraient à prendre.

La brise est étonnamment fraîche; le thermomètre marque à peine 25° dans ma cabine; il fait presque froid. Que ne puis-je envoyer un peu de cette fraîcheur à mes aimables hôtes et compagnons de Bangkok.

Nous avons bien fait de nous lester pendant trente-six heures : c'est, après Ang-hin, un roulis terrible que notre grosse machine supporte assez bien, je dois le reconnaître. Un pauvre navire que nous avons rencontré se livrait à un effroyable mouvement de «casserole», à croire qu'il allait disparaître sous une dernière vague. On ne sait où se mettre pour se protéger du rayonnement du soleil, et je ne quitte guère ma cabine que pour les repas. On jette l'ancre devant Singapour à deux heures du matin : encore une nuit à achever dans l'étuve et le bruit des amarrages et du déchargement.

Le gouverneur de Singapour, sir Ch. Mitchell, ne permet pas que j'attende à l'hôtel le bateau du lendemain. Il prétend qu'une bonne nuit bien confortable m'est absolument nécessaire. Et peu d'heures après, je suis encore une fois installée dans un de ces beaux palais anglais aux habitudes si hospitalières. Un confort exquis en toutes choses; de jolis halls savamment disposés en petits salons coupés de fleurs, de menues tables et de bons sièges.

Government House est au sommet d'une colline bien découverte, au milieu d'un splendide parc anglais des tropiques. Tout est disposé pour la meilleure aération. Ma chambre, qui est immense, tient une aile entière du palais; le plafond a de 6 à 8 mètres d'élévation et la cloison de séparation d'avec le grand vestibule et les salons, de même que les cloisons du cabinet de toilette et de la salle de bain, ne s'élèvent qu'au tiers de la hauteur. Un bienfaisant *punka* est au-dessus du grand bureau et des chaises longues, de bons fauteuils sont partout disposés, et dans le cabinet de toilette un grand et large lit de repos sert pour faire la sieste ou se reposer après le bain. Un vrai rêve pour la campagne des deux cent quatorze bœufs du *Charon*.

Le gouverneur et lady Mitchell parlent parfaitement le français, et ils ont pour moi toutes les attentions. Le soir, ils convient les seuls Français de Singapour, le directeur des Messageries Maritimes et sa famille, le consul de France et sa femme. Le consul est un homme d'esprit, un ancien journaliste du *Siècle*, me dit-on, qui ignore encore que l'anticléricalisme n'est jamais article d'exportation. En pleine table anglaise il déclarait ne croire à aucune religion, et à propos de la consécration

d'un nouvel évêque de Singapour qui avait eu lieu le matin, et des diverses religions de l'Inde, croyant trouver en moi une similitude de sentiments, il me demandait laquelle de toutes ces religions je choisirais. « La mienne, » lui ai-je répondu, « car j'y tiens beaucoup. » Ce témoignage d'obscurantisme a mis fin à la conversation. Le lendemain, le gouverneur me parlait des idées subversives de notre consul, qu'il ne pouvait guère contredire, et me disait combien ma réponse de la veille leur avait fait à tous plaisir. J'avais eu le beau rôle, simple passante; il eût mieux valu que ce fût notre consul.

Deux jours plus tard nous étions, avec le soleil au zénith, dans le port naturel de Poulo Pinang (1), si pittoresque, au milieu de bateaux de tous genres parmi lesquels filent les canots chinois, coquets et rapides : une fine pointe à l'avant, l'arrière se redresse en deux pennes comme les ailes des hirondelles, dont on leur donne le nom. Un joli yacht à vapeur s'est détaché et amène le lieutenant-gouverneur lui-même, précédé de ses « peons » (2) et du capitaine de son yacht, chargé de me remettre sa carte. Toutes les dispositions ont été prises pour me permettre de faire la plus jolie excursion de Pinang. Le « tiffin », ou déjeuner, est servi à la Résidence, à quelques kilomètres de la ville, et une escouade de *coolies* est commandée pour l'ascension du pic qui couronne l'île.

Le système de transport est assez particulier. Les deux longs bambous sur lesquels le fauteuil est enfilé

(1) *Poulo* signifie : « île. »
(2) Serviteurs officiels d'un fonctionnaire.

sont réunis, à l'avant comme à l'arrière, par une corde très lâche au milieu de laquelle est fixé, dans le sens de la marche, un autre bambou de près de deux mètres que les porteurs, cheminant l'un devant l'autre, se placent sur les épaules, tandis que deux autres hommes maintiennent l'équilibre du siège au moyen d'un bambou transversal.

Me voici donc, après les horizons marins et les bercements de la vague, ainsi portée, sur un joli chemin de montagne tracé, en pleine forêt, au milieu des arbres en fleur; des bruits de torrents et de cascades se font entendre; des singes s'élancent de branches en branches et les font ployer lourdement. Le *bungalow* réservé au gouverneur de Singapour comme sanatorium est tout au sommet du pic, près d'un sémaphore, à 2,541 pieds au-dessus de la mer.

Cette rapide promenade entre plusieurs jours de navigation n'est qu'une furtive vision d'un paysage enchanteur. Les grands tulipiers sont en fleur, les bocasenas, une des gloires de Pinang, qui commencent en avenues près de la ville, étendent en tous sens leurs grands bouquets de fleurs jaunes; les poinseanas de Bangkok élèvent leurs hampes de pétales rouges ou jonquilles, mêlés à des thuyas, plus larges que les nôtres, et aux éclatants feuillages rouges bordés de rose des aciliphas, que l'on plante à Java pour écarter les tigres. Un véritable jardin est à nos pieds, des profusions de fleurs s'étalent sur les verdures, et, tout en bas, Georgetown, le chef-lieu de Pinang, espace ses maisons et son port, la côte de Malacca découpe ses pointes, et sur la mer toute bleue vogue toute une flottille.

De retour à la grande maison flottante, j'aperçois de

nouveaux passagers, bien faits pour m'intéresser. L'un d'eux est un jeune fonctionnaire anglais du « Civil Service », *deputy commissionner* de Birmanie; près de lui



GENTLEMAN BIRMAN

une indigène, une Birmane en costume : c'est la femme du jeune Anglais, une orpheline catholique, élevée par les soins de Mgr Bigandet, le grand évêque de Rangoon. Le fait est pour surprendre dans les colonies anglaises.

La jeune femme porte un *sarong*, large écharpe de soie nouée traînant très longue sur ses pieds nus dans des sandales de paille bordées de perles. Le buste est enfermé dans une espèce de corsage blanc à dessins. Un rang de perles fines est à son cou et des bracelets d'or à ses bras. Ses cheveux noirs sont entièrement relevés à la chinoise, très lisses et très tirés, réunis en épais chignon-toquet sur le haut de la tête, ornée de côté par une ligne d'épingles d'or. Elle chique, mais elle a le bétel discret, car ses dents sont superbes; son mari a dû la rationner. J'ai su que, jeune officier, le fonctionnaire s'était marié par coup de tête, fantaisie d'indépendance et pour ne pas être obligé d'aller au mess, dont les officiers mariés sont seuls dispensés. Après le mariage, le réveil a été cruel; il a eu de grandes difficultés à entrer dans le Civil Service; son désespoir a été terrible, mais il semble maintenant s'en tirer honorablement. Depuis dix ans il vit dans le «jungle», dans les bois de la Birmanie et dans les petits postes de l'intérieur. Il a dû même pendant une année tenir sa femme éloignée, en pénitence dans sa famille birmane, à Rangoon. Les *deputies commissioners* rendant la justice dans leurs districts, la Birmane, mercenaire comme les personnes de sa race, avait reçu de l'argent des administrés. Il revient maintenant avec elle de Macao et de Changhaï, où il a été étudier le chinois, les fonctionnaires recevant pour les langues qu'ils connaissent des primes qui servent à leur avancement.

Je fais avec le ménage de petites dînettes sur le pont; le jeune homme est aimable, il rapporte des fruits exquis de ce paradis de Poulo Pinang et m'apprend, à l'heure du thé, à manger des ananas à la cuillère. On ne perd

pas le jus et on ne mange ainsi que le meilleur. Un autre jour il me fait apprécier le *dourian*, le fameux fruit à l'odeur nauséabonde et au goût si délicieux qu'on en veut toujours manger quand on en a goûté. Le fruit ne saurait être ouvert dans les maisons, et c'est à distance, sur l'arrière du navire, que l'opération est faite. Une petite crème pâle m'est apportée sur une assiette et je goûte bravement! C'est un peu sucré comme de la purée d'oignons.

Le pont est encombré de Chinois et de Chinoises campés jusqu'à la porte de nos cabines avec toute leur literie et leur vermine. Ces dames chinoises passent leur temps à se coiffer, à se lisser les cheveux avec des lissettes d'or, après se les être graissés d'un mélange collant et filant déplaisant à voir.

Mon plus fidèle interlocuteur est un vieux missionnaire français des Missions étrangères, en Birmanie depuis trente ans, que ses supérieurs avaient forcé peu de mois auparavant à aller en France réparer ses forces. Il a presque désappris le français à ne parler que le birman et le karian au fond de sa mission. Une fois par an il vient suivre la retraite à Rangoon, et y retourne tout au plus une autre fois s'il a quelque affaire à y traiter. Dans son pays breton il s'est retrouvé un étranger, et il revient en hâte et pour toujours. Sa vraie et unique famille, c'est cette chrétienté de deux mille âmes, presque fondée par lui, bien loin dans la forêt, sur un territoire de deux journées de route, défriché à quelque distance à l'est de l'Irrawaddi. Il commence à baptiser les petits enfants de ses premiers catéchumènes. Il est le père et l'âme de toute cette tribu qu'il aime et qui l'aime.

Sous le beau ciel d'un bleu intense dont je ne me lasse pas, la mer et le *Coconada*, médiocre marcheur de la « British India », nous bercent lentement jusqu'à Rangoon à travers les archipels de l'océan Indien. Grand nombre d'entre eux s'estompent dans les lointains. La côte luxuriante de verdure de la presqu'île de Malacca profile à l'est ses riantes collines et semble abriter un essaim de petites îles : ce sont les pointes jumelles des « Deux Frères », le rocher de « Poulo Rajah » et combien d'autres ! Moolmein, l'une des trois grandes cités birmanes, s'abrite au fond de son golfe derrière une grande île.

J'arrivais en Birmanie à la fin de novembre. La ville de Rangoon, au milieu de son estuaire, dans les bouches de l'Irrawaddi, ne laisse apercevoir au loin que la pointe dorée de sa grande pagode, première évocation de son glorieux passé bouddhique. Elle s'étend sur une longue plaine sablonneuse qui ne fait rien présager de la riche et éclatante *Burma*. Un immense delta sous-marin, formé par les sables des trois grands fleuves birmans, l'Irrawaddi, le Sittang et le Salouen, précède le continent. On dit qu'à 100 kilomètres du rivage, la sonde touche à 75 mètres de profondeur, tandis qu'au delà de ces bancs, les abîmes sous-marins se creusent jusqu'à 2,000 mètres.

Malgré le beau lac verdoyant dont les sinuosités semblent des lacs successifs, et qui lui font de si riants environs, Rangoon ne peut être comparé à Saïgon, qui est bien la plus belle ville européenne de tout l'Extrême-Orient. Mais la ville anglaise reprend le premier rang dès qu'on l'envisage au point de vue économique, et

ENTRÉE DE LA SWAY-DAGON-PAGODA DE RANGOON

que l'on considère le grand mouvement de son port et la vitalité commerciale que révèlent partout, sur les lignes de ses quais, les innombrables navires et les hautes maisons à plusieurs étages, où pullulent des offices de toutes sortes.

La partie méridionale de la Birmanie peut être comparée, pour son climat et la richesse de son sol, à notre belle colonie de Cochinchine, tandis que la Birmanie septentrionale correspond au Tonkin, mais un Tonkin plus sec et, dans le nord, encore moins habité que notre haut Tonkin. Les Etats Shans sont semblables à notre haut Laos, avec une plus grande exubérance tropicale.

Pour le charme que j'ai éprouvé dans les trois mois de voyage passés dans cette colonie anglaise, j'adresse ici tous mes remerciements aux Anglais, nos terribles rivaux en Orient, mais les hôtes les plus parfaits qu'un voyageur puisse rêver. Ils ont le génie de l'hospitalité et de l'assistance pratique.

La chose qui mérite le plus, à Rangoon, de retenir l'attention du voyageur, c'est la Sway-Dagon-Pagoda. Cette grande pagode est la plus belle et la plus sainte de l'Indo-Chine, car elle a l'incomparable honneur de posséder huit cheveux de Bouddha! Elle domine de loin tout le paysage et dresse fièrement sa coupole dorée à 98 mètres au-dessus d'un mamelon qui commande la ville. De ce sommet, elle et les pagodes et édicules qui s'élèvent autour d'elle se mirent dans les les lacs qui baignent son pied. Un immense *htî* de 46 pieds de haut (1) surmonte la coupole. Le tout

(1) On donne le nom de *htî* à un type de l'architecture bouddhique que l'on appelle *dagoba* aux Indes et que l'on rencontre de-

est en or, garni de pierres plus ou moins précieuses, qui miroitent dans le ciel, riches présents de l'ancien souverain de Mandalay, « le Seigneur au parasol d'or. »

On accède à la troisième et grande plate-forme de la pagode par quatre majestueux escaliers aux larges terrasses, sur lesquelles commence l'encombrement du bazar pour se continuer sur la plate-forme supérieure, à côté des pagodes et des dieux. Le trafic qui s'y fait constitue un important revenu pour le culte. On trouve là les fleurs pour les pagodes, les grands soleils aux rayons d'or bruni, la fleur sacrée du lotus de couleur violette, blanche ou rose, et toutes les fleurs que les Birmans savent arranger avec un art charmant; les longues allumettes de santal odorant, les bibelots et objets de piété en papier colorié, les curieuses marionnettes machinées au moyen de nombreuses ficelles et manœuvrées avec autant d'habileté qu'au Siam et à Java, les masques grotesques, fantastiques, effrayants, qui servent aux fêtes et aux danses religieuses; enfin les marchandises de toutes sortes, jouets d'enfants, fruits, ustensiles de ménage et autres objets, qui sont étalés sur les marches, usées par les fidèles, de cet interminable chemin couvert.

Le péché mignon des Birmans, la coquetterie, ne pouvait manquer de trouver aussi son compte dans ce lieu de pèlerinage, et il l'y trouve largement. Il se fait

puis le Tibet, sous le nom de *tchorten*, jusqu'au sud de la péninsule indo-chinoise. Il prend le nom de *phnom* au Cambodge, de *htî* en Birmanie et de *tât* au Laos. C'est une légère coupole terminée par une haute flèche droite qu'entourent des parasols retombants, symboles sacrés d'honneur et de puissance dans tout le monde bouddhique.

ici un grand commerce de fausses queues, que beaucoup de personnes ajoutent à leur chevelure naturelle, parce qu'il est de mode, pour les hommes et pour les femmes, d'avoir de beaux cheveux, relevés en chignon bien



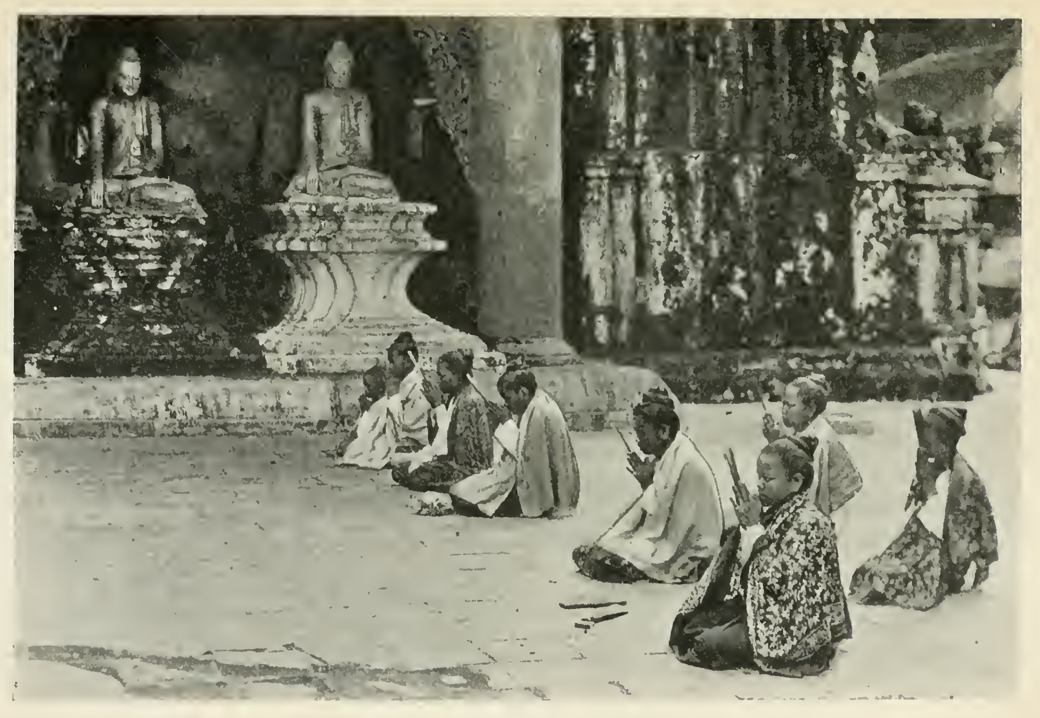
PAVILLON DORÉ SUR LA PLATE-FORME
DE LA PAGODE DE RANGOON

fourni, sur le sommet de la tête. On y vend aussi beaucoup de gros boutons de verre de couleur que les femmes se mettent dans le lobe de l'oreille, et qui tiennent par la tension des chairs.

Comme le célèbre *Bouroudoudour* de Java, et à la différence des pagodes de Mandalay et de Pagan, la

grande pagode de Rangoon, entourée de ses cinquante pagodons, n'a pas de salles intérieures. Dans quelques niches et sous des baldaquins, les Bouddhas sont assis, accompagnés de leurs disciples, Yahanda et Moygala, agenouillés de chaque côté du «Sage» dans l'attitude du respect et de l'adoration. Sous quelques vérandas, aux colonnes de mosaïque formée de morceaux de verre encastrés d'or, figurant des fleurs en relief d'un fin travail, Gautama, le Bouddha au visage doux et presque féminin, est représenté tantôt debout, la main levée en signe de paix; tantôt couché et appuyé sur un bras, dans l'attitude du repos; mais toujours il est entouré de tout le matériel de fleurs et d'amulettes qui parent ses autels. Les corbeaux et les moineaux vivent avec lui en douce intimité, et se perchent amicalement sur sa tête et ses épaules et sur celles de ses disciples. Je soupçonne leur tendresse pour ces divinités de n'être pas précisément l'expression d'une piété désintéressée, car ils trouvent bien leur profit dans les offrandes comestibles, graines ou autres, apportées à Gautama par ses dévots pèlerins.

Au milieu du bazar de la grande plate-forme, auprès des pagodons qui entourent la Sway-Dagon-Pagoda, autour des divinités qui trônent sous des édicules et des pavillons aux fines sculptures et aux étincelantes dorures, une foule parée s'agite, vêtue pour la grande majorité de soie légère aux brillantes couleurs. Ici, ce sont des hommes et des femmes agenouillés qui prient avec ferveur; là, d'autres fument des cigares; plus loin, tranquillement, des femmes procèdent à leur toilette; ailleurs, un cercle de causeurs traite d'affaires ou devise joyeusement. C'est, en un mot, la vie sous



FEMMES EN PRIÈRE SUR LA PLATE-FORME DE LA GRANDE PAGODE DE RANGOON

tous ses aspects à la fois. Mais prenez garde ! et n'allez pas imprudemment commettre quelque impiété, car voici que, tout auprès des dieux, se montrent les farouches « bilous », les gardiens des temples aux figures grimaçantes et aux crocs redoutables ; à côté d'eux les « léogriphes » gigantesques, les chimériques lions sacrés, veillent sur tous les escaliers.

La tradition raconte qu'un prince au berceau ayant été abandonné dans une forêt fut secouru et nourri par une lionne, et que plus tard, lorsqu'il put s'enfuir et gagner d'autres pays, sa pauvre mère lionne mourut de chagrin, — *of a broken heart.* C'est en l'honneur de cet amour que les lions et les lionnes figurent au pied de toutes les pagodes.

La navigation, de Rangoon à Prome, est sans intérêt, et une ligne de chemin de fer directe de 263 kilomètres permet, en une nuit, de gagner le grand fleuve. Au-dessus de Prome seulement je commence à remonter l'Irrawaddi. Ce fleuve peut être comparé au Yang-tsé-Kiang. Il coule, tel qu'un grand lac en marche, au milieu d'une large vallée sablonneuse, aux paysages reposants, mais médiocrement pittoresque et beaucoup moins lumineuse que celle du Nil.

Les couchers de soleil cependant présentent chaque jour, sur le bleu vif qui est particulier à l'Extrême-Orient, de grands effets de nuages gris ombrés de pourpre et d'or. Avec le crépuscule, les nuages légers et minces prennent un ton bleu sombre et restent frangés de flammes, qui vont en diminuant comme un foyer qui s'éteint, jusqu'à ce que la nuit soit venue.

La rapidité des crues, dans ces grands fleuves qui

prennent leur source aux sommets orientaux du Tibet, et les déplacements des sables rendent la navigation toujours difficile et les escales pittoresques, incertaines et incommodes. Le changement continuel des eaux ne permet pas, sur beaucoup de points, de savoir exactement où stoppera le steamer. Et c'est un tableau rempli de mouvement et de couleur que ces hautes falaises de sable aux pentes escarpées et tapissées par des centaines de *coolies*, plus ou moins vêtus de leurs tatouages, qui grimpent en portant sur le dos de lourds sacs de riz et des caisses de marchandises. Ils halent avec ensemble pour hisser jusqu'au sommet, à l'aide de cordes, de lourdes barriques de pétrole, à raison d'une soixantaine d'hommes pour une futaille. Les marchandises déchargées sont entassées de-ci de-là, se maintenant l'une l'autre pour laisser une voie libre à l'armée des chargeurs. Entre temps, une foule vêtue de couleur claire, le foulard rose tordu autour de la tête des hommes découvrant un énorme chignon, se presse au bazar ambulant de notre grand bateau, tandis que les corbeaux et les hardis vautours plongent du haut de la falaise sur les paniers des vendeuses de fruits descendues sur la rive, et emportent toujours quelque butin, malgré les couvercles soigneusement fermés et l'héroïque défense des femmes.

Ailleurs, un grand steamer semblable au nôtre est dressé sur la berge à 8 mètres au-dessus du fleuve, étayé droit dans l'immense plaine de sable. Il a touché et n'a pu se dégager assez vite; les eaux ont baissé rapidement, le laissant à sec, et il devra attendre pendant des mois que les grandes crues viennent le rechercher et lui permettre de reprendre sa route. Sur

fleuves changeants, on ne voyage que de jour. Deux hommes, l'un à droite, l'autre à gauche, jettent sans arrêt la sonde ou la perche, et crient le niveau trouvé comme un chant alterné et monotone.

La soudaineté des crues est aussi terrible dans les affluents, qui ont le même régime torrentueux que les fleuves. On me racontait le cruel accident survenu l'année précédente à un jeune médecin nouvellement marié. Il était allé dîner à un quart d'heure de chez lui, et comme il traversait un cours d'eau presque à sec, tout à coup les eaux tombées en haut pays arrivèrent en abondance et emportèrent cheval et cavalier, qu'on n'a plus revus (1).

Toutes les anciennes capitales de la Birmanie s'échelonnent sur les rives de l'Irrawaddi. L'histoire moderne de ce pays est concentrée, avec Sagaing, Ava, Amarapura et Mandalay, dans le plus grand coude du fleuve, entre le delta et Bhamo. A Tagoung, lieu d'origine du bouddhisme birman, trente-cinq rois se sont succédé, et Pagan, qui fut capitale du cinquième au treizième siècle, étend les ruines de sa citadelle, de son palais et de ses remparts avec ses centaines de pagodes sur plus de 10 kilomètres le long du fleuve. Elle fut, entre le dixième et le treizième siècle, le plus célèbre centre des lettres et de la vie religieuse bouddhique de toute la péninsule indo-chinoise. Sa plus vieille pagode, d'un accès difficile aujourd'hui, fut longtemps lieu de refuge pour les bonzes, les rois et les nobles, dans les périodes de conquêtes chinoises et shanes. « Innombrables comme les temples de Pagan, » est un pro-

(1) Docteur Faceca.

verbe de la Birmanie. Et maintenant, dans la ville morte, un nombre extraordinaire de *poonghee-kiung*, monastères, grands et petits, restent seuls au milieu de ces ruines. Ce sont de curieux chalets de bois de *teck*, surchargés de sculptures, et habités encore par une foule de bonzes.

II

MANDALAY

Je suis reçue à Mandalay chez le plus haut fonctionnaire de Birmanie, le *chief commissioner*, — aujourd'hui lieutenant-gouverneur, — dans la double enceinte entourée d'eau de la ville royale, fondée, en 1860, par le grand Myndoon. Si cet habile monarque avait vécu, les Anglais, de leur aveu même, n'auraient jamais pu s'emparer du royaume. Ville d'apparat, toute dorée, toute sculptée, Mandalay ressemble à un décor de théâtre, à un palais des *Mille et une nuits*, créé uniquement pour le roi et sa cour. Le trône de Myndoon, sous sa haute flèche à trente-six toitures superposées, symbolisait le mont Mérou, la pyramide centrale de l'univers.

Hors de ce palais, tout le monde était peuple et coolies; devant toutes les maisons, il y avait la «palissade du roi», derrière laquelle se réfugiaient les habitants quand la police annonçait l'approche des «pieds dorés» du souverain. Tout le monde, même les Européens, était obligé, au passage d'un ministre, de descendre de cheval et, par manière de respect, de tourner

le dos. Les personnes les plus qualifiées devaient, il y a vingt ans encore, ôter leurs chaussures devant le roi et se tenir à genoux. Jusqu'au moment où les Anglais se sont résolus à le prendre de haut, leur résident et les consuls de France et d'Italie se sont soumis à cette étiquette orientale.

Le monticule de Mandalay est couronné par une



ENCEINTE DE LA VILLE DE MANDALAY

statue qui désigne du doigt l'emplacement où le roi reçut du ciel l'ordre de construire son palais. Une autre statue, placée un peu plus loin, regarde l'est. Elle désignait, croyait-on, le côté par lequel le dernier roi devait, tôt ou tard, s'enfuir pour échapper aux Anglais.

Tout autour de la ville royale, aujourd'hui appelée Fort-Dufferin, s'étend maintenant, au milieu d'un monde de pagodes et de riches monastères bouddhi-

ques, une ville qui compte 200,000 habitants. Auprès de la « Pagode Incomparable » s'élève, au centre d'une vaste enceinte, une haute pagode, toute blanche, entourée de sept cent vingt pagodes, blanches aussi, et toutes pareilles entre elles, qui abritent chacune une table de marbre de 1^{m},20 de hauteur, sur laquelle est gravée en lettres profondes une partie du « Pittagat » : c'est le nom de l'Ecriture bouddhique. Ces pagodes, alignées dans leur quadrilatère, constituent le livre sacré, le « Wini », le livre de la loi birmane.

Les Anglais reconnaissaient à Myndoon des qualités remarquables. Un de nos compatriotes, qui a eu l'honneur d'être son ami et qui a été accueilli par lui avec une faveur exceptionnelle, me racontait que ce roi était un esprit très élevé, un cœur chaud et enthousiaste. Ils avaient ensemble de longues conversations; et tandis qu'on s'alarmait, les croyant occupés de politique, Myndoon se plaisait à discuter philosophie et religion. Nos idées et nos croyances chrétiennes répondaient à beaucoup de ses aspirations. Pour lui les questions de l'au-delà et du revoir des êtres aimés ne trouvaient pas leur solution dans le bouddhisme. La série des transmigrations de l'âme dans toutes sortes d'animaux plus ou moins nobles, avant de parvenir au plus haut degré de perfection et au Nirvana, ne répondait pas du tout aux idées de raison et de justice que concevait ce grand esprit. Il avait perdu une femme qu'il avait beaucoup aimée et dont il se plaisait à parler. Contrairement à l'usage en honneur chez les princes, il n'avait pas consenti à la laisser brûler et l'avait fait enterrer.

Myndoon avait succombé subitement à des intrigues

BORDS DE L'IRRAWADDI

de palais qui placèrent sur le trône de Mandalay un roi faible et incapable, du nom de Theebaw. Or, le 28 novembre 1885, une centaine de soldats anglais, menés par quelques officiers, surprenaient le roi Theebaw, entouré de ses femmes et de sa cour, respirant l'air du soir, avant le crépuscule, sous la véranda du petit chalet que j'ai vu dans le parc. Le lendemain, le dernier roi de Birmanie ne s'enfuyait pas vers l'est, comme les augures l'avaient annoncé, mais, sous bonne escorte, il descendait pour toujours l'Irrawaddi, pour s'en aller vivre dans la solitude de Ratnagherry, près de Bombay.

On ne voit que glaces et dorures dans tous ces palais de l'ancienne dynastie, convertis aujourd'hui en église protestante, club anglais et offices divers. La chambre, toute en mosaïques de glace, de la reine Supuyalat, belle et féroce, la femme de Theebaw, le roi détrôné, sert de salle à manger au club. Et que de scènes terribles, grand Dieu! ont vues tous ces brillants lambris : scènes d'amour, de jalousie, de férocité, de massacres incessants qui ont précédé l'annexion anglaise! Une main sanglante de femme n'a-t-elle pas laissé sur une porte son empreinte tragique comme un document pour l'histoire?

Dans les palais d'or et de glace de la superbe ville de bois fondée par le roi Myndoon, ce roi Theebaw qui a perdu le royaume, ce faible qui obéissait à la cruelle Supuyalat, possédait cent reines, sans compter les concubines! Et ce nombreux harem ne lui était guère que spectacle : pour un regard de lui, une femme devait disparaître. « Qu'elle ne reparaisse plus devant moi! » disait Supuyalat, et elle ne reparaissait jamais.

Comme au Siam, l'usage et le devoir obligeaient les rois à épouser leurs demi-sœurs, à l'exception de la sœur aînée, qui, seule, n'était pas épousée. Theebaw a



PRINCESSE BIRMANE ET SA FILLE

emmené dans sa captivité ses deux sœurs et femmes, la belle Supuyalat et Supuyalé, et sa sœur aînée Supuyaggi. Cette dernière est revenue vivre à Mandalay, où le gouvernement lui sert une pension. Chaque mois



GRANDE PWE, FÊTE BIRMANE

le *commissioner* va la voir et peut-être s'assurer de son existence, parce que les princes et les princesses pensionnés en Orient ont une tendance à ne pas mourir. J'ai été invitée à accompagner le fonctionnaire dans sa visite. Supuyaggi raconte volontiers qu'elle n'a pu rester auprès de Theebaw à cause de la jalousie de Supuyalat; la pauvre princesse est d'une laideur qui ne peut faire illusion qu'à elle-même, et personne ne pourra supposer qu'on puisse être jalouse d'elle.

La vie était tragiquement agitée dans la ville royale entre ce frère et ces sœurs de mères différentes et les princes prétendants, plus légitimes que Theebaw. Un jour, Myngoon, notre prisonnier de Saïgon, le fils du véritable héritier qui venait d'être assassiné, pénétra dans le palais avec une troupe de révoltés, les sabres dissimulés sous des fleurs, et tua deux ministres; mais Theebaw parvint à se sauver, emporté sur le dos d'un Birman, car le roi ne devait jamais marcher! Deux terribles massacres eurent lieu sous l'impulsion toute-puissante de cette terrible Supuyalat. Elle avait décidé de donner une superbe « Pwe » (1), avec danses, musique, représentation de marionnettes et tout le solennel appareil des grandes fêtes birmanes. Cette solennité devait durer trois jours, et, pour clore dignement ces magnificences, le soir du troisième jour tous les princes de six mois à soixante-dix ans pouvant prétendre au trône devaient être supprimés. On dit que 260 personnes périrent dans la même journée, et que Myngoon s'échappa. Quatre-vingts personnes furent massacrées dans l'enceinte même de la prison, presque sous l'œil

(1) Ce mot se prononce « poé ».

d'un vieux ministre de la police, avec lequel j'ai déjeuné chez le *commissioner.*

Les Anglais servent de petites pensions à un grand nombre de princes et de princesses et à tous les anciens ministres de Theebaw. J'ai eu le plaisir de les voir chez le *commissioner* avec plusieurs princesses qui ont bien voulu poser devant mon objectif. Elles ont même, pour l'occasion, revêtu leur ancien costume de cour, surchargé d'or et de pierreries. Pour les reines en particulier cet appareil était si pesant que, lorsqu'elles le portaient, ces malheureuses ne pouvaient marcher sans être appuyées sur deux dames d'honneur.

Le vieux Myo-Wun-U-Pé-Si, ancien ministre de la police de l'ancienne dynastie, voulut bien, lui aussi, poser devant moi, sous ses anciens et riches costumes : costume de paix et costume de guerre. C'est une curieuse figure, énergique, qui a conservé, à soixante-dix ans, toute la verdeur de sa volonté, de son intelligence et de son indépendance. C'est lui qui exposa si résolument au fonctionnaire anglais la situation présente de l'héritier de Birmanie, le Myngoon de Saïgon, que j'avais vu à mon passage en Cochinchine, et qui mettait à exécution, en ce même mois de décembre 1896, ses projets de fuite. Depuis plus de deux mois, une grande effervescence régnait en Birmanie en faveur de Myngoon, et le gouvernement avait résolu de sévir contre les conspirateurs. Le fonctionnaire fit venir le vieux Myo-Wun-U-Pé-Si, dont il connaissait l'influence et l'habileté, lui exposa les inconvénients de cette agitation, qui entravait les affaires, et la nécessité d'y porter rapidement remède. L'ancien ministre l'écouta avec sa placidité orientale et lui dit : « Vous voulez savoir le

nom des partisans de Myngoon pour les faire arrêter? — Oui. — Eh bien! faites-moi arrêter, car je suis un partisan de Myngoon; et tous, à Mandalay, nous sommes des partisans de Myngoon. Je vous sers, parce que vous êtes les plus forts et que je ne crois pas que Myngoon puisse revenir, parce que je ne veux pas que mon pays périsse et que vous pouvez lui faire du bien. Mais, si Myngoon était ici, je serais avec lui et nous serions tous avec Myngoon.» Le vieux ministre sert maintenant les Anglais avec tout son dévouement et ne les a jamais trompés.

Trois mois plus tard, au moment de gagner le Laos, l'héritier de Birmanie était arrêté par des agents français à Laï-Chau, sur la rivière Noire, près de notre dernier bureau télégraphique dans cette direction. S'il avait réussi dans son entreprise, Myngoon, le protégé des Ponghees (prêtres bouddhistes), l'héritier du droit divin, le représentant de Gautama, n'eût rencontré que des amis parmi les princes des nombreux petits Etats des pays shans. Caché dans le dédale inextricable des montagnes et des forêts vierges de cette contrée, à peine connue de ses nouveaux maîtres, il restait introuvable tant qu'il le voulait, et provoquait une nouvelle explosion de dacoïtisme d'autant plus gênante qu'elle coïncidait avec les troubles des Indes. Nous avons donc, dans cette occasion, rendu à nos rivaux un service signalé, qu'ils devraient au moins reconnaître à Bangkok.

Quelques-uns de nos nationaux avaient acquis, avant l'annexion anglaise, une situation importante. Beaucoup de ministres et de hauts personnages birmans parlaient la langue française. On appelait alors les Français «les

hauts talons». Il paraît que nous portons les talons plus hauts que les autres. Ou bien est-ce un vieux souvenir de nos anciens talons rouges? il faudrait alors l'aller chercher un peu loin. L'ancien ambassadeur birman à Paris, Thangyet-Mandaur, me disait en m'offrant le bras : «A la française!» Elève du lycée Charlemagne et de l'Ecole des mines, il avait été chargé de négocier avec nous un traité de commerce et d'amitié dans lequel on voulut voir un traité d'alliance. Il apprit à Paris que l'Etat de Birmanie, qu'il représentait, avait cessé d'exister, et ce fut l'ambassadeur d'Angleterre qui s'occupa de son rapatriement.

Les massacres odieux du règne de Theebaw, des désordres sur la frontière de la Birmanie anglaise, d'imprudentes chicanes à une compagnie commerciale anglaise, l'envoi d'un ambassadeur en France et en Italie et non à Londres, la crainte enfin de voir la France profiter de l'influence que quelques-uns de nos nationaux avaient conquise à la cour de Mandalay, précipitèrent l'envoi par le *Foreign Office* d'un ultimatum que le roi ne pouvait accepter. Immédiatement, les troupes anglaises franchirent la frontière et aussitôt la vieille dynastie des Alompra disparut. Et maintenant, aux jours fixés pour les audiences du *commissioner* anglais, une vieille reine se présente, en simple solliciteuse, pour appuyer les prétentions d'un petit-fils, employé dans les bureaux du fonctionnaire. Elle est veuve de Thanawaddi, — embryon de dieu, — quatrième roi avant Theebaw. Elle a soixante-dix-huit ans.

En Europe, nous ne savons pas ce que c'est que la vieillesse : il y a de beaux vieillards et d'agréables vieilles femmes. En Orient, la vieillesse atteint, chez

CHARRETTE BIRMANE

les hommes et chez les femmes, un degré de décrépitude heureusement inconnu pour nous. La reine est un squelette habillé. Ses deux jambes, sous la mince draperie de soie, semblent deux manches à balai. Ses mains et ses bras impressionnent à regarder. Elle doit sonner en marchant tant elle est sèche! mais sa langue fait tant de bruit qu'on n'entend pas autre chose.

Son petit-fils est un assez mauvais sujet, qui ne trouble jamais la poussière de son bureau et qu'on va mettre à la porte. Elle prétend qu'il n'aimerait rien tant que d'aller à son *office*, mais ce pauvre enfant a le malheur d'avoir des dettes, et alors, quand il sort de chez lui pour aller à son bureau, ses dettes, malgré lui, lui trottent par la tête, et, au lieu d'aller au bureau, il va trouver ses créanciers. Quoi de plus naturel? A tout cela, il n'y a qu'un remède, un seul : le nommer «Myoke», petit magistrat; alors il paierait ses dettes, et serait si content d'aller au bureau! En vain, le *commissioner* affecte de causer avec moi, en vain sa femme, qui n'entend pas un mot de birman, s'occupe de tout autre chose, la vieille reine ne tarit jamais. Quand elle comprend qu'on ne veut pas l'écouter, vous croyez qu'elle va se troubler, se froisser peut-être? Allons donc! rien n'est si loin de sa pensée. Elle récite son chapelet dans les intervalles. Cette prière consiste en trois seuls mots qui n'ont même pas le mérite de donner des pensées consolantes : «Aneïssa, Dokha, Anatta!» Ce qui veut dire : Tout passe, tout est misère, tout est imparfait. Et quand la vieille reine veut bien répondre au signal d'adieu donné par le *commissioner*, elle salue en grande dame. C'est du dernier macabre.

III

LES BIRMANS

La conquête a-t-elle fait le bonheur des Birmans? Un Anglais, arrivé dans ce pays avant l'annexion, me disait que la Birmanie était bien plus heureuse sous ses rois, mais que les fonctionnaires n'en veulent convenir à aucun prix. C'est toujours la vieille histoire du peuple conquérant qui prétend apporter au vaincu tous les bonheurs et toutes les gloires dans les usages d'une civilisation qu'on était loin de lui demander!

Le Birman est gai, aimable, il a la physionomie réjouie, il est indolent, paresseux, il aime à se laisser vivre, et, contraste étrange, voilà que, tout à coup, le *time is money* est devenu, autour de lui, le mobile de toutes choses. Il vivait sans souci, dépensait sans compter, adorait la toilette, était passionné de voyages sous couleur de pèlerinages aux pagodes, et l'argent roulait, roulait toujours, mais il restait dans le pays. Avec les Anglais sont venus les Hindous des Indes, et puis les Chinois, plus nombreux, qui s'emparent des travaux, du commerce, et drainent partout la richesse. Les Anglais ont, de tous côtés, fait des routes pour leurs voitures et placé des lanternes pour la nuit, et le Birman, qui se lève au chant du coq et se couche à la nuit, doit payer pour ces routes et ces lanternes indispensables à la vie anglaise.

Il n'y a pas en Birmanie de divisions de castes,

comme aux Indes, et les relations sont faciles et cordiales. Naturellement doux, le Birman est passionné pour le pouvoir. Simple particulier, il est intelligent et raisonnable; investi de l'autorité, la tête lui tourne, comme il arrive chez tous les peuples soumis à un long despotisme. Les princes ne cessèrent jamais de conspirer. Ils y étaient encouragés d'ailleurs par l'organisation politique du pays. Il suffisait d'être maître du palais pour disposer du royaume. Aussi, les Birmans ne peuvent-ils comprendre les fonctionnaires anglais, qui, après avoir exercé l'autorité pendant vingt-cinq ou trente ans, n'ont d'autre désir, le temps venu de quitter le pouvoir, que d'aller jouir paisiblement de leur retraite et du bonheur de n'être plus rien.

Indolents par caractère, négligents comme tous les Orientaux, incapables de s'astreindre à une règle sévère, les Birmans sont de parfaits voleurs, et les missionnaires ne parviennent pas aisément à leur faire comprendre qu'il y a péché à prendre le bien d'autrui, même quand on n'a pas été vu. Ont-ils un désir et trouvent-ils l'occasion de le satisfaire : ils en profitent le plus naturellement du monde, sans même avoir l'idée que cela puisse être mal. Ils sont indépendants et pas domesticables. Un jour de fête, nul ne saurait les empêcher de quitter tous la maison. Pour parvenir à être servis, les Anglais sont obligés d'employer des Hindous.

Au fond, ce peuple est perfectible, mais en toute chose il manque de persévérance et de ténacité.

Ce n'est pas que l'instruction ne soit plus généralement répandue qu'en beaucoup d'autres pays. Un lettré m'a affirmé que tout Birman sait lire, écrire et

compter; que beaucoup traduisent le «pali», langue sacrée, dans laquelle on écrit le «Wini», livre de la loi bouddhique. C'est en cela, d'ailleurs, que consiste, en général, toute la science des bonzes qui sont, dans



GROUPE DE CHINS

chaque village, à la tête d'une école. Sous les rois, non seulement tous les garçons, obligés d'être *poonghees*, recevaient une instruction qu'on n'avait pas partout, il y a quarante ans, dans nos campagnes de France, mais, ce qui est encore plus extraordinaire, dans chaque village, les filles elles-mêmes recevaient, d'un vieil

instituteur, une certaine instruction primaire. J'ai constaté par moi-même que toutes ces marchandes de légumes et autres objets qui remontent avec moi l'Irrawaddi sur les grands bateaux-bazar, et qui pour la plupart ont été élevées sous les rois, savaient lire et écrire et faire leurs comptes. Et je les ai vues toutes, avec admiration, faire leurs calculs, à l'aide de leur crayon blanc, sur leur livre de carton noir monté en accordéon.



JEUNE FEMME PALAUNG

Les Anglais, en Haute-Birmanie, n'ont encore fait que peu de chose pour l'instruction publique, surtout en ce qui regarde les filles, dont s'occupe seule la mission catholique.

Les Birmans excellent à travailler l'argent et à sculpter le bois; leurs travaux sont renommés. Depuis les grands bateaux birmans, aux hautes poupes relevées de toute la hauteur d'un étage, entre leurs mon-

tants renversés, richement sculptés, jusqu'à la décoration de tous les toits, souvent au nombre de sept dans les pagodes et les monastères, jusqu'aux porches des temples ornés de superbes baldaquins, tous les bois sont fouillés avec une délicatesse et une patience extrêmes. Les figures ne manquent ni de finesse, ni d'intelligence, ni d'esprit amusant. On voit des personnages, des cavaliers, des chars attelés de bœufs dans des reliefs extraordinaires, qui se détachent sous des feuillages finement ajourés. Tous leurs Bouddhas de marbre, d'albâtre ou de bois doré laissent bien loin derrière eux les Bouddhas vulgaires et sans expression du Siam et de Bangkok.

La Birmane est jolie, généralement élancée, souple, élégante, toujours vêtue de soie; car il n'est si pauvre, homme ou femme, qui n'ait eu au moins un costume de soie dans sa vie. Elle s'enveloppe dans une pièce de soie, légèrement croisée par devant et traînant à terre. Un vague corsage blanc, ou à dessins de couleur, couvre le buste, avec beaucoup de colliers. Elle a toujours des fleurs sur la tête et des bijoux sur le côté de son épais chignon haut monté. Elle se couvre la figure d'une poudre jaune (1), faite d'une écorce broyée, qu'il faut écraser et réduire pendant des heures; on la mêle dans l'huile, et cette couleur dorée lui sert de fard. Elle fume de gros cigares, longs de 23 centimètres sur 2 centimètres et demi de diamètre, faits de tabac et de sciure de bois mélangés. On dit ces cigares assez doux, mais ils sont d'une odeur déplaisante.

(1) Curcuma.



JEUNES FEMMES BIRMANES

Habituée à l'indépendance, la Birmane circule librement et tient une place importante dans la vie. Il est vrai qu'elle ne mange pas avec l'homme et qu'elle commence par le servir le premier. Elle est la ménagère, tout comme la paysanne dans nos campagnes, qui sert elle-même les hommes avant de prendre son repas. Depuis quelque temps cependant, dans les classes qui sont un peu élevées ou en contact avec les métis et les Européens, la femme prend place à table à côté de l'homme.

La Birmane a beaucoup plus d'initiative et d'énergie que le Birman; elle a conscience de sa valeur et prend vite la suprématie dans le ménage. Veuve, elle devient le chef de la famille et l'administratrice des biens jusqu'à ce que les enfants demandent leur part. Elle est maîtresse du bien qu'elle a apporté, et, dans la classe inférieure, elle ne verse pas à la communauté ses profits personnels. Elle a sa bourse propre et reste seule propriétaire de ses économies. Elle réussit à merveille dans le commerce : mariée à un Chinois, à un Yunnanais, à un Shan, elle fonde partout de riches maisons.

Le divorce a toujours été reconnu par la loi. Il est fréquent dans le peuple, où chacun des deux époux n'a qu'à reprendre sa bourse; mais il est assez rare dans la classe élevée. La femme qui divorce ne peut opérer sa reprise s'il y a eu faute de sa part, ce qui est très exceptionnel, dit-on. En ce cas, elle doit s'en aller *avec son corps et son habit*, selon la formule du juge. La fréquence des divorces ne doit pas être attribuée à l'excessive ardeur d'un tempérament tropical; hommes et femmes ont au contraire des sentiments très calmes. La séparation est presque toujours provoquée par la ques-

tion d'argent; le plus souvent l'amour du jeu chez les hommes les excite à vouloir gaspiller l'argent gagné par la femme.

La Birmane a les allures libres, elle a l'intelligence vive, de l'esprit, du trait et une extraordinaire puissance d'assimilation.

Mettez une fille du peuple à la table la plus *select* : elle regardera, suivra les mouvements de chacun, les répétera adroitement, et bientôt elle mangera selon vos principes. Elle est naturellement polie, jamais honteuse; elle se croit volontiers à sa place partout. Elle est née *dame*, et son costume élégant ajoute à ses charmes. Elle n'est point romanesque, ni vicieuse; mais elle aime les galants propos, et la liberté est très grande entre garçons et filles, sans beaucoup d'inconvénients.

La langue birmane est gracieuse; elle est rythmée à trois tons; les nuances sont infinies; elle a vingt manières pour exprimer une même idée, là où nous en aurions quatre, tout au plus. On y peut dire les plus jolies choses, et les plus risquées, dit-on, sans choquer les convenances. Un vieux Français, oublié en Birmanie, me disait que s'il lui était donné de redevenir jeune et de vivre en France, il n'aurait qu'un seul regret, celui de ne pouvoir faire, en birman, la cour aux Parisiennes.

La Birmane est très positive, elle a peur du scandale et ne se laisse séduire qu'à bon escient. Un jeune Russe de distinction, de passage en Birmanie, s'était épris à la folie d'une jolie servante. Il serait resté près d'elle des mois, et peut-être toute sa vie; mais, rappelé par son empereur, il lui fallait partir le lendemain. Il fait demander à la jolie fille, en lui offrant une grosse somme, de venir le visiter. Elle n'hésite pas à répondre

que le Russe lui plaît. S'il était resté des mois à Mandalay, elle serait venue, heureuse, vivre avec lui; et, selon la loi birmane, quand il serait parti, elle aurait été sa femme.

Mais, si elle venait chez lui un jour, elle serait perdue, déshonorée pour toujours, et, dût-il lui donner 1,000, même 100,000 roupies, elle ne viendrait à aucun prix.



FEMME KACHIN

Comme bien des filles d'Europe, peut-être, la Birmane calculera quel sera l'épouseur qui donnera les plus beaux présents; à cette différence près que les présents, somme d'argent ou autre chose, ne seront pas pour elle et resteront à sa famille. Dans son union avec l'Européen, c'est presque toujours le profit qui la décide; les parents ont d'ailleurs une grande autorité sur leurs filles. Une liaison pour eux est un mariage, bien que provi-

soire. Si l'Anglais a offert à la mère des présents assez nombreux : « Je vous la donne, » dira-t-elle, et la fille n'aura qu'à accepter le marché.

L'Anglais, si réservé, si prudent, si dédaigneux de l'indigène aux Indes, épouse la Birmane. Il y en a quatre exemples dans l'administration. Jolie, habile, tenace, la Birmane ne se laisse pas aisément abandonner. Le gouvernement se montre très hostile à ces liaisons notoires et à ces mariages; car le fonctionnaire est magistrat, aussi bien que collecteur et administrateur, et la Birmane est mercantile. Femme ou maîtresse, elle se laisse facilement acheter par le justiciable, tout comme notre Annamite.

Les nombreux peuples de la Birmanie sont plus ou moins issus de la Chine; beaucoup d'entre eux se rapprochent par les traits physiques des Chinois du sud : tels les Chins à l'ouest, les Kachins au nord (1), les Shans à l'est et les Karians au sud-est. Mais, venus par les ports de mer, leurs idées et leur religions les rattachent, et principalement le Birman, à la péninsule hindoue. Le *Manou*, le livre de la loi civile birmane, vient des Indes; et, sous les rois, la cour suivait un certain nombre des formes du cérémonial hindou. Quand les Birmans ne peuvent comprendre le Manou, ils appellent les brahmines des Indes pour le leur expliquer. En réalité, ils ont toujours subi l'influence des coutumes civiles et religieuses des peuples auxquels ils ont été mêlés. Leurs costumes et leurs marionnettes sont emprutés au Siam.

(1) Se prononcent « Tchine, Katchine ».



HOMME ET FEMME KACHINS-IALOH

A Mandalay, chez le pape du bouddhisme birman, où veut bien me conduire le *commissioner* de la province, je rencontre en effet trois ou quatre « brahmines », avec les signes de Vichnou sur le front. Ils ont leurs places dans beaucoup de cérémonies bouddhiques. Ils ont en outre des fonctions aussi bizarres que multiples, telles



TYPES DIVERS A L'EST DE L'IRRAWADDI

que : prédire l'avenir, percer les oreilles et verser l'eau sacrée aux cérémonies du mariage. C'est ce pauvre pape, à la vue affaiblie, qui, dans son empressement à accueillir mon aimable guide, me tend la main sans s'apercevoir que je suis une femme. Tous les bonzes protestent, mais trop tard; et il paraît que je puis bien me vanter d'être la seule femme qui ait touché la main d'un pape birman.

Le vieillard a l'air intelligent et volontaire. Il fait

opposition au gouvernement anglais, pour la Haute-Birmanie, dans la question de l'enseignement. Il n'autorise que l'éducation par les *poonghees*, les prêtres bouddhistes, sans adjonction des maîtres laïcs. L'instruction se borne à l'étude du *pali* dans le *Wini*. La Basse-Birmanie, soumise depuis longtemps, a accepté les programmes anglais, et, comme aux Indes, l'instruction y est largement répandue.

Le vieux bonze raconte avec plaisir au fonctionnaire anglais les honneurs qui lui ont été rendus dans un récent voyage à Rangoon, où il a été porté en triomphe aux pagodes. Sa situation de pape élu est assez délicate.

Un an auparavant, le dernier pape étant mort, les *poonghees* avaient dû s'adresser au gouvernement anglais, qui s'est arrogé les droits royaux des dynasties birmanes pour leur désigner un nouveau chef. Les Anglais, trop habiles pour assumer ce choix, ont obligé les bonzes à procéder eux-mêmes à l'élection, s'en réservant seulement la ratification. Un bonze intelligent et très influent, autre figure curieuse que j'ai eu le plaisir de voir, était trop jeune pour se faire élire directement. Il a entrepris de régner sous un plus vieux, si vieux qu'il en est déjà mort. Mais il y a eu division dans le vote des trente chefs de grands monastères. Le pape nommé n'a obtenu que vingt voix, et le gouvernement a trouvé la majorité insuffisante. Il ne sera pas procédé à une nouvelle élection, qui, par l'influence du jeune bonze, donnerait, dit-on, le même résultat, et, le pape élu n'étant pas reconnu, la grande puissance des bonzes, très attachés et très fidèles à l'ancienne dynastie, en reste désunie et diminuée.

Les *poonghees*, les bonzes, si influents encore en



Birmanie, ne forment pas, à proprement parler, une caste à part; car, de même qu'au Siam, tout le monde doit avoir été *poonghee* quelques mois au moins en sa vie. Les moines sont consacrés à l'instruction et ne doivent vivre que de charité. On les voit, chaque matin, descendre les degrés des temples, en longue théorie,



LE MONASTÈRE DORÉ A MANDALAY

leur marmite dans les bras, et s'en aller faire la quête : ils doivent marcher lentement, sans jamais rien demander à personne. Ils s'arrêtent devant les maisons, pour permettre aux femmes de leur apporter la dîme des provisions; et ils doivent détourner la tête, pour ne pas voir ce qu'ils reçoivent, ni même s'ils reçoivent. Les nonnes bouddhistes font aussi la quête et circulent la marmite sur la tête.

Leur modestie — et le soleil — engagent les *poon-*

ghees à tenir dans la rue un grand éventail, fait d'une immense feuille de *talapot* (latanier) emmanchée de côté, derrière laquelle ils doivent s'abriter pour ne pas voir les femmes. C'est de cette feuille de talapot que leur est venue l'appellation européenne de *talapoins*. Leur robe, emblème de leur pauvreté, ne peut être faite que de morceaux, soi-disant débris d'étoffes; et la robe la plus neuve doit comprendre un nombre déterminé de coutures. Il y a une fête pour laquelle une robe de poonghee doit être, dans une seule nuit, filée, tissée et cousue par les femmes avant le lever du soleil; et elle le peut être à raison des nombreux morceaux qui la composent. De soie ou de laine, selon l'altitude et la saison, ces robes sont, en Birmanie, d'une merveilleuse couleur jaune qu'on appelle « jaune poonghee ».

Les *poonghee-kiung*, monastères bouddhiques, constituent, avec les pagodes, les principaux monuments de la Birmanie. En forme de chalets surélevés sur pilotis, tous en bois savamment sculptés et fouillés, souvent dorés (il se fait ici un commerce extraordinaire de feuilles d'or), ils présentent à l'œil un étrange enchevêtrement de toitures superposées, de galeries que décorent sujets et personnages; tandis qu'une haute flèche dresse ses cinq ou sept toits, emblème de divers degrés de perfection. Ces habitations ne comportent jamais qu'un étage; et ce serait un véritable déshonneur, pour un prêtre birman, d'avoir quelqu'un logé au-dessus de sa tête. Toutes les maisons n'ont d'ailleurs qu'un étage, car nul homme ne consentirait à ce que sa femme ou une femme le dominât de l'étage supérieur.

Les nonnes habitent des *zéyats*, petits chalets de

même style que les *ponghee kiung,* dans lesquels elles vivent en petit nombre, souvent par deux et par trois. C'est aussi dans des zéyats que les bonzes se rassemblent, à des époques fixes, et qu'ils passent des examens pour l'obtention de certains titres. Les zéyats, dans la Basse-Birmanie, où les pluies et l'humidité empêchent l'usage de la tente, servent de *bungalow* pour les fonctionnaires en déplacement, et tiennent lieu des *salas* de notre Indo-Chine.



NONNE BOUDDHISTE

Le bouddhisme de la Birmanie, qui passe pour un des plus purs et des plus savants foyers de la doctrine de Bouddha, est pénétré de la croyance aux mauvais esprits, ceux qu'il importe avant tout de ménager. A côté des statues de Gautama, on voit le plus souvent deux *natt,* deux mauvais génies, toujours entourés de

fleurs et près desquels les fidèles restent longuement prosternés. Dans une pagode, à cinq à six milles de Mandalay, on n'adore même que les *natt*. En réalité le bouddhisme n'a rien d'immuable; celui du sud ne ressemble pas à celui du nord, il métamorphose en Boudhas les dieux anciens, et la loi bouddhiste se modèle sur l'organisation politique et sur les coutumes de chaque peuple.

Les Birmans sont superstitieux. Ils voient un paon dans le soleil et, comme les Chinois et les Tibétains, un lièvre dans la lune; comme les peuples d'Egypte, ils se croient descendants du soleil et de la lune que représentent leurs armes. Autrefois, sous les rois, quand on avait coutume de s'entre-tuer entre princes et princesses, il y avait toujours disette si on enterrait les victimes au lieu de les jeter à la rivière pour se rendre propice les génies des eaux. A Mandalay, la première pierre de chaque édifice devait être une *pierre vive* pour écarter les esprits et les mauvais génies. On croit encore qu'à certaines époques les *natt*, les esprits, réclament le sacrifice d'une vie humaine encore vierge, et on ne se soucie pas alors de sortir le soir; une erreur est si vite commise!

Les tremblements de terre étaient autrefois très fréquents, et je constatai qu'à Mandalay on avait coutume, pour la solidité des temples, de former leurs colonnes d'un long tronc de bois de *teck*, revêtu d'une maçonnerie. Tout le monde sait que les tremblements de terre étaient causés par la colère des *natt;* ils sont maintenant moins fréquents, mais les pluies ont considérablement diminué dans la Haute-Birmanie. Elles avaient commencé, paraît-il, à diminuer sous le roi

BONZES BIRMANS

Theebaw, qui était un mauvais roi, et elles continuent de ne pas tomber sous les Anglais. On prétend que c'est la faute des Anglais. « Les *natt*, dit-on, n'en sont pas contents. » « Croyez-vous, disent les fonctionnaires, notre gouvernement aussi mauvais que celui du roi Theebaw ? — Non, répond-on, les Anglais sont justes;



CORTÈGE FUNÈBRE

mais ils déplaisent aux *natt !* » Les Birmans disent encore que si le soleil et la lune s'étaient bien conduits, ils n'auraient pas été battus par les Anglais.

Les superstitions et la croyance aux mauvais génies se rencontrent parmi tous les peuples de la Birmanie, particulièrement chez les Karians qui habitent à l'est de l'Irrawaddi.

Un seul membre dans chaque famille a le droit d'offrir le sacrifice de préservation, et à sa mort un

autre est désigné. Le sacrifice est toujours le don d'une vie, bœuf, porc ou poule; la matière a varié suivant la diminution de la richesse; on n'offre jamais d'animaux sauvages. Chez les Birmans-Karians la femme peut être prêtresse. Elle peut offrir le sacrifice. Chez les Talings-Karians et chez les Shans, c'est toujours un homme. Leur grand sacrifice, le *Tasso-Natt*, offert au plus haut *Natt*, le Grand Esprit, n'est plus célébré que dans les montagnes. Là, pour l'offrir, tous les membres vivants d'une même famille, jusqu'au quatrième et cinquième degré de parenté, doivent se trouver réunis. Dans la plaine, où les familles sont plus dispersées, l'unité de croyance est par ce fait amoindrie.

La Birmanie possède trois évêchés catholiques. Deux appartiennent à la Société des Missions étrangères : la Birmanie méridionale, siège : Rangoon, et la Birmanie septentrionale, siège : Mandalay. La Birmanie orientale est confiée à une mission italienne.

La grande figure de Mgr Bigandet a illustré le siège de Rangoon, et nos compatriotes missionnaires et leurs œuvres sont très appréciés du gouvernement anglais. Leurs écoles reçoivent les mêmes faveurs que celles des confessions protestantes, et leurs élèves indigènes sont plus recherchés et inspirent plus de confiance. Le gouvernement, en outre du terrain qu'il donne, paye la moitié de la dépense des constructions, et les écoles de nos missionnaires et de nos religieuses ont toute la clientèle européenne, qui les préfère aux écoles protestantes. Le lieutenant-gouverneur de Birmanie, protestant convaincu, me disait, en parlant du

zèle et du dévouement de nos missionnaires : « Quelle force et quel moyen que de tels hommes ! Quoiqu'ils ne professent pas notre religion, nous avons tous pour eux la plus grande admiration et le plus profond respect. Si l'Angleterre possédait de tels apôtres, le monde lui appartiendrait ! Nos missionnaires ne savent pas se dévouer ; ils ne se donnent pas ; ils n'oublient pas leurs intérêts temporels ; mais, du moins, ils nous frayent la route au même titre que nos commerçants. »

Un nouvel hôpital de lépreux, intéressante fondation de la Mission catholique, attire les malades et les secours, en dépit d'un asile semblable fondé par les Wesleyens. La lèpre de Birmanie revêt les formes les plus cruelles et les plus répugnantes. Cent six hommes et cinquante-quatre femmes sont secourus et encouragés par les Pères Wehinger et Martin. Il y a peu de catholiques parmi eux ; mais tous sont touchés de ces soins et de ce dévouement de toutes les heures, de cette bonté de cœur qui vient d'en haut. Ils comprennent qu'il y a un Dieu plus grand que celui qu'ils connaissent, et qui seul peut inspirer de telles abnégations. Le calme, la douceur et la quiétude des premiers arrivés frappent les derniers venus, et, sans qu'on ait à leur rien dire, ils demandent à connaître cette religion qui rend si bon.

Chaque année quarante à cinquante misérables viennent mourir en paix, soignés et consolés dans cet asile de charité. Quelques-uns arrivent *in extremis* et ne vivent que quelques jours. D'autres doivent mourir petit à petit, dans de cruelles souffrances, couverts de plaies hideuses, qui dévorent leurs membres, en commençant généralement par les extrémités.

Depuis deux ans, une brave fille de France, une

paysanne bretonne de la classe des servantes, Anna Jégu, est venue apporter ses soins dévoués à l'hôpital de la Mission, et depuis quelques mois une Anglaise, miss Ida Gould, d'une classe plus relevée, s'est jointe à elle, en attendant le secours des religieuses désirées.

L'un des missionnaires a fait quelques études médicales, et se fait assister au besoin de deux médecins anglais. Plusieurs traitements ont été tentés depuis 1892; entre autres, celui de Louis Rhume de Leipzig. On essaye en ce moment un traitement indigène du haut Annam par l'écorce du *hoang-nan*, qui, suivant la manière dont il est employé, semble être efficace contre la lèpre et contre la rage. On considère que le *napi*, ce poisson pourri dont les Birmans font si volontiers la base de leur nourriture, est un élément excitant, une cause de corruption pour le sang, et on l'interdit absolument à tous ceux que l'organisation présente permet de mettre en traitement.

Les mariages ne sont pas tolérés, et les ménages, qui n'entrent d'ailleurs que par le fait de leur volonté, doivent vivre séparément, et ne peuvent se voir qu'à certains jours.

On attend impatiemment la venue des sœurs (1) pour diminuer les causes de contagion, en retirant les jeunes enfants à leurs parents. En outre des soins qu'ils donnent à l'Asile, le P. Martin et miss Ida Gould vont assister les lépreux en ville.

Dans une grande fête organisée pour recevoir Mgr Usse, le saint évêque de Mandalay, les hospitalisés se sont ingéniés à faire de multiples décorations

(1) Les religieuses prennent soin de l'Asile depuis 1898.



BATEAU BIRMAN

en papier et en feuilles d'arbres; on a ensuite récité de longs compliments en poésie birmane; puis les chants dont ils raffolent et les danses ont commencé. Danse à la birmane et à la lépreuse, ronde macabre où des tronçons de pieds, terminant des jambes boiteuses, frappaient la terre dans un équilibre chancelant.

J'ai plusieurs dessins à l'aquarelle, scènes d'hôpital plus que naïves, faits par un pauvre homme sans doigts, qui tient son pinceau avec un moignon.

Au-dessus de Mandalay, l'Irrawaddi continue à étaler la vaste nappe de ses eaux, dans la même large vallée monotone, à travers de nombreuses îles.

Il coule paisible jusqu'à Schwegou et jusqu'à son premier rapide, près de la grande île de Kiong-Daw-Gyi, aux mille pagodes, qui attire chaque année, à la fête de Mars, plus de 20,000 pèlerins.

La navigation est toujours très active, et, jusqu'à Bhamo, d'immenses navires de 98 mètres de longueur sur 23 de largeur sillonnent le fleuve.

Ces bateaux, pour lesquels les roues sont préférées à l'hélice, sont flanqués d'un ou deux chalands presque aussi longs que le steamer. Une petite partie, à l'avant du pont supérieur, est réservée aux passagers de première classe et compte quatre grandes cabines, véritables chambres, très confortables. Tout le reste est livré à des marchands et marchandes, rangés en quatre longues files qui présentent l'aspect de rues. Les boîtes d'emballage superposées forment rayons le long du bord, et à chaque escale, même le soir, sous la lumière électrique, les indigènes se pressent, curieux, sur le grand navire, pour acheter et quelquefois pour vendre.

Ce sont de vrais bazars ambulants qui développent le commerce et, partant, les besoins. Des centres commerciaux se créent jusqu'aux limites de la civilisation, dans des contrées peu habitées, si j'en juge par le petit nombre des escales, qui ne dépassent guère deux ou trois par jour, en comptant l'escale du soir.

De longues guerres ont ravagé le pays et décimé la population. On compte beaucoup, pour l'augmenter, sur les Hindous et les Chinois établis maintenant en grand nombre dans la Birmanie.

Le lecteur me saura gré, sans doute, de lui épargner les monotones escales nombreuses le long du fleuve, et de le transporter tout de suite à Bhamo, à 1,450 kilomètres de la mer. Les maisons de bois de cette ville, son bazar et ses pagodes s'étagent sur les berges, dans un coude du fleuve qui forme lac. Sa grande pagode est tout un ensemble de *htî*. Tous ses pagodons, semés sur les monticules et entourés d'immenses et bizarres monastères de bois, forment un tableau des plus pittoresques.

Au delà, c'est le grand *jungle*, la forêt vierge qui commence, et se continue en Chine sur des milliers de kilomètres montagneux. Sous mes yeux, de longues caravanes de 300 et 500 mulets défilent sur le sable. Elles apportent ici tout ce qui constitue le commerce du Yunnan et de la Chine, et tout est en peu de jours rendu à Rangoon et à la mer.

Un quartier de la ville appartient aux trafiquants chinois et yunnanais, groupés autour d'un temple très riche dédié à Confucius. Ils viennent acheter le coton, le jade, la pierre précieuse de la Chine et les articles d'Europe.

Le *Deputy Commissioner* a la bonté de mettre à ma disposition un petit steamer du gouvernement, le *Rob Roy*, pour continuer de remonter l'Irrawaddi.

Avant Bhamo, la vallée est restée plate et sablonneuse. Au-dessus, les défilés boisés commencent; c'est, jusqu'à Simbo, la partie la plus pittoresque, un paysage



VILLE DE BHAMO

calme, reposant, dans lequel les Anglais retrouvent leur Ecosse. Rien n'y manque, pas même le brouillard du matin. Les rives se rapprochent, les roches rendent par moment la navigation difficile, et l'on corne dans les défilés comme aux tournants des routes dans les montagnes; cette précaution n'est pas inutile, car nous croisons deux steamers qui descendent le fleuve. Sans souci de notre passage, des loutres se livrent paisiblement à la chasse et se dressent hors de l'eau comme des personnes.

Le charmant village de Simbo, en pleine forêt, domine l'Irrawaddi du haut de son monticule, surmonté de sa pagode et de son monastère. De grands troncs d'arbres sont épars sur la berge escarpée, bois de chauffage pour les bateaux à vapeur, que prépare tout un monde de travailleurs, des Kachins, la petite race sauvage déjà entrevue à Bhamo. Ils portent un large sabre, le *dâh* (1), suspendu en sautoir par un grand anneau de jonc. Leurs jambes sont chargées de cercles de cuivre superposés qui forment de hautes genouillères. Et, si primitifs qu'ils paraissent, leurs longs fusils, dissimulés derrière les buissons, ont tué nombre de soldats anglais. Je m'attarde jusqu'à la nuit à flâner et à regarder dans les cases, mais on est si peu habitué à voir des promeneurs que les enfants se sauvent à mon approche, comme s'ils voyaient un *natt*, un diable; les chiens aboient et les vaches s'inquiètent et meuglent.

IV

VERS LE SALOUEN

Revenue de mon excursion à Bhamo et au pays des Kachins, je me dispose à quitter Mandalay et les aimables hospitalités anglaises, pour gagner Hué, la capitale d'Annam, en un voyage de trois mois à travers les Etats Shans et le Laos.

(1) Le mot se prononce « dao ».



GROUPE DE KACHINS

Le lieutenant-gouverneur, sir Frédéric Fryer, qui s'est montré si aimable et si bienveillant pour moi, m'a signalée aux officiers et fonctionnaires de Taunggy, de Fort Stedman et de Xieng-Tung. Il veut bien encore me donner une escorte de cinq beaux cavaliers du Punjab, coiffés du vaste turban rayé blanc et bleu avec l'écharpe flottant en arrière, le fusil en main et le grand sabre à la ceinture; parfaits soldats du reste, et un peu gentlemen, qui me serviront comme si j'étais leur officier. Dellawarkhan, leur caporal, me tiendra lieu tout ensemble d'écuyer et d'interprète. Une cinquantaine de mots hindoustanis, acquis dans un précédent voyage au Cachemire et au Tibet anglais, suffiront à tous nos besoins, avec la belle langue des gestes et beaucoup de bonne volonté.

Le 25 décembre, je pars donc à cheval, les *patti* ou bandes de laine noire enroulées autour des jambes selon l'usage, suivie de mes cinq gardes du corps et d'un *garry*, char qui portera mes bagages jusqu'à Taunggy. On m'avait offert des éléphants, mais je n'étais pas assez novice pour accepter des éléphants quand je pouvais me servir de chevaux. Ces pachydermes ne rencontrent pas toujours en montagne des sentiers assez larges pour livrer passage à leur masse énorme, et ils sont obligés de se reposer un jour sur trois ou quatre pour ne pas user la plante de leurs pieds mous.

Les dix premières étapes jusqu'à Taunggy, résidence du *superintendent* des Etats Shans, se font par une route carrossable, sablonneuse, parfaite aux cavaliers, mais laborieuse pour les chars, les «garries», qui la suivent en longs convois. Elle est encombrée de caravanes shanes, dont les bœufs marchent en troupeau

désordonné, heurtant leurs gros paniers les uns contre les autres, dans un nuage de poussière blanche.

Dès qu'on s'élève au-dessus de la plaine, la verdoyante végétation commence, et le chemin tourne en corniche au-dessus de profondes vallées, coupé de petits ponts de bois près desquels se lit parfois un avis prudent écrit en anglais : « Dangereux pour éléphants. »

Je marche, tous les matins, deux ou trois heures avant de monter à cheval. Des pluies de volubilis bleu pâle retombent de la cime des plus grands arbres. Les abîmes de verdure, traversés par de gigantesques lianes, se perdent au-dessous de moi dans la belle sauvagerie de la nature. Partout volent, de branche en branche, de jolis oiseaux bleu foncé, les ailes bordées de blanc, ouvertes en éventail, de chaque côté d'une queue très longue comme celle de l'oiseau de paradis.

Chaque soir, sur la route anglaise, l'*inspection's bungalow*, sous forme de chalet de bambou, dans un site pittoresque, offre au voyageur un gîte très confortable, sans qu'il soit nécessaire de déployer la tente. Rien n'est plus coquet et plus pratiquement organisé que ces asiles, sous leurs grands toits avançants, du genre des *poonghee kiung*, monastères bouddhiques. Une grande véranda, ouverte sur trois faces par de grands auvents de nattes de bambou, constitue le salon et la salle à manger, avec tables, buffets garnis de vaisselle, fauteuils pour s'asseoir ou s'étendre. En arrière sont deux chambres avec tables, fauteuils et cadres de lit pour la literie avec laquelle on voyage toujours; puis deux grands cabinets de toilette avec larges « tubs » que le gardien s'empresse de remplir d'eau dès qu'on arrive. Portes, cloisons, clôtures et

CHARIOT A BUFFLES

plancher sont en lattes de bambou; le tout propre et agréable à l'œil, sur de hauts pilotis.

D'autres petites cases sont espacées dans le *campoong* pour la cuisine, pour les gens, pour les chevaux et les communs.



FEMME KARIAN

Sur le plateau de Kalow, je suis à 1,650 mètres d'altitude, au milieu d'un village d'une certaine importance, si j'en crois la foule qui se presse, les nombreuses pagodes et les *htî* répandus. C'est jour de grande *pwe*, et il y a théâtre, musique, danse et fête religieuse chez un riche Shan qui fait fête aux *poonghees* «pour se porter bonheur». Il y a, en cette saison, beaucoup de *pwe*, et les *djunghi*, habitants du *jungle*, sont nombreux à la fête. On s'est empressé de me faire place; chaque artiste vient me danser, chanter, mimer ses plus

jolies scènes, tandis que le maître me fait apporter un panier d'oranges exquises. Nous sommes sous un large abri de bambou et de paille, à travers lequel le soleil laisse tomber des taches éclatantes sur tous ces groupes pêle-mêle de femmes, d'enfants et d'hommes dans leurs plus beaux costumes.

Les *poonghees* viennent s'aligner l'un à côté de l'autre sur une légère estrade peu élevée, vêtus de belles soies jaunes, et assis chacun derrière une petite table basse surchargée de provisions alimentaires et de toiles blanches, présents destinés à la pagode. L'ensemble forme un fond de tableau superbe.

Les femmes shanes portent la grande chemise descendant à mi-jambe, dans laquelle elles enferment leurs genoux lorsqu'elles s'accroupissent, ce qui est la manière de s'asseoir. C'est un tissu de laine aux dessins originaux, taillé droit, à la chinoise, aux larges emmanchures retombant sur les bras. Dans une broderie de soie, une ligne de fines coquilles blanches garnit l'encolure et le devant de la blouse. Un grand sac carré de fibres recouvertes de soie rouge, brodé des mêmes coquilles, est suspendu à l'épaule. Une grosse écharpe verte, rouge, ou de diverses couleurs, est très artistement posée sur la tête, et les deux extrémités, mollement rejetées en arrière, dessinent une jolie ligne de profil. Détail très original : de grands cercles de cuivre brillant, superposés, leur forment de hautes guêtres, tandis que d'autres cercles font de larges genouillères comme chez les Kachins, et que d'autres bracelets assemblés ont l'apparence de manchettes mousquetaire.

Il ne leur manque que les hauts colliers des femmes de l'étrange tribu des Talhaings au sud de Fort Sted-

man. Le long cou de ces femmes, curieusement comprimé depuis l'enfance par des jeux de colliers de cuivre, ne peut se développer normalement. A mesure



HOMME ET FEMME TALHAINGS

qu'il s'allonge, on soude de nouveaux cercles, et puis d'autres encore s'élargissant sur l'encolure, afin de soutenir le cou, devenu trop faible pour la tête.

Les bijoux jettent partout des notes brillantes et ar-

gentées. De grandes rondelles au cœur rouge, ornées de flots de pointes d'argent, comblent, dans le lobe de l'oreille, un trou qui sert quelquefois à porter le cigare. Une vieille femme avait en guise de boucles d'oreilles deux entonnoirs d'argent de six centimètres de diamètre, sur un tube rouge de la grosseur d'une pièce de deux francs.

C'est à Thamakan qu'il faut abandonner les jolis *bungalows* et la route de *garry* que continuera de suivre mon convoi jusqu'à Taunggy. Le *myok*, le fonctionnaire indigène, a reçu ordre de se mettre à notre disposition. Il nous conduit lui-même, en dehors de tout sentier visible, à travers un haut plateau coupé de profondes entailles creusées par le travail des eaux, au milieu d'un splendide panorama.

C'est déjà le grand souffle de la montagne. Au matin, un léger brouillard couvre d'un duvet de givre les brins d'herbe et les peluches de mon paletot. Une demi-heure après, le soleil aura bu tous ces blancs duvets.

Tout à coup, après 25 kilomètres de chevauchée, au fond d'un grand cirque de verdure, nous voyons s'étaler les eaux bleues de l'Inle-Lack, sous les montagnes de Fort-Stedman. Ce lac, très profond vers le centre, ne mesure que 15 kilomètres de longueur sur 5 kilomètres dans sa moindre largeur. Le paysage est noyé dans une jolie tonalité d'un gris bleu qui se fait gris perle au matin, dans la buée lointaine. De nombreuses pagodes ont été construites sur pilotis et se mirent dans les eaux profondes. D'innombrables canards sauvages nagent et volent près de moi en confiance; des multi-

tudes d'oiseaux pépient et se poursuivent, d'autres s'en vont par troupes en un long nuage noir, et sur les berges les énormes *buffalos* noirs, aux longues cornes, ressemblent, par leurs masses, à des rhinocéros cachés dans la verdure.

Le colonel anglais commandant le poste de Fort-Stedman m'a envoyé une embarcation à Kaing-Daing :



FEMMES INTHAS SUR L'INLE-LACK

il ne faudrait pas s'imaginer un yacht quelconque, mais une longue périssoire d'une quinzaine de mètres de longueur, comme celles des indigènes, et à peine suffisamment large pour contenir une Européenne. Je m'assieds au ras de l'eau, et me confie sans inquiétude à ce peuple un peu amphibie, qui vit sur ce lac et dirige ces embarcations. Mes hommes rament debout, la jambe enroulée autour de la rame, qu'ils relèvent comme une longue nageoire. Ils joignent à cet exercice d'équilibre celui de la pêche. Ils lancent dans

l'eau transparente une longue tige de fer armée d'une fourche à cinq pointes, et atteignent ainsi le poisson que le rameur d'arrière rattrape avec la fourche-aiguillon. Ces gens sont des Inthas, le peuple de l'Inle-Lack. On les dit descendants de tribus esclaves amenées de Tavoy. Ils vivent uniquement sur l'eau, dans des villages aux maisons sur hauts pilotis, entourés de jardins flottants qui sont fixés au fond des eaux par de longs bambous, comme les jardins maraîchers des lacs de Srinagar au Cachemire. Villages et jardins forment des îlots en désordre, le long des berges, et, d'un côté à l'autre du lac les grands poteaux qui s'élèvent entre les cases sur pilotis semblent toute une flottille haut mâtée. Quelques arbres poussent dans ces jardins, avec des légumes, des tomates, des melons d'eau, etc. Au matin, dans la saison des grands vents et des tempêtes, la bourrasque a quelquefois emporté le jardin qui s'en est allé flotter bien loin de la case suspendue de son propriétaire.

Sur une grande île artificielle gentiment boisée, tout à fait au sud de l'Inle-Lack, se trouve le village de Nampoong. Il est d'un aspect très curieux, ce village lacustre aux maisons et aux monastères élevés sur leurs hauts pilotis, sous lesquels la lumière se joue dans l'eau. Les *Poonghee-Kiung*, peints en rouge et dorés, sont épars au milieu des saules et des jolis arbres au feuillage frissonnant. Au centre est la grande pagode toute blanche qu'entourent cinquante pagodons et où mène une longue entrée de bois rouge et or couverte de sept toits tourmentés.

Fort Stedman renferme 1,500 hommes de troupes indiennes du Punjab. C'est le moment du départ d'un

régiment et de l'arrivée de l'autre, et je suis invitée, première femme admise, au mess des officiers pour le dîner d'adieu des deux régiments. Les installations des officiers et des troupes sont toutes en «kéféne», comme on dit au Tonkin, pour désigner les cases en lattes de bambou, analogues aux bungalows que j'ai déjà décrits. Le grand effort financier, en Birmanie, a été consacré à la création rapide des grandes voies de communication; mais les installations des fonctionnaires, à l'exception du royal palais du lieutenant-gouverneur à Rangoon, sont, même dans les villes et encore bien plus dans «les bois», très simples, voire un peu primitives, ce qui n'est pas incompatible avec le genre de confort qui convient à ces pays.

Taunggy, la résidence du *political superintendent* des Etats Shans, est en pleine forêt. C'est un commencement de ville, — véritable sanatorium à 1,460 mètres d'altitude, — qui, lors de mon passage, remontait à dix-huit mois à peine et qui paraît destinée à un bel avenir dans les mains de l'homme habile qui l'a créée. La maison du *superintendent* commande une vue superbe au-dessus de grands jardins d'essais qui donnent les meilleurs résultats; une canalisation d'une douzaine de kilomètres a amené les eaux en abondance, et je mange, au commencement de janvier, des fraises exquises.

A partir de Taunggy, ma route n'a été parcourue, que je sache, par aucun Français jusqu'à Xieng-Tung. Les troupes anglaises n'en avaient pris possession qu'au mois de mars précédent. Le sentier shan a été égalisé le plus rapidement possible, pour le passage des caravanes militaires, et peu d'officiers et de fonctionnaires

ont eu l'occasion de le suivre et le temps de revenir.

Nous devons abandonner, à Taunggy, le char pour porter les bagages et traiter avec un caravanier chinois qui me fournit sept chevaux de charge et deux *lougli*, conducteurs de caravanes. Le *superintendent* des Etats Shans me remet une lettre de recommandation très pressante, écrite en shan et en birman, ordonnant de me traiter comme lui-même à tous les Myosa, Sawbwa, Baya, Kienmuong, Henis, Tamons, Kyaw et autres princes de ces pays shans, peu connus encore, et que seuls jusqu'alors avaient parcourus de rares officiers en service.

Dans tous les villages, les princes indigènes se pressent en cercle autour de ma tente, avec leurs femmes et toute leur suite. Ils m'apportent leurs *laïs*, leurs présents, sous forme de briques de sucre brun, de tubes de bambou remplis d'huile qui font le bonheur de ma caravane.

Il est impossible de traverser un pays plus riant, plus pittoresque, que celui qui précède le Salouen. C'est un véritable jardin anglais, agréablement vallonné : grands herbages semés d'arbres, groupés ou solitaires, encadrés, à droite et à gauche, de jolies montagnes rapprochées, dont les flancs et même les sommets, qui se découpent sur le ciel, sont boisés de toutes les essences, colorés de tous les tons, du pourpre au vert et au blanc. Le tableau varie sans cesse. Le sentier monte et descend par de douces pentes; les grands joncs se dressent à quatre ou six mètres de hauteur; les cloches violettes tombent des lianes folles et géantes, à côté d'orchidées extraordinaires qui trouvent vie sur les bois;

des torrents cascadent sous l'ombre épaisse des branches, et, tout à coup, de grandes eaux qui courent luisent au loin comme des miroirs. Toujours suivant l'expression de Stanley, la «grande silve» qui ne finit pas, que les rivières coupent sans l'interrompre jamais.

Cependant le soleil a dépassé la montagne et monte



UNE RUE DE VILLAGE

lentement dans le ciel tout bleu; il répand sa lumière en perles sur toutes les herbes et rend brillantes toutes les feuilles.

Le sentier devient étroit, sentier perdu dans les hautes herbes, ombragé parfois des grands plumets blancs ou roses des joncs; sentier charmant, sinueux à l'infini, et, dans l'air très chaud, doux à respirer, je me laisse bercer avec délices au petit galop de mon cheval. Tous les oiseaux chantent dans les arbres; de petites perruches trop vertes, à faire mal aux dents, sautent et

se poursuivent de branche en branche. Devant nous, dans l'épaisseur du « jungle », s'ouvre une étroite fissure dans la montagne. Un gros rocher perpendiculaire sur lequel grimpent des arbres en ferme l'entrée, et il le faut tourner comme la porte d'une étroite gorge. Nous continuons à monter sous d'immenses arbres très droits au milieu des hautes gerbes de bambous, des fougères arborescentes et de la brousse tropicale. De grands singes prennent leurs ébats en poussant des cris qu'on croirait humains. L'un d'eux a la taille d'un enfant de douze ans. Tout à coup, un immense abîme de verdure s'ouvre devant nous. Le soleil y verse à flots sa lumière et l'œil en pénètre les profondeurs. Mes soldats « Punjabi » eux-mêmes s'arrêtent saisis d'admiration : « *Bota atcha!* » s'écrient-ils, « comme c'est beau ! » C'est une vaie jouissance que de planter sa tente dans ces grandes épaisseurs de végétation; tel sera mon sort durant un mois sans interruption. On risque bien de s'y réveiller avec la fièvre; mais, grâce à la quinine préventive, j'ai pu soigner mes hommes, et je n'ai jamais été atteinte.

Des ponts écroulés nous créent des descentes et des montées périlleuses; dans des passages marécageux, les chevaux s'ébrouent et enfoncent jusqu'au ventre. Je me suis vue trop heureuse, à l'un de ces mauvais endroits, de passer à pied avec mon écuyer de confiance sur un long tronc d'arbre couché au-dessus de la fondrière, plutôt que de risquer d'y tomber, tête première, avec mon poney.

Nous chevauchons plusieurs jours sur ces hauts plateaux accidentés et nous arrivons enfin dans la « plaine hantée ».

Les grands joncs surmontés de leurs hauts panaches qui obstruent le regard, et les *natt* sans doute, ont causé tout le mal. En vain, le matin, l'un de mes *cipayes* avait-il jeté son « lâ Ilâh illa Allâh », ces musulmans ne connaissent pas les *natt*, et nous ne possédions pas la moindre clochette pour éloigner le Malin !



VILLAGE DE KENG-KHAM

Aussi qu'est-il arrivé ? Il fallait bien s'y attendre. Notre caravane s'est trouvée divisée en quatre tronçons, et ni les uns ni les autres, nous n'avons pu trouver l'étape ! Je suis seule avec mon caporal. Il tente de couper au plus court, à travers les grands joncs qui s'étendent sur une douzaine de milles carrés, semés de quelques oasis de bambous et de quelques mamelons, tous pareils ; mais les indigènes, profitant du chaud soleil de 60 degrés, ont incendié les joncs, et les flammes nous barrent le passage. Ailleurs, des eaux profondes nous

détournent de notre chemin. Quand nous arrivons enfin à des oasis, nous demandons Nang-Sawik. Les gens comprennent ou ne comprennent pas. Ils nous envoient à un autre village en arrière. Les heures passent; nous tournons sur nous-mêmes, et les hameaux sont de plus en plus misérables, les gens de plus en plus épeurés de nous voir. La nuit est venue : il faut s'arrêter! J'ai fait douze heures et demie de marche effective, tant à pied qu'à cheval, et nous sommes dans le plus pauvre hameau, abritant ses huit ou dix cases sous les grands bambous et les bananiers. Nous campons au centre du village, sous une sorte d'abri fait simplement d'un toit et d'un plancher surélevé. Il fait nuit, l'air est frais. Je demande de la lumière, et bientôt des bambous flambants ramènent la gaieté. Enveloppée dans mon unique châle, je me couche tout de mon long contre le feu, mon casque me servant d'oreiller. Mon pauvre écuyer me regarde si piteusement que j'éclate de rire. On n'avait jamais vu d'Anglais dans ce coin perdu, et nos personnes jetaient un certain émoi. Mais, en me voyant rire de si bon cœur et pas méchante, les hommes s'approchent et se risquent à satisfaire leur curiosité. Toute la nuit, je leur ferai entretenir le feu et me retournerai toutes les dix minutes pour égaliser la température.

On se repose tout de même, tandis que, suspendus à de hautes perches, des bouts de bambou heurtés contre d'autres morceaux de bois tintent comme des cloches sur ma tête, pour éloigner les *natt*. Les braves gens! sans les bambous qui résonnent, bien sûr, nous n'aurions au matin retrouvé ni l'oasis, ni le village, ni peut-être nous-mêmes.

Trois larges rivières précèdent le Salouen : le Nam

Pawn (1), le Nam Teng (2) et le Ben ou Nam Pang, large affluent du Salouen, que l'on franchit à environ deux cents kilomètres de Taunggy, à Keng-Kham. Résidence d'un *sawbwa*, souverain indigène, siège du plus important marché de la région, Keng-Kham abrite ses cases nombreuses, son bazar, sa pagode pittoresque, ses *phnoms* et ses grands Bouddhas dorés dans un vrai nid de verdure, bambous légers et grands cocotiers qui se détachent sur les teintes plus sombres des montagnes étagées à l'horizon. De longs rubans de gaze pourpre, ornés de papier doré, suspendus à de hautes perches, balancent à la brise les prières de la population. Entre ses berges verdoyantes, sinueuses et élevées, le Nam-Pang répand superbement ses eaux imposantes, sur deux cents et trois cents mètres de largeur. Elles sont semées d'îles couvertes d'une abondante végétation entre lesquelles se précipitent plusieurs blanches cascades, tandis qu'à quelques kilomètres en amont il forme de merveilleuses chutes — infranchissables.

V

CHEZ LES SHANS

Enfin nous arrivons au Salouen, à quatorze étapes de Taunggy et à douze étapes de Xieng-Tung. Les Anglais ont organisé des services de bac sur le fleuve,

(1) On le traverse avant d'arriver à Möng Pawn, à 42 kilomètres de Taunggy.

(2) On le franchit près de Kout, à 150 kilomètres de Taunggy.

de même que sur les trois rivières qui le précèdent et que l'on traverse près de leurs plus larges tournants, afin d'éviter les courants trop violents. Tout un campement nous y a devancés avec une douzaine d'éléphants privés qu'on est en train de promener, de baigner et de laver. Il est tout à fait amusant de regarder ces grands pachydermes se coucher dans l'eau sur le côté, sur le ventre, allonger les jambes, relever les oreilles et se laisser patiemment frotter avec une espèce de grosse pierre ponce.

D'un côté à l'autre du Salouen, la configuration du pays change absolument d'aspect. A l'ouest, une série de hauts plateaux s'étendent, séparés par de profondes vallées et interrompus par des chaînes de montagnes qui suivent toutes la même direction comme les grands fleuves. Quelques pics s'élèvent à 2,800 mètres, tandis que l'altitude générale des plateaux varie de 900 à 1,500 mètres. A l'est, la nature prend immédiatement un aspect plus sauvage, plus désordonné. Les montagnes se dressent brusquement et le sentier qui les côtoie surplombe les précipices. Le Salouen est à 400 mètres d'altitude. Dès la première assise de montagnes, nous sommes à 800 mètres; à la seconde, nous atteignons 1,000 mètres, et sur l'arête, où je campe le soir même, je constate 1,100 mètres à mon anéroïde. Le lendemain matin, j'avais vite atteint 1,600 mètres, et le surlendemain, je descendais 1,000 mètres en deux heures, pour atteindre le village de Möng-Pying, sur le large Nam-Pying, dont le cours n'est pas encore exploré.

Il faut trois jours pour franchir l'étroite et haute muraille qui borde le Salouen à l'est. Ceux qui ont

parlé de la possibilité d'un chemin de fer dans cette région n'ont pas idée de ce chaos de montagnes aux arêtes vives qui se succèdent comme les gigantesques vagues d'une mer en furie. Les arêtes se ramifient dans tous les sens, sans nulle épaisseur, à peine 1 mètre de largeur par endroits, entre deux abîmes de 200 et 300 mètres de profondeur, sur des pentes impraticables, de telle sorte qu'au milieu de ce dédale il faut suivre les crêtes le plus exactement possible. Le sentier est le plus souvent au niveau de la cime des grands arbres qui poussent sur les talus presque à pic. Notre route se poursuivra ainsi jusqu'à Xieng-Tung.

Cependant les gorges que j'ai longées, entre Möng-Pying et Xieng-Tung, sont plus habitées que les plateaux. A l'est du Salouen, je remarque de nombreuses cultures au fond des vallées; les cases, rares, se perdent dans la brousse.

Beaucoup de ces tribus mènent la vie nomade et campent auprès de leurs cultures. Il est toujours curieux de considérer le peu qu'il faut pour vivre à certains êtres. J'ai souvent examiné, au matin, les campements nouvellement abandonnés, dont le foyer était encore fumant. Quelques grandes écorces ou des bambous femelles coupés en deux ont vite fait un plancher reposant sur le sol ou légèrement surélevé. Quelques bâtons soutiennent des branchages pour faire un abat-vent, et quatre bambous supportent la toiture de feuillage qui garantira de la rosée. Le feu est allumé; la maison est prête.

La grande forêt se continue semblable à elle-même. On se croirait au Cachemire, mais un Cachemire tropical, avec les grands bambous, les belles légumineuses

du genre des mimosas et des acacias au feuillage léger, qui estompent les masses d'une manière toute particulière.

Et toujours des oiseaux, des chants que je ne connais pas, la vie partout dans la grande paix de la forêt : les buffles noirs, formidables et doux, qu'on chasse sans crainte du sentier qu'ils encombrent; les légions de criquets et de cigales, poétiques animaux, chantés par des poètes qui n'ont certainement pas entendu durant de longues étapes leur bruit de crécelle assourdissant et strident. Et cette intensité de vie, on la sent encore bien plus grande la nuit. C'est comme l'immense poussée de la chaude végétation; les bambous éclatent comme une détonation; j'entends des cris, des sons inconnus, et ce bruit de tonnerre assourdi, murmure des éléphants, qui monte du fond des vallées, avec le cop ! cop ! des tigres, moins agressifs qu'on ne croit. Ils viennent bien enlever un chien jusque dans le campement, mais on ne cite pas d'exemple de voyageur attaqué sous sa tente, car, heureusement, ils sont plus peureux encore que les hommes. Pendant plus de cinq mois, dans cette même année, je les ai entendus, comme j'entendais bramer les cerfs aux abois; j'ai vu souvent leurs empreintes et celles des éléphants, mais jamais je n'ai aperçu le grand félin, et je ne l'ai pas regretté.

Après m'être élevée jusqu'à 1,825 mètres, la plus haute altitude qu'atteigne la route militaire anglaise, j'arrive, deux jours après, à Xieng-Tung, où les officiers me font grand accueil.

Xieng-Tung, dans sa riche et grande vallée, est une ville de 16,000 habitants, qui possède un « cantonne-

ment» de 900 hommes de troupes Gourkas et un petit roi indigène. Entourée de ses murs d'enceinte, avec ses ponts d'entrée couverts, ses pagodes dorées et les toits de paille de ses maisons éparpillées dans la verdure, elle présente l'aspect le plus charmant.

La vallée de Xieng-Tung est une magnifique rizière de vingt kilomètres de longueur. De nombreux villages chinois entourent la ville. Leurs habitants se livrent aux cultures maraîchères et à l'élevage des porcs. Ce dernier détail provoque un mépris répulsif chez les musulmans de mon escorte, peu habitués, chez les Hindous, à rencontrer cet animal impur. Les jolies aigrettes, oiseaux des rizières, que les Anglais appellent «paddy-birds», sont nombreuses dans la vallée, malgré la grande chasse qui leur a été faite, à la dernière saison, pour orner nos chapeaux.

Les Shans se servent, à Xieng-Tung, d'un char assez primitif pour transporter le bois. Deux longs bâtons sont attachés aux flancs d'un *buffalo;* une traverse réunit les bâtons à l'arrière; une seconde est placée plus haut, et les troncs d'arbres sont allongés dessus.

Je touche à la fin de mon voyage dans le pays shan. Dix jours seulement me séparent de Xieng-Sen et du Mékong; je détiens, dans ce dernier parcours, le record de la vitesse, sur les seules traces de M. Garanger, du côté français, et de M. Stirling et du capitaine Carrick, du côté anglais, sans parler de deux officiers anglais qui n'ont pas dépassé Hong-Luk.

Le *sawbwa* ou prince indigène de Xieng-Tung nous donne un interprète sachant le birman, qui m'accompagnera jusqu'au Mékong et nous procurera des guides

successifs dans les différents pays. Ce personnage voyage à cheval. Il a un serviteur qui le précède toujours à pied et toujours courant. Naturellement, celui-ci porte, pendue à l'épaule, la grande sacoche carrée, commune aux hommes et aux femmes, brodée de rouge et de coquilles, avec le coupe-coupe tenu en sautoir par la cordelière rouge ou verte. Trapu, pourvu de mollets bien rebondis, il n'a qu'une seule jambe tatouée, ce qui ne l'empêche pas de relever son écharpe des deux côtés au-dessus des hanches, comme le prescrit l'élégance, pour faire admirer son tatouage et son galbe.



LA FILLE DU SAWBWA, SOUVERAIN INDIGÈNE

Les tatouages prennent, dans cette région, les proportions d'une œuvre d'art : c'est un vrai costume.

Chez quelques-uns, ils forment un pantalon tout entier aux dessins de dentelle vrai point de Venise, qui finit à la ceinture en hautes pointes dentelées, remonte sur l'estomac et, dans chaque dent, représente des personnages. J'ai souvent remarqué des dessins réguliers, figurant des animaux dans leurs enroulements. Souvent aussi les deux jambes portent des dessins différents : dessins jetés, ou grandes quilles pointues remontant de côté. Tous ces tatouages sont d'un beau bleu. Plus rarement je rencontre des tatouages rouges, mais uniquement sur les parties supérieures du corps, la poitrine, le cou; exceptionnellement sur une joue.

A peine sortie de cette florissante vallée de Xieng-Tung, que les Anglais se sont si bien choisie, je vois se succéder, un peu clairsemées, quelques-unes des plus curieuses populations qui occupent les Etats Shans. D'un district à l'autre, le type physique, la langue, les mœurs diffèrent.

Beaucoup de ces peuples sont bouddhistes; néanmoins tous les arbres, tous les ruisseaux sont des *natt*, et les sorciers seuls savent et disent ce qu'il faut sacrifier aux *natt*. Le bouddhisme se perd ici dans la croyance aux mauvais esprits, et ce sont des superstitions infinies pour s'en préserver. Nous sommes aux pays shans, en pleine démonolâtrie. Les sorciers et devineresses sont légion. Un sorcier doit toujours être initié par un autre. Les sorciers passent pour donner la mort à distance, en invoquant leur natt. Ils prétendent se rendre invulnérables et invincibles et connaître l'avenir comme ce qui se passe au loin. On prétend qu'ils disent et font des choses extraordinaires, et j'ai entendu raconter de nombreux faits, à réjouir les amateurs d'occultisme.

Les *Natt Kédo*, les femmes possédées par un *natt*, comme leur nom l'indique, sont très nombreuses. On leur attribue de merveilleux talents de devineresses. Elles seraient capables de faire fortune parmi les civilisés, très friands, eux aussi, de connaître l'avenir, et peut-être plus naïfs et plus crédules qu'ils ne veulent en avoir l'air.

Tous ces Shans portent le coupe-coupe en sautoir et le grand chapeau de paille souple, très haut perché sur le turban. Ce chapeau, originaire de Chine, retombe mollement en trois grands plis, et il est surmonté d'un large flot de soie floche rouge ou verte, quelquefois mêlée à des fils metalliques ou à de fines découpures de papier brillant.

Hommes et femmes, à mesure que j'avance dans le pays, portent davantage le paletot chinois de toile noire lustrée et matelassée. Dans le jour, les femmes ne gardent que l'écharpe barrant la poitrine, et souvent aussi elles marchent le buste découvert, comme les Laotiennes.

Un des caractères distinctifs les plus frappants chez ces peuples, c'est la fréquence des déplacements souvent inutiles. Ainsi à Nam-Het, après une longue descente périlleuse dans un chaos de végétation, j'arrive dans une sorte de cirque, au centre duquel se dressent une petite toiture en paillotte et quelques abris de branches cueillies de la veille. C'était l'œuvre d'une caravane, une famille de quarante personnes, que le « sawbwa » avait envoyée à je ne sais plus quelle ville prochaine pour chercher fortune, et qui, ne l'y ayant pas trouvée, refait en sens inverse un voyage de vingt ou trente jours avec ses soixante bœufs et tous

ses *buffalos.* Ces déplacements et ces déceptions sont de tous les jours et paraissent à ces braves gens absolument naturels.

Et quelle vie, quel mouvement dans le camp, sous les



SPÉCIMEN DE TATOUAGE

grands arbres aux fleurs écarlates qui ressemblent à des tulipiers, à côté d'autres arbres couverts de fleurs très roses et plumeuses! Quelques jeunes filles font la pêche aux crevettes dans le ravin voisin; les femmes

ont le buste nu, leur enfant sur la hanche ou sur le dos.

Le cérémonial du mariage est des plus simples chez les Shans. L'homme et la femme, devant le chef de village, nouent un cordon de coton autour de leurs poignets réunis et mangent ensemble une tasse de riz. Très réussis comme symbolisme du mariage, ces liens en coton! Les gens riches ont quelquefois deux ou trois femmes; mais en général on n'en a qu'une; d'autant mieux que le divorce devant le chef du village est aussi facile que le mariage lui-même. « Je ne veux plus être votre mari! — Je ne veux plus être votre femme! » et le lien est rompu. Les gens d'un rang élevé réprouvent ces fréquents divorces, et il est rarement demandé lorsqu'il y a des enfants.

Très courageuse, la femme shane travaille autant et plus que l'homme, et elle a, comme la Birmane, beaucoup d'influence dans le ménage.

Les enfants sont très respectueux envers les parents, et ils pratiquent à leur égard tout un cérémonial dont ils ne se départent jamais.

Le père peut choisir pour héritier celui des enfants qu'il regarde comme le plus digne, et a le droit de substitution à un degré. C'est ce qui est arrivé pour l'avant-dernier « sawbwa » : son premier fils désigné a régné et le second lui succède. Maintenant les « sawbwa » sont obligés de demander au gouvernement anglais le droit de choisir leur héritier, et ce choix doit être ratifié par le fonctionnaire anglais.

Mais continuons notre route. Dans l'immense forêt obscurcie par les parasites et les lianes géantes, se ren-

contrent, comme des îles dans la mer, des groupes de grands *tecks*, aux larges feuilles arrondies, dont les tiges élevées soutiennent dans les airs d'immenses parasols de verdure. On se croirait dans une cathédrale aux cent colonnes. Autour de ces colonnes la végétation est presque nulle : c'est l'espace ; c'est la lumière ; c'est toute la majesté du monument solitaire, jeté par la nature au milieu des forêts, et qui se reproduit sans cesse à des intervalles et dans des proportions variées. Plus loin, le sentier nous force à une perpétuelle escalade dans un dédale de rochers d'où il faut redescendre continuellement sur des rivières et dans des fondrières. Les chevaux s'affolent au milieu des troncs d'arbres cachés sous la vase, et ces rencontres nous causent bien des chutes. On franchit la même



JEUNE SHANE

rivière cinquante et soixante fois. Elle fait des méandres très courts, autour desquels le sentier serpente en se jouant pour remonter toujours sous la haute forêt. Tantôt ce sont des arbres à tige droite et superbe qui s'élève à soixante mètres de hauteur, au tronc si large parfois que dix hommes ne peuvent l'embrasser; tantôt on se croit dans les fossés d'un château fort, aux talus couverts de mousse et de fougères. Puis le fossé se rétrécit, et bientôt on ne peut plus passer que les jambes relevées sur l'encolure du cheval.

Mes souvenirs de l'Himalaya ne me rappellent rien de comparable à ces sentiers, où les arbres tombés déplacent sans cesse le chemin, où les zigzags et les S sont continuels, où l'on perd de vue aussi bien le cavalier d'avant que celui d'arrière. Au reste on n'a même pas le loisir de les chercher du regard, tout occupé que l'on est à préserver ses jambes et sa tête des divers obstacles.

C'est toute la flore tropicale qui se développe dans la grande serre de la nature vierge, dans la grande forêt qui me paraît chaque jour plus belle. Les palmiers les plus rares, que nous mettons à grand prix dans des godets, s'élancent et s'emmêlent aux grands bananiers. Les hauts bambous forment au-dessus de nos têtes des ogives parfaites, des cathédrales naturelles et magnifiques. Le sol est tapissé de fougères argentées et dorées à travers lesquelles les « coolies », le coupe-coupe à la main, doivent souvent nous frayer le chemin.

Et n'allez pas taxer d'exagération la peinture que j'essaie de vous faire de mes belles forêts. Elles défieraient vraiment le pinceau le plus riche en couleur. Je ne suis point de Gascogne, et je n'ai rien gardé de

l'imagination annamite, qui rend des points, je vous assure, à celle de nos bons Marseillais.

En voulez-vous un exemple?

Un Annamite disait à un camarade : « J'ai vu un bateau si grand, si grand, que mon père, qui était jeune



FEMME SHANE IALOH DES ÉTATS SHANS CHINOIS

quand il en commença la visite par la proue, était à peine arrivé au grand mât que ses cheveux étaient blancs. — Ah! j'ai vu mieux que cela, réplique le camarade, j'ai vu une forêt où les arbres étaient si grands qu'il fallait dix ans aux oiseaux pour en atteindre la cime. — Impossible! reprend l'autre. — Si c'est impossible, où prendras-tu des mâts pour mâter ton navire? »

Je pensais justement, en arrivant dans la grande

plaine des joncs qui, en territoire siamois, sépare Hong-Luk de Xieng-Sen, que les grands bois de teck, du pays shan, qu'on ne peut exploiter que par le Mékong, feraient bien notre affaire pour mâter nos navires.

A Hong-Luck je suis en territoire siamois, au milieu des champs verts, près d'une petite pagode aux toits birmans, entourée de nombreuses cases disséminées et de toute une population curieuse et très amusée. Je suis la première femme venue par cette route.

C'est la zone des pirates. Ce sont en général des Khas Mouçeu et ils ne se font pas faute d'attaquer les pauvres Laotiens. Ceux-ci en ont si grand'peur qu'ils ont demandé au commandant du *la Grandière* de se mettre à huit pour m'apporter à Xieng-Tung une lettre qui, d'ailleurs, n'est pas arrivée. Mais attaquer une Française, accompagnée de cinq hommes de troupe anglais d'une race grande et forte, à quelques lieues de notre canonnière, que je ne savais pas à Xieng-Sen, c'eût été une bien autre affaire! aussi n'y ont-ils pas même pensé.

J'ai assez vite apprivoisé tout ce peuple un peu déluré et effronté. Il faut si peu de chose pour séduire ces grands enfants! Nous rions ensemble, nous faisons semblant de causer, et je laisse regarder dans mon objectif ceux qui veulent bien se laisser photographier. Je m'introduis dans leurs petites «bâti». De jolies filles se livrent au tissage, mais tous les travaux ont été vite interrompus, et cent et deux cents personnes ne cessent d'entourer ma tente.

Le grande plaine des joncs et des pirates entre Hong-Luk et Xieng-Sen ne nous est pas plus favorable que la plaine hantée.

Nous faisons des marches journalières de dix heures, mais, par la paresse et l'infidélité des guides, nous errons de hameau en hameau. Un jour nous campons devant une pagode, malgré les cris et les gestes des bonzes effarés; et ma tente se dresse à la stupéfaction et à la plus grande curiosité des gens. C'est la seconde



MAISON DE SHAN IALOH

fois que je me trouve — premier Européen — dans un village indigène; toute la population est bientôt réunie. Quelques feuilles de savon, dont la mousse blanche a toujours grand succès, des images, des niaiseries quelconques m'ont vite fait des amis de tout le monde et de mon hôte lui-même, le vieux chef des bonzes.

Peut-être que l'on raconte encore dans les cases que la dame française passait son temps à écrire; qu'elle avait traversé monts et forêts peuplés de grands fauves

et que les *natt*, que l'on commence à appeler *Pî* et *Makoui*, étaient, bien sûr, de ses amis.

Le 3 février, vers trois heures de l'après-midi, j'arrive sur les bords de la dernière rivière avant Xieng-Sen, le Nam-Mé-Kham, à quelques kilomètres du point où elle se jette dans le Mékong. Elle est fort large, très encaissée, et j'aperçois, à grande hauteur, quelque chose que je prends de loin pour un pont. Par hasard, je suis à peu près sec, et il me répugne, avant d'arriver, de me remettre dans l'eau jusqu'à la ceinture dans un courant très rapide. On confie les chevaux aux mains des hommes, et je poursuis ma route à pied avec mon caporal et un cipaye. C'est bien un pont; mais il n'est composé que de trois ou quatre troncs d'arbres, liés bout à bout sur une longueur d'environ 60 mètres, et à 10 mètres au-dessus de la rivière cascadante. Mon écuyer de confiance, en émoi, me demande si la *Mem-Saheb* osera passer. Il n'y a pas à reculer : nos chevaux sont déjà de l'autre côté. Je lui fais signe d'avancer, et je le suis, en lui tenant la main. Je défends au cipaye de nous accompagner, jugeant nos deux poids suffisants pour la force de la passerelle. Et, vous pouvez m'en croire, j'étais bien contente quand je suis arrivée de l'autre côté.

Peu de temps après nous commencions à distinguer de très loin, sur un monticule dominateur, le *Tât*, la longue flèche et la coupole de la vieille pagode de Xieng-Sen. Plus tard, la ville elle-même apparaît demi-cachée dans sa verdure, avec sa grande enceinte de terre que maintiennent de hauts madriers en bois de teck, précédée d'un large fossé et de nombreuses portes aux entrées tournantes, comme en Chine.

Xieng-Sen, dont les soixante-quinze pagodes sont en ruine, a été la capitale de tout le pays : Xieng-Tung, Luang-Prabang et Xieng-Maï ont été ses tributaires. Elle fut détruite par les Siamois, il y a environ cent vingt ans, et ses habitants furent emmenés en captivité. Xieng-Sen compte maintenant à peu près 500 habitants, la plupart ramenés et attirés par le zèle et le dévouement d'un ancien interprète cambodgien de la mission Pavie, M. Ngin, notre agent commercial. Il m'apprend la présence, en ce lieu, du *La Grandière*, dont l'aimable commandant, M. Mazeran, veut être mon hôte, et je m'empresse de descendre au Mékong.

Tous les voyageurs comprendront mon bonheur de retrouver le grand fleuve français, si large, si imposant, même aux basses eaux, dans ce Xieng-Sen, à 2,400 kilomètres de la mer, et mon émotion sincère en découvrant la canonnière surmontée du drapeau français. Nos chers marins au col bleu sont rangés le long du bord. Je leur crie de tout mon cœur : « Bonjour, la marine ! » J'avais retrouvé la France ! Ils étaient aussi contents que moi ! Il y avait quarante-cinq jours que j'avais quitté Mandalay.

Avant de dire un adieu définitif à la Birmanie, jetons un coup d'œil rapide sur ce que les Anglais ont fait pour l'organiser et pour mettre en valeur ce beau pays. Ils ont eu, depuis quatorze ans qu'ils ont annexé la Haute-Birmanie, à lutter contre des difficultés nombreuses. Le *dacoïtisme* leur a causé au moins autant d'embarras que la piraterie en a causé au Tonkin. Malgré tout, cependant, la Birmanie a pris, sous leur impulsion, une extension, un développement extraordinaires.

Comme administration, organisation, initiative dans les plus hardies entreprises, suite dans les idées surtout, nous aurions peut-être beaucoup à apprendre de nos rivaux. Je n'oserais en remontrer à personne, mais il m'est impossible de ne pas ressentir une grande admiration pour leurs méthodes.

Au point de vue administratif, nos voisins de Birmanie ont obtenu le maximum d'effet utile avec le minimum de personnel. C'est ainsi que cette immense colonie, dont la superficie est peut-être plus considérable que celle de toute l'Indo-Chine française réunie, n'a d'autres fonctionnaires que les suivants : un *chief commissioner*, appelé, depuis le mois de janvier dernier, lieutenant-gouverneur, titre correspondant presque à celui de notre gouverneur général de l'Indo-Chine; un secrétaire général, un chef des finances et un chef de la justice et plusieurs secrétaires. Ils forment tout le gouvernement général.

Huit *commissioners* sont, en quelque sorte, les gouverneurs de province. 34 *deputy commissioners* équivalent à nos résidents et commandent les districts. Ajoutez à ce contingent *72 assistant commissioners*, analogues à nos vice-résidents, et vous aurez un total de 133 fonctionnaires, qui sont, à la fois, préfets, percepteurs des finances, magistrats et maires dans les villes (1); qui ont sur l'indigène un prestige considérable et sont obéis au doigt et à l'œil. Ces 133 fonctionnaires constituent le Gouvernement Général et le *Civil Service*. Les services spéciaux : douane, poste et télégraphe, prisons, police, travaux publics, instruction

(1) Ce qui existe au Tonkin, mais seulement dans nos territoires militaires.

publique et clergé, forment avec l'administration un effectif total de 650 fonctionnaires pour 11 millions d'indigènes. Comparez maintenant avec l'annuaire du personnel colonial administratif français de l'Indo-Chine, et vous serez stupéfaits de la différence. Une publication officielle donnait pour l'année dernière le chiffre de 3,426 fonctionnaires pour 20 millions d'indigènes.

Il est bon de dire aussi que les fonctionnaires anglais ont des traitements plus élevés que ceux de nos fonctionnaires (1); mais les frais de déplacement pour raison de congé sont à leur charge, et le budget du Colonial Office ne s'en plaint pas. Les membres du *Civil Service* des Indes ont droit à quatre ans de congé sur vingt-cinq ans de service, et le premier congé ne doit être accordé qu'après huit ans de séjour. Leur retraite est de 1,000 livres sterling. Les membres des autres services *(uncovenanted)* doivent trente-deux ans de service; ils ont droit également à quatre ans de congé et leur retraite est de 5,000 roupies (2).

Tout l'effort de ce personnel de choix a porté sur l'utilisation économique du pays. En 1883, dans un livre qui fit beaucoup de bruit, *Across Chrysé*, un publiciste anglais, M. Colquhoun, au retour d'un voyage

(1) *Lieutenant-gouverneur*, 8,133 roupies par mois. *Commissioners*, 2,500. *Deputy-commissioners*, 1,200-1,800. *Assistant-commissioners*, 458-1,000. Les membres du *Civil Service* momentanément détachés au gouvernement général reçoivent 100 à 200 roupies par mois en plus de leur traitement civil ou militaire. (La roupie vaut 1 fr. 25 à 1 fr. 50.)

(2) Certains membres du service *uncovenanted* reçoivent une pension plus élevée suivant les fonctions qu'ils ont occupées, tels : les *Superintending Engineers*, qui, après trois ans de service comme tels, reçoivent 1,000 roupies de plus; les Chief Engineers, 2,000.

de Canton à Mandalay à travers le Yunnan et le pays shan, écrivait ce qui suit : « L'extension des voies de communication, à l'intérieur de la Birmanie anglaise, telles que le chemin de fer allant à Toungou, ne doit être que le point de départ de l'extension dans le Shan et le Yunnan... Tous les intérêts mercantiles et maritimes de l'Angleterre sont ici en jeu... Nous commettrions une faute grave en différant plus longtemps de prendre possession de ce débouché. La France nous presse le flanc au Tonkin; nous n'avons donc pas de temps à perdre. » L'appel de M. Colquhoun a été entendu par ses compatriotes, dont le premier soin a été de doter la Birmanie de voies de communication.

A dire vrai, dans cette vaste colonie, que l'annexion du royaume d'Ava et de Mandalay a plus que doublée en 1885, et que les Etats Shans ont encore si considérablement augmentée en 1896, les Anglais possèdent une voie de communication incomparable : Le grand Irrawaddi, qui, malgré les déplacements de ses sables, porte, aisément et sans danger, de grands navires à Bhamo, à 1,450 kilomètres de l'Océan.

Au-dessus de Bhamo, des steamers plus petits montent, trois fois par semaine, au delà des gisements d'ambre et de jade, à Myitkila, dont les produits sont facilement expédiés à Canton.

Et, à côté de cette voie fluviale, que nous pouvons leur envier, les Anglais ont créé, près de la ligne du chemin de fer de Rangoon à Prome, sur l'Irrawaddi, (263 kilomètres) une autre grande ligne, de Rangoon à Myitkila par Toungou, qui rejoint l'immense fleuve à Sagaing au-dessous de Mandalay. Un grand steamer

et deux bacs à vapeur transportent voyageurs et marchandises sur la rive droite à travers le fleuve-mer. Et la voie ferrée continue de monter, elle touche de nouveau le fleuve par un court embranchement à Katha, et elle arrive à Mogoung, à 1,200 kilomètres de l'Océan, abandonnant Bhamo, au fond d'un grand coude de l'Irrawaddi, incliné tout à coup à l'est.

Cette ligne, en exploitation lors de mon passage, a maintenant rejoint Myitkila, le terminus de la navigation à vapeur, 1,600 kilomètres de rivière.

La frontière de Chine est à 21 kilomètres de Bhamo, à Nampaung, sur le Taping, navigable aux grosses barques sur plus de 40 kilomètres dans la direction de Tali-Fou. Centre important dans la province du Yunnan, cette ville se trouve ainsi à 350 kilomètres de Bhamo et des grands steamers anglais.

Ces efforts ont été couronnés de succès, car, dès maintenant, des courants commerciaux sont établis entre la Chine méridionale et Bhamo; et j'ai vu, je le disais tout à l'heure, sur les rives de ce port de l'Irrawaddi, des caravanes de 400 à 500 mulets, venant de Chine avec des marchandises considérables, prêtes à être embarquées pour Rangoon et l'Europe.

Pendant ce temps, nous fiant trop à l'opinion répandue que les montagnes qui séparent l'Irrawaddi du Mékong étaient infranchissables pour une voie ferrée, nous n'avons fait que bien peu de chose au Tonkin. Le chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son est à peine terminé, sans aboutissement vers la mer. Le Fleuve Rouge a toujours une navigation précaire, et Lao-Kay, comme mouvement commercial, ferait bien petite figure auprès de Bhamo. Nous n'avons donc pas

justifié, jusqu'à présent, les craintes que notre présence au Tonkin inspirait en 1883 à M. Colquhoun.

Les Anglais ont accompli en Birmanie une œuvre dont ils peuvent légitimement être fiers. Mais toute médaille, même la plus belle, a son revers, et le revers de leur colonisation si méthodique est le caractère et la hauteur britanniques. En effet, malgré toutes leurs qualités éminemment pratiques, malgré leur esprit de justice, malgré leur habileté à jouer de la vanité orientale, à ménager toutes les susceptibilités religieuses et les préjugés de castes aux Indes; malgré la « respectability » dont ils savent s'entourer, ce dont je les loue; malgré le respect qu'ils imposent aux indigènes, la distance qu'ils savent toujours garder et la juste crainte qu'ils maintiennent sans violence, les Anglais ne s'assimilent pas les indigènes. Il reste entre eux l'antipathie de race, le mépris, le dédain du blanc pour le jaune ou le noir, contrairement à ce que je voyais en Sibérie et au Turkestan, où tous les peuples annexés deviennent membres de la famille.

Le Russe les aime, ces grands enfants d'indigènes. Sa politique, qui sait attendre, convient à la politique orientale. Tous leurs sujets asiatiques sont les frères de ces Mongols qui les avaient soumis et dont ils ont secoué le joug. Ce sont des cousins; des cousins pauvres, qui n'ont pas été éduqués et qui ressemblent au moujik.

A l'œuvre si bien entendue des Anglais, il manque une chose, sans laquelle on ne fait, me semble-t-il, œuvre qui vaille en ce monde : il y manque l'amour. L'Anglais n'aime pas l'indigène. Il le méprise souvent et le dédaigne toujours. L'indigène le sent, et l'indi-

gène ne pardonne pas. Il se soumet, mais n'oublie pas, et reste l'ennemi et le péril de l'avenir.

C'est précisément le sentiment de cet antagonisme entre conquis et conquérants qui faisait dire à Grant Duff : « Je n'entends jamais parler d'un vaisseau naviguant à travers le brouillard, dans les bancs de Terre-Neuve, au milieu des montagnes de glace, sans penser à notre gouvernement de l'Inde. »



RUE DE LUANG-PRABANG
ommuni qué par M. PAVIE.

TROISIÈME PARTIE

LE LAOS

I

DE XIENG-SEN A LUANG-PRABANG

J'arrivai donc à Xieng-Sen, en pays français, au commencement de février 1897, et l'on comprendra aisément la grande satisfaction que j'ai ressentie, après quelques mois passés en pays étranger, à retrouver un compatriote en la personne d'un aimable officier de marine, isolé depuis un an sur le haut Mékong, et dont j'ignorais la présence en ce lieu. Nul n'était venu, d'ail-

leurs, depuis ce temps, le visiter ni le troubler dans les travaux qui avaient pour but de mener le *La Grandière* à la hauteur de Muong-Sing.

Nous passons ensemble toute une journée en promenades et en fêtes, et dès le matin nous partons avec des *coolies* armés de *coupe-coupe*, sabres laotiens, pour débroussailler la route qui mène au grand *Tât* (1). Du haut de son mamelon, la vieille pagode domine tout le pays de Xieng-Sen. Peu de villes comptent autant de ruines perdues dans la grande brousse : soixante-quinze pagodes dans l'enceinte de la ville et soixante-cinq dans le voisinage. On aperçoit de-ci de-là des vestiges dorés et sculptés, de nombreuses statues de Bouddha entassées, abandonnées sous la végétation envahissante. Ce sont des Bouddhas aux longues oreilles, de l'époque Youn. Les plus beaux sont si lourds qu'il est impossible au collectionneur de céder à la tentation.

Le soir, il y a grand *boun*, concert laotien, auquel se presse toute la population, très curieuse de contempler la « madame française » qui a traversé les pays hantés, les grandes forêts infestées de fauves et la plaine des pirates, toute la région où ce doux peuple n'oserait se rendre qu'en troupe. Aussi, le soir, sur les *kenh*, les orgues laotiennes, à tuyaux de bambou de cinquante centimètres à trois mètres de longueur, ou sur les flûtes en bambou des Khas-Mouçeu, pirates descendus du nord-ouest, improvise-t-on des strophes en mon honneur, tandis que nous devisons du Laos, du Mékong et des rapides qui m'attendent. La musique lao-

(1) Pagode.

tienne, douce et un peu monotone, est beaucoup plus harmonieuse que la musique annamite, toujours criarde. Chanteurs-improvisateurs et musiciens viennent faire *boun* (fête) à la voyageuse comme ils le feraient à tout autre personnage qu'ils voudraient honorer. Celui-ci d'ailleurs, pas plus que les assistants, n'est obligé de les écouter; on cause, on rit, on s'amuse; c'est *boun* enfin, et c'est tout ce qu'il faut. La partie la plus originale de ce que nous appelons pompeusement le concert, c'est le duo, improvisé comme tous les chants laotiens, entre un jeune homme et une jeune fille. Ils sont assis à terre, comme tout l'auditoire. Ils s'approchent dans des mouvements de balancement, avec des gestes accompagnés de chants, tournent à demi l'un autour de l'autre, agitant dans leurs mains de minuscules petites bougies, qui éveillent une ressouvenance de feux follets, et donnent à ce jeu une grâce, une originalité qui n'est pas sans charme.

Le lendemain, je quittais la large plaine de Xieng-Sen, où le Mékong se répand superbement et baigne l'île Isabelle, gracieusement baptisée de mon nom par M. le lieutenant Simon, le chef savant et distingué de la mission hydrographique du haut Mékong. Il est d'usage sur le haut Mékong que toute pirogue qui porte un Français arbore notre drapeau; et c'était pour moi une joie enfantine et une petite fierté de songer que nos trois couleurs flottaient une fois de plus dans ces hautes régions! Je me souvenais d'une émotion analogue éprouvée au Liban : chaque Européen a coutume d'y abriter sa tente sous son drapeau national; et lorsque, au premier jour, en arrivant à l'étape, j'ai aperçu nos trois couleurs battant au vent pour une

humble femme, je crois vraiment que les larmes me sont venues aux yeux. Ce sont là joies de voyageur, et d'autant plus intenses qu'on est plus loin et plus seul.

Au sortir de la plaine de Xieng-Sen, les rapides, les *kengs*, comme on les nomme, commencent et se succèdent. Le Keng-Pakantoun, qui m'a été signalé comme le plus grand des rapides de cette première journée, me serait difficile à reconnaître parmi les autres, si un petit monument commémoratif ne le distinguait. Un fils de roi de Vien-Tian est mort en ce lieu, dans un combat contre les Hos; et sur une grosse pierre, à peu près à l'état de nature, dressée à côté de pierres semblables, est représenté un personnage debout, en haut relief grossièrement sculpté.

Le soir même j'arrivais à Xieng-Kong. Sur la rive française, le village de Ban-Houé-Saï (1), en face de Xieng-Kong, est pittoresquement perché sur une éminence. De très loin, on croirait voir une ville fortifiée importante, dressée sur sa falaise, en un coude du fleuve; et, à mesure qu'on approche, on ne distingue plus que quelques maisons, dont l'une porte le pavillon français. C'est celle du commissaire du gouvernement, dont le commissariat est maintenant transféré à Vien-Poukha (2), à dix journées dans l'intérieur. Notre drapeau flottait également au-dessus de Xieng-Kong, sur la rive droite. Une douzaine de femmes khas, tout habillées de bleu foncé, le *coupe-coupe* ou le bâton à la main, couraient à la queue leu leu, montant et descendant allégrement la haute berge. Je les prenais pour de gentils miliciens.

(1) Ban veut dire village.
(2) *Vien* signifie fort.

Le commissaire, M. Marolles, m'attendait, tout fier d'une récente capture faite la veille au soir, et qu'il avait bien voulu me réserver. C'était, au fond d'un large puits de six mètres de profondeur, un magnifique tigre de la plus grande taille, qui, chose extraordinaire sur le haut Mékong, avait, la semaine précédente, enlevé un jeune milicien de garde au petit poste de la résidence. Effaré de son exploit, il avait traversé le feu avec sa proie, et, s'étant brûlé, il l'avait lâchée. Sans grandes blessures apparentes, l'infortuné milicien n'en était pas moins mort dans les trois jours. Un petit cochonnet avait été placé comme appât dans cette fosse recouverte de branchages. Le tigre, pris au piège, s'était trouvé si penaud de sa chute, qu'après quelques bonds verticaux effrayants, il n'avait pas même pensé à manger le cochonnet. Il l'avait pris pour oreiller; et le lendemain, le pauvre petit animal était retiré intact. Aux cris que poussait à notre approche, le lendemain soir, le grand fauve, je pensai qu'il regrettait son cochonnet.

Les tigres du haut Laos ne sont pas toujours aussi hardis, si j'en crois les piroguiers du Mékong. Chaque soir, un méchant bambou piqué dans le sable retenait ma pirogue balancée au bruit du rapide d'amont ou d'aval. Tous mes hommes et mon cuisinier s'installaient sur le sable à cinq ou six mètres de la forêt, abrités seulement par quelques *roufs*, toits de pirogue, et par des feuilles de bananier. Ils ne font de feu que pour cuire le riz, et n'entretiennent aucun foyer pendant la nuit; ils laissent entre eux et l'eau, dit-on, la place du tigre; et, le matin, quelquefois on peut voir les traces du fauve sur le sable, ce qui n'émeut pas

les Laotiens. Il n'y a pas d'exemple qu'un piroguier ait été mangé.

A Pak-Ta, à l'embouchure du Ta, comme son nom l'indique, je devais échanger mes deux pirogues pour un radeau : une jolie maison flottante, toute en bambou, composée de deux ou trois pièces. Mais le fleuve était si mauvais, quelques passes si resserrées aux basses eaux, que le passage ne pouvait être tenté qu'avec les étroites et longues pirogues, si bien ceinturées de bambous pour amortir les chocs. Les pirogues du Mékong sont creusées, à la petite hache laotienne, dans un tronc d'arbre mal dégrossi. On les chauffe pour les distendre, et on maintient l'écartement à l'aide de solides traverses en bois encastrées dans les bordages.

Dès que le soleil cesse de darder ses rayons, je m'empresse de gravir la haute berge de sable, au-dessus de laquelle Pak-Ta allonge son unique rue, parallèle au fleuve. Aux deux extrémités, se trouvent deux médiocres pagodes et leurs bonzeries. Les maisons sont assez gentilles, toutes en bambou et lattes de bambou, élevées généralement sur pilotis. Cependant le *sala*, — abri des voyageurs, — qui existe dans chaque village, n'est ici qu'une simple hutte au ras du sol. Une femme Lû s'y repose avec ses enfants avant de regagner sa montagne. Les Lûs vivent dans les montagnes et descendent dans les villages pour leurs affaires. J'aperçois au loin quelques-unes de leurs maisons disséminées dans la brousse, sur les pentes. Ils sont nombreux dans la vallée du Nam-Ta, et forment un important village à Ban-Hatsa, sur le Mékong.

On fabrique à Pak-Ta des pirogues, des paniers et des nattes. Le marché vient de finir; et ils sont encore là, autour de moi, une vingtaine de Lûs, prêts à remonter dans leurs forêts, partagés entre la peur et la curiosité. Tous, hommes et femmes, sont habillés de bleu foncé. Le costume des hommes est plutôt succinct : un pagne bleu perdu en ficelle par derrière et retombant en un pan droit par devant. Au-dessus, une veste sans manches est embellie d'une garniture brillante à l'ouverture. Ils portent les cheveux longs, maintenus par une épingle à cheveux en argent d'un alliage très médiocre, et longue de plus de vingt centimètres. Les tatouages cessent au haut des cuisses, et, de ce fait, les montagnards des bords du Mékong sont appelés les *Ventres blancs*, par opposition aux *Ventres noirs*, que j'avais rencontrés si nombreux avant d'arriver à Xieng-Sen. Ce ne sont plus les fins dessins du pays shan; c'est ce que, en termes de tapisserie, on nomme teintes plates.

Hommes et femmes ont les bras chargés de bracelets faits d'un gros fil de cuivre plusieurs fois enroulé. Les femmes portent autour du cou un de ces mêmes cercles, tourné plus d'une douzaine de fois et s'élargissant sur l'encolure. Sur leur tête est nouée une étoffe sombre, bleuâtre comme le reste, très haut montée en bonnet phrygien, et dont un bout carré, brodé et orné de paillettes, retombe sur le sommet du front. Une draperie étroite forme une jupe très courte, serrée plus ou moins haut sur la poitrine. Leurs bras sont tatoués en gants longs, et des dessins plus ou moins rituels, objets ou caractères, se voient sur la pointe de leurs épaules. Malgré la fraîcheur du soir, très sensible sur

le haut Mékong, les Laotiennes riveraines portent presque toutes l'écharpe entièrement basse, laissant la poitrine et même le ventre à découvert. Les Laotiens ont les cheveux coupés court, comme les Siamois, et hérissés en broussaille comme les Cambodgiens.

Des femmes et des enfants viennent au fleuve chercher l'eau dans les tubes de bambou. Ils ont grand soin de les rincer avant de les emplir, et, pour les emplir, de les soulever afin de laisser échapper l'air. J'ai vu de pauvres fillettes et des femmes, grandes comme nos enfants de onze et douze ans, porter sur leur dos sept de ces tuyaux de bambou, mesurant dix centimètres de diamètre sur soixante-dix de profondeur. Elles les prennent adroitement dans un lien que resserrera le poids des tubes, et elles les maintiennent sur leur front protégé par une lanière.

Un grand feu a été commandé sur la rive, auprès de ma pirogue, avec une garde de nuit. Ce peuple, le plus bavard et le plus noctambule qui soit, jaserait et rirait jusqu'à l'aube, si je n'y mettais bon ordre pour pouvoir reposer en paix sur mes nattes et dans mes couvertures, à la fraîcheur de la nuit.

De grands rochers brisés, déchirés, de couleur gris pâle comme le sable qui les avoisine, bordent le plus souvent le Mékong; et au-dessus, et partout, toujours, la grande forêt qui ne finit pas, éclairée sur l'une des berges par ses arbres en fleurs. Je retrouve les belles fleurs roses du pays shan, retombant souvent en grand voile du sommet des plus hauts arbres jusque dans l'eau du fleuve. On entend sans cesse les grondements des eaux, battant contre les troncs d'arbres accrochés

dans le courant ou contre les îlots de rochers. On croirait à une chute d'eau terrible; mais, quand on arrive, les piroguiers contournent si habilement l'écueil qu'on sent à peine la difficulté. Ailleurs, c'est un véritable entonnoir dans lequel on se lance; et, une fois qu'on est pris par le courant, il faut aller jusqu'au bout, rencontrer plus ou moins le courant contraire, traverser ou tourner comme on peut les plus gros tourbillons, qui se poursuivent en clapotis pendant des kilomètres. De grandes cascades descendent des berges dans un fracas de tonnerre. On ne sort d'un rapide que pour en retrouver un autre; souvent un bruit de tourbillon s'élève à l'improviste au-dessus d'obstacles invisibles. Et ces piroguiers, qui, chaque soir, ont fumé l'opium avant de s'endormir, retrouvent devant l'obstacle une précision, une rapidité de coup d'œil absolument admirables et presque rassurantes, même pour une femme qui se sent peu d'héroïsme en face des périls nautiques. Il faut les voir, ces grands enfants, se jouant et luttant avec le fleuve terrible, et, dès qu'ils ont vaincu, riant comme le gamin heureux du succès de son jeu. On prend confiance avec eux; on s'électrise un peu soi-même dans la lutte.

Les nuits, cependant, m'étaient devenues assez pénibles, depuis qu'à ces bruits énervants de cataracte, je m'étais, un soir, remémoré toutes les histoires de pirogues parties au fil de l'eau. Je m'avisai alors, à l'étonnement et à la gaieté de mes gens, de faire enrouler l'extrémité de la corde d'attache de ma pirogue autour du corps d'un de mes dormeurs couchés sur le sable.

Nous n'en avions pas moins franchi déjà le Keng-Lé, le plus étroit et le plus difficile de tous ces rapides,

dans sa plus mauvaise saison, sans que j'eusse eu seulement le temps de m'en apercevoir. A Ban-Beng, sur la rive gauche, j'étais à moitié route de Luang-Prabang, C'est un important village de cases toutes neuves. Un certain nombre de pirogues y sont en construction; on est en train de les couvrir et de les ceinturer de bambous. Il y a là un campement de chercheurs d'or indigènes qui lavent les sables et recueillent les pépites du Nam-Beng (1). Un peu plus loin, au village de Ban-Pak-Ngoun, sur la rive droite, se trouve l'embouchure du Nam-Ngoun, rivière qui descend d'une légère chaîne de montagnes. L'autre versant de la chaîne donne naissance à la branche la plus orientale du Ménam, la rivière siamoise. On prétend qu'à l'époque des hautes eaux, il suffirait de traîner une barque pendant trois ou quatre kilomètres au-dessus d'un petit dos-d'âne pour passer d'un bassin dans l'autre.

A Kassouane, nous atterrissons au-dessus de grands rochers très sauvages qui barrent le fleuve. Deux baraques et une douzaine de Laotiens y sont installés, me dit-on, pour le commerce du riz. Ils attendent que les Khas leur apportent la moisson, et ils se livrent à la pêche. Ils ont des bœufs, des porcs, des poules; je vais pouvoir, tout au moins, me réapprovisionner de volailles. On comprend d'ailleurs que je ne puis pas acheter un porc ou un bœuf pour en tirer un filet; c'est pourtant ce qu'il faudrait faire si j'en voulais avoir le moindre morceau. Les poulets coûtent six sous la paire, c'est moins cher qu'à Paris, mais ils sont moins gros et moins bons.

(1) Nam signifie rivière.

Le lendemain, nous allions à la dérive, dans un rapide, suivant le courant d'une rive à l'autre, lorsque tout à coup un courant contraire nous saisit; nous sommes pris dans un remous, si nous n'avons pas touché sur une roche, et la pirogue se retourne bout pour bout. Les hommes surpris se regardent alarmés et laissent tomber les avirons; d'un seul geste, je les remets à l'œuvre, nous filons l'arrière à l'avant pendant quelques minutes; les hommes font bientôt force de bras pour virer, et le rapide est franchi.

Un peu au delà, sur la rive siamoise, dans un espace très herbu, paissent des troupeaux de buffles, que je suis fort étonnée de voir dans cette solitude. Ils regardent placidement couler le grand fleuve, sans souci des périls de son cours, assurés peut-être qu'il ne les portera jamais. Plus loin, sur la rive droite encore, près du village de Ban-Houk-Kah, la montagne s'écarte du fleuve, et l'on voit dans un espace découvert défiler sur le sentier une longue caravane de deux cents bœufs chargés. Le village situé le plus au nord dans la grande boucle du Mékong avant Luang-Prabang est Ban-La-Han; il est riant et coquet, en plein soleil, au milieu d'arbres fleuris, fleurs blanches, fleurs jaunes dégringolant en rideaux, beaux arbres roses qui ressemblent à l'arbre de Judée, grands cotonniers aux bouquets d'un pourpre éclatant.

Mais en vain le sixième jour de cette navigation était-il plus paisible, j'avoue que je commençais néanmoins à m'énerver de cette inaction forcée, et de l'obligation de vivre assise ou couchée. Mon boy avait coutume de venir de l'arrière à l'avant de la pirogue pour m'apporter le petit panier de mon frugal déjeuner. Il

marchait sur la ceinture de bambous de l'embarcation et s'accrochait d'une seule main au *rouf*, toiture mobile de la pirogue. Je ne m'étais pas rendu compte de la difficulté du passage et je n'avais pas vu que le *rouf* fléchissait sous ses efforts. Le dernier jour, comme il venait les mains vides, je crus comprendre, à quelques grattements, qu'il éprouvait, à passer, plus de peine qu'à l'ordinaire. Aussitôt, je m'empresse de saisir la main qu'il avançait dans le vide; mais il me fait signe de le lâcher pour lui laisser atteindre un bambou sur l'avant. Au même moment, le *rouf* tout entier dégringole : mon boy plonge, et il allait disparaître dans le Mékong, si je ne l'avais repris vigoureusement par le bras. Les piroguiers m'expliquent que l'eau est en cet endroit très profonde. Je demande à l'indolent petit Malabar s'il sait nager : « Non, » me répondit-il avec cette impassibilité orientale, qui, pour nous, touche à l'engourdissement. « Madame pas tenu, moi noyé ! » Et il n'y pensait déjà plus.

J'avoue que c'est avec un bonheur extrême que j'ai salué la grande paroi blanche et perpendiculaire du rocher de Nam-Hou, en face de la rivière du même nom, à quelques heures de Luang-Prabang. A belle hauteur, sous des rochers déchirés qui semblent lui faire un baldaquin, s'enfonce une grotte bouddhique très vénérée. Un escalier escarpé, coupé de pentes périlleuses, mène au célèbre sanctuaire de Pak-Hou (1), décrit jadis par Francis Garnier. Il est composé d'une seule salle, peu profonde, encombrée de bouddhas et précédée d'une sorte de balustrade creusée dans la

(1) Pak veut dire embouchure.



UNE PAGODE A LUANG-PRABANG

Communiqué par M. Pavie.

pierre. La différence normale des crues est de dix à douze mètres, et, dans la saison des hautes eaux, le Mékong vient baigner l'escalier de la pagode. Le même jour, par un beau clair de lune, j'abordais joyeusement à Luang-Prabang, à quelque six mètres au-dessous des grands escaliers de pierre qui forment, lors de la crue, un débarcadère de haute mine.

C'est vraiment une gracieuse et aimable petite ville, à la fois capitale du royaume de Luang-Prabang et centre administratif du haut Laos. La *ville royale du Prabang* — ainsi nommé d'un bouddha fameux — est entourée d'eau de trois côtés par le Mékong et le Nam-Kane. Cette dernière rivière divise la ville en deux parties très inégales et décrit un curieux détour avant de se jeter dans le grand fleuve. Luang-Prabang est bâti sur un plan régulier et prend l'aspect d'une cité importante lorsqu'on la contemple du Tiomsi, monticule rocheux et verdoyant, dressé presque à pic au-dessus de la ville. Un escalier droit et vertigineux monte d'un seul jet au sommet du Tiomsi, que couronne un *Tât* en ruine. Quelques bonzes gardent la vieille pagode, appelée Wat-Pouhsi (1), qui domine un merveilleux panorama. Deux grandes rues parallèles au fleuve, coupées à angle droit par des rues transversales, tous les pignons orientés symétriquement et entourés de verdure, forment un ensemble très inattendu sur le haut Mékong. Si maintenant, pour varier le paysage, vous vous placez sur la rive droite, au soleil couchant, à travers les bambous, les grands frangipaniers aux

(1) Ouate, Wat, Vat, en laotien, en siamois et en birman, signifie : « pagode. »

belles fleurs blanches, les manguiers, les faux cotonniers encore sans feuillage, mais chargés de fleurs empourprées, la vue de la ville, du Mékong, de l'embouchure du Nam-Kane et du cercle de montagnes qui s'estompent dans le lointain est encore plus pittoresque.

Les berges du Mékong s'élèvent à une quinzaine de mètres; les eaux, très basses, laissent voir de grands îlots de sable; et le fleuve puissant et calme roule ses eaux limoneuses sur plus de 400 mètres de largeur. Tout le pays est joli et verdoyant, le climat tempéré, l'hiver bienfaisant; le thermomètre y descend à 10 et même quelquefois à 2 degrés au-dessus de zéro, pour remonter dans le jour à 16 et 25 degrés. Et quelle jolie promenade, le matin, que la longue rue du bazar de Luang-Prabang, sous son avenue de grands cocotiers! Marchandes et acheteuses, malgré la fraîcheur matinale, vont bravement, le buste découvert ou à peine voilé d'un tissu soyeux, le plus souvent noué à la ceinture au-dessus de l'écharpe qui enveloppe les jambes. Toutes les femmes, bien coiffées, ont un air de fête et portent des fleurs dans les cheveux. Les femmes Khas Mouks se souviennent de l'ancien servage et se tiennent encore tout à l'extrémité de la ligne des marchandes laotiennes. Je constáte généralement chez elles un certain écrasement du cartilage du nez et un assez grand écartement des deux yeux. Il est probable que, de même qu'en Chine, l'écrasement est voulu et ne vient pas tant de la nature que du procédé employé sur l'enfant. J'ai entendu dire qu'il y avait beaucoup à se méfier à cet égard de la nourrice chinoise. Les nourrices laotiennes, au contraire, aplatissent l'oc-

ciput des enfants à l'imitation de leurs bouddhas, l'idéale beauté.

Indolents par nature, ayant peu de besoins, les Laotiens ne pensent qu'à vivre le plus agréablement possible. Luang-Prabang est la ville des fêtes, le centre du plaisir pour les indigènes. Des fleurs partout : hommes et femmes ne se présentent jamais sans offrir un bouquet dans un cornet de feuille de bananier avec deux petites bougies en cire; c'est, pour ainsi dire, la carte de visite du pays.

En ville, on se livre à peine à quelques industries artistiques, telles que la fabrication des bijoux, la ciselure de l'argent, et encore n'y travaille-t-on que pendant quelques heures de la journée. Les femmes tissent la soie, confectionnent les étoffes et vont au marché. Les fortunes sont médiocres et à peu près égales. Pourvu que chacun ait de quoi se loger, se nourrir, se vêtir, donner aux pagodes, on est content. Le reste serait du superflu; les Laotiens préfèrent s'en passer plutôt que de renoncer à leur repos, à leur douce tranquillité; aussi n'y a-t-il guère dans ce pays de métiers proprement dits, mais l'aide mutuelle se pratique aisément. S'il s'agit de bâtir une maison, on se procure, on achète petit à petit les matériaux nécessaires, et, lorsque tout est prêt, on convoque les voisins. Tout le monde se met à l'œuvre; en un jour la maison est faite, et le soir il y a grand festin auquel tous les ouvriers prennent part. C'est encore une fête.

La religion est le bouddhisme, à peu près comme au Siam et en Birmanie; mais tout le monde n'est pas obligé au Laos d'avoir été bonze durant une période quelconque de sa vie. Il ne s'ensuit pas que les vœux

soient éternels, et le bonze qui ne se sent pas la vocation peut être relevé de ses vœux par son supérieur sur la demande de ses parents. La dévotion du peuple ne consiste guère qu'à se rendre aux pagodes aux jours de fête, à leur faire beaucoup de présents et à nourrir les bonzes, qui représentent, dit-on, le dixième de la population.

Les pagodes sont très nombreuses; celle de Wat-Maï a le grand honneur de renfermer le *Prabang* (1), le bouddha debout, qu'on nomme le *Bouddha des lavages d'or*, parce qu'il serait fait avec l'or du pays, auquel on n'aurait ajouté qu'un faible alliage d'argent. Cette statue renferme, prétend-on, des pierres précieuses, et en particulier une petite statue, pierre précieuse également, qui, lors de la fonte, aurait été se placer d'elle-même dans le *Prabang*. Le dieu est représenté les mains ouvertes, pour signifier le bon accueil qu'il fait à ses visiteurs. Une autre pagode, Wat Visoun, est en forme de bateau, de cette forme évasée que les Orientaux donnent aux cercueils. Les bois qui composent les murailles sont sculptés avec une finesse, une délicatesse extrême. Dans une troisième pagode, Wat-Sieng-Tung, si je ne me trompe, je constate, sur la fresque du portail, d'un dessin absolument chinois, deux chapeaux gibus et deux casquettes à grandes visières. Quelques-uns y voient un souvenir du passage de la mission Doudart de Lagrée et Francis Garnier.

Les Laotiens croient aux *pî*, c'est-à-dire aux esprits bons ou mauvais; mais il n'y a que les mauvais esprits

(1) *Pra* signifie Bouddha, *bang* veut dire debout.

pour lesquels il y ait lieu de s'agiter. Ils semblent rendre quelque culte aux forces de la nature. Ils honorent la lune, et pendant les éclipses des salves retentissent. Au temps de la pleine lune, les filles de Luang-Prabang s'en vont, chaque soir, le buste presque toujours découvert, en longues théories ou par groupes,



EMBOUCHURE DU NAM-KANE A LUANG-PRABANG

Communiqué par M. PAVIE.

et les bras enlacés, chanter à l'astre nocturne leurs plus tendres aspirations : histoires d'amour ou invocations improvisées. Princesses et filles du peuple se mêlent ensemble, et, quand deux troupes se rencontrent, on échange de joyeux propos. Chaque couplet finit toujours en un cri modulé, prolongé, qui, dans les chaudes nuits, se continue jusqu'à deux et trois heures du matin, et reste comme la caractéristique des chants des filles laotiennes.

Ces jolies filles de Luang-Prabang vivent sans mérite

et sans défaut, doux et charmants animaux, faciles et joyeux comme ce peuple indolent et bien portant, qui n'a de réelle énergie que pour rire, chanter et s'amuser. Un peuple de vrais païens, dont la jouissance et le plaisir sont les dieux! Jeunes gens et jeunes filles n'aiment rien tant que plaisanter, chanter et parler d'amour. Ce sont, comme on l'a dit, des cours d'amour perpétuelles. Leurs poèmes improvisés relèvent du naturalisme : quelques refrains seraient d'une crudité à ne se répéter qu'en latin ou en laotien. Je ne parle ni l'un ni l'autre.

Tous les garçons de Luang-Prabang font leur *poubao* (les beaux galants) : ils apportent des fleurs aux jeunes filles, aux *pousao;* ils leur font de la musique, leur récitent des vers, jouent aux cartes avec elles, ou, par groupes, filles et garçons réunis jouent aux petits jeux. Jadis une loi dispensait les jeunes Laotiens du service militaire et de l'impôt, parce qu'ils se devaient avant tout aux jeunes filles! L'article est aboli, mais il révèle l'état d'esprit du peuple. Je les voyais, le soir, dans les pagodes, ou bien encore chez un mandarin, un *pya*, qui relevait de maladie, sauvé, disait-il, par l'intercession des bonzes. Un grand baraquement était construit sur le bord du Nam-Kane, en face de son grand pont, qui fléchit sous le pied. Sur une estrade très élevée, on a dressé une sorte d'autel rempli de bouddhas, avec une chaire pour la lecture, et deux bonzes, en gardes d'honneur, s'y tiennent constamment couchés, tandis que, sur une autre estrade plus basse, une centaine de bonzes réunis psalmodient et récitent des prières. A côté, sur une estrade semblable, toute une ligne de jolies filles sont assises sur leurs talons,

le dos appuyé au mur : elles feignent d'éplucher et de préparer diverses graines et friandises pour le repas des bonzes. Sûrement, les vieilles femmes seront encore obligées, le lendemain, de se lever à trois heures du



TROIS LAOTIENNES DE LUANG-PRABANG

Communiqué par M. Paul MACEY.

matin; car ce sont les femmes qui doivent préparer les aliments des prêtres, tenus de prendre avant midi leurs deux repas de la journée.

Un orchestre, tout auprès des *pousao*, fait entendre ses mélodies profanes sans souci des bonzes; et voici que bientôt s'avance la phalange des *poubao*. Ils montent les degrés de la terrasse, l'écharpe rejetée sur la tête;

chaque amoureux vient s'asseoir en face de celle qu'il a remarquée, le visage voilé, pour l'intriguer peut-être ou pour lui conter et chanter plus librement ses improvisations. L'un joue de la guitare ou bien du *kenh*, l'orgue laotien à longs et légers tuyaux de bambou; l'autre joue de la flûte; cet autre encore frappe du tam-tam. Jusqu'à deux heures du matin, ce peuple, noctambule et paresseux, se livre ainsi au flirt. De même, sur la terrasse de sa maison, la *pousao* va, la soirée entière, causer à l'écart avec son *poubao*. S'il en arrive mal et que la fille se plaigne, le garçon doit l'épouser ou payer quinze roupies. Si la faute a des conséquences, il payera trente roupies. Le *poubao* ne se défend pas; il avoue toujours qu'il lui avait promis le mariage et qu'il pensait qu'elle ne se plaindrait pas. Toutes les offenses aux femmes sont taxées; chaque baiser est coté selon son importance. L'adultère est très rare, et passible d'une très forte amende, — deux cents roupies, je crois, — dont moitié pour le mari et moitié pour les juges. A la troisième plainte le mari est lui-même puni d'amende et de bastonnade, « comme réputé complaisant et cherchant à tirer profit de l'inconduite de sa femme. »

Les disputes sont inconnues dans ce joyeux pays; le Laotien est doux comme un enfant. Et cependant, quand j'y suis arrivée, tout Luang-Prabang venait d'être bouleversé par un de ces événements qui pourraient bien marquer la fin des temps : deux femmes s'étaient disputées au marché! peut-être prises au chignon! Et le roi avait été obligé de promulguer un édit qui fut affiché au bazar! Dans des pays plus civilisés, j'entends dire que des hommes, des mandarins élus

même, se malmènent assez bruyamment, et nul ne s'en émeut plus.

II

LES LAOTIENS ET L'ADMINISTRATION FRANÇAISE

Les conditions sanitaires du haut Laos sont favorables aux Européens, et je n'y rencontre pas les pâleurs et les embonpoints qui caractérisent si souvent l'anémie dans nos colonies et qui résultent la plupart du temps du manque d'exercice. Je ne voudrais pas citer trop souvent les colonies anglaises, sous prétexte que je les ai parcourues avant les nôtres; mais elles sont un terme de comparaison auquel il peut être bon de se reporter. Les Anglais, avec leur amour et leur habitude de tous les sports, se maintiennent aux Indes dans de meilleures conditions hygiéniques que nous. Les fonctionnaires, payés plus que les nôtres, mais obligés de faire les frais de leurs voyages pour aller en congé, en sont plus économes; ils font de plus longs séjours dans la colonie et y résistent plus aisément. D'autre part, en Birmanie comme aux Indes, le gouvernement les tient en haleine par des déplacements continuels. Ils doivent, pendant des six et huit mois par an, parcourir les districts et bien souvent vivre sous la tente.

Ce système n'est pas moins utile à la bonne conduite de l'administration qu'à la bonne santé des administrateurs. Quoiqu'en nombre restreint, les fonctionnaires

anglais ont le pays bien en main; sachant les langues et maintenus longtemps dans les mêmes postes, ils sont plus en contact avec les indigènes que ne sauraient l'être nos innombrables fonctionnaires de tout ordre, résidant à poste fixe, tenus en lisière, et changeant sans cesse, qui, selon un mot connu, sont comme de la poussière de fonctionnaires.

Je dois reconnaître que l'inconvénient est moins apparent dans le haut Laos que dans le reste de notre colonie. J'ai pourtant compté environ quatorze fonctionnaires à Luang-Prabang; mais c'est un point de centralisation, et nous portons au loin toutes les subdivisions de notre administration.

Dans le reste de la région, les commissariats sont à des dix jours, vingt jours et plus de la résidence du commandant supérieur (1). Les territoires qui en relèvent sont considérables et exigeraient du commissaire une activité continuelle, dans une contrée où tout est à faire et où le résultat dépend uniquement de la valeur de ce fonctionnaire.

Ces commissariats sont au nombre de cinq :

1° *Vien-Tian*, dont j'aurai l'occasion de parler en cours de route.

2° Le *Tran-Ninh*, véritable *sanatorium*, sur un vaste plateau, à 1,600 et 1,800 mètres d'altitude.

L'élevage y a été très florissant. Chevaux, buffles et bœufs, très recherchés pour leur force et leur grosseur, s'y comptaient par milliers lorsque les Siamois les ont capturés avec une partie des habitants. Vainement ces

(1) Le commissariat de Muong-Hou est à quarante jours de Luang-Prabang.

Laotiens réclament à Bangkok leur retour au pays d'origine et la restitution du bétail enlevé. Des bases d'évaluation avaient été établies en 1889 par le résident de Vinh, et nous sommes impuissants à obtenir satisfaction du roi de Siam, malgré le texte formel du traité de 1893. Puisque nous sommes les «protecteurs» de ces populations, pourquoi ne pas exercer nos droits et remplir nos devoirs? Le port de Vinh est à peu de distance de cette riche contrée, qui est favorable à l'agriculture comme à l'élevage. Le fer y est réputé le meilleur de la contrée et des mines d'or y sont exploitées.

3° Les *Hua-Panh* sont placés entre le Luang-Prabang et Hanoï et pourraient relier ces deux villes par une route terrestre.

4° *Vien-Poukha* (1), à dix jours au nord de Xieng-Kong, comprend les territoires de Xieng-Kong, Xieng-Sen et Muong-Sing. La restitution de Muong-Sing fut faite le 10 mai 1896 par mon hôte de Xieng-Tong, M. Stirling, délégué du gouvernement britannique, aux mains de M. Vacle, commandant supérieur du haut Laos, délégué du gouvernement français, mon hôte de Luang-Prabang et l'un de nos plus habiles fonctionnaires, si j'en juge par l'œuvre qu'il a accomplie en trois années. Muong-Sing, sur la frontière des Sip-Song-Pana, la plaine aux rizières fertiles, aux innombrables troupeaux, est traversé par de nombreuses caravanes venant de Chine et du pays des Sip-Song-Pana, pour se rendre en Birmanie et à Xieng-Kong. C'est la région des mines de saphir. Il s'y fait un

(1) *Vien* signifie fort, forteresse.

grand commerce de cire, et le thé, spécialement préparé et mis en saumure, est envoyé en Birmanie pour y être chiqué (1).

Le successeur de M. Mazeran au commandement du *La Grandière* doit continuer à faire monter notre canonnière de Xieng-Lap dans la direction de Xieng-Hong, l'objectif des Anglais sur la route de Se-Mao, — et cette manœuvre, si j'en crois les inquiétudes de nos voisins, doit grandement servir notre influence dans ce pays.

5° Le cinquième commissariat est le *Muong-Hou*, sur le haut Nam-Hou, à la frontière du haut Tonkin et de la Chine. Ce territoire nous a été cédé en 1895.

Les richesses forestières du Laos sont nombreuses et offrent de grandes variétés. Grâce à sa valeur marchande, aussi bien pour les besoins de la marine que pour la menuiserie et l'ébénisterie, le *teck* est le bois le plus précieux, et il a le grand avantage de s'accommoder des moyens de transport actuels.

L'immense débit de bois de teck fait à Bangkok a considérablement appauvri les forêts du Ménam, et c'est maintenant sur la rive droite du Mékong qu'on trouve la plus grande quantité de ces bois précieux. Près de Xieng-Kong et de Pak-Laï, il y a de belles forêts, et il est à remarquer que si les grandes futaies de teck que je traversais entre Xieng-Tong et Xieng-Sen, de même que les nombreuses forêts de la rive droite, sont situées en dehors de notre territoire, leurs produits n'ont pourtant pas d'autre issue que le Mé-

(1) En cet état, il se nomme *mièng* et se mâche comme le bétel dans les Etats Shans et dans le haut Laos.

kong. Réunis en trains ou abandonnés au fil de l'eau, ces tecks ne peuvent relever que de nos marchés de Phnom-Penh et de Saïgon. Sur le territoire de Luang-Prabang et de Xieng-Kong le nombre des pieds de tecks ayant atteint un développement suffisant et bons à abattre est évalué à 25 ou 30,000, représentant un volume de bois industriel de 150,000 à 180,000 mètres cubes. Il faut 60 à 80 ans pour qu'un teck soit adulte, et on affirme que le nombre des arbres de la précieuse essence qui, d'année en année, seront bons à abattre est de plus du double du chiffre que nous venons d'énoncer. Cependant le bois nécessaire à notre marine de guerre, qu'on peut évaluer à 500 ou 600 tonnes, a encore été acheté cette année à Bangkok par deux officiers envoyés à cet effet au Siam.

Outre le riz qui se cultive dans tout le haut Laos, on y trouve surtout le benjoin, la gomme laque et la cardamone, dont la vente est toujours assurée à Bangkok, et qui forment la plus grosse part du stock des importations. Il se fait encore un important commerce d'opium, de défenses d'éléphant, et aussi de cornes de rhinocéros et de cornes molles de cerf, très employées les unes et les autres dans la pharmacie chinoise et qui se vendent fort cher. L'élevage et l'agriculture pourraient y être exercés par les colons français avec les meilleures chances de succès.

Je suis toujours étonnée du peu de foi que nous avons en nos colonies. En France, nous ne nous y intéressons que par une initiation lente, et en Indo-Chine, la situation n'est pas meilleure : la Cochinchine dédaigne l'Annam, l'Annam méprise le Laos et ainsi de suite. Chacun vante les ressources de la région qu'il pratique

et met en question celles de la région voisine qu'il ne connaît pas, et dont il nie les qualités. Cependant ce haut Laos renferme des richesses considérables. Tout le territoire de Luang-Prabang compris entre le Nam-Hou et le Mékong abonde en terrains aurifères. Des filons ont été reconnus; j'ai vu des pépites pesant 140 grammes et même 225 grammes en or «crespelé», c'est-à-dire non roulé, apportées par les différents cours d'eau et les pluies qui entraînent les sables. Il n'est point rare, d'ailleurs, d'apercevoir, suspendues au cou des enfants du pays, des pépites variant du volume d'une noisette à celui d'une noix. Les alluvions sont chaque année lavées et relavées par les indigènes. Près de l'embouchure du Nam-Beng j'avais été tout étonnée de trouver une agglomération considérable de cases neuves, de gens occupés à des lavages sur le bord du Mékong. Dans les gisements de Nam-Beng, la nature de l'or «crespelé», comme spongieux, les parcelles de quartz adhérantes, le peu de longueur des vallées où se trouvent les alluvions aurifères et le voisinage des massifs émissaires sont des indications précises de la présence probable, à petite distance, de filons à fleur de terre.

La puissance des alluvions aurifères est approximativement estimée être de sept millions et demi à huit millions de mètres cubes. Ces gisements sont voisins du Mékong, sur lequel on navigue toute l'année en pirogues et en radeaux d'un tonnage de 1 à 3 tonnes.

La région est habitée par une population sédentaire pouvant fournir plus de mille travailleurs habitués dès l'enfance au travail des alluvions aurifères.

M. Paul Macey, un des commissaires les plus actifs et les plus expérimentés du haut Laos, qui, depuis

longtemps, s'est occupé de prospections, conseille volontiers de se borner, au début d'une première exploitation, à effectuer le traitement des alluvions aurifères par lavage, amalgamation et cyanuration. En procédant de la sorte le capital engagé serait minime et largement rémunéré. Les profits ainsi faits permettraient d'étudier l'allure des gîtes filoniens et d'en préparer l'exploitation ultérieure à l'aide d'un matériel approprié et plus coûteux. Les capitalistes pourraient donc, me dit-on, n'engager leurs capitaux que progressivement, sans aléa, et avec l'espoir fondé de profits certains, presque immédiats. Une administration prévoyante pourrait employer ces profits, partie à un service d'intérêts du capital engagé, et partie à la constitution d'une réserve devant concourir à l'augmentation du capital initial, jusqu'au chiffre jugé nécessaire pour entreprendre ultérieurement l'exploitation des gîtes filoniens en place (1).

Par malheur l'épargne française, très friande de mines d'or, croira peut-être difficilement à celles qui sont en pays français, et qui seraient capables de contribuer à la prospérité de l'une de nos colonies. Une société étrangère nous conviant au Klondike ou au Transvaal obtiendrait certainement plus de crédit. On ne s'effraierait ni de la température glaciale de l'un ni du manque d'eau de l'autre. Au Laos, l'eau est partout, la température supportable en toute saison et les vivres abondants : poulets, porcs, bœufs, poissons, légumes. La seule infériorité du haut Laos résulte de son éloignement de la mer, de la navigation difficile

(1) Voir note à l'appendice.

de ses cours d'eau et de sa population trop clairsemée.

Un service de bateaux à vapeur, aussi régulier que possible, étant données les immenses difficultés de l'entreprise, est établi maintenant depuis trois ans entre Saïgon et Vien-Tian. Plusieurs bateaux circulent dans les grands *biefs*, reliés par des embarcations indigènes sur les points où nos bateaux ne peuvent passer. De grands travaux de dérochement et de balisage s'imposent encore et sont sans cesse demandés par la Compagnie Fluviale de Cochinchine.

J'ai entendu avec bonheur, depuis mon retour, assurer qu'après trois mois de trafic incessant pendant la saison des hautes eaux, hélas ! trop courte, les vapeurs n'avaient pu, dès la première année, répondre à toutes les demandes des chargeurs. C'est donc un nouveau courant qui s'établit et se dirige vers notre colonie de Cochinchine. Il appartient à nos industriels de savoir en profiter et de ne pas continuer à forcer les Laotiens à aller se fournir à Bangkok d'articles anglais et allemands, que notre commerce pourrait leur procurer aussi avantageusement. Je ne puis oublier que deux mois auparavant, en haute Birmanie, où la population est non moins clairsemée qu'au Laos, j'avais trouvé à 1,250 kilomètres de la mer (1) une ligne de chemin de fer doublant un fleuve, navigable en toute saison, sur 1,600 kilomètres.

Que demain une société se crée au haut Laos pour exploiter les mines d'or ou les mines de saphir, plus septentrionales, la population arrivera nombreuse, et, avec elle, toutes sortes d'industries se créeront autour

(1) A Myitkila.

de ces mines. L'agriculture et l'élevage, trouvant à vendre leurs produits, prendront un nouveau développement. Les voies de communication s'imposeront d'elles-mêmes. Et ce haut Laos qui ne nous a pas coûté une seule colonne pour le conquérir, puisque à eux seuls M. Vacle et ses trois collaborateurs en ont paisiblement pris possession, deviendra une colonie florissante, si l'on a recours à des mesures administratives assez libérales, et si l'on sait ne pas reculer devant les sacrifices nécessaires au début de semblables entreprises. J'ai entendu les gens les mieux renseignés et les plus autorisés m'affirmer, avec une foi absolue, le succès de ces mines le jour où l'on voudra bien s'en occuper, et m'assurer qu'en peu d'années le pays couvrirait ses dépenses.

Il semble que ce résultat, le seul que nous ayons à poursuivre, soit malheureusement retardé comme à plaisir par une innovation fiscale antiéconomique. En effet, le 30 juin 1897, dès le début du trafic développé par le service des Messageries Fluviales, on s'est empressé de frapper de droits de sortie tous les produits naturels d'exploitation immédiate du bas Laos : le riz, la cardamone, la gomme laque, le benjoin, l'ivoire, la cire, les pirogues, les ossements, cornes et dépouilles d'animaux (bœufs, buffles, tigres, cerfs). Les recettes prévues de ce chef au budjet du bas Laos pour 1898 ne dépassent pas 15,000 francs, une misère. La même mesure est maintenant étendue, depuis le mois de juillet de la même année, au haut Laos. Or une douane intérieure dans un pays neuf, dans un pays qui pouvait entrevoir la possibilité de s'enrichir avec les produits de son sol, c'est folie et contradiction. Pourquoi ouvrir

sur le Mékong une voie de communication, si c'est pour la fermer par des tarifs? La conséquence est fatale : le mouvement qui s'était créé par l'organisation du service régulier des Messageries Fluviales et le courant économique orienté sur Saïgon seront arrêtés en partie par la création de cette barrière intérieure à la sortie du Laos, et surtout parce que nos marchés ne sont pas approvisionnés en marchandises nécessaires aux populations du Laos, ou que ces marchandises y sont, à cause des droits de douane, à des prix trop élevés.

On comprendrait, à la rigueur, l'établissement de droits sur les marchandises exportées dans les territoires étrangers voisins : Chine, Siam, Birmanie. Mais la mesure concerne aussi bien la Cochinchine, le Tonkin, l'Annam et le Cambodge, c'est-à-dire tous les débouchés vers la mer qui sont encore le territoire français. Et, tandis que les Anglais multiplient lees ports francs et ouvrent toutes les portes au commerce, nous introduisons en Indo-Chine des octrois qui sont nos murailles de Chine. C'est entraver de gaieté de cœur l'essor commercial qu'allait prendre le Laos. Les habitants de la rive droite, que nous avions réussi à faire revenir sur la rive gauche française, repasseront sur la rive droite pour s'affranchir de ces mesures aussi onéreuses que vexatoires, car, indépendamment de ces charges nouvelles, le Laotien paye en territoire français un impôt de capitation de deux à trois piastres. Lorsqu'il voyage, il doit payer son permis de circulation pour lui et pour son personnel, pour ses coolies et pour sa marchandise. Il paye même un permis de chasse! Il faut se hâter de revenir sur toutes ces malencontreuses mesures, ou bien il faut renoncer à tirer du

Laos le parti que ses incontestables richesses nous permettent d'espérer en tirer.

Le royaume de Luang-Prabang n'est qu'une partie du haut Laos, mais ce n'en est pas la moins intéressante.

Lorsque M. Vacle est arrivé, en 1894, il n'a trouvé aucune organisation administrative. Il fallait, tout en respectant le plus possible les coutumes des habitants, et sans froisser les susceptibilités du roi, des mandarins et des bonzes, prendre les mesures utiles aux intérêts du pays et du peuple. Après trois années d'occupation, quatre réformes capitales étaient déjà accomplies sans secousse, sans froissement.

La première a été l'émancipation des Khas, ce bon petit peuple travailleur, corvéable à merci, qui était livré aux mandarins laotiens, et devait leur fournir toutes les ressources nécessaires à l'existence. C'est là une mesure de premier ordre, si l'on considère que ces primitifs, généralement traités de sauvages, représentent les races d'avenir du Laos, et que nous commençons à nous appuyer sérieusement sur elles. Au début de l'occupation, ils fuyaient notre approche; aujourd'hui, ils sont les premiers à apporter leurs protestations et leurs réclamations au *Po-Mè*, c'est le nom qu'ils donnent au commandant supérieur et qui signifie « père et mère (1) ». Pour les familiariser avec nous et les initier à nos procédés de culture, on choisit dans les villages, à l'occasion de la corvée à faire, qui est pour tous de vingt jours par an, des hommes qu'on renvoie,

(1) On sait que les Chinois donnent le même nom à leurs mandarins : *fou-mou*.

leur service accompli, avec des graines pour récompense. Le chef de village en est informé et a l'obligation de veiller à ce que les graines soient semées et à ce que ces hommes apprennent aux autres la manière de les cultiver.

La seconde réforme a été la libération des esclaves. Ces mots, beaucoup trop gros, disent improprement la chose, car les esclaves étaient, pour parler exactement, les clients de leurs patrons. Ils faisaient partie de la famille, mangeaient avec elle, et profitaient quelquefois des bénéfices qu'elle leur assurait. Pour garantir l'exécution de cette mesure dans les conditions les moins défavorables pour les uns et les autres, les esclaves pour dettes — si nombreux dans ce pays, où l'on se vend et où l'on donne ses enfants en payement — se sont vu diminuer leur dette de quatre ticaux, environ 6 fr. 40 par mois. Cette décision, d'après le calcul établi avec le roi, doit aboutir à la suppression totale de l'esclavage en deux ans et demi.

La troisième réforme a eu pour objet de rendre tout le monde égal devant la justice. Certaines castes privilégiées échappaient à la juridiction du tribunal ordinaire, et ne relevaient que du roi et de quelques grands fonctionnaires. Cela n'existe plus.

Par la quatrième réforme, l'impôt, qui n'atteignait autrefois que le peuple, a été généralisé et unifié. Tout le monde, aujourd'hui, fonctionnaires, princes et mandarins, est soumis à une taxe, une capitation, de deux piastres par an, soit environ de 5 francs à 5 fr. 50.

Des impôts perçus sur le territoire du roi de Luang-Prabang, soit sur la rive gauche, soit sur la rive droite, car son royaume s'étend à la fois sur l'une et l'autre

rive, le gouvernement français touche une moitié, et le trésor royal encaisse l'autre moitié. Un agent français, pour notre compte, et un agent indigène, pour le compte du roi, assurent le service des finances. Le budget du royaume est établi à Luang-Prabang par un accord entre le roi et le commandant supérieur, et il est approuvé par le gouverneur général. Les recettes proviennent des impôts, des amendes et des frais de justice, des mines et des régies de l'opium et de l'alcool. Les dépenses comprennent la liste civile du roi, du second roi, du frère du roi, le traitement donné aux fonctionnaires en échange des villages khas qui leur ont été retirés, la moitié des frais de construction de l'école et de l'hôpital français de Luang-Prabang, qui servent pour tout le haut Laos; certaines dépenses prévues de travaux publics, un jardin d'essais nouvellement créé par M. Vacle, et enfin toutes les dépenses indigènes afférentes au royaume de Luang-Prabang.

Autrefois, quand le Luang-Prabang était tributaire du Siam et lui devait « les fleurs d'or et d'argent », le Siam envoyait le feu qui devait brûler les rois. Aussi, aux fêtes luxueuses qui avaient lieu, un an avant mon arrivée, pour les funérailles du vieux roi (1), le commandant supérieur dut-il présenter en grande pompe le « feu de France ». Une longue pièce d'étoffe, tendue du char funéraire au sommet de la pagode, symbolisait la voie qui devait mener au ciel le roi défunt. Vingt grands plateaux furent solennellement présentés au cours de la cérémonie; chacun d'eux portait deux cent cinquante fruits; dans chacun de ces fruits était ren-

(1) Ounkam.

fermée une pièce d'une roupie ou d'un tical, et ces cinq mille fruits furent jetés au peuple. Les fêtes durèrent huit jours, avec luttes de boxe, combats à l'épée et à la canne, et feux d'artifice tous les soirs. Le nouveau roi devait, matin et soir, se rendre à la pagode dans le plus solennel apparat.

Le roi actuel, Sa Majesté Zaccharine, a succédé à son père en 1896 et a été couronné par le commandant supérieur le 14 juillet de cette même année. Il est pour nous l'allié et l'auxiliaire le plus précieux que nous puissions rencontrer. Si nous avons des craintes à concevoir dans ce pays, elles ne peuvent naître que du fait des Siamois, résolus à nous créer beaucoup de difficultés sur le Mékong. D'ailleurs, notre attitude passive à Bangkok et notre peur des complications leur ont permis, depuis longtemps, d'envahir sur la rive droite du fleuve la bande neutre de 25 kilomètres stipulée par la convention de 1893, et cela pourra, plus encore, compromettre l'avenir de l'Indo-Chine. Il suffirait, ce qu'à Dieu ne plaise! qu'une nation ennemie voulût étendre la main pour s'emparer du merveilleux grenier d'abondance qui s'appelle Bangkok et le Siam.

Le second roi est délégué à l'administration du territoire de la rive droite. Dans cette dualité royale, le premier roi représente la sagesse, la raison : esprit très ouvert et très pondéré, il est le régulateur de la situation. Le second roi représente l'initiative et l'action : nature plus ardente, il aime le progrès, mais son autorité est plus rude; très intelligent, prompt à s'enthousiasmer pour une idée, il est énergique dans l'exécution.

Bref, ces deux princes, par la diversité de leurs qualités, se complètent admirablement l'un l'autre.

Le *Sénam* est le conseil royal composé héréditairement des membres de certaines familles. Le roi peut créer de nouveaux membres du Sénam, mais il ne peut jamais les révoquer. Jusqu'à l'occupation française, le Sénam intervenait au nom du roi. C'était une sorte de Chambre des pairs très puissante, investie du droit de remontrance. Les actes du gouvernement portaient : « Le Sénam et le Roi ; » cet ordre est à remarquer. Maintenant le roi donne seul la signature. Il y a tout un cérémonial pour porter au Sénam un message du roi. C'est un page, un *mahat-lek*, qui doit le remettre, et pendant qu'il parle au nom du roi il se tient debout devant les mandarins. Son message accompli, il se prosterne et reste à terre devant ses supérieurs.

Le lendemain de mon arrivée à Luang-Prabang, je suis allée avec le commandant supérieur faire visite à Sa Majesté Zaccharine, qui a la plus sérieuse physionomie de souverain d'Orient qu'il m'ait été donné de voir. A la porte du palais royal, les petits miliciens en ligne ont sonné le clairon, le cher clairon français que j'avais retrouvé à Xieng-Kong, avec les miliciens, tous Khas-Kouang, organisés par le commandant supérieur pour la garde du royaume. Tandis que nous montions à la terrasse du palais, le roi est venu au-devant de nous d'un air affable. Il est plein de dignité et de simplicité, son expression de physionomie est tout européenne. Toutes ses questions portent. C'est un homme qui raisonne et qui comprend. Il a une courtoisie raffinée, une bonté et une aménité charmantes, un tact parfait.

Il nous reçut dans une grande salle aux colonnes de bois de teck formant véranda, d'un aspect assez simple, mais ayant bon air. Comme je lui faisais compliment de sa ville de Luang-Prabang, il en reporta tout l'honneur à M. Vacle, avec une nuance sincèrement reconnaissante et une sérieuse affection. Le départ prochain du commandant supérieur le jetait dans une grande inquiétude pour l'avenir; et je sais qu'au jour de l'an 1898 il lui a envoyé en France une dépêche télégraphique avec ses souhaits de bon retour.

Tout le monde se tient prosterné sur le passage du roi et en sa présence. Autrefois, c'était bien plus encore, on se traînait sur les genoux et les bras pour s'approcher de lui, car personne ne devait jamais se trouver au-dessus de Sa Majesté; or, à moins d'être en grande cérémonie sur son trône, Sa Majesté se tenait ordinairement assise à terre sur des coussins.

Maintenant Zaccharine nous offre le thé autour d'une table à l'européenne. Sa Majesté me fait demander ma photographie. Elle y inscrira la date de ma visite, dit-elle gracieusement, pour me voir encore alors que je serai partie, et pour la conserver dans les archives du royaume, comme marque du passage de la première Européenne venue seule dans ses Etats. Elle ajoute aimablement qu'elle tiendra à me rendre cette première visite.

Sur ma demande de voir la reine, le roi s'est empressé avec un geste aimable de nous mener chez elle, et de nous conduire lui-même dans le grand hall de son appartement. Les cheveux coupés en brosse, il marche d'une allure très masculine, peu commune en Orient; bref, il a une belle attitude. Il se drape dans

son joli *sampot* (écharpe pantalonnante comme au Siam) en soie bronze clair à petits dessins brodés. Ses grands bas de soie rouge cardinal remontent jusqu'aux plis du *sampot*. Il porte une petite veste sombre, fermée par devant avec quelques ornements d'or et la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur.

La reine nous attendait en grande toilette : écharpe drapée en jupe, tissu de soie rouge et or; veste très ornée; innombrables bijoux, énormes anneaux crevant le lobe de l'oreille; doigts encombrés de bagues. Elle est parfaitement laide d'ailleurs, et sa physionomie est peu intelligente. Comme je fais compliment d'une certaine écharpe de la reine, le roi nous déclare que c'est la façon de porter l'écharpe pour recevoir « un grand personnage ». Très flattée en vérité! C'est le protocole de l'écharpe. Le thé est présenté par deux jeunes et jolies servantes en charmant costume, les épaules nues, et l'écharpe très bas, conformément sans doute au protocole qui convient à leur rang, et qui ne manque pas de charme. La conversation a toujours pour sujet mon voyage, la vaillance des femmes de France et les embarras de la meilleure route à prendre pour le départ. J'entends dire communément qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que les Français soient si braves si leurs femmes sont aussi courageuses.

De l'appartement de la reine, nous allons encore, toujours menés par le roi, chez la reine mère. C'est une grande femme de soixante-dix ans, en deuil du vieux roi. Pour marquer ce deuil, elle est vêtue d'une grande draperie de cotonnade blanche brodée de soie de même nuance. Elle a les cheveux rasés et porte l'écharpe blanche dans le négligé obligatoire. Elle nous attend

sur la galerie, dans une pose absolument hiératique et une attitude superbe de style. Elle a dû être remarquablement belle; mais ses cheveux ras et son costume lui donnent l'aspect d'un vieux bonze. D'un entrain et d'une vivacité tout à fait amusante, elle a de l'esprit, de la drôlerie. Elle dit volontiers ce qui lui passe par la tête et représente assez bien, par les vivacités de ses reparties, une de nos vieilles duchesses de comédie égarée dans le haut Laos. Cependant sa beauté de jadis et son esprit n'avaient pas empêché le vieux roi, dont elle porte le deuil, d'être très éclectique. Il était regardé comme le père de son peuple au sens propre du mot. Il ne craignait jamais de se mésallier, et ses faveurs s'étendaient volontiers à ses jolies sujettes, même en dehors du palais.

La reine mère n'est que la belle-mère de Zaccharine. Elle l'a élevé, et il la traite comme sa mère. Ce peuple doux est très respectueux envers les parents : j'observais avec plaisir de quelle manière touchante Zaccharine aidait à prendre sa tasse de thé la vieille reine, dont la goutte déformait les longues mains. Elle nous conte comment, étant allée dans sa jeunesse à Bangkok, elle avait fait frémir toute la cour de Siam avec son laisser aller de conversation laotienne qui appelle un chat un chat et ne se plaît à deviser que de choses d'amour ; comment son père possédait huit cents femmes, comment il les recevait toutes chaque matin avec ses nombreux enfants, ce qui m'empêcha de voir une sinécure dans le métier royal; comment enfin, dans cette énorme famille, il n'y avait pas la moindre querelle. Le plus admirable, c'est qu'elle rapportait ce dernier trait comme le plus naturel du monde.

Chaque semaine le roi sort de son palais pour aller à la campagne, soit par eau, soit à cheval. Quand il se rend, pour affaires, chez le commandant supérieur, il y vient à cheval ou en voiture, avec une très petite escorte et sans apparat, tout comme un Occidental. Mais dans le grand cérémonial et à la grande fête du douzième mois, qui est leur jour de l'an, il est porté sur un trône, la couronne d'or sur la tête, entre deux lignes de ses pages, les *mahat-leck*, agenouillés sur son passage et présentant la garde de leurs sabres en faisant le salut.

De même, — et j'ai été autorisée à en prendre un instantané, — dans les grandes audiences, il est entouré de ses mandarins; et les *mahat-leck* forment devant le trône deux longues lignes concentriques, le sabre abaissé.

Le commandant supérieur, fonctionnaire purement civil, est très aimé de toute la population, et il a su trouver de l'appui et des aides dans toutes les classes de la société. Les bonzes eux-mêmes lui ont été d'un grand secours, et surtout le plus influent d'entre eux, le vieux *satouk* de la pagode de Wat-Maï (*satouk*, dans ce cas, veut dire archimandrite). Adepte fervent de nos idées, le chef de la pagode de Wat-Maï a été l'auxiliaire le plus précieux de M. Pavie et de M. Vacle. Il se préoccupa surtout de faire pénétrer dans l'âme des Laotiens l'amour des Français. Il saisit aisément l'utilité de nos mesures, et s'efforce de les faire adopter. Je le voyais quelquefois, le soir, vers dix ou onze heures, apparaître entre les draperies d'une porte du grand hall de la résidence. Drapé dans ses soieries pâles, il se tenait fixe et silencieux comme un spectre, jusqu'à ce

qu'on s'avisât de sa présence. Il ne sort que la nuit, il ne peut supporter la lumière du soleil après les nombreuses années qu'il a passées dans l'obscurité des grottes bouddhiques. Il avait une immense influence sur le vieux roi. Il est l'ami de Zaccharine, et, dans ce petit et intéressant royaume, toutes les grosses questions qui depuis trois ans ont été résolues et tranchées, sans secousse, mais non sans peine, ont été préparées avec lui dans de longs entretiens nocturnes. Sa figure impassible prend une finesse et une malice extrême dès qu'il s'anime. Il s'amusait fort de mes questions sur les mœurs, les usages et les légendes du pays, et des réponses qui m'étaient faites.

Les Laotiens proprement dits habitent les centres, les vallées, les parties basses. Plus grands que les Khas, le teint plus clair, ils sont la race supérieure. Ils sont généralement tête nue, les cheveux en brosse, vêtus d'un simple *sampot*.

Les Lus, les Méos, les Yaos occupent les parties hautes de la montagne. Les Méos cultivent surtout l'opium, et les Yaos, venus de Chine, se livrent avec grand succès à la culture et à l'élevage.

Au marché de Luang-Prabang, j'ai souvent rencontré ces curieux habitants des montagnes et surtout les Khas, trois fois plus nombreux que les Laotiens, et qui se subdivisent en plusieurs branches. Généralement de petite taille, ils ont le teint foncé, le nez large et épaté, les cheveux plats retombant sur le front et réunis en chignon en arrière. C'est la race exploitée par messieurs les Laotiens; et voilà pourquoi les femmes khas se tiennent encore isolées tout à l'extrémité de la longue avenue du marché.

On distingue entre autres les Khas-Lemet, les Khas-Kouang, les Khas-Mouk, les Khas-Mouçeu, Khas-Païs et les braves Khas-Sak, dont la simplicité et la bonté font l'objet de mille légendes.

Ce sont eux, lorsque le roi change de demeure, qui viennent tirer des flèches dans les poutres du palais pour en chasser les mauvais esprits. Ce sont eux encore qui viennent chaque année prier solennellement les dieux de leur réserver toutes les calamités, et de les épargner à « leurs frères cadets » les Laotiens. Les Khas et les Laotiens se tiennent en effet pour frères, ils se disent sortis les uns et les autres de la « citrouille », et jusqu'à présent les Khas ont gardé pour eux toutes les misères.

On raconte qu'au temps jadis Khas et Laotiens étaient partis ensemble de Dien-Bien-Phu pour aller au Laos occuper le territoire de Luang-Prabang. Il avait été entendu que les premiers arrivés feraient une entaille à un certain arbre pour établir leur droit et que le pays leur appartiendrait. Les Laotiens étaient partis dans une pirogue d'or, tandis que les Khas avaient une pirogue de cuir, qui « filait comme poisson dans les rapides ». Ce que voyant, les Laotiens, dont la pirogue était chargée de vivres, proposèrent à leurs « frères aînés » de changer de pirogue. Le changement eut lieu; mais les Khas ramaient si bien et si fort qu'ils n'en arrivèrent pas moins les premiers. Ils marquèrent l'arbre, puis s'en allèrent voir le pays dans la montagne. Quand ils revinrent, les Laotiens étaient installés. En vain les Khas montrèrent sur l'arbre la marque qu'ils y avaient faite, les Laotiens prétendirent être arrivés les premiers et firent voir à leurs frères une

autre marque tout au haut de l'arbre. Et les Khas s'inclinèrent et s'en allèrent vivre dans la montagne.

Suivant une autre légende, le royaume de Luang-Prabang devait appartenir à celui dont la branche, plantée devant la pagode, pousserait le plus vite. Les Laotiens plantèrent la leur dans une tige de bananier; la sève la fit germer rapidement, et le Prabang leur appartint.

Ailleurs encore, on raconte que le royaume devait échoir à ceux qui pourraient planter leurs flèches dans le rocher de Nam-Hou, la grande paroi qui se dresse à pic en face de la rivière du même nom. Les Laotiens enduisirent la pointe de leurs flèches de cire vierge qui se colla au rocher, tandis que les flèches des trop honnêtes Khas retombèrent au Mékong.

On rapporte enfin qu'il y avait deux éléphants, une mère et son petit, qu'il s'agissait de se partager. Les «petits frères» choisirent le jeune éléphant. Et celui-ci criait sans cesse et appelait sa mère, qui revenait toujours auprès de lui, ce qui procura aux «petits frères» les deux éléphants. Il restait encore à partager deux «gongs», un gros et un petit. Instruits par l'exemple du gros éléphant, les bons Khas choisirent le petit gong et se mirent à taper dessus tant qu'ils purent, espérant que le grand gong viendrait rejoindre le petit. Le grand gong ne vint pas; et les malins Laotiens eurent tout à la fois le grand gong et les deux éléphants.

Les *ngoû*, les serpents, qui sont considérés comme la réincarnation de gens ayant eu une vie mauvaise, jouent un grand rôle dans les légendes laotiennes. Il y a aussi les *nuoc* du fleuve, les sirènes qui vous enlacent

et vous entraînent au fond des eaux pour vous y sucer le sang. Leur demeure n'est pas au fond des eaux, paraît-il, mais c'est là qu'ils vous font mourir, sans jamais vous emmener jusque dans leurs demeures. Si l'on parvient à prendre un *nuoc* dans un filet, il déchire le filet et entraîne avec lui toute la pêche. On parle aussi du *nuoc*, qui a été si fort en colère après le passage du *La Grandière*, qu'une montagne à pic qui dominait le fleuve a glissé et s'est écroulée; on a bien vu que le *nuoc* aurait voulu lui barrer le passage.

Les poissons aussi ont leurs légendes, tel certain gros poisson au nez écrasé, qui porte la marque infamante du crime d'un ancêtre. Il était autrefois une fille de roi qu'un prince aimait et voulait épouser. Le roi, en père cruel, s'opposait à ce mariage, et ne voulait l'autoriser qu'à une seule condition : le prince prendrait un grand plateau chargé de riz et le jetterait dans le Mékong; la jeune fille ne serait à lui que s'il pouvait retrouver et rapporter tous les grains de riz. L'amoureux confia donc sa peine aux poissons; il fut si éloquent, et les poissons du Mékong si sensibles, qu'ils s'engagèrent à lui rapporter tous les grains de riz. Mais quand on vint à faire le compte, il manquait un grain de riz, un seul grain. Un poisson, infidèle à la promesse commune, l'avait mangé. Le coupable fut vite découvert, et le prince furieux lui cassa le nez. Depuis ce temps, tous les poissons de son espèce ont gardé la marque infamante.

Si nous ne sommes plus au pays des *natt*, les mauvais esprits birmans, les *pî* du Laos ne sont pas moins extraordinaires; on a pour eux une grande vénération, et la sorcellerie est fort en honneur.

On raconte sérieusement que dans les Hua-Panh, les Thaïs-Neua peuvent faire tenir des bambous suspendus dans l'air, et que des hommes se pendent vainement à ces bambous sans pouvoir leur faire toucher terre. Certains sorciers peuvent mettre des buffles dans le ventre des hommes et des femmes, ce qui doit être bien gênant. Ils commencent par y mettre un morceau de cuir et d'étoupe qui se gonfle et devient buffle. Et c'est si vrai, qu'un homme a été jugé, à Luang-Prabang, il y a trois ans, sous l'inculpation d'avoir fait mourir de cette manière douze ou quinze personnes; or le morceau de cuir avait été retrouvé dans l'abdomen. Les gens étaient malheureusement morts avant l'éclosion des buffles; autrement le cas eût été bien intéressant pour la science. Le Khas, d'ailleurs, a avoué son crime; il opérait, a-t-il dit, tout simplement en regardant ses victimes. Ajoutons, ce qui nous donnerait, à nous autres sceptiques, l'explication du mystère, que ces indigènes se nourrissent volontiers de la peau des animaux, et de celle du buffle en particulier.

Un bonze de Luang-Prabang vient de manquer, au préjudice de sa renommée, une de ses plus intéressantes sorcelleries.

Il faut savoir d'abord que la milice laotienne est formée d'Annamites, de Laotiens et de Khas-Kouang, et que deux Laotiens avaient imaginé, avant d'être enrégimentés, de se rendre invulnérables. Le sorcier-bonze leur avait donné toutes les formules. Ils avaient exécuté prescriptions et prières, et se croyaient assurés du résultat. Très glorieux de cet heureux état, ils viennent, avant le départ, trouver le bonze et lui demandent d'en juger par lui-même. Le sorcier, un peu hésitant avant

l'épreuve, leur demande s'ils sont bien sûrs de se sentir invulnérables. Mais l'affirmation est si énergique qu'il saisit son *coupe-coupe*, le grand sabre laotien, il en assène un coup sur l'épaule du futur soldat le plus rapproché, et lui enlève un énorme morceau de chair. Son camarade court encore, ne se flattant plus, hélas ! d'être invulnérable. Le sorcier-bonze a dû quitter Luang-Prabang, où son crédit avait en vérité trop souffert de cette mésaventure. Tous ces récits faisaient sourire le vieux *satouk* de Wat-Maï, d'un air sceptique et très fin. Souvent une voix forte se mêle à nos causeries nocturnes, celle d'un personnage invisible. Elle sort de derrière un cadre, ou du plafond, ou de l'arbre voisin. Elle crie *takou*, *takou*, *keu*, *keu*, *hô*, *hô*, *hô*, et finit en un gros éclat de rire. Les indigènes ne lui feraient jamais de mal, c'est l'ami de la maison, le *jecko*, un gros lézard vert très inoffensif et destructeur d'insectes, qu'on nomme le plus communément *takou*, par onomatopée.

III

DIX JOURS DANS LA BROUSSE

J'ai renoncé aux voies d'eau pour quitter Luang-Prabang. Le Mékong m'immobiliserait sur un radeau pendant dix jours, et me ménagerait, sur la route de Vien-Tian, deux ou trois de ses plus dangereux rapides, le Keng-Luong et le Keng-Kiaï, dont on ne me dit rien de plaisant. Le Nam-Hou, complété par son

affluent, le Nam-Ngoua, et, de l'autre côté de la ligne de partage des eaux, la rivière Noire forment une voie longue et difficile aux basses eaux. Parmi les routes de terre, je choisis celle qui me paraît la plus intéressante, celle qui me permet de visiter Hué, la capitale de l'Annam.

Donc, à cheval, et malgré les tigres; *Go ahead!* On ne parle que de tigres sans principes, qui dédaignent les animaux et préfèrent l'homme. On cite tel village où, l'année précédente, ils ont enlevé quarante-cinq personnes. Il paraît que ces seigneurs viennent en plein jour saisir un coolie dans une caravane en marche, et que, le soir, affriandés, ils tombent au milieu du campement, où ils jettent le désordre et l'effroi. Tout comme dans l'Annam et le haut Tonkin, les tigres, à l'ouest du Mékong et dans le moyen Laos, ont méchante réputation.

Sa Majesté Zaccharine a fait donner des ordres afin que la route soit débroussaillée sur cinq jours de marche, et que quelques ponts soient raccommodés. Je n'aurai pas besoin d'attendre que mes coolies, le « coupe-coupe» en main, m'aient frayé le passage. Tout est possible dans les pays où rien n'est facile, et où il est convenu qu'on ne se laisse arrêter ni rebuter par aucun obstacle. Quand on n'a plus besoin que de ce qui est vraiment nécessaire, c'est incroyable comme il faut peu de chose, et comme on comprend et comme on envie la supériorité de celui qui exige encore moins! Ce qui rend tout facile, ce qui sert à tout, c'est ce bois creux, à la fois si solide et si léger, l'incomparable bambou. En France, nous ne le voyons que sous forme de petits meubles agréables et inutiles. Ici, le bambou suffit à

tout. Il fournit la maison tout entière, le bois de charpente comme les murailles; les cloisons et les planchers sont en lattes de bambou nattées. Or, cette maison, avec les meubles, lit, tables, accessoires divers,



CHEF DE LA BONZERIE DE VIEN-SOUI

Communiqué par M. GRAND.

et ses objets de luxe, si vous êtes un raffiné, vous sera improvisée en deux heures partout ou vous voudrez.

Un pont est-il emporté? En deux heures, grâce à ce bois facile à manier et à travailler, des hommes auront refait un autre pont. On est d'ailleurs surtout étonné, dans les débuts de cette vie libre et plus que

toute autre indépendante des hommes et des choses, par la grande simplicité et l'ingéniosité de tous les moyens. Les objets sont rudimentaires, mais pratiques, faciles à faire, vite prêts et aisément réparés. Tout le monde sait créer cet outillage usuel, et on n'est pas arrêté, comme chez nous, par la plus petite avarie qui survient à nos ustensiles perfectionnés, qu'un spécialiste seul est capable de remettre en état.

Un tube de bambou est un abri sûr pour les cartes et les papiers; c'est le verre pour boire, et c'est aussi la pipe pour les fumeurs. En plus grand module, c'est le seau pour aller puiser de l'eau; c'est le récipient pour toutes les provisions liquides et solides. Emmanché d'une queue, il sert de casserole aux Laotiens pour cuire leur riz ou pour préparer le sirop du palmier à sucre. Déchiré en lanières, il sert de cordages et de ficelles; on enfile les *ligatures* de *sapèques* sur des *kélates*, filaments de bambou, et c'est ce qui rend si peu pratique notre nouveau sou indo-chinois, avec son trou bien rond percé au milieu. Ceux qui président à la frappe de nos monnaies ont ignoré que la *kélate* est carrée, ce que le premier venu arrivant de l'intérieur de la colonie eût pu leur dire. On fait avec ces mêmes kélates des paniers de tout genre pour le matériel et les transports. On en fait aussi des chapeaux pour s'abriter du soleil et de la pluie. Une branche de bambou allumée, le soir, quand l'étape est trop longue et qu'il faut continuer de marcher la nuit venue, au risque de rencontrer le tigre, suffit pour l'effrayer et pour vous éclairer. Et non seulement le bambou sert à fabriquer des flambeaux, des chapeaux, des cordages, de la vaisselle, des meubles, des maisons et des ponts, mais en-

core il sert à la nourriture des animaux, et même à celle des indigènes, qui en mangent les pousses les plus tendres en salade cuite.

Il est plus de vingt sortes de bambou. On appelle *maï-bane* (1) le gros bambou qui sert à faire des boîtes et des flotteurs. Le *maï-tôt* est le bambou mâle, aux cloisons plus rapprochées; fort et fin, avec un fer à l'extrémité, il sert dans les rivières à naviguer à la perche. Le *maï-an* est le bambou femelle plus creux et plus léger, dont on fait les toitures de radeau et les nattes de clôture. C'est lui qu'on emploie pour les kélates.

On m'a donné pour m'accompagner un jeune *satou* (2), un prince laotien, le frère du second roi, le satou Tiao-Kakravat, une manière de général, qui s'est bien battu contre les Siamois et qui passe pour intelligent et énergique. C'est lui qui s'occupe de tout et me décharge de tout soin. Il surveille la réquisition et le chargement de mes coolies, le balayage du camp, le montage de ma tente, et, comme un Européen, il sait mettre la main à la pâte lorsqu'il est nécessaire. Après seulement, il pourvoit à la propre installation de son campement, et y procède en jupe et le torse nu. Il est en tout, avec les formes les plus galantes, mon cavalier servant. Il prend si fort au sérieux sa responsabilité de me conduire saine et sauve, qu'il me ferait volontiers descendre de cheval au moindre mauvais pas. Mais nous en avons vu bien d'autres; et *l'Echo-d'Oran*, un cheval pie, aux taches les plus excentriques, qu'un aimable compatriote a eu la bonté de me prêter, sait

(1) *Maï* signifie bois.
(2) Ici *satou* veut dire « noble ».

sauter et passer sans encombre. D'ailleurs le Pou-Ka-Sac (1) et le Pou-Lao-Pi, les points les plus élevés de la route, ne dépassent guère 900 et 1,200 mètres; on les atteint par des pentes douces que le sol argileux permettra de ménager comme à plaisir quand il conviendra.

Les ordres ont été si bien donnés que les coolies du royaume de Luang-Prabang, les braves Khas-Mouks et quelques Laotiens se pressent nombreux aux étapes; et nous n'avons, chose rare, que la peine de choisir les meilleurs d'entre eux. Cette race vigoureuse, qui n'a pas un courage à la hauteur de son développement physique, tranche à côté des petits Annamites de notre escorte. Ceux-ci me paraissent avoir la taille d'enfants de quatorze ans. Les Khas n'ont, presque tous, que le minimum de pagne, et ceux qui portent la grande écharpe passée entre les jambes et tournée autour de la ceinture la relèvent aux côtés pour ne pas gêner leur marche.

Mon petit *satou* a des façons de gentilhomme; il ne me parle jamais sans me saluer à plusieurs reprises, la tête entre les jambes. Son vocabulaire ne comporte qu'une quinzaine de mots français, auxquels je ne puis guère ajouter que deux termes laotiens : *paï* et *vaï*, qui veulent dire «marcher» et «vite». Mais je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur lorsqu'il vient me prévenir, avec des airs de cour et des obséquiosités raffinées, que «cheval ou cooly f... la camp». Cela se dit beaucoup dans nos colonies, avec cette variante que «le camp» est généralement du féminin dans

(1) *Pou* veut dire mont.

ces pays; « la camp » est une forme très correcte.

Mon prince, comme tout Oriental en voie de progrès, s'empresse d'adopter notre costume européen étriqué et étroit; mais, de même aussi, il le quitte voluptueusement pour reprendre les amples draperies. Il est parti de Luang-Prabang en souliers de toile blanche, jambières foncées, culotte blanche, veste noire et grand feutre Pavie. Au camp, et pour venir dîner avec moi, il reprend le *sampot*, la jolie écharpe culottante, en soie de couleur prune, les grands bas noirs, la veste noire et le béret de soie grenat très retombant. Les rois et les princes, au Laos comme au Siam, ont un art particulier pour bien porter le *sampot*.



GUERRIER MOÏS

Dans les villages, les chefs et les notables viennent au-devant de nous et nous accompagnent au départ, marchant devant nous en long monôme. Au moment de la séparation comme à l'arrivée, ils s'alignent, et le prince amène son cheval en face d'eux. Je dois me placer près de lui, et notre escorte d'honneur se prosterne avant de nous quitter.

La route de Luang-Prabang à Vien-Tian m'avait été comptée comme ayant 289 kilomètres et demandant douze jours de marche. Nous la ferons en moins de dix jours, et, après les sentiers shans, nous la trouverons très supérieure à sa réputation. Il faudrait peu de dépense pour en faire un bon chemin de caravane, une route de *tram*, comme on les appelle en Annam. Ce nom de *tram* s'applique également à la station postale qui sert d'abri aux voyageurs et aux courriers de coolies porteurs que l'on y échange (1). Cette route, qui n'offre pas de difficultés sérieuses, suppléerait la navigation du Mékong, impossible pendant la saison d'hiver, et toujours très difficile en été dans cette région. Elle aurait le grand avantage de donner un dégagement nécessaire à des villages assez nombreux près de Luang-Prabang, et plus nombreux encore près de Muong-Khassy et de Vien-Tian. Ces villages sont habités tantôt par des Khas-Mouks, tantôt par des Laotiens. Ailleurs des Pou-Euns, installés dans le pays depuis deux cents ans, forment d'importantes agglomérations; des Thaïs-Sua se livrent à la culture. Ils mériteraient certes, vers le Mékong, un débouché plus commode que le sentier existant, coupé d'obstacles, et qu'il serait si facile d'améliorer. Il ne s'agirait point de construire une de ces larges voies, commencées ailleurs à grands frais, comme en Annam, et restées inachevées de côtés et d'autres. Un bon petit chemin, comme ceux que le service des Cercles a exécutés en grand nombre

(1) Les *trams* ont été créés en Annam, dit M. Ch. Lemire, par le roi Ly-Thai-Tong, de 1042 à 1047, c'est-à-dire bien des siècles avant la poste française.

dans les territoires militaires du haut Tonkin, serait amplement suffisant pour des caravanes, ou même pour faire rouler quelques charrettes, le seul véhicule à prévoir de longtemps. Je me suis souvent étonnée, dans nos sentiers forestiers du Tonkin ou de l'Annam, de ne pas voir employer dans les parties marécageuses les chemins de bois faits de rondins alignés, qui rendent de si grands services en Sibérie et permettent, sur des sols peu résistants, de faire passer des voitures de poste.

Ce sont toujours des bois, toujours des fleurs; mais ce ne sont plus les grandes forêts du pays Shan, aux arbres imposants par leur grandeur et leur ancienneté. Les faux cotonniers sans feuillage lancent leurs immenses calices pourpres vers le ciel. Un autre bel arbre rouge et feuillu sème sur le sol ses pétales. De grands arbres fruitiers fleuris blanchissent la forêt. Les belles fleurs roses floconneuses, que j'admirais aux pays shans, prennent des formes d'arbustes lorsqu'elles n'ont pas de géants à enlacer. D'autres encore, semblables à des jacinthes sauvages, poussent nombreuses sur de hautes plantes, et d'énormes cloches violettes grimpent à tous les arbres.

Duc, mon chien, court d'un bout à l'autre du convoi et se livre à des chasses plaisantes dans les environs : tantôt ce sont les buffles qu'il s'acharne à chasser du sentier, tantôt les porcs qu'il poursuit dans des courses homériques, ou les singes, auxquels il fait pousser des cris de fureur. Je ne lui aurais cependant pas conseillé de s'en prendre à tel grand singe des Etats Shans à qui j'ai vu briser une grosse branche en sautant dessus du haut d'un arbre. Je n'en ai jamais rencontré

de plus grand : il avait la taille d'un petit Annamite de dix à douze ans.

Le cinquième jour de marche, nous arrivons au gros village de Muong-Khassy, et le lendemain nous sommes à la frontière du Luang-Prabang. Nous revoyons les régions chaudes et humides; les bois sont remplis de fougères de toutes sortes, d'orchidées merveilleuses, qui trouvent vie sur les arbres; de bégonias variés, en fleurs; et toujours ce grand arbuste, dont les cinq dernières feuilles sur chaque tige sont blanches comme des lis. Sa petite fleur jaune est insignifiante, comme celle du *Bougainvillia*, dont les dernières feuilles empourprées sont plus fleurs que la fleur elle-même. Comme j'étais en admiration devant ces délicates merveilles, voici que tout à coup un grand aigle sombre, un *nok-kok*, me dit-on, s'abaisse dans le ravin que nous suivons et bat des ailes au-dessus de ma tête avec un bruit de cataracte.

Cette belle forêt exubérante de végétation est aussi la forêt aux sangsues, de très petites sangsues qui montent de terre et semblent tomber des arbres. Nos pauvres chevaux et mon chien sont en sang. Tous les coolies et l'escorte sont atteints. Le prince lui-même a une sangsue qui se gonfle, à travers son bas, au-dessus du soulier.

Nous avons longé, en la laissant à l'est, une haute chaîne de montagnes très découpée, aux dents aiguës et inégales, qu'on m'a nommée le Pou-Pa-Kiao; et à Ban-Tien, en face de ma tente, à grande distance entre nous et le Mékong, s'élève une autre chaîne pareillement découpée.

Au moment de notre passage, sévissait une de ces

terribles épizooties comme il y en a tous les sept ou huit ans dans ces pays, et qui, propagées et généralisées par l'incurie des habitants, prennent des proportions cruelles. Dès le village de Ban-Tien, sur le Nam-Pang, j'ai rencontré les premiers buffles morts, abandonnés au fil de l'eau ou sur les berges, dans les rizières, dans les forêts. Ils émergent tout noirs et si gonflés que je les prenais au début pour des rochers luisant au soleil. Mais bientôt, sous le vent, le doute n'est pas permis; il n'y a plus qu'à détaler au plus vite en retenant sa respiration. Cet horrible fléau est dû à l'insuffisance d'un fonctionnaire qui ne sait pas la langue, prisonnier par conséquent d'un interprète infidèle et grand amateur de pots-de-vin. Des buffles, sans passeport, traversant le fleuve, du Siam à la rive française, empoisonnent le pays sur 300 kilomètres le long du Mékong. Trois cents buffles sont morts dans un seul village. On voit dans les champs les buffles vivants paître près des buffles morts, et j'en ai vu pourrissant sous la *caï-nha* (1) de leurs propriétaires. J'ai vu des centaines et des centaines de ces animaux se décomposer dans les rivières, et tout le peuple et ma caravane boire de ces horribles eaux.

Dans la vallée pittoresque du Nam-Ping, l'énorme rocher de Patang, en forme de pain de sucre, donne son nom à un village de Thaïs-Sua. Tout se fait en bambou dans cette région : j'ai vu souvent les enceintes des villages ou les clôtures des bonzeries faites de légères palissades de bambou; quelquefois de hauts bambous indiquent l'entrée du village, et des carac-

(1) Se prononce *cagna* et signifie case.

tères gravés sur un bambou balancé par le vent sont un signe de préservation. Quelquefois aussi, aux côtés du sentier, se trouve en treillis de bambous une espèce de croix, mi-croix, mi-étoile, piquée sur un bâton. C'est un ornement de pagode, sorte de croix ouvragée et déformée comme les *swastika* (1) ou croix gammées retrouvées en Chine et au Japon.

La croix gammée est démoniaque ou divine, c'est-à-dire bouddhique, selon l'orientation de ses ailes. Elle représente, dit-on, les deux bâtons sacrés qui servent à faire le feu, et figure en même temps la roue solaire. C'est un symbole des religions antérieures au bouddhisme commun à un grand nombre de peuples (2). On l'a rencontrée sur des statues assyriennes, dans des sépultures étrusques, sur des poteries anglo-saxonnes et italo-grecques. Vénérée également des druides gaulois, la *Swastika* n'est apparue dans les catacombes chrétiennes qu'au troisième et surtout au quatrième siècle (3). Elle répondait au besoin des chrétiens de dissimuler le signe sacré en empruntant des figures étrangères.

Les fragiles *Swastika* de bambou des chemins du Laos sont un emblème religieux bouddhique. De même une idée religieuse fait qu'à l'entrée du village de Patang, de petites boîtes longues en bambou, posées à terre, sont remplies d'un semblant de salade verte, — des feuilles coupées; — on m'explique que c'est pour demander la guérison des maladies. Un grand arbre sacré est entouré de bambous nombreux piqués

(1) Mot sanscrit.
(2) M. de Rossi.
(3) M. Paul Allard.

en terre, à la façon d'un plant de rosiers; des branchages, des fleurs sont placés dans ces bambous et des banderoles pendent de l'arbre. Ce sont encore emblèmes religieux pour éloigner les mauvais esprits, chasser les maladies et préserver les buffles, ce qui semble peu efficace, vu l'odeur qu'exhale sous le vent quelque charogne voisine.

La bonzerie près de laquelle nous plantons notre camp est bien plus sale que les *kiung*, les monastères bouddhiques du pays Shan, et bien mal m'en a pris d'accepter sous ma tente des nattes apportées en grand honneur. Elles paraissent neuves, et renfermaient néanmoins une armée de ces insectes que de très ingénieux industriels ont trouvé le moyen de présenter, pas en liberté heureusement, dans nos fêtes foraines.

A huit heures de Vien-Tian, nous traversons, dans la vase, seulement jusqu'à mi-jambe, l'étang de Nong-Tha, qu'il nous faudrait tourner péniblement si nous étions à la saison des pluies; et nous atteignons enfin Vien-Tian, par un soleil de 50 degrés, après neuf jours et demi de marche depuis Luang-Prabang.

L'ancien royaume de Vien-Tian s'étend le long du Mékong sur près de 350 kilomètres. C'est aujourd'hui un commissariat florissant, sous la direction d'un commissaire actif et intelligent, M. Morin. Partout où l'influence du fonctionnaire a pu s'étendre dans ce grand territoire, on sent une vie, une activité plus grande dans les villages. Vien-Tian est la ville des fleurs; faute de télégraphe, et à cause de la rapidité de notre marche, nous n'avons pu être annoncés qu'une heure à l'avance; or, une heure après notre arrivée, toute la maison de l'aimable M. Morin était tapissée de fleurs.

On avait dévalisé la forêt; des gerbes de fleurs sont nouées en éventail dans les plis des draperies, ou suspendues en pendentifs dans les baldaquins des arcades. Les tables, les murs sont chargés de verdure et de fleurs, que les indigènes excellent à arranger.

Et voici venir les mandarins, les *Kromakane*, le *Paya*, gouverneur de la province, et le *Tiao-Muong*, prince du Muong, qui viennent offrir leurs hommages et leurs souhaits, avec des bouquets et des corbeilles, à *Tane Madame*, ce qui veut dire à peu près Son Excellence Madame. On donne à tous nos fonctionnaires le titre de *Tane*. Les femmes des mandarins, et toutes les femmes après elles, m'apportent un grand nombre de hautes corbeilles de belles fleurs blanches de frangipanier, qu'elles montent agréablement en pyramides. Toute la maison en est pleine. Ces présents, qu'on ne sait plus où poser, tant il y en a de tous côtés, feraient la fortune d'un fleuriste. Il est impossible, en vérité, de voir peuple plus gracieux et plus aimable. Le soir, il y a *boun* (fête) au commissariat; tout Vien-Tian se presse dans les galeries et dans le hall-salon, pour regarder et pour fêter la première Française qui se soit arrêtée dans ce poste.

Le lendemain, pique-nique à Tât-Luong (à quelques kilomètres de Vien-Tian), où l'on se rend à cheval avec tout le personnel et où l'on dispose table, vaisselle, verrerie, etc., sous un abri de bambou improvisé et tout fleuri. Des feuilles de cocotier, coupées et recourbées en arcades, forment une frange verte et se joignent à chaque montant en une gerbe de fleurs. On fait ces déménagements en Orient plus aisément qu'on ne va chez nous de Paris à Saint-Cloud. Tout le village

n'a pas manqué de venir en fête autour de nous. C'est encore *boun;* et nous causons, sans nous en soucier, au milieu des chants accompagnés d'orgues et de mandolines laotiennes. Point n'est besoin de les écouter; aussi un artiste vient-il jouer un nouvel air auprès d'un premier musicien, et un troisième auprès des deux autres, sans mécontenter personne. Le Laos est le pays de la liberté. En toutes choses, chacun fait ce qui lui plaît, mène sa vie comme il l'entend; et les querelles y sont aussi inconnues que dans le Luang-Prabang. La population n'est guère capable d'un grand effort, mais partout elle est douce, gaie, aimable au vrai sens du mot. Les enfants sont simples et bons. La race, comme nous l'avons dit, est solide; mais, moitié plus forte que celle de l'Annamite, elle fournit moins de travail.

Le *Dagoba* de Tât-Luong est un sanctuaire vénéré du Laos. La pyramide centrale, tout en ruine, est en réparation par les soins du commissaire de Vien-Tian. Les échelles de bambou des travailleurs nous aident à en faire l'ascension par 50 degrés de chaleur. La vue est très belle du sommet.

Les vieilles chroniques khmers disent que le roi de Vieng-Chang ou Vien-Tian envoya, en 630, chercher les livres bouddhiques à Ceylan; et, toutes les ruines des pagodes de l'ancienne capitale laotienne, qui portent les noms des pagodes de Bang-Kok, témoignent, par leurs beaux plafonds à pendentifs, leurs bas-reliefs et leurs petites niches à double Bouddha, de la splendeur du passé. Les rois seuls avaient le droit d'élever des pagodes et des pinacles à sept galeries.

J'ai été presque témoin d'une trouvaille qui remontait à deux jours. Suivant une tradition conservée dans une

bonzerie, un petit Tât devait se trouver enfoui sous un édicule du Wat-Prakéo. Des fouilles ont été faites, et le Tât vénéré a été découvert. Quelques caractères se voient dans les sculptures et permettront de reconnaître l'époque à laquelle il appartient.

A quelques pas de là, on m'a montré une sorte de colonne de briques, recouverte de ciment et de sculptures, qui n'est autre, m'a-t-on dit, que l'image du bâton avec lequel le chef de pagode frappait les travailleurs pendant la construction du grand temple. Ailleurs, un grand Bouddha en bronze, d'une belle patine verte, est remarquable par son nez sémitique au milieu de ce peuple au nez aplati ou peu saillant. Deux autres Bouddhas sont debout à ses côtés : l'un a les mains levées, l'autre les mains tombantes, tous deux dans les poses rituelles. Plus loin, c'est le grand pont de 500 mètres récemment achevé, — sur la route de Vien-Tian à Nong-Khay, d'où nous séparent encore une douzaine de kilomètres par la route de terre.

Toutes ces contrées ont été constamment ravagées par les Hos, pirates chinois descendus du Yunnan, et par les Siamois, qui ont détruit définitivement, en 1829, le royaume de Vien-Tian, dernier rempart qui protégeait les populations du Laos contre leurs envahisseurs. A Vien-Tian, non plus qu'à Savan-Nakek, il ne faut pas être malade, car on s'y trouve à vingt-cinq ou trente jours de l'hôpital de Luang-Prabang, et à quinze jours au minimum de celui de Khong. Savan-Nakek, où je me rends, n'en sera qu'à neuf jours.

IV

DE VIEN-TIAN A HUÉ

Le *Colombert* (1), des Messageries Fluviales, quitte Vien-Tian le lendemain, et je vais voyager avec le commandant Simon. On fait escale de nuit à Nong-Khay, qu'un récent incendie, trois semaines auparavant, a presque entièrement détruit. Au centre des ruines, la modeste mission catholique, la première que je rencontre en descendant du haut Laos, a été providentiellement préservée. Les habitants de Nong-Khay et de Vien-Tian sont des Pou-Euns; ils nagent comme des poissons et vivent sur le terrible fleuve comme sur terre. Ils fabriquent de grandes nasses d'osier et une foule d'engins de pêche d'invention fort ingénieuse, qui montrent les heureuses aptitudes et l'habileté merveilleuse de ces peuples. Ils se livrent sur les berges à des cultures variées, et nous voyons s'étaler sous nos yeux des champs où l'oignon et le tabac tiennent une grande place, tandis qu'une centaine de crocodiles, dont le rôle est de consommer les buffles morts, se jouent dans le fleuve et sur les roches, à notre grand divertissement.

Partout sur le Mékong, tout comme à Pnom-Penh, au Cambodge, la fête des eaux est l'objet de réjouissances infinies. Dans le pays de Vien-Tian et de Nong-Khay, elle est, le soir, plus particulièrement originale. On abandonne au fil de l'eau un grand nombre de tor-

(1) Nom d'un grand évêque de Cochinchine.

ches que des pirogues emportent au milieu du Mékong. Ces torches sont habilement placées sur des morceaux de feuilles de bananier disposés en croix, puis allumées toutes au même moment avant de les confier au fleuve. C'est en réalité un sacrifice aux mânes des morts. Cet usage se retrouve dans presque toute l'Asie, particulièrement en Chine et au Turkestan. On prépare également un bateau en bambou entièrement couvert de ces mêmes torches, appelées *kabong*, qui sont d'ailleurs le mode d'éclairage ordinairement employé pour circuler la nuit. Les *kabong* sont en paille de riz trempée dans de l'huile de bois et enveloppée dans une feuille d'aréquier. Ils passent pour éloigner les *pî*, les mauvais esprits. Le *Satouk* de la pagode de Wat-Maï, non content d'illuminer le fleuve, éclaire aussi les airs avec de petites montgolfières lumineuses, très ingénieusement combinées, et que l'on dit d'importation birmane.

La navigation, en sécurité sur un bon bateau à vapeur, est chose toute nouvelle pour moi, tant j'ai perdu jusqu'au souvenir du confortable. Aussi la vue et la rencontre de steamers et de drapeaux tricolores sur ce haut Mékong n'est-elle pas sans me causer une douce émotion. Une dépêche avait été adressée au commandant de la canonnière le *Massie*, qui voulait bien remonter au-devant de moi, mais je ne pouvais quitter les Messageries Fluviales. Le soir, nous faisions escale à Ban-Pak-Sane, au confluent de la rivière du même nom. Un missionnaire zélé et intelligent, en ce moment absent, a mis un peu de vie dans ce pauvre hameau. En peu de temps il a amené autour d'une petite paillotte en bambou, qui a des ressouvenances d'église gothique, quelques familles de ses anciens catéchumènes. A ces

gens paresseux et sans besoins, il est parvenu à faire faire un chemin, le long du fleuve, devant les quarante-cinq maisons du village. Et il obtient d'eux qu'ils aillent couper du bois dans les forêts qui bordent le Nam-Sane, et qu'ils le préparent pour servir au chauffage des Messageries Fluviales et à celui de notre canonnière.

Nous franchissons sans encombre le Keng-Sadok. Le rapide de Done-Kassek réservait au *Trentinian*, que nous avons pris à la suite du *Colombert*, après un transbordement très bien organisé, un piège qu'il n'a pas su éviter. C'est une immense table de rocher faite à sa mesure et sur laquelle le bateau vient s'échouer. Comme le *Trentinian* ne pourra être remis à flot que trois jours après, ce que d'ailleurs nous ignorions, je me décide, le lendemain, à prendre place avec deux aimables compatriotes sur un train de bambous qui vient à passer. Nous nous entassons pêle-mêle dans la *caï-nha* du radeau avec nos bagages et les vingt-cinq Laotiens qui la peuplent. Nous avons un faux air de tribu en fuite. Je ne pouvais trouver meilleure occasion de voir de près mille détails de la vie indigène.

Chacun, avec son personnel, s'est installé comme il a pu dans cet encombrement. On défait les bagages, et grande est ma surprise d'entendre un air de musique sortir des malles que viennent ouvrir les « boys ». Les serrures à musique sont fort en usage en Annam, pour déranger le voleur qui tenterait d'y toucher en catimini. Un peu plus loin mon étonnement recommence : c'est un poisson à musique qui rend un bruit d'orgue.

Nous naviguons avec lenteur, présentant le plus souvent notre long profil au vent contraire. Pendant

ce temps notre tribu flottante cuisine. Elle fait cuire le riz dans un large tube de bambou, sur un feu allumé au milieu de la case, qui nous enfume et nous chauffe presque sans discontinuer. La température extérieure varie de 25 à 30 degrés. Plus loin, je vois un bonze grimper à un grand arbre pour y recueillir le sucre de palme. On a coutume d'aller suspendre au sommet du palmier des seaux de bambou pour recevoir le sucre; et l'on met le feu au pied de l'arbre, qu'on flambe pour faire monter la sève. J'ai goûté de ce jus sucré; il a un peu le goût de fumée. Ailleurs, je regarde fabriquer le ciment indigène, fait de chaux, de sucre, de papier et de suc d'aloès; on le dit dur comme pierre.

Le soir, sur l'avant du train de bois, on dîne, et combien gaiement! La lampe à pétrole est posée sur des caisses, à quelques pas de nous, dans un nuage de moustiques et de papillons. Puis l'on s'arrête pour passer la nuit près des villages. J'en profite pour quitter la *caï-nha* et faire dresser mon lit de camp sous une véranda de pagode. Les pagodes sont lieu d'asile pour les voyageurs et les gens sans famille. Les hommes ont reçu ordre de me faire une enceinte de nattes de bambou. A 80 centimètres de hauteur ils la jugent suffisante, et je m'en contente pour dormir, en pleine sécurité, sur la grande place de ce village laotien.

Dans ces escales, je puis étudier sur place quelques-unes des coutumes pittoresques de ce peuple.

En toutes choses, le Laotien va simplement; il obéit à sa nature, sans malice et sans vices comme sans vertus : il va *sû-sû*, c'est le mot du Laos. Que venez-vous faire? que voulez-vous? Je viens *sû-sû :* flâner sans but, sans raison. Ces gens simples, je l'ai dit

ailleurs, ont peu de vêtements. La femme va en toute pudeur la poitrine découverte, et elle se baigne devant tous, mais très convenablement. A mesure qu'elle s'enfonce dans l'eau, elle remonte sa draperie-jupe nouée à la ceinture, et on la voit tout à coup se baisser et mettre sa robe en turban sur sa tête. La sortie du bain s'opère aussi discrètement, par le mouvement contraire. Au Japon, plus entré dans le mouvement de la civilisation, on voit, encore à l'heure présente, les hommes et les femmes se baigner communément et publiquement, sans aucun costume, dans les piscines d'eaux très chaudes, ouvertes sur la rue.

La supériorité sociale de l'homme se marque par une foule de signes extérieurs et de cérémonies diverses. Le premier jour du mariage, la femme s'approche du mari et lui apporte des fleurs. Celui-ci s'assied sur la couche nuptiale et la femme lui prend le pied pour le mettre sur sa tête. En cela consiste l'acte de demande et de soumission. Le mari doit dormir sur un lit plus élevé que celui de la femme, placé à côté du sien ; elle ne saurait avoir la tête à la même hauteur que lui. Le jour sacré du mois, le *vansin*, les femmes viennent faire *baci* au mari, c'est-à-dire s'agenouiller et demander pardon des fautes qu'elles ont pu commettre et des contrariétés qu'elles ont pu lui causer. Elles tiennent beaucoup à cette cérémonie, qui témoigne d'ailleurs de la docilité de leur caractère.

Le divorce, fréquent avec les mariages temporaires du Laos, se passe souvent de façon fort courtoise. Il est à la volonté de la femme comme de l'homme. La femme qui veut se séparer de son mari lui présente les chiques de bétel ; elle lui déclare qu'elle le considérera

désormais comme un parent, et lui fait tous les souhaits de bonne santé. Cela suffit, et le mariage est dissous. Messieurs les avoués et «conclusionnaires» ne feraient pas fortune dans ce pays-là.

La liaison avec un Européen est recherchée : elle constitue, pour la Laotienne, un vrai mariage. La *conghaïe* d'un fonctionnaire est reçue chez les mandarins; elle a son titre de noblesse, et elle fréquente les filles et femmes de ses princes. Les Laotiennes qui ont été femmes de fonctionnaire n'ont pas hâte de se remarier. Elles sont veuves d'un *satou*, d'un homme de qualité, et restent considérées. Comme elles étaient bien traitées et ne travaillaient pas, elles craignent une vie plus dure. La coutume annamite est que la femme ne se remarie jamais avant trois ans. Au Laos, l'usage est d'attendre deux ans. La femme annamite amenée au Laos est apte à exercer les fonctions de femme de charge, à conduire un nombreux personnel, à tout diriger dans le ménage comme à faire de la couture. La femme laotienne, moins travailleuse, mais plus jolie, est uniquement un objet de luxe; elle est douce, aimable et facile à vivre. L'Annamite, au contraire, querelleuse par nature, est la femme à scènes et à disputes continuelles. La femme annamite est très mercantile et prétend se mêler des affaires extérieures, tandis que la Laotienne est sans nulle prétention, et personne n'aurait l'idée de lui apporter de l'argent pour se rendre son mari favorable.

Les maisons sont généralement élevées sur pilotis, et lorsque l'échelle d'accès est relevée, c'est signe que «Madame est sortie». Un mort ne doit jamais sortir de chez lui ni par la porte ni par la fenêtre. L'esprit du

mort ne peut passer par où d'autres ont passé, et on doit démolir un coin de la maison pour lui livrer passage. Sur le parcours du cortège, des palissades de bambou sont placées devant les maisons, et toutes les



LAOTIENNES DE LAKHÔNE

Communiqué par M. PAVIE

échelles sont relevées pour préserver les habitants des esprits qui accompagnent le mort. Les funérailles sont toujours l'occasion d'un *boun*. On fait fête pour consoler les parents du défunt.

A Saniaboury, nous échangeons le train-de bois pour d'étroites pirogues; à Outhen, la canonnière le *Massie*, commandée par le jeune enseigne Le Blévec, informé

de l'échouage du *Trentinian*, nous a rejoints; et, quand la canonnière ne pourra plus nous porter à cause de la baisse des eaux, nous continuerons le voyage dans de bonnes pirogues. Le *Massie* nous a ramené le commissaire de Vien-Tian, qui trois jours a couru après nous sous son parasol, en petite pirogue découverte. Il était conduit par ses trois *boys* et par un milicien, et encombré d'un demi-bœuf promis à notre ravitaillement. Mais il faut convenir que le bœuf se gâtait vite sous le chaud soleil, car il a fallu le jeter au fleuve, non sans lui avoir soustrait en route quelques biftecks. Et tout cela se fait comme chose naturelle : c'est la vie ordinaire.

A quelques heures de Takket, on voit de curieuses grottes de salpêtre, qui prennent l'air, d'étage en étage, par une ouverture aboutissant au sommet de la montagne. Dans ces grottes vivait un vieux bonze qui avait quitté son monastère pour se réfugier dans cet ermitage. Il restait sans cesse en prières; quand la nourriture lui manquait, tous les trois ou quatre jours, il frappait une cloche de bambou, et on lui apportait à manger. Il était tenu en grande vénération; et, un jour, comme on ne l'avait pas entendu sonner depuis longtemps, on monta à sa solitude, et on l'y trouva mort. Ses funérailles viennent d'être célébrées en grande pompe, et le *boun* a duré plusieurs jours.

C'est à Muong-Pahom qu'il faut opérer un nouveau transbordement dans les pirogues, en face d'un petit *tât* très intéressant, à l'extrémité d'une haute chaussée, élevée au-dessus des rizières et recouverte de dalles. Ce *tât* est enfermé dans trois enceintes. Des colonnes dorées, en relief, et des animaux montés, éléphants et hippogriffes, agrémentent les quatre faces du mo-

nument, ornées chacune de frontons bizarres formant quatre portes.

Il ne nous reste plus que deux *keng* (rapides) à descendre avant d'arriver à Savan-Nakek. Nous passerons la nuit en amont du premier rapide, sur l'île de Nam-Kane, au-dessous de la rivière de ce nom, qui descend du joli lac de Nong-Hane. La légende raconte que le «génie de l'Etat» du lac de Nong-Hane avait une fille d'une extrême beauté. Un jeune homme l'aperçut au bain, dans son costume dépourvu d'artifices, et en devint follement épris. Il la vit, il l'aima et en fut aimé; mais le génie impitoyable ne voulut pas acquiescer à leurs vœux. Alors le jeune homme enleva son amoureuse et l'emporta sur son fougueux coursier. Le génie furieux fit déborder le grand lac Nong-Hane pour courir après les fugitifs. En vain tentèrent-ils les plus subtils détours pour éviter le flot qui coulait sur leurs traces; le flot suivit tous les méandres de leur course et les jeta dans le Mékong. Le fleuve a 900 mètres de largeur en cet endroit.

Nous arrivons, dans la matinée, au rapide de Keng-Ka-Pouan, — c'est-à-dire «rapide qui attrape les roofs de pirogues», — ainsi appelé parce que le chenal est si étroit que le toit des pirogues s'accroche aux parois. Le passage a été changé, mais le nom est resté. Toutefois celui qui est adopté maintenant a aussi ses inconvénients, car les tourbillons et les rochers se succèdent pendant plus d'une heure sur très peu de fond. Au Keng-Kébao, le fleuve forme une barre dont on sent la descente subite. Ces deux rapides rendront toujours en certaines saisons la navigation à vapeur impossible, même dans le plus grand bief du Mékong. C'est ainsi

qu'à travers les incidents les plus variés, nous franchissons gaiement les 450 kilomètres qui séparent Vien-Tian de Savan-Nakek, nouvel et important commissariat, très prospère grâce aux soins du fonctionnaire qui l'a créé.

J'ai rencontré dans plusieurs centres, au Laos, des administrateurs habiles et actifs. Ces fonctionnaires, isolés les uns des autres, et éloignés du contact permanent du gouvernement général, retrouvent une liberté favorable à l'initiative personnelle. Dans les pays nouveaux, où tout ne saurait être prévu, cette initiative, développée avec le sentiment de la responsabilité, peut seule donner de bons résultats. L'œuvre que ces administrateurs ont commencée promet bonne réussite à tous les efforts qui seront tentés dans l'avenir, si on oblige des fonctionnaires bien choisis, et sachant la langue, à parcourir, chaque année, toute l'étendue de leur territoire.

C'est au village de Ban-Tât que je fais mes adieux aux fonctionnaires du Laos. Ce village, à 14 kilomètres de Savan-Nakek, possède un *tât* presque intact. Il est creux à l'intérieur, revêtu de ciment et d'ornementations sculptées. On est disposé à y reconnaître une vaste cheminée à brûler les corps, remontant à l'époque khmer. Je suis la première à le photographier, me dit-on. Il remonterait au temps du roi Kounborom (1), dont parle une légende conservée dans les annales de Luang-Prabang. Ce roi avait sept fils. Son territoire étant insuffisant pour un si grand nombre d'héritiers, il les invita à se disperser et à descendre vers le sud,

(1) Chef d'un petit royaume du côté de Dien-Bien-Phu.

après leur avoir adressé de très beaux commandements. L'un fonda le royaume de Luang-Prabang; un autre descendit jusqu'à la mer; un troisième trouva les rapides du Mékong, apprit à y naviguer, et fonda le royaume de Vien-Tian; un quatrième vint dans le Song-Kon et y fit construire ce tât.

Tous les notables du village sont prosternés pour nous recevoir. Et je suis habituée, même quand je suis seule, à voir les *Tiao-muong* et les anciens se mettre à genoux au passage de mon cheval. Il peut paraître froissant pour nos idées européennes d'imaginer des vieillards à cheveux blancs prosternés à nos pieds, dans la poussière, les mains jointes devant le visage; en réalité ces mœurs orientales ne diminuent pas celui qui s'incline, et ces formes, humiliantes à nos yeux, sont absolument indispensables pour sauvegarder le respect dû à l'autorité. Souvent même nous ne sommes que trop pressés de faire abandonner aux indigènes ces vieux usages, qui ne disparaissent qu'avec le prestige nécessaire pour leur en imposer, prestige que les Anglais savent si bien entretenir.

Une trouée de 40 mètres de largeur, faite en forêts-clairières par Muong-Phong, Muong-Ping et Aï-Lao, représente la route d'Annam. Elle est presque plane jusqu'à la chaîne annamitique. L'indigène, ennemi de la ligne droite, y marche à la file indienne en menus circuits. C'est toujours plaisant de voir défiler une troupe de coolies sur un large chemin. Le manque de route les a accoutumés aux longs monômes; on voit les indigènes marcher exactement l'un derrière l'autre; le moindre caillou, une aspérité, un peu d'eau, détourne le pied nu; et là où les premiers pieds ont passé, les

autres se trouvent plus à l'aise. La chaleur du soleil est d'ailleurs ennemie de la ligne droite, qui laisse les rayons frapper toujours le même point, tandis que l'indigène se tourne et se détourne sous la brûlure torride. Le cheval lui-même, après le piéton, suit exactement les mêmes méandres; et, tant que les larges chemins ne verront pas rouler des services de voitures, l'étroit sentier de l'indigène y festonnera son passage.

Les longues routes planes, qu'il faut suivre, au pas, derrière un convoi de coolies, qu'on ne veut pas laisser en arrière de peur de le voir s'attarder davantage, sont terribles, sous une chaleur de 50 degrés qui dispose au sommeil. Je me suis vue céder à l'engourdissement dix fois en une heure; et il m'est arrivé de m'éveiller dans la crinière de mon étalon. Je dormais encore, lorsque tout à coup ma monture fit un faux pas, sans compromettre trop gravement mon équilibre; mais le bruit fit sauter, à quatre mètres de moi, dans les hautes herbes, un bizarre animal, ressemblant à un kangourou, dont les pieds nus de ma caravane n'avaient pas dérangé la sieste. C'était une grosse gerboise, — une *müm*, — qui bondit comme son similaire australien.

Les invasions siamoises ont laissé dans ce pays quelques empreintes. Comme au Siam, le sampot de couleur claire est réservé aux jeunes filles et aux jeunes ménages, souvent jusqu'à ce que la femme devienne mère. Le sampot du mari est tissé par la fiancée ou par la femme aux premiers jours de l'union. Celui de la femme est donné par le mari. Une jeune fille qui veut attirer l'attention d'un homme lui apporte des fleurs, ce qui veut dire : vous me plaisez. L'homme, en acceptant les fleurs, fait acte d'acquiescement, ou au moins de remer-

ciement. Et après les fleurs elle apportera la cigarette tout allumée : c'est un acte de vasselage, de soumission, accompli d'ordinaire par le serviteur.

Les animaux les plus respectés sont le paon, la perruche et le singe dormeur : joli singe noir, aux longs bras et à la tête blanche, ou singe blanc à la tête et aux pattes noires.

Il existe encore, dans ces régions, quelques Khas insoumis qu'il serait peut-être plus habile de séduire que de combattre. Ils ont d'ailleurs des moyens de défense ingénieux et terribles. Ils lancent fort adroitement, avec leurs arbalètes, des flèches de bambou, qu'ils empoisonnent quand ils les destinent à leurs ennemis plutôt qu'au gibier. Au surplus, par elle-même la blessure faite par le bambou est vénéneuse et se guérit difficilement. Ils emploient aussi de grandes lances pour se défendre à travers les palissades, et ils tendent des pièges très perfides au moyen de petits piquets en bambou enfoncés en terre, perdus dans les herbes et les feuilles, qui font aux pieds des blessures très cruelles. Ils excellent enfin à tendre toute une combinaison de cordages et de lianes, et à suspendre un lourd tronc d'arbre, à peine retenu par une liane, qu'il suffit de toucher au passage pour causer tout un éboulement et un écrasement, pendant qu'une foule de flèches, lancées par ce même mécanisme, atteignent l'ennemi de tous côtés.

C'est encore le pays des tigres et des histoires de tigres. La forêt est remplie de fauves qui ne feraient de l'homme qu'une bouchée, mais qui, en réalité, ne l'attaquent pas souvent, étant données les précautions prises. Rarement le tigre mange de l'homme; mais lorsqu'il

en a goûté, il veut y revenir. En ce cas, il est connu, on lui fait la chasse, et l'on parvient à le supprimer. Cependant il faut convenir qu'en Annam et au Tonkin, le tigre n'a pas de vergogne. Il ne respecte ni tente, ni paillotte, ni feu. Un colon de Quang-Tri m'a raconté qu'après avoir eu son cheval dévoré un soir par le tigre, il s'était, la nuit suivante, couché dans sa paillotte, la tête contre le *kéfène*. — On appelle ainsi la natte de latte de bambou qui sert de fermeture. — Il avait eu heureusement la précaution de placer à l'intérieur trois ou quatre planches. Tout à coup, il s'éveilla en entendant déchirer son *kéfène* et aperçut deux pattes allongées dans le voisinage de sa tête. Ailleurs, dans un poste, l'interprète indigène arrive la nuit affolé, dans la chambre de son chef, criant : « Le tigre ! le tigre ! » La véranda de sa *caï-nha* était formée par de larges auvents de kéfène, relevés par un bâton de bambou, selon l'usage. Il avait été réveillé soudain par un grand bruit et avait aperçu le tigre sauter par-dessus lui, entrer d'un bond par l'auvent et ressortir en face, par la porte également ouverte. En sautant, le tigre avait heurté le bambou, et l'auvent lui était tombé sur le dos. Effrayé, il n'avait fait qu'un saut, et le pauvre interprète n'eût jamais cru qu'on pouvait avoir vu le tigre de si près et vivre encore. La moralité de tout cela est que le tigre et l'homme inspirent l'un à l'autre une terreur réciproque.

Au delà de Muong-Ping, la route devient plus pittoresque, à mesure qu'on approche de la chaîne annamitique. Dans le voisinage de Vieux Tchépone, je suis tout étonnée d'apercevoir un visage blanc au milieu des coolies de mon convoi. C'est un contrôleur des lignes

télégraphiques chargé de réparer les fils. C'était le type du bon ouvrier de France; sa petite case de bambou était élevée du matin, et le lendemain il sera peut-être plus loin. Il faisait quelque 35 degrés de chaleur à l'ombre. Ce bon contrôleur m'offre « de boire un verre ». Je crois tout au moins devoir répondre à la gracieuseté de mon interlocuteur en m'arrêtant quelques minutes chez lui. Touché de mon attention, il m'offre alors du champagne que je refuse; et, dans un coin de la case, j'aperçois toute une armée de bouteilles aux étiquettes les plus variées. Le Français, quelque situation qu'il occupe, ne se passe jamais de vin aux colonies. Il se croit même obligé d'avoir en réserve un assortiment de réconfortants et de liqueurs qu'il n'aurait peut-être jamais possédé dans la mère patrie. La moindre bouteille de bière revient à des prix extraordinaires, car il a fallu la faire apporter dans l'intérieur du pays à dos de coolie, et la traîner derrière soi dans la forêt. Ce qui coûte cher aux colonies est toujours ce que l'on fait venir. Si l'on consentait à vivre des viandes du pays, des légumes qu'il est possible de faire pousser presque partout dans le Laos et le haut Tonkin, au moins pendant une saison, la vie serait à bon marché. C'est ce que font les Anglais dans leurs possessions, même les hauts fonctionnaires, lorsqu'ils sont dans les postes éloignés. Chez le *political officer* de Xieng-Tung, le second fonctionnaire des Etats Shans, il n'y avait pas de vin, à quarante étapes de la voie ferrée!

J'allais arriver à Aï-Lao, le grand pénitencier d'Annam, lorsque, à la grande Tchépone, que l'on traverse en bac, je rencontre quatre soldats annamites et un caporal, envoyés à ma rencontre, pour me servir

d'escorte. Ils me remettent l'ordre qu'ils ont reçu de m'accompagner. Ils sont gentils, ces petits Annamites d'Annam, trottant à la file indienne. Ils se rapprochent plus que les Cochinchinois du type chinois. Ils ont les yeux bridés, les poils de la moustache et de la barbiche longs et rares. Ils sont vêtus de *kaki*, cette bonne cotonnade dont le nom hindoustani signifie «couleur du sol». Ils ont la culotte longue et large, à peine fendue jusqu'aux genoux, la blouse prise dans la ceinture, et, sur la tête, le *salacco*. C'est une espèce de couvercle plat, fait en bambou tacheté et recouvert d'étoffe, avec une petite plaque de cuivre au sommet. Ils portent la cartouchière en arrière, le fusil pendu à l'épaule droite et l'éventail en main. Je vois encore courir le dernier de la file, un gradé qui, de son bras orné d'un chevron jaune, agitait un éventail.

J'ai revu bien des fois, au Tonkin, les tirailleurs marcher ainsi l'éventail à la main, ou sous leurs ombrelles. C'est à croire que les Annamites naissent avec un éventail, et qu'ils ne le quittent jamais plus. Cette coutume peut nous paraître peu militaire. Toutefois j'ai entendu un commandant de poste qui considérait l'éventail ou l'ombrelle comme absolument nécessaires pour l'état sanitaire des hommes sous le soleil du Tonkin.

On n'envoie au pénitencier d'Aï-Lao que les condamnés à perpétuité, ou les condamnés à mort avec sursis. La contrée est si malsaine qu'elle se charge de débarrasser l'Annam de ses pires sujets; et les Annamites en ont une telle peur qu'ils se sentent malades avant que d'arriver. En effet, la mortalité y est absolument effrayante. La moyenne du nombre des prison-

niers est d'à peu près 150, quoiqu'ils ne fussent que 99 lors de mon passage. La mortalité est de 22 à 27... par mois; elle s'est élevée à 29! On dit que le gouvernement annamite ne leur donne à manger que ce qui est strictement nécessaire pour ne pas mourir. Ils sont employés à toutes sortes de travaux, sous la conduite de *linhs*, soldats annamites, presque aussi nombreux qu'eux-mêmes. Les actes d'insubordination ne sont que trop fréquents. La *cadouille* (1) et la mort sont les moyens de répression. L'Annamite a la frayeur et l'horreur de l'exil : aussi les *linhs* eux-mêmes, qui s'engagent dans le service, en dehors de l'Annam, doivent-ils avoir, pour la plupart, des peccadilles sur la conscience.

Les prisonniers portent la *cangue*. On les appelle volontiers les «chevaliers de la courte échelle». Le fait est que cet instrument est exactement une petite échelle, qui aurait deux échelons de chaque côté de leur tête. Ils la portent en hauteur ou en largeur, selon leur commodité. L'interprète du poste d'Aï-Lao, qui a de grands adoucissements à sa situation de condamné, n'en circule pas moins la cangue au cou. Comme beaucoup de jeunes Annamites, il a une figure de femme, une expression de vierge, et avec cela une habileté et une intelligence qui l'ont mené ici pour des malversations et des faux des plus ingénieux.

La dernière étape d'Aï-Lao à Maï-Lane, où je dois prendre des pirogues pour descendre à Quang-Tri, est longue et dure pour les coolies. C'est le passage de la chaîne annamitique, et, pour gagner du temps, il faut faire partir les coolies la veille au soir. Les Anna-

(1) Queue de raie (annamite).

mites ont peur du tigre et ne consentiraient pas à voyager la nuit. Mais mes pauvres coolies Khas-Leus n'ont peur de rien; et, de fait, ils ne sont pas mangés dans leurs expéditions nocturnes. Il fallait les voir au départ, à la lueur des torches, demi-nus, dans l'affollement du chargement, où chacun se bat pour avoir les moins lourdes charges! On se serait cru au milieu d'une bande de pirates, voire d'anthropophages.

De l'autre côté de la chaîne annamitique, on trouve une vraie grande route, sauf un dédale de rochers qu'il faudra faire sauter à la mine. De beaux ponts de fer ont été jetés sur les torrents nombreux qui descendent dans la vallée de Maï-Lane, sur la jolie rivière de Quang-Tri. Ce qui étonne seulement, c'est qu'il se soit trouvé des ingénieurs pour faire placer ces ponts sur des culées et des piles de pierres sèches, qui se sont naturellement déplacées avec toute leur armature. Quelques ponts se penchent lamentablement, au point qu'on n'ose s'y risquer même à pied; d'autres sont déjà tombés au fond des ravins, où les caravanes doivent descendre après eux, pour remonter malaisément ensuite quarante ou soixante mètres de talus. La route est à mi-côte, en espalier, creusée dans la montagne à pic, exposée à la plus grande ardeur du soleil. Le thermomètre marque 38 degrés à l'ombre.

La petite ville de Maï-Lane est dans un site délicieux, mais dans une région très malsaine. Le toit de la pirogue qui m'y attend me paraît bienfaisant, et la rivière charmante. Jusqu'à la nuit, je contemple avec béatitude, mollement allongée sur mon fauteuil de route, les sinuosités de la verdoyante rivière et les loutres qui se jouent dans les rapides et se sauvent, à

notre approche, par-dessus les rochers. Après les rapides du Mékong, ceux de la rivière de Quang-Tri ne sauraient donner la moindre appréhension. Les piroguiers vont à la rame ou à la perche; les eaux sont très basses; la lune est dans son plein, et l'on voyage de nuit.

A six heures du matin, je sors de ma pirogue devant le grand escalier de Quang-Tri, œuvre récente du



PRISONNIERS A LA CANGUE
Communiqué par M. le Dr Thoulon.

Tuan-Phu, un chef de province de seconde classe, installé depuis trois mois. Dès mon arrivée, il vient entre deux parasols d'honneur m'apporter ses hommages et ses vœux. Il se trouve que j'ai le bonheur de lui vanter son escalier, sans savoir qu'il en est l'auteur, et le compliment lui va au cœur. C'est d'ailleurs un homme intelligent, et fort de nos amis, chose assez rare. Une grande avenue de lilas du Japon tout en fleurs, bordée de deux lignes de boutiques, mène du débarcadère à la forteresse : c'est tout Quang-Tri.

Il ne nous restait plus que soixante-deux kilomètres à faire, en sampan, pour atteindre Hué, où j'arrivais le 21 mars 1897, après avoir traversé l'Indo-Chine dans sa plus grande largeur. Je n'ai point à parler des merveilleux tombeaux des rois d'Annam, des pompes théâtrales et féeriques de la Cour, de la grande ville de Hué, couchée sur les deux rives de sa large rivière, ni de la célèbre route du Col des Nuages. A Hué, ou, plus exactement, à Tourane, prenait fin une des parties les plus captivantes de mon long voyage en Asie, celle qui m'avait présenté le plus d'attraits dans sa nouveauté.

Je laisse à d'autres plus compétents le soin de dégager les réflexions économiques ou politiques que peuvent susciter les pays que j'ai parcourus. J'ai voulu simplement noter mes impressions personnelles, sincères autant qu'ineffaçables. Il me sera notamment impossible d'oublier jamais l'émotion ressentie si souvent, depuis Xieng-Tung et Xieng-Sen, alors que, traversant les hautes forêts ou descendant le grand fleuve, mon souvenir suivait les efforts héroïques des hommes de pensée et d'action qui ont implanté le drapeau national sur ces terres lointaines : les Doudart de Lagrée, les Francis Garnier, les Pavie et tant d'autres ! Je comprenais la justesse et la hardiesse de leur conception, les difficultés qu'ils avaient dû vaincre et l'ardeur de leur patriotisme ! Et moi, simple femme, qui parcourais, avec tant d'intérêt et d'agrément, la voie qu'ils avaient ouverte au prix de tant de peine, je me sentais toute vibrante de gratitude et d'admiration pour ces vaillants Français qui ont ajouté une si belle part au patrimoine de la France !



VILLAGE DE CAÏ-NHA-BÉ, SUR LA RIVIÈRE CLAIRE

Communiqué par M. le Dr PORTERRE

QUATRIÈME PARTIE

TONKIN

I

LE DELTA

Le 28 mars, après trois mois d'une vie nomade et accidentée, passée dans la brousse, ce n'est pas sans un mélange d'étonnement, de regret et de plaisir que je me retrouve à bord d'un paquebot des Messageries Maritimes dans le confortable connu, assujettie de nouveau à la réglementation de la vie européenne au milieu de compatriotes qui arrivent de France. J'entends parler de la réception du Tsar et des fêtes de Cher-

bourg; mais, à distance, toutes les nouvelles politiques paraissent perdre leur importance, la vision est différente : il semble que la lunette soit retournée.

Vingt-quatre heures après mon embarquement à Tourane, nous sommes devant la barre d'Haïphong. Nous ne pourrons la franchir qu'avec la marée. La nuit précédente, la *Manche*, du service annexe des Messageries Maritimes, a dû rentrer au port pour se décharger, et si, ce soir, elle ne pouvait encore passer, elle serait retenue par les basses eaux pendant dix jours, et, avec elle, le courrier pour la France. Ce n'est pourtant pas que les eaux profondes fassent défaut sur notre côte du Tonkin. A peine débarquée, je pouvais m'en assurer en visitant les merveilleuses baies d'Along et de Faïtsi Long (1) et nos grands charbonnages.

La navigation dès l'entrée dans la baie d'Along est véritablement étrange; l'horizon ne ressemble à rien de connu : immenses rades entourées de hautes murailles naturelles, larges espaces semés de rochers sombres, couverts d'une broussaille sauvage aux blanches racines courantes et d'arbres rabougris poussés dans les anfractuosités de la roche; monolithes bizarres, gigantesques piliers, aiguilles isolées, nombreuses grottes, petites chaînes de cent, deux cents et trois cents mètres d'altitude, découpées profondément et creusées, à la base, par les flots de la marée, qui monte de $4^{m},50$. (Il n'y a qu'une marée par jour.) Des anses, des criques, de grandes baies, des centaines d'îlots se succèdent et d'immenses vols de grandes oies sauvages se profilent sur les rochers dans la lumière du couchant.

(1) Faïtsi Long signifie « génie de la voile » du nom d'une élégante roche en forme de voile qui forme le centre de la baie.

Les importantes mines de houille de Hongay, au fond de la baie du même nom, déroulent le beau panorama de leurs constructions, et l'île de la Madeleine, percée d'un bizarre tunnel naturel dans lequel on ne passe qu'en canot, s'allonge devant les charbonnages de Kébao.

Derrière cette barrière, la mer immense, dont les fureurs sont brisées par tant d'obstacles, ne forme plus que des lacs tranquilles, et, par cent passes, les navires de fort tonnage glissent entre les rochers, sur des fonds de 40 et 50 mètres et davantage. A Haïphong, au contraire, seuls, les vaisseaux ne tirant que 4^{m}, 50 peuvent remonter le Cua-Nam à toutes les marées; ceux qui ont six mètres ne passent qu'à l'époque des hautes marées. Trop souvent une ville se crée à l'entrée d'un delta, à l'occasion de la venue de quelques canonnières, de navires de faible tonnage qui doivent remonter les rivières. Des constructions provisoires s'élèvent à la hâte; et, parce qu'il y a déjà quelque chose de fait, on construit de nouveaux bâtiments; plus tard, toute une administration s'installe, une ville naît; la création d'un port s'impose, et le placer plus loin serait ruiner les intérêts engagés.

Parmi toutes les rades des baies d'Along et de Faïtsi Long, préférables à Haïphong, l'abri de Kébao semblait devoir être le port principal de notre colonie. Demi-fermée par des îlots, la rade de Tien-Yen, à proximité de nos charbonnages, serait facilement défendue en cas de guerre. Nos cuirassés et les plus grands navires y manœuvreraient à l'aise, jusqu'au pied des rochers, sur des fonds de sept mètres durant les eaux basses. Kébao est à 100 kilomètres de Lang-

Son, que M. de Lanessan regardait comme la meilleure brèche pour l'entrée de notre commerce au Yunnan et dans la Chine méridionale. La pénétration de la Chine était le premier mobile de notre conquête, et un chemin de fer avait été projeté de Tien-Yen à Lang-Son.

L'île de Kébao comprend 25,000 hectares. C'est un continent en miniature, avec des montagnes escarpées, des bois, de nombreuses baies, de grands ports d'un accès facile pouvant contenir une flotte. On y trouve des gisements houillers importants, des cours d'eau et un petit chemin de fer, à voie d'un mètre, de 14 kilomètres de longueur. Ce chemin de fer devait être prolongé et réunissait déjà toutes les difficultés des grandes lignes : montagnes, tunnels, ponts, courbes et pentes. De nombreuses plantations de lilas du Japon, excellent bois pour les travaux des mines, couvraient les collines de leurs opulentes grappes fleuries. La société de Kébao possédait, dans un rayon de six kilomètres, toutes les îles qui sont autour de Kébao, excepté la grande île de la Madeleine. Mais, hélas ! tous ces efforts, toute cette initiative industrielle et ce développement de forces créatrices semblent avoir été dépensés en pure perte. Il ne m'appartient pas de découvrir les raisons qui ont fait que Kébao n'a cessé de péricliter dans les dernières années, et je puis seulement regretter d'apprendre que cette entreprise ait été définitivement abandonnée. Tout ce beau matériel que j'ai vu fonctionner, apportant la vie et le mouvement à une région entière, a passé au feu peu ardent des enchères publiques.

Heureusement que tel n'est pas et ne sera pas le sort des mines de charbon de Hongay, où, maintenant, le

chiffre d'extraction est monté à plus de 20,000 tonnes par mois. Bien que n'ayant pas la qualité supérieure des charbons gras d'Angleterre, nos charbons anthraciteux du Tonkin sont cependant demandés de plus en plus par la marine marchande, et, non sans succès, rivalisent avec ceux de l'Inde sur les marchés de l'Extrême-Orient. Il en sera de même des charbons de Nang-Son (côte de l'Annam, près de Tourane) lorsque, comme il est à prévoir et à souhaiter, l'exploitation de ce gisement, temporairement négligée, sera reprise.

A la nuit, la navigation dans les baies d'Along et de Faïtsi Long prend un aspect fantastique; les hautes pyramides, les rochers bizarres, auxquels on a donné des noms d'après leur ressemblance prétendue, s'avancent au-devant de nous en grandes ombres noires sur le miroir des eaux; quelques jonques chinoises circulent ou se dérobent par les étroits passages; des chaloupes à vapeur, plus rares, fuient dans ce qui paraît un dédale ou, paisiblement, viennent nous croiser. Peu de temps auparavant les canots étaient encore accueillis à coups de fusil par les pirates. De longues corbeilles de bambou tressé, d'une légèreté extrême, de forme ovoïde, recouvertes d'une laque commune imperméable, sont trop amusantes pour être oubliées. Surmontées de leurs voiles de paille ou de jonc, elles servent de chalands et portent des charges considérables.

Les côtes pittoresques du Tonkin et la nature romantique, cahotée, déchiquetée, du paysage contrastent étrangement avec les plaines monotones du delta, avec les verdoyantes cultures et les rizières qui bordent le Fleuve Rouge. Bien que le Tonkin produise autant de riz que la riche Cochinchine, la densité de sa popu-

lation est telle qu'il ne suffit pas à la nourrir. Le delta ne forme qu'environ le cinquième du territoire tonkinois et sa population s'élève à 8 à 10 millions d'âmes. Les hautes régions, ravagées depuis des siècles par les luttes de l'Annam et de la Chine, de la Cour de Hué et des descendants de Mac réfugiés à Caobang, mises au pillage depuis cinquante ans à la suite de la grande révolte des Taïpings, sont en partie dépeuplées et ne comptent guère plus d'un million d'habitants. Pas un pouce de terrain ne reste sans culture. Les bancs de sable eux-mêmes sont utilisés, aux basses eaux, dans ce Fleuve Rouge à la navigation inégale même au-dessous d'Hanoï.

Au commencement d'avril les échouages sont fréquents, le passage appelé « les bambous » nous retient longtemps, et, le lendemain du départ d'Haïphong, à dix heures du matin nous sommes encore à Hungyen, qui donne son nom à une des plus riches provinces du delta. Le *Song-Coï* ou *Grand Fleuve*, comme le nomment les Annamites, a dévoré 150 mètres de la ville qui se trouvent maintenant sous les eaux, et, d'autre part, en deux ans il a découvert un banc de sable de 700 mètres. Une foule assiège le ponton, vêtue de cette couleur brun cachou ou noire qui me laisse regretter les légères et soyeuses draperies aux brillantes couleurs des Indes ou de la Birmanie. Hommes et femmes portent uniformément le *ké-ao*, la longue blouse annamite sur le *ké-quan*, large culotte à peine fendue; les uns et les autres relèvent et enroulent leurs épaisses et rudes chevelures sous la longue écharpe sombre en crépon soyeux, le *ké-kane* noué en turban; et il n'est point aisé pour les nouveaux arrivés de les distinguer.

Cependant la femme annamite a particulièrement la pudeur de la poitrine, elle porte une longue bavette noire destinée à voiler les seins sous l'entre-croisement de la blouse; la petite fille elle-même porte le *ké-him;* et, pourvu que celui de la femme soit bien attaché, si le reste de son costume se dérangeait il n'y aurait encore que demi-mal. Il me souvient d'avoir vu aux Indes, sur les pentes de l'Himalaya, des femmes dont l'unique devoir consistait à dérober leur bouche aux regards de tout homme qui n'était pas le mari.

Il se fait à Hungyen un commerce considérable de nattes et de porcs. Ces pauvres animaux excitent toute ma pitié. On les ficelle sur un bambou qui sert à les porter, les pieds de devant sont maintenus comme les pattes des volailles à la broche, la chair se croise et se coupe sur le bâton, et les pauvres bêtes, à l'état de monstrueux saucissons vivants, poussent des cris lamentables. A Haïnan, les Chinois les expédient dans un tuyau de jonc à claire-voie.

Sur les berges la culture est très dense : les salades aussi bonnes que les nôtres, les petites tomates annamites et les belles feuilles tachetées des *caladium esculentum* (que nous ne connaissons qu'à l'état de plante d'agrément) forment des champs et produisent sur leur racine pivotante un tubercule qui est la pomme de terre annamite. On la nomme, je crois, tarot. Tout autour de la capitale indo-chinoise ce ne sont que cultures maraîchères dont les indigènes vendent les produits aux Européens : on croirait voir une plaine des environs de Paris.

Le premier monument que l'on aperçoit, en arrivant à Hanoï, est le bel hôpital situé au bord du fleuve. Il

ne saurait être de mauvais augure dans une colonie plus saine maintenant que sa réputation. Le Tonkin jouit pendant près de huit mois d'une température moyenne; en ce mois d'avril le thermomètre dépasse à peine 20 degrés, et en hiver les dames portent des fourrures. Je ne verrai Hanoï sous sa parure enchanteresse que deux mois plus tard, quand je redescendrai du haut Tonkin; et c'est cette vision du retour que je garde dans mon souvenir, vision d'une ville abritée sous ses belles avenues de « flamboyants » en fleurs. Grands arbres aux branches surbaissées, au délicat feuillage presque caché sous l'épaisse floraison aux tons de flamme; immenses boules ou grappes, masses inouïes de fleurs légères aux pétales menus, nuancés du pourpre à l'ambre, l'un toujours beaucoup plus clair que les autres; tout cet ensemble, d'une délicatesse extrême, était éblouissant sous l'éclatant soleil de juin.

Je ne parlerai pas des jolis lacs d'Hanoï qui baignent les vertes pelouses de ses parcs, de la petite pagode lacustre qui se détache sur le ciel et se reflète dans l'eau, de l'arc de triomphe surmonté du génie taotique de la Littérature et du pont qui y conduisent. Ce génie a l'air de faire concurrence à Confucius, avec lequel il fraternise en Annam. Je ne m'attarderai pas aux intéressantes pagodes qui retracent l'histoire d'Hanoï, pas même à celle des « Corbeaux » (1), le temple Confucéen qui remonte au onzième siècle de notre ère, où se pressèrent jadis, sous les banians centenaires, des milliers de jeunes lettrés. De grandes stèles élevées sur de colossales tortues rappellent les noms des lauréats des

(1) Baptisée ainsi par les Légionnaires.

examens littéraires qui s'y passèrent de 1476 à 1780. Je noterai d'un mot seulement la pagode du « Grand Bouddha », située au bout de la ville, à l'entrée du Jardin Botanique, dans un site admirable. Sa grande statue de bronze, d'un bronze toujours plus froid que la température, se couvre de buée, au grand dommage des étoffes qui l'habillent. Crédule et confiante, la foule annamite vient voir si le *Tran-Vou* (1) transpire plus ou moins, et on en tire des augures. C'est devant lui que Ming-Mang, roi d'Annam, était venu recevoir l'investiture de l'empereur de Chine, et on ne manqua pas de remarquer que lorsque le dieu vit un aussi grand personnage se prosterner devant lui, il se couvrit d'une sueur abondante. D'énormes grues posées sur des tortues, double emblème de longévité, sont placées de chaque côté de son autel.

Je ne puis oublier cependant, près du « Pont de Papier », ainsi nommé parce qu'il conduit à un grand village dont tous les habitants fabriquent du papier, la petite pagode où fut massacré Balny d'Avricourt. Je vois encore entre les rizières, les bambous et les fossés, les légères dépressions qui dérobaient à nos troupes les Pavillons-Noirs; et, à moins d'un kilomètre l'un de l'autre, dominant la vaste plaine teinte du sang des héros, les modestes tombeaux de Francis Garnier et du commandant Rivière. Ces nobles victimes sont tombées sous les coups de l'ancien chef Taïping, Lieu-Vinh-Phuoc, le chef des Pavillons-Noirs (devenus Réguliers chinois), l'ennemi irréductible que nous avons laissé vivre et que la Chine a fait général. Comme au temps

(1) Nom sous lequel ce Bouddha est adoré. Il est dans le Panthéon chinois le gardien de la partie nord du ciel.

de l'âge de pierre, le mont Pavi se profile à l'horizon; c'est l'Olympe tonkinois, l'asile du génie qui lançait le tonnerre. A l'époque préhistorique, en effet, le peuple se pressait sur la montagne pour rapporter au dieu les haches qu'il lançait à nouveau en guise de foudre.

Je ne puis passer sous silence la pagode de Ling-Lang desservie par des bonzesses sous l'autorité d'une vieille *baya* (1) de quatre-vingt-quatre ans, d'une physionomie très intéressante. Une petite stèle sur laquelle il est écrit « Descendez de cheval » se rencontre à quelque distance avant d'arriver à la pagode. Ces stèles sont assez fréquentes près des temples pour indiquer que le lieu est saint, et il n'est guère de village qui n'ait sa pagode à Confucius, son autel de la Littérature, sans lequel nul de ses candidats-lettrés ne pourrait prétendre réussir aux examens qui confèrent le mandarinat. En temps ordinaire, les bonzesses, comme les bonzes, portent au Tonkin la grande robe de bure brune avec un immense chapeau conique aux larges bords plats. Nous sommes loin des belles étoffes jaunes des *talapoints* du sud et des pâles draperies des nonnes birmanes, loin des robes grenat ou jaune du Tibet et de Ceylan et des robes empourprées de la Mongolie. Les bonzes tonkinois, dont le bouddhisme est altéré par les cultes de la Chine, ne portent la chape jaune que les jours de fête. Les différents morceaux dont leurs robes doivent être faites, pour marquer la pauvreté des moines bouddhistes, sont ici de diverses couleurs.

La pagode des bonzesses de Ling-Lang est en forme

(1) Vieille femme.

BROUETTE ANNAMITE

de *tau* grec renversé. Sous une longue galerie se déroule une foule de divinités taotiques : la Cuanine des Chinois, tenant sur ses genoux l'enfant du bonze; puis la Cuandè Manjousseri du Tibet, la déesse aux dix bras, la déesse de pitié, près d'une incarnation de Siva, avec le collier de têtes de mort, signifiant la régénération par la mort pour la renaissance de la vie. Plus loin, c'est le ciel bouddhique dans un entassement de nuages qui représentent l'empyrée et, au centre, Sakyamouni et Gilac, le petit enfant, entourés des esprits de l'air et de tout un Panthéon confus au-dessus des deux entrées des enfers. Dans une autre galerie trônent les immenses statues des fils d'un roi de Bénarès, dont l'un tient entre ses doigts la « perle de l'immortalité ». En face est encore un autre empyrée dédié au « Génie du sol », et plus loin, au milieu d'une confusion de divinités, le *roi Lé*, dans sa belle robe jaune, insigne de sa royauté, tient, sous un dais, une place honorable près du « Bouddha naissant », ombragé par les neuf dragons entrelacés. Voici maintenant l'*empereur de jade*, Ngoc-Hoang, un dieu très vénéré et qui figure dans nombre de récits. En arrière est une trinité bouddhique du passé, du présent, de l'avenir, dont les personnages sont placés sans souci du rituel des divinités et de leur ordre de préséance; cet ordre cependant est nettement indiqué dans ces mémorables et saintes paroles qui tombèrent les premières des lèvres de Bouddha : « Le ciel est en haut, la terre est en bas, et moi, je suis au milieu ! »

Je ne m'attarderai pas davantage aux pagodes si intéressantes, ni ne décrirai les monuments et la vie dans les grandes villes de notre colonie; mon but est toujours plus loin dans l'intérieur du pays. La sédui-

sante Hanoï et les plus aimables hospitalités elles-mêmes ne doivent me retenir que quelques jours, et l'heure est venue pour moi de quitter le delta et de gagner le haut pays. Je devais alors me diriger, par le Fleuve Rouge, vers le Yunnan et le Sé-Tchuen. Aucune raison sérieuse, en ce temps-là, ne devait s'y opposer; mais, j'avais compté sans la crainte des responsabilités administratives, sans les sollicitudes amies mal renseignées; et trois dépêches officielles allaient m'arrêter à Laokay. Je dois cependant à cette cruelle déception, dont je ne me suis pas consolée, d'avoir fait une très intéressante excursion dans notre pittoresque haut Tonkin, que nul voyageur ne s'était alors donné la peine de parcourir. Pendant deux mois j'ai visité nos quatre territoires militaires sans itinéraire fixe, empressée seulement à rechercher partout le pays le plus accidenté, les beautés de la nature et les postes-frontière où les travaux d'organisation de nos officiers m'étaient le plus signalés.

Nos chers compatriotes ne sont pas des Orientaux; il semble même qu'ils aient donné gain de cause à quelques-unes des revendications des congrès féministes. Et, néanmoins, il peut paraître surprenant que le passage d'une humble femme dans les territoires frontières de notre haut Tonkin ait pu être, pour des indigènes qui n'avaient jamais vu d'Européenne, l'assurance d'une ère de paix et de tranquillité. Les notables, dans les «secteurs», où on se battait encore six mois auparavant, s'empressaient, heureux et curieux, sur le sentier et dans les villages pour m'apporter leurs *laïba,* leurs salutations. C'était donc bien vrai qu'on ne craignait plus les pirates, puisque les Français laissaient une des leurs circuler librement.

II

LE HAUT TONKIN

Je quitte Hanoï le 10 avril. Dès cette époque les eaux baissent rapidement dans le Fleuve Rouge. Les chaloupes à vapeur des Messageries fluviales du Tonkin s'ensablent de-ci de-là; mais à la montée le courant les dégage aisément. Les rives sablonneuses défilent monotones. Dès le premier jour, nous avons dépassé Sontay et nous arrivons à Viétry, au confluent même de la Rivière Claire et du Fleuve Rouge. Viétry possède une curieuse spécialité, intéressante pour les gourmets : des soles exquises, aussi bonnes qu'à la mer, et qui ne se rencontrent nulle part ailleurs, me dit-on, dans le Fleuve Rouge ni dans la Rivière Claire. Des lignes de *caï-nha-bé* (1), radeaux portant une case, sont amarrées le long des rives : c'est encore l'agglomération du delta. Voici au-dessus de Hong-Hoa une foule accourue qui encombre la berge; les Annamites sont occupés à brûler un corps, celui d'un de leurs grands mandarins, si nous en croyons les parasols d'honneur qui dominent le tableau. Plus loin des buffles noirs s'enfoncent dans les grands maïs et paissent sur les étroits talus qui séparent les rizières. Aussi méchants que les buffles roses, ils se laisseraient difficilement approcher par un Européen, et on les voit, néanmoins, sur-

(1) Se prononce *cagnabé*.

veillés par de jeunes enfants annamites originalement grimpés sur leur dos. Avant même d'arriver à Yenbay, le terminus de la navigation à vapeur pour six mois de l'année, il faut aborder en pleine vase, continuer la route à pied jusqu'à la ville et s'organiser désormais pour voyager à cheval. Et lorsque, de Laokay, je voudrai redescendre rapidement par le fleuve jusqu'à Yenbay, mon sampan grattera sur les galets; et au voisinage de quelques *tack*, c'est le nom qu'on donne aux rapides, des radeaux échoués et des sampans brisés témoigneront des difficultés de cette navigation. La voie de pénétration en Chine par le Fleuve Rouge est impraticable au moins pendant une partie de l'année.

C'est toujours avec plaisir que je reprends le voyage à cheval. Montée sur un solide petit poney, je contemple, non sans fierté, du haut du sentier de la montagne, le fleuve trop large semé de bancs de sable et les grandes jonques, aux voiles (1) à peine tendues, qui montent lentement, elles, menées par des sortes de faunes, demi-nus, naviguant à la perche sur l'avant du bateau.

J'abandonne, à Ba-hoa, la rive gauche pour la rive droite; c'est un pays des plus pittoresques et qui, sous l'exubérance de la végétation tropicale, rappelle la configuration de nos Vosges. De grands népenthès, des «plantes à pipe», comme la «liane du voyageur» à Java, pendent des arbres et renferment dans leur conque un verre à madère d'une eau fraîche et liquoreuse. Le bananier n'est-il pas, lui aussi, la plante aqueuse par excellence; son eau, toujours saine à boire, se peut

(1) Grandes voiles carrées de paille nattée.

mettre dans le *kédiou*, le narghilé annamite, pour faire passer la fumée. Ailleurs, pour ne parler que des arbres dont la rencontre est précieuse, le joli *caryota urens*, le palmier à vin, est aussi, me dit-on, le palmier à pain. Il contient dans sa racine (1) une sorte de farine, comme le manioc, dont les indigènes font des gâteaux recherchés. A travers montagnes et bois, les rivières grossies encore après les pluies se répandent sur cent mètres de largeur, et les ponts n'ont pas résisté à la crue. Ces ponts sont généralement placés sur de hauts gabions, grandes corbeilles rondes à claire-voie remplies de grosses pierres. Les gabions représentent les piles du pont, et quand les joncs viennent à se rompre, ce qui arrive chaque année, les pierres s'étalent, le pont s'écroule, et on ne le rétablit qu'à la saison sèche. Aussi les passages de rivière modifient-ils souvent les itinéraires, et si l'on doit construire des radeaux pour faire traverser hommes et chevaux, il importe encore de trouver un point de débarquement favorable. Il y a quelques mois à peine on se battait dans cette région, et nos officiers aujourd'hui, toujours en haleine et en marche, accomplissent, chacun dans son poste, une œuvre d'organisation pratique dont la France peut leur être reconnaissante.

C'est après cet intéressant crochet au sud de Laokay que j'arrive à la frontière et qu'il me faut renoncer à mes projets de voyage en Chine par le Yunnan et le Sé-Tchuen. Laokay, sur la rive gauche du Fleuve Rouge, est agréablement situé sur un rocher, au confluent de l'arroyo-frontière qui le sépare de Song-Phong, la ville

(1) Cette racine s'appelle *dao*. Les indigènes lui font subir toute une préparation; ils la râpent et en expriment la sève, ils en font une sorte de farine qui ressemble à de la sciure de bois.

chinoise, que les pilotis de quatre à cinq mètres de ses maisons de bois, étagées sur la berge, ne préservent pas de l'inondation à l'époque des hautes eaux. En quelques mois, Laokay a multiplié ses constructions, sans augmenter encore son mouvement commercial, si médiocre quand on le compare à celui de Bhamo, lui aussi à la porte du Yunnan et desservi par le large Irrawaddi. La grande route qui devait relier Laokay à Ba-hoa, puis à Yenbay, se faisait alors en toute hâte. Aux Indes, je voyais préconiser par les Anglais un tout autre système. Pas de larges routes, coûteuses à entretenir, tant qu'il ne s'agit pas d'y faire rouler un service de poste; mais de bons petits chemins de caravane pour les coolies-porteurs, pour les bêtes de charge et, au besoin, pour les chars; puis, à côté des fleuves navigables, des chemins de fer, tels que ceux de Birmanie à 1,250 kilomètres de la mer.

Après avoir parcouru les deux rives du «Grand Fleuve», je me dirige par Phu-Yen-Binh sur Tuyen-Quang, et, par la vallée de la Rivière Claire, sur Hagyang, aussi à la frontière de Chine. Je suis reçue à Tuyen-Quang chez le bienveillant général de Badens, qui devait si cruellement, deux mois plus tard, trouver la mort dans la fatale Rivière Claire; l'aimable famille qui me recevait si joyeusement allait être plongée dans la douleur.

Les grandes routes militaires en construction dans le haut Tonkin n'étaient point achevées entre Tuyen-Quang et Hagyang, et les sentiers indigènes offraient encore quelques surprises aux voyageurs épris de pittoresque. Les rapides du Mékong, de Xieng-Sen à Luang-Prabang, m'avaient amplement édifiée sur les risques

à courir, et je me suis toujours refusée à la navigation de la Rivière Claire, sauf pour un court trajet en étroit canot dans les rapides du Grand Bouddha. Nous avions fait halte à un poste du service des routes, agréablement perché au-dessus des rapides et à côté de la pagode qui leur a donné son nom. Le passage en forêt, le long du fleuve, est presque impraticable. A grand'-peine et le coupe-coupe à la main, se traînant sous les branches, les hommes pourront y faire passer nos chevaux; tandis qu'en deux heures, assis deux par deux, en vis-à-vis dans un étroit tronc d'arbre, nous remonterons, tirés à la cordelle, une des moins mauvaises parties de ce trop célèbre *tack*. Nous n'avons pas rencontré d'éléphant; et d'ailleurs, nous ne nous serions pas tirés d'une chasse aussi glorieusement que des légionnaires, quelques jours auparavant, sur la même Rivière Claire. L'un d'eux, étant en sampan, a tiré sur un énorme éléphant; l'éléphant, furieux et probablement blessé, s'était lancé à la poursuite du sampan, dont il n'aurait fait qu'une épave si toute la mousqueterie n'était rapidement intervenue. Ce devait être un animal splendide, si j'en juge par les deux mètres de longueur de ses défenses. Ces grands pachydermes sont nombreux dans la région : j'aperçois souvent les traces de leurs gros pieds ronds sur le sentier humide, avec des empreintes de tigres et de chats-tigres. On prétend que, dans le cercle de Tuyen-Quang, on sacrifie encore chaque année au dieu-tigre, *Seigneur le Tigre* (ong-côp), un enfant n'ayant ni père ni mère. Dans une carrière et dans quelques chantiers de la route en construction il a fallu armer des coolies chinois parce que le tigre venait chaque jour au milieu des travaux. On ne circule

qu'armé, pour, au besoin, l'effrayer d'un coup de feu.

C'est pour pouvoir échapper au tigre que, près des villages ou des cultures, s'élèvent, à 2 ou 3 mètres du sol, de très petites cases où l'indigène se réfugie en cas d'alerte. Là, vigie attentive, il se tenait en observation pour signaler l'arrivée des pirates. Là, surtout, il vient surveiller ses champs, faire du bruit pour effrayer les oiseaux qui mangent le grain, et guetter le cerf, ennemi intime, auquel il tend des pièges cachés sous des feuilles de bananier.

Les serpents sont communs, mais, en réalité, moins nombreux, moins redoutés, moins dangereux qu'aux Indes anglaises. Lorsque à cheval je marchais à l'avant de la caravane, j'ai vu souvent se dérouler des serpents de deux mètres et fuir de petits serpents noirs. Près de Cao-Coc, entre Hagyang et Nassa, les hommes ont tué un boa de sept à huit mètres.

Les forêts sont peuplées d'oiseaux, les paons sont nombreux au voisinage de la Rivière Claire, mais ils n'ont plus la belle quiétude d'oiseaux sacrés que je leur voyais aux Indes, où nul ne peut les chasser ni les pourchasser; là, maintes fois, ma voiture a dû s'arrêter devant un paon qui noblement traversait la route. En Indo-Chine, l'indigène ne caresse jamais les animaux domestiques; jamais il ne leur donne à manger ni ne les soigne. Les animaux doivent vivre comme ils peuvent. J'admire les belles ailes rousses des coqs de pagode à la longue queue et au vol lourd; j'aime le doux « hou houp » de ma vieille amie la houpe du Cachemire, mais je me lasserais un peu de la perdrix qui répète ce que nos soldats lui prêtent, le sempiternel « t'auras pas d'tafia » que l'on entend toujours dès que l'adap-

tation verbale a été indiquée. Il en est de même du gros merle, qui, avec persistance, crie nuit et jour «3 fr. 50», disent encore les soldats, et d'un autre oiseau bavard qui redit sans cesse «tu périras, tu périras»; mais il ne faut pas se laisser impressionner par ce présage, car il crie la même chose à tout le monde. Dans la région des deux villages de Bac-Quan et de Bac-Mouk, un oiseau répète ces deux noms. C'est l'oiseau chanteur de la légende qu'à peu de distance on raconte avec une variante. La voici :

Il était une fois un pauvre *gnio* (enfant annamite) dont le père s'était remarié. Pendant la journée entière sa marâtre lui faisait garder ses cinq buffles, et quand, le soir, il les ramenait à la *caï-nha*, il devait les attacher à cinq piquets et s'attacher lui-même au sixième. Le pauvre petit était si fort détesté et maltraité qu'il en mourut. Lorsqu'il entra dans le paradis, Bouddha lui demanda ce qu'il désirait pour sa récompense : «Je veux,» répondit l'enfant, «passer dans le corps d'un oiseau et aller jour et nuit, près de la maison de ma mauvaise mère, chanter à perpétuité : «Nam tiot, sao tioc» (cinq buffles et six piquets). Cette légende prouverait surtout qu'en fait de rancune l'Annamite ne connaît pas de fastidieuse besogne. Puisque nous en sommes aux légendes, en voici une autre qui témoigne de sa malice et rappelle par quelques points la fable *Le Renard et le Bouc* de notre La Fontaine.

On pourrait l'intituler le tigre et le singe. Un singe se promenant dans la forêt tomba tout à coup dans un trou si profond que, malgré son agilité, il n'en put sortir. Ne recevant aucun secours du ciel, il eût péri misérablement si son ingéniosité bien connue ne l'eût

tiré d'affaire. Plus tard, croyant entendre des pas pesants!... «Ne serait-ce pas Seigneur le Tigre quêtant sa proie?» se dit-il; «si c'est lui, quelle heureuse chance; il me servira de tremplin pour atteindre le sommet de ma fosse. Le tout est de décider Sa Grandeur à descendre?» Les pas se rapprochèrent. «Seigneur Tigre, avancez donc! Eh! Monseigneur, où allez-vous? — Que t'importe, répondit le roi des forêts, je cherche ma nourriture. — Il m'importe beaucoup, répliqua le singe; vous ne savez donc pas quel danger vous menace? Les plus fameux devins ont annoncé que le ciel allait tomber, écrasant tout ce qui serait à la surface de la terre. — Non, je l'ignore, répondit le tigre, mais tu te moques... — Me moquer, Seigneur, je ne l'oserais. Et la preuve, c'est que moi-même, je suis descendu dans ce trou pour échapper à l'universel désastre. Tenez, en souvenir des bons procédés que vous avez eus à mon égard, je vous offre une petite place près de moi, et le ciel pourra tomber sans nous atteindre.» Cette fois, le tigre convaincu sauta dans la fosse; mais à peine eût-il touché le fond que le singe, d'un seul bond, lui passa sur le dos et s'échappa du trou. Puis, regardant le tigre tout penaud, il lui cria : «Attends, attends toujours; mais tu as le temps de mourir avant que ne tombe le ciel.»

Les Annamites ne sont guère bouddhistes que de nom. Dans maintes pagodes du haut Tonkin j'ai cherché vainement une représentation de Bouddha. La pagode de Phu Yen Binh contenait uniquement les tables pour les sacrifices aux mânes des ancêtres. A certaines fêtes, les tables se couvrent d'offrandes en

victuailles, animaux offerts et provision de riz que l'on mange de compagnie. Les indigènes croient vaguement que les ancêtres prennent leur part du festin, mais qu'ils ne mangent pas à la façon des vivants. C'est assurément une façon plus économique.

Le *macoui* (1) joue un rôle considérable dans leurs



FEMME MAN-MÉO (CERCLE DE CAOBANG)

Communiqué par M. le Dr Thoulon

préoccupations. Les Thos, une des plus nombreuses populations du haut pays, sont accusés d'avoir un *macoui* et de le jeter sur les Annamites. Les rochers isolés, couverts de grands arbres, sont généralement l'objet de superstitions et presque toujours on y élève une pagode pour conjurer le *macoui*. Les *macoui* sont par-

(1) Mauvais génie.

tout, dans les arbres et dans les choses de la nature. Il m'est arrivé plusieurs fois de m'arrêter, pour la halte du déjeuner, sous un bel arbre à l'épais ombrage, un *caï-soung*, espèce de figuier dont les figues poussent directement sur le tronc; nul indigène ne se reposerait sous son ombre : cet arbre est habité par un *macoui!* Partout on frappe du tam-tam pour éloigner la maladie. On élève de petits porches de bambou à l'entrée des chemins, des villages ou des maisons pour empêcher le diable de passer. Malheureusement les porches sont trop bas pour les cavaliers, ceux-ci passent à côté, et j'ai bien peur qu'ils ne mènent le *macoui* en croupe! Un jour, une femme d'un village où je m'étais arrêtée s'étant avisée d'avoir une attaque de nerfs, on l'a crue possédée et on l'a rouée de coups pour l'exorciser. Les comètes jouent un grand rôle dans les présages; les Annamites sont persuadés, sur quelques coïncidences probablement, que toutes les fois que paraît une comète toujours survient, en même temps, un grand roi ou un prince qui doit livrer et gagner une grande bataille. Les Thos de Luang-Tam-Ki sont convaincus qu'ils ne seront délivrés des Français que lorsqu'une comète sera venue à leur secours. Avis aux astrologues!

L'appareil photographique est souvent un objet d'effroi. La croyance chinoise et annamite se base sur ce que rien ne saurait venir de rien. L'empreinte obtenue appartient à la personne; elle est sortie d'elle; et ces peuples ne peuvent admettre que l'être photographié n'ait pas perdu quelque chose de lui-même.

Les populations du haut Tonkin sont très variées et très différentes de race de celles du delta tonkinois.

La plus nombreuse est celle des *Thos*, plus connus peut-être sous l'appellation annamite de Thaïs : hommes libres. Les Thos habitent surtout les vallées.

Les *Mans* (1) habitent plus haut dans la montagne.



JEUNE HOMME MANTIEN (RÉGION DE CHO-RA)

Communiqué par M. le Dr THOULON

Ils ont la fâcheuse coutume de brûler les forêts pour faire leurs cultures et de déplacer leurs villages tous les deux ou trois ans lorsque l'humus fertile des végétations détruites est épuisé. Ils se subdivisent en

(1) Se prononce *Mann*.

Mans-Koc, *Mans-Tien*, *Mans-Kao* (de blanc vêtus), *Mans-Quan*, *Mans-Xung*, *Mans-Xaphos*, que sais-je encore ? Ils diffèrent légèrement de coutumes et de costume; quelques-uns sont les serfs des Thos; et les vêtements bleus, les ornements rouges, les sapèques, les bijoux de cuivre et d'argent, et les blanches coquilles, comme chez les Shans, les distinguent les uns des autres. Seul le chef de famille a le droit de porter au menton les poils rares que la nature a parcimonieusement répartis à la race jaune. La barbe que nos tirailleurs, sans être chefs, se permettent de porter fera se perdre le vieil usage.

Les *Méos* habitent plus haut encore que les *Mans;* et, depuis qu'on a pris le parti d'armer les villages, ils savent parfaitement se défendre et repousser les pirates, dont on ne parle plus dans le haut pays.

Les *Nungs* (1), d'origine chinoise, habitent le nord. Les femmes portent le costume chinois et des chaînettes d'argent dans les cheveux. (Le Tho les englobe avec la race chinoise dans sa haine du pirate.)

Toutes ces populations vivent juxtaposées, mais non mélangées, et l'Annamite, qui les a conquises, ne s'est pas substitué à elles.

Les Thos ne font que le petit commerce et l'agriculture. Ils sont moins sales que les Annamites. J'ai logé dans leurs *caï-nha* et gravi les entailles du bambou mobile qui, souvent, leur sert d'échelle pour y monter. Leurs maisons, élevées sur pilotis, les garantissent de l'humidité à la saison des pluies et servent à préserver les animaux, chevaux, buffles, cochons enfermés

(1) Se prononce *noung*.

sous la case à l'abri du tigre. Une auge remplie d'eau, par un système de tuyaux de bambou drainant l'eau de la montagne, se trouve sur la terrasse, et, avant d'entrer, chacun s'arrose les pieds. Les murs, comme le plancher fléchissant et les auvents qui ferment les ouvertures, sont en lattes de bambou. Le logement est souvent composé d'un grand hall, en une ou deux parties; quelques logettes de côté forment chambres, et trois ou quatre foyers sur des châssis remplis de terre servent aux différents ménages de la famille. Un petit autel, qui fait penser à la disposition de notre guignol, se trouve dans toutes les cases, c'est l'autel des ancêtres.

La propriété est individuelle. A la suite des actes de piraterie dont le pays a été l'objet depuis plus de quarante ans, les titres de propriété ont été souvent détruits; mais la tradition a une telle force que les contestations sont néanmoins extrêmement rares. La collectivité possède des terrains communaux que le chef de village partage et distribue; la récolte en est attribuée à celui qui y a exécuté les travaux agricoles, déduction faite d'une certaine part réservée aux fonctionnaires indigènes, proportionnellement à leur grade. Certaines terres de la commune sont en pâture, d'autres sont cultivées par corvées pour le compte des autorités indigènes. Le produit en est affecté par les habitants au traitement de leurs chefs élus.

L'impôt comporte une taxe personnelle et un impôt foncier. La taxe est établie après recensement, et l'impôt foncier est calculé sur la quantité des rizières ou autres cultures divisées en plusieurs catégories. Le produit de ces impôts est recueilli par le *lythuong*, ou maire, qui en effectue le versement dans la caisse de

l'officier commandant le secteur. Ces versements sont inscrits sur les feuilles d'impôt des communes, qui restent aux mains des *lythuong*, signées par le commandant du secteur et par le *Tri-Chau* (1), ou sous-préfet. Les intéressés peuvent les consulter quand ils le veulent. Les taxes correspondant aux dépenses locales, entretien des chemins, travaux d'irrigation, etc., sont prélevées sur l'impôt foncier. Elles sont imposées par l'autorité supérieure, qui arrête et fixe la quotité des impôts de concert avec les autorités annamites. Les habitants peuvent indiquer leurs besoins pour l'entretien des chemins. Ils doivent débroussailler tous les ans après la saison des pluies, faire et maintenir les ponts et ponceaux et daller les passages que suivent les buffles pour empêcher ceux-ci de les défoncer.

La justice est rendue par le chef du village ou par un de ses chefs hiérarchiques. Leur compétence est déterminée par l'importance du délit. Le père demeure, tant qu'il le veut, le chef de la famille.

Le chef de village remplit certaines fonctions sacerdotales : c'est lui qui prononce les formules dans les cérémonies funèbres; c'est lui qui décide combien de temps on doit conserver les morts, huit jours ou plusieurs mois, afin que les Esprits soient satisfaits et permettent l'inhumation. C'est lui également qui désigne le lieu de la sépulture.

Il n'y a pas de cimetières proprement dits, mais les Thos ont pour les tombes un grand respect. Ils ont fait des exhumations parce qu'une route, qu'on avait pour-

(1) Se prononce *tri-tiao*.

tant détournée, passait encore trop près d'une tombe. Ils croient qu'après la mort les mânes de ceux qui se sont bien conduits vont sur l'autel de la pagode fréquentée par la famille et y demeurent heureux et tran-



FEMME NUNG

Communiqué par M. le Dr THOULON

quilles. De même, ils pensent que celui qui a été exécuté pour ses crimes restera toujours au lieu de son exécution : « Lui toujours rester là, toujours voir, toujours souffrir. » Toute demande ou prière se fait en brûlant des parfums, en chantant ou en offrant des dons. Dans les grandes solennités, pour conjurer des malheurs ou

obtenir des grâces particulières, qu'il s'agisse d'arrêter une épidémie ou une inondation, on construit rapidement un édifice, petit ou grand, pour faire la cérémonie et le sacrifice.

La femme Tho est achetée par le mari, après des sortes de fiançailles, qui remontent quelquefois à cinq ou six ans. En plus de la somme d'argent payée à sa famille, elle reçoit des cadeaux en vêtements et en bijoux. Le mari peut la répudier, mais il doit assurer son existence pendant trois ans. Le divorce est rare, d'ailleurs. Les Thos tiennent beaucoup à leurs enfants. La femme coupable ne peut rentrer dans sa famille ni dans son village; l'adultère peut être puni de mort.

Chez les *Mans*, généralement nomades, le fiancé sert trois ans chez ses futurs beaux-parents.

Les *Nungs* ne se marient que dans leur communauté locale ou dans les communautés voisines. La demande est faite au chef de village, et les parents en débattent les conditions. Le mari paie une dot à la famille de la femme, qui doit faire les frais de la noce. Usage bizarre, qui se retrouve quelquefois en Chine : le lendemain du mariage, les époux doivent se séparer pour deux mois; quelquefois, la séparation a lieu avant le soir du mariage. Le baiser n'est pas usité entre adultes, il est réservé aux petits enfants, que leurs parents embrassent jusqu'à quatre ou cinq ans; après, il n'en est plus question.

Les femmes sont chargées de toutes les corvées du ménage. Je les ai vues souvent, Thos, Mans ou Nungs, mener le buffle et la charrue, porter les fardeaux ou encore, le lendemain d'un orage, après la sécheresse, dans l'eau jusqu'aux genoux, elles poussent, à travers

la rizière nouvellement inondée, de grands filets pour une extraordinaire pêche de gros poissons, semblables à des carpes sorties de terre tout d'un coup, comme les crevettes dans les rizières du delta. Les femmes ne peuvent s'asseoir auprès des hommes que le *quat* (l'éventail) à la main, sous le prétexte de les éventer.

Je demandais à un *caï*, caporal indigène, dans le jargon en usage : « Pourquoi toujours voir mari et femme se rendant au marché, la femme beaucoup chargée, et le *nhaqué* (1) les bras libres? — Femme aller faire marché, me répondit-il; *nhaqué*, lui, promener marché. » L'indigène ne comprend jamais qu'un homme puisse marcher à côté d'une femme. « Même chose, canards, » dit-il, nous comparant à ces palmipèdes.

Les hommes enverraient volontiers les femmes à la corvée, si certains chefs de poste ne les refusaient impitoyablement. Le nombre des jours de corvée est fixé en raison du nombre d'hommes, et la corvée de la femme supprimerait celle de l'homme. Publiquement la femme, écrasée par toutes les charges, n'est rien, mais dans la maison elle a son franc-parler, elle est écoutée, et, en réalité, elle conserve une grande influence dans la famille, influence bien plus considérable qu'on ne pense, et qui se retrouve dans tous les pays d'Orient. Cette femme effacée, ignorante, qui ne se permet aucune revendication, tient en réalité, et quelquefois même de par la loi, une place que de plus émancipées, en apparence, n'ont pas su se faire.

Tous ces peuples ont vécu au milieu de luttes continuelles. La piraterie a détruit des villages entiers;

(1) Paysan.

une foule d'habitants ont été tués ou emmenés en captivité. Les indigènes n'avaient pas, disaient-ils, le droit d'avoir des enfants, les pirates les leur volaient, avec leurs femmes, pour aller les vendre en Chine, où les marchés humains, sur la frontière, ne sont pas moins connus que ceux de Canton et de Hong-Kong. Les populations restent méfiantes. C'est que bien des fois, après avoir occupé le pays, nos troupes, trop peu nombreuses, se sont éloignées, les abandonnant aux pirates chinois, qui les massacraient alors pour leur soumission forcée à notre égard ; et quand, plus tard, nous revenions, souvent nous ne nous montrions pas plus tendres.

Maintenant, nos postes plus nombreux, la frontière méthodiquement défendue, les villages armés, nos constructions de pierre et de briques et l'éloignement des pirates ramènent un peu de confiance. Quelquefois encore, sur le sentier, pendant la grand'halte, deux hommes sont de garde, en avant et en arrière. Je les vois encore, les jolis campements de halte dans la pittoresque confusion de cinquante personnes éparpillées sous les taches lumineuses qui tombent à travers les grands bois. On se garde pour le principe, et il y a si peu de temps on se battait encore ! On me montre, à chaque instant, une montagne, une clairière, témoins d'un engagement. Là, bien des hommes, tel officier, dont on me cite le nom avec respect, se sont fait tuer. Ils sont morts pour la France ; et le grand silence s'est étendu sur eux ! Que je voudrais leur murmurer, au passage, les regrets de ceux qu'ils ont aimés !

III

LES TERRITOIRES MILITAIRES

La région qui s'étend entre Tuyen-Quang et Hagyang est peu habitée et très boisée; quelques villages Thos se rencontrent sur notre sentier, et j'aperçois de loin en loin, espacés, isolés et demi-cachés, des villages de Mans nomades.

Le poste d'Hagyang sur la frontière de Chine se dresse à 72 mètres au-dessus de la ville et de la Rivière Claire, dans un cercle de montagnes déchirées et en pitons dont le plus proche a 2,200 mètres d'élévation et 2,000 mètres au-dessus de la ville. C'est, à une faible altitude, tout l'aspect de la grande montagne. La flottille des *sampans*, pour les transports des vivres, arrive en même temps que nous et développe ses drapeaux tricolores sur la rivière. Je retrouve en passant l'odieuse odeur d'opium et de *nuoc-mãm* (1), la senteur coutumière des bateaux et du peuple cooly. Un an plus tôt, Hagyang n'était composé que de misérables paillottes en désordre, et c'est maintenant un commencement de ville. Des incendies ont fait place nette pour des maisons en alignement, les unes en *caï-fène*, lattes de bambou, les autres en briques sur la grand'rue. Les marchands chinois comprennent l'économie d'une dépense qui les met à l'abri des incendies, et l'amour-

(1) Le *nuoc-mãm* est une saumure de poisson fermenté dans des jarres et obtenue par décantation de l'huile qui surnage.

propre aidant, tout le monde veut avoir pignon sur rue. Toutefois ces maisons doivent être en équerre parfaite, sinon leurs propriétaires seraient *tiêt*, ils perdraient leurs sampans, ils seraient ruinés et subiraient tous les malheurs. Ce poste, à six journées de la ville de Kai-Hoa, est appelé à un prochain développement; le colonel Pennequin, maintenant général, le considérait comme une de nos meilleures portes d'entrée en Chine.

Je suis la première Européenne venue de ce côté; le commandant Nouvel et ses compagnons d'armes me font le plus aimablement les honneurs du poste. Cet officier distingué devait succomber à Hanoï, deux mois plus tard, après avoir failli se noyer avec son chef, le général de Badens, dans la descente de la Rivière Claire. Le commandant a la bonté de me faire accompagner par un de ses lieutenants, et il est convenu que je me dirigerai sur Caobang par un chemin plus long, plus mauvais, mais aussi plus pittoresque que celui qu'on a l'habitude de prendre.

Un orage effroyable éclate et dure la nuit entière. Les cataractes qui tombent détruisent les pistes que nous devons suivre, tandis que, dans le poste, j'entends en répons, tout autour de l'enceinte, les : « Sentinelle, veillez, une. — Sentinelle, veillez, deux. » Un an auparavant, tout convoi se composait de cent hommes d'escorte, et maintenant nous sommes accompagnés, pour le principe et pour l'honneur, de quinze *linhs-co* armés, d'un sergent et de deux ordonnances de la légion étrangère. Nous partons. Bientôt les difficultés commencent; il devient impossible aux mulets et aux chevaux d'avancer; bêtes et charges font des chutes continuelles : ici, un mulet s'embourbe dans un arroyau vaseux; là, deux

charges gisent sur une pente gazonnée tandis que le cheval qui les portait continue sa dégringolade et tombe du haut d'une corniche de huit mètres. On perd une heure pour le rejoindre et le ramener, et le pauvre animal, couvert d'écorchures, reprend son service.

Le pays est merveilleux. C'est tout à fait l'illusion



COSTUMES DE FEMMES DE LA HAUTE RIVIÈRE CLAIRE (1)

Communiqué par M. le Cne Bouquero.

des hautes cimes ! Nous laissons, à gauche, le massif découpé du Lang-Man et le Rocher Rouge, de glorieuse mémoire, témoin d'un engagement sérieux. La brèche du Song-Nien, affluent de la Rivière Claire, les sépare. Je ne la reverrai plus, la jaune rivière aux dangereux *tack*, qui dément le joli nom que méri-

(1) Arrière-plan gauche : Lo-Lo, Man Meo, Man Quan, Man Koc; 1er plan gauche : Man Tien, Yunnanaise, Man Tien.

teraient, mieux qu'elle, ses clairs et limpides affluents. Elle remonte en Chine vers Caï-Hoa. Nassa, la première étape après Hagyang, se compose de quelques cases, les unes accrochées sur une falaise presque à pic, les autres reposant au bord du torrent derrière un champ de maïs. L'une d'elles me donne asile; un seul bambou mal fixé, percé de quelques anfractuosités où l'on met les pieds, sert d'échelle. L'air ne manque pas dans les *caï-nha*, à travers les treillis de bambou; on y dort à merveille; les chevaux sont abrités sous les cases, quelques feux sont allumés pour éloigner les fauves, tandis que dans la forêt retentit la voix rauque du cerf poursuivi par le tigre.

Par de hauts escarpements, nous gagnons en cinq heures et demie la halte de Thuong-Lam, et par la vallée du Song-Gam, que nous suivons sur une festonnante corniche bien ombragée, nous arrivons à Bac-Mé. Son poste, situé à 92 mètres au-dessus de la rivière, s'aperçoit longtemps avant d'arriver. Comme de coutume le village est couché sur la rive, au pied du mamelon. Le site est charmant, doré à présent par les rougeurs du soleil au déclin. Pendant qu'on nous amène les canots pour la traversée du Song-Gam, simples troncs d'arbres à peine évasés, les chevaux passent à la nage, deux par deux, maintenus par un homme en canot. Un arc de triomphe décoré de mouchoirs rouges tordus en nœuds est préparé pour ma seule réception par l'unique résident civil, un modeste et courtois commis aux subsistances. J'avais cru à une fête indigène, ne prévoyant pas tant d'honneur.

La route de Bac-Mé à Phia-Ma devient vraiment fantaisiste; les guides se trompent eux-mêmes, les

chutes à pied et à cheval se multiplient. Les animaux de bât ont été remplacés par des coolies, et nous avons beaucoup de peine à acheminer nos chevaux. Nous sommes maintenant au milieu d'une forêt aux pentes escarpées où la marche devient un exercice d'équilibre et de gymnastique permanent. Cette marche, en diagonale sur les pentes, consiste à choisir, en bien le visant à quelques mètres du point où l'on se trouve, un arbre qu'on se propose d'atteindre, à y courir par une glissade qui ressemble à une chute, puis à en viser un autre ensuite, à la manière de ces billes qui dégringolent le plan incliné d'un billard en butant sur des clous verticalement implantés. Je vois encore mon compagnon, le lieutenant, glissant tout à coup à quinze mètres plus bas, et se retrouvant à califourchon sur son ordonnance, tandis que nos pauvres chevaux roulaient en désordre.

L'épisode le plus comique de cette odyssée a bien été celui-ci. J'en étais à ma troisième chute de cheval depuis le matin. (Avec ces petits chevaux légers, aux pieds non ferrés, les accidents sont rarement graves.) Nous marchions sur une étroite crête de glaise entre un profond précipice sur la gauche et une crevasse sur la droite. La brousse épaisse remplissait ce ravin et le sommet des arbres paraissait un tapis verdoyant. Les deux chevaux qui me précédaient avaient fatigué le terrain mobile de l'arête, et mon vigoureux poney, sentant soudain le sol fuir sous ses pieds, fait un bond à droite. Quelques grosses branches providentielles se trouvent emmêlées sous son ventre et le tiennent suspendu. Pendant une seconde j'ai eu conscience d'être à cheval dans le vide. Comment j'ai quitté ma bizarre

et périlleuse situation? je ne le saurais dire. Des perches se sont tendues, j'ai regagné la crête, et à ma stupéfaction, de plus en plus grande, j'ai pu contempler mon étalon toujours suspendu, mais déjà fléchissant du train de devant. Jusqu'à ce que les hommes viennent avec les *coupe-coupe* trancher les branches, il reste accroché par les jarrets de derrière. Il dégringole alors de 5 ou 6 mètres et on le repêche sans une égratignure. Ces bons petits chevaux tonkinois et chinois ont une endurance et une agilité merveilleuses et possèdent l'art de tomber en boule sans se rompre les membres. J'ai toujours pensé que la conquête avait été chose bien malheureuse pour ces excellents petits poneys, obligés maintenant de porter de grands et lourds Français au lieu des petits indigènes leurs anciens maîtres. Il y a toutefois une compensation : les Français les nourrissent, les étrillent, et ils gagnent cent pour cent en force et en beauté. Il ne s'agit bientôt plus de remonter à cheval; pendant cinq heures il faut passer à pied sur des pentes presque verticales, pistes montantes et descendantes qui dérangent singulièrement nos centres de gravité : officiers, soldats, voyageuse et porteurs roulent et s'endommagent.

Un autre jour c'est le soleil qui achève de mettre le désordre dans notre convoi : deux de nos légionnaires sont frappés d'insolation, mais, grâce à Dieu, n'en meurent pas. Malgré mon nombreux personnel, je me vois obligée de continuer la route seule; sous le soleil de feu je me laisse glisser comme je puis, tandis que la caravane s'égrène en avant et en arrière. Au bas de la descente embrasée il faut passer quelques ponts composés d'une seule planche douteuse; puis, de nou-

veau la forêt. Quel contraste ! Grands arbres et fourrés touffus, c'est presque la nuit sous ces épaisseurs sombres. Un bruit de torrent me guide; je pousse des appels vains et près de l'onde pure je retrouve le lieutenant assez mal en point, lui aussi, des atteintes du soleil; mais, tant pâmé que fatigué, tout le monde s'en tire; le guide lui-même se retrouve, et après lui une piste qui mène à un hameau composé de deux *caï-nhas*. Les deux cases sont situées hors de la forêt près d'un torrent; elles sont si peu engageantes qu'on me construit en hâte une paillotte en beau bambou vert. Pendant ce temps je prépare du thé au rhum, j'en distribue aux légionnaires, que je sauve d'un accès de fièvre causé par les péripéties du jour et par la fraîcheur du crépuscule. Des femmes manes, en joli costume à broderies rouges, nous contemplent pendant notre dîner. Il fait un clair de lune merveilleux, et les tigres ne viendront pas dévorer nos chevaux au milieu des grands bûchers qui flambent en des crépitements menaçants.

Quatre heures de marche seulement nous séparent de Phia-Ma, et le voyage continue par les lacs Ba-Bé et les grottes de Pong. A Ban-Tao, auprès du petit lac de Tao-Bé, nos bagages sont dirigés avec nos chevaux, quelques coolies et un sergent de la légion, directement vers Cho-Ra, pendant que nous nous embarquons sur quatre pirogues avec les ordonnances, huit tirailleurs, nos *boys* et la cuisine. Les pirogues sont d'étroits troncs d'arbre formant deux canots accouplés. La première reçoit le lieutenant et moi en vis-à-vis; les ordonnances font contrepoids dans le second canot. Nous naviguons doucement sur le Song-Nang, affluent du grand Song-Gam, laissé à Bac-Mé, et passons par de plus petits

affluents jusqu'aux lacs Ba-Bé. C'est, après un labyrinthe de cours d'eau, une succession de lacs qui se tiennent et se suivent dans un cadre verdoyant, pittoresque, gracieux et désert. Quelques rares cases sont disséminées, à peine entrevues dans la grande brousse, jusqu'au village d'Anna, situé sur une île dans le troisième lac. Sous l'ardent soleil de l'après-midi, sur le miroir incandescent du lac, j'aurais vraiment peur de quelque insolation grave pour mes compagnons, si une brise bienfaisante ne venait les sauver de l'engourdissement dangereux. La nombreuse tribu des jolis singes noirs que j'avais vus le matin prendre leurs ébats, se poursuivre sur les rochers de la berge, fait la sieste dans les profondeurs de la lourde forêt peuplée de fauves.

Deux heures après, le capitaine Gay, un de nos plus actifs pionniers, arrive au-devant de nous dans une large pirogue, suivie de deux autres plus petites contenant des vivres pour trois jours. C'est l'imprévu qui est le prévu dans la brousse, et on ne part jamais pour la moindre excursion sans un viatique abondant, en prévision de retards toujours possibles.

Les grottes de Pong, une des plus grandes originalités naturelles de la contrée, sont traversées par la route d'eau qui mène à Cho-Ra, le secteur de mon nouvel et excellent hôte le capitaine Gay. Ces grottes étaient encore plus curieuses lorsqu'elles donnaient asile, à peine y a-t-il quelques mois encore, à des villages Thos de 400 âmes, qui s'y abritaient des pirates. Les grottes elles-mêmes sont très pittoresques; elles ont 45 mètres de hauteur au-dessus de la rivière. Arches et voûtes sont ornées de stalactites aux formes de pen-

dentifs et de larges draperies tombantes. Je me hisse dans toutes les cavernes; les cases, sans toiture sous l'immense voûte, entassées dans les anfractuosités et sur les plates-formes, gisent abandonnées. Les lueurs du



JEUNE FILLE THO

soleil couchant se réfléchissent et colorent le tableau; elles donnent la vie aux formes bizarres et sondent les mystérieuses cavernes. Il a fallu longtemps pour faire comprendre aux Thos que le refuge était périlleux, que les pirates pouvaient aisément les enfumer dans

leur grand tunnel tournant sans qu'on eût le temps de les secourir. Ils ne pensaient déjà plus à cette époque où ils ne pouvaient s'approvisionner d'eau qu'en faisant descendre un seau dans la rivière, à l'aide d'une corde, d'ailleurs régulièrement coupée par un petit poste chinois établi dans une pirogue sous l'abri inférieur du rocher. Ils avaient oublié la rançon de dix jeunes filles et de 400 piastres que les pirates exigeaient d'eux naguère. Les Thos donnaient bien encore les dix jeunes filles, mais il leur était plus dur de s'exécuter pour les piastres. Enfin, depuis dix-huit mois que les derniers pirates se sont éloignés de ce côté, ils viennent seulement d'abandonner leurs cavernes pour aller vivre à l'air libre et cultiver sans crainte leur fertile vallée de Ban-Tao.

A notre sortie des grottes de Pong, la haute paroi à pic du Rocher de Bouddha, sur laquelle se joue une troupe de singes fauves, reçoit encore les derniers rayons du soleil. Les indigènes y voient une brèche fermée par un chapeau de *nhaqué* (paysan). Voici la légende que l'on raconte à ce sujet. Il y a quelque huit cents ans, Bouddha, ayant gagné beaucoup d'argent, avait creusé un trou dans la montagne pour y cacher son trésor. Il en avait masqué l'ouverture par un chapeau de *nhaqué*, et, pour que l'accès en fût impossible, il avait brisé le rocher. Il alla ensuite se promener dans les vallées couvertes de villages et de cultures, qui s'élevaient alors sur l'emplacement des lacs Ba-Bé, et, pour éprouver son peuple, il demanda l'aumône. Il était si mal vêtu et de si misérable aspect que personne, sauf une vieille *baya*, ne voulut le recevoir. Il passa la nuit dans le logis de cette vieille femme, et au matin,

pour adieu, il lui dit : Quoi que tu puisses voir et entendre, reste dans ta maison, et n'en bouge pas.» Dès que Bouddha fut parti, la pluie commença à tomber, tout le pays fut bien vite inondé, et tous les habitants périrent sous les eaux qui formèrent désormais les lacs Ba-Bé. Seuls la maison et le jardin de la vieille *baya* furent préservés; ils formèrent l'île sur laquelle est aujourd'hui le village d'Anna; et partout où se trouvait un cochon appartenant à la vieille femme le sol fut épargné et forma ces rochers, sombres petits îlots couverts de verdure, dont le lac est parsemé. Ce sont, dit-on, les «cochons» de la vieille *baya*.

Cho-Ra, où nous arrivons en pleine nuit, est encore un de ces postes élevés sur la montagne, dominant le village, et dont nos troupes se trouvent si bien. J'y passe toute une journée à visiter, à apprendre, et j'en garde bon souvenir à mes hôtes. Je vois le *tri-chau*, ou sous-préfet indigène, sa vieille mère, toute une paisible population Tho. Ils excellent au jeu de volant, ils y jouent avec le pied et font des séries interminables. Un autre jeu d'adresse excite une grande émulation. Un cerceau de papier est placé au haut d'un grand mât de bambou, et jeunes gens et jeunes filles forment deux camps. Chacun lance une balle à laquelle est attachée une queue de cerf-volant; la balle est pleine de sable et doit traverser le cerceau. Le vainqueur, homme ou femme, est déclaré le plus adroit et... doit aller faire plusieurs heures de prières à la pagode.

Trois jours de marche seulement me séparent de Caobang. Le poste de Ngan-Son, pittoresquement situé entre deux hauts rochers en pyramides couverts de verdure, formant une porte gigantesque, est au centre du

pays minier : mines d'or, d'argent, de plomb argentifère, minerai d'argent et de quartz mêlé d'or. Au delà de Ngan-Son, la grande route, presque achevée, déroule savamment ses interminables lacets sur les mamelons arrondis, tous pareils, de la région de Caobang. Monotones mamelons, verts et pelés, dépouillés de leurs forêts par les Mans, sur lesquels se détache le monôme de mes porteurs et le chapelet varié des parapluies rouges, noirs, blancs, verts ou bleus des tirailleurs de mon escorte. Il fait 39° à l'ombre, le 22 mai, quand nous arrivons à Caobang.

L'ancien royaume de Caobang comprenait autrefois les deux Quang : le Quang-Si et le Quang-Tung. Il a connu, sous la dynastie des « Macs », pendant environ six cents ans, une importance et une richesse dont les traces sont encore visibles dans les terrasses de culture qui s'étagent sur les mamelons déboisés le long de la frontière de Chine. Le premier « Mac » était membre de la famille royale d'Annam. Après une vaine tentative pour occuper le trône, il s'était réfugié dans la région haute et avait fondé le royaume Tho de Caobang, qui a cessé d'exister depuis plus de deux cents ans. Les populations que je verrai à Long-Tchéou et encore au delà, en Chine, sont les mêmes Thos que les nôtres. Toute cette région a une grande importance comme population et agriculture. Les *Ba-Chau* (1), le pays des trois *Chau* (comme on les appelle encore) : Trung-Khan-Phu, Halang et Quang-Huyen, étaient administrés, à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre, par de grands mandarins chinois qui y

(1) Se prononce *tiao* — les trois tiao.

avaient fait faire des routes et des ponts voûtés en pierre. Les Thos eux-mêmes connaissaient la brique et la tuile bien avant notre arrivée. Les fossés et les parapets de l'ancienne citadelle qu'ils avaient élevée à Caobang, pour se défendre des Chinois, en font foi.

La contrée a été dévastée et dépeuplée par les guerres,



FEMMES DE LA RÉGION DE CAOBANG

Communiqué par M. le Dr THOULON

par la piraterie et par de cruelles épidémies. Au moment de mon passage, l'administration du 2e territoire militaire aux mains du colonel Audéoud, l'un de nos plus distingués officiers coloniaux de l'infanterie de marine, le futur vainqueur de Sikasso, était en train de remettre le pays en valeur après l'avoir pacifié. Les recettes locales du Cercle de Caobang couvraient les dépenses inscrites au budget du protectorat. Elles s'éle-

vaient en 1897 à environ 30,000 piastres. Et, puisque j'en viens à citer un chiffre et un fait d'ordre administratif, le lecteur me permettra, avant de continuer mon voyage par Trung-Khan-Phu, Talung et la frontière de Chine, de lui donner quelques détails généraux sur l'administration des Cercles militaires. Je voudrais indiquer quelques-uns des travaux que je voyais exécuter si vaillamment, dire «l'activité communicative» des chefs, les inépuisables ressources de notre race dès qu'on laisse à l'individu, civil ou militaire, l'initiative personnelle et la responsabilité de son œuvre dans un pays où tout est à créer. L'organisation militaire en elle-même offre, à l'officier, des cadres et une assistance naturelle que le civil ne possède pas.

L'effectif des troupes du Tonkin est de neuf bataillons européens et de quinze bataillons indigènes, soit 15,000 hommes. Les troupes européennes sont armées de fusils Lebel, et on a distribué aux tirailleurs tonkinois, au commencement de 1897, une carabine du même modèle qui leur inspire grande confiance. Cette arme légère, presque sans recul, arme de femme, semble-t-il, convient parfaitement aux Annamites, qui sont généralement de petite taille.

Le haut Tonkin est divisé en quatre Territoires Militaires : Lang-Son, Caobang, Tuyen-Quang et Laokay-Viétri, groupés par deux, après mon passage, sous l'autorité des colonels commandant les 1er et 4e territoires : Lang-Son et Laokay-Viétry. L'organisation des territoires est modelée sur l'organisation indigène des Thos.

Chaque Territoire est commandé par un colonel ou lieutenant-colonel, ayant près de lui un capitaine-adju-

dant, un officier de renseignements et généralement un *Tong-Doc*, autorité indigène représentant un gouverneur de province.

Le Territoire est divisé en Cercles. Le Cercle est commandé par un chef de bataillon, auquel est adjoint un lieutenant-chancelier et un officier de renseignements, et l'autorité indigène est aux mains d'un *Quan-Bo*, pour les finances, et d'un *Quan-An*, pour la justice.

Le Cercle est divisé en Secteurs, commandés par des capitaines. Le Secteur, qui embrasse généralement tout un *Chau*, a été créé en tenant compte, le plus possible, des anciennes divisions administratives. Un *Tri-Chau*, ou sous-préfet, avec un *sous-Tri-Chau* pour adjoint, se trouve auprès des capitaines chefs de secteurs. Les *Tri-Chau* sont généralement choisis parmi les Thos, et, dans l'ouest de Caobang, ils ont été souvent nommés sur l'indication d'une élection faite par les notables. On a remarqué que les Tri-Chau, pour lesquels on avait tenu compte de ce choix, ont plus d'influence que les autres sur leurs administrés.

Le Secteur, ou *Chau*, est divisé en Cantons à la tête desquels sont des chefs de Canton et sous-chefs de Canton, des *Caï-Tong* et des *Pho-Tong*.

Le Canton se divise en Communes, administrées par des maires ou *Lythuong*. Le *Lythuong* est assisté d'un certain nombre de notables pris dans tous les villages. Dans les Communes composées de plusieurs villages, il y a, dans chacun, un chef appelé *Phu-xa*, qui administre et commande le village, assisté de plusieurs notables chargés de fonctions diverses. Les chefs de villages sont toujours pris parmi les notables, c'est-à-dire les gens les plus riches et les propriétaires fonciers.

L'organisation des *forces auxiliaires* a rendu des services incontestables à la pacification. Ces forces se composent de *partisans*, ou *Linh-lé*, armés de fusils Gras. Ils forment de petits postes, et les commandants de secteurs leur renouvellent leurs cartouches lorsqu'ils ont besoin de munitions. Dans quelques régions, comme à Cho-Ra par exemple, les habitants sentent si bien l'utilité de cet armement qu'ils se sont entendus et fournissent à la famille de tout *Linh-lé* tué à l'ennemi une somme de 50 piastres, à titre de secours, et 20 piastres pour blessures graves. Les *Linh-lé* en service sont nourris par leurs villages respectifs et exempts de corvée.

L'administration, qui est, au point de vue militaire, une question vitale, est d'une indépendance absolue vis-à-vis du commandement. Le commissariat colonial, service des subsistances, et le corps de santé des colonies relèvent du gouverneur général et du ministère des colonies. Les conséquences de cette organisation peuvent être très graves dans ces contrées où les principales conditions du succès sont le secret absolu dans la préparation des opérations et la plus grande rapidité dans leur exécution.

Le service du commissariat pourrait être réduit, comme personnel et comme dépenses, s'il se bornait à pourvoir les cercles qui ne peuvent pas encore subvenir à leur subsistance. En achetant le riz sur place, on éviterait les frais considérables de transport et d'avaries, et on ferait une économie de 106 francs par tonne. Par exemple, le riz vendu à Xin-Man, au sud d'Hagiang, coûte 5 piastres le picul, soit 207 francs la tonne, ce qui est exactement le prix officiel du mar-

ché de Nam-Dinh. Or, l'administration envoie, de ce dernier point, tout le riz nécessaire au poste d'Hagiang situé à 300 kilomètres à vol d'oiseau. Le prix de la denrée est ainsi augmenté par les frais de transport en sampan et à dos de cheval, par les frais de séjour pour les gros approvisionnements, par les pertes et les avaries fréquentes causées par l'eau et le soleil. Les seuls frais de transport par chevaux au-dessus de Bac-Quan doublent le prix de la tonne. L'année précédente, un officier de la commission d'abornement a offert d'acheter sur place 15,000 kilogrammes de riz, à un prix moyen d'une piastre 60 à deux piastres le picul de 60 kilogrammes. On a préféré lui envoyer le riz au prix officiel de 5 piastres le picul, surchargé des frais ordinaires. On a protesté qu'il y avait des provisions à écouler; or, il y en aura toujours, et, pour entretenir quelques commissaires de plus, avec un personnel subalterne quelquefois médiocrement recruté, on continuera à grever lourdement l'Etat et à renvoyer à grands frais dans leur pays d'origine des denrées qui y reviennent parfois complètement avariées.

Les mêmes errements se produisent pour l'approvisionnement des bœufs. A Hong-Thou-Bi, à trois jours de marche de Bac-Quan, on trouve, chez les fermiers, des bœufs venus de Chine et bien reposés, de 8 à 12 piastres pièce. On préfère envoyer, du delta, au prix de 28 à 30 piastres, plus les frais de transport, des bœufs de l'administration qui arrivent, par suite de ce long voyage, dans un état déplorable, et tous n'arrivent pas.

La remonte a des pratiques non moins fâcheuses. Je rencontrais justement un officier de remonte, en voyage

pour trois mois, à 12 francs d'indemnité par jour, dans le but de ramener à Hanoï 22 chevaux, assez médiocres, achetés au-dessus du tarif courant. Quand on sait qu'un officier vient pour acheter des chevaux, les prix montent immédiatement. L'indigène en réalité ne vend son cheval que lorsqu'il a besoin d'argent : perte au jeu, funérailles, fête du *Têt* (1), cérémonie quelconque.

Tous les commandants de frontières seraient dans les meilleures conditions pour faire la remonte, car la Chine fournit de bons petits chevaux; mais il ne faut pas être obligé de les acheter à jour fixe. Les commandants pourraient envoyer à Hanoï, à moitié prix, des chevaux excellents, alors que le cheval d'arme est le plus souvent très médiocre. Tous les chevaux qui me sont aimablement prêtés, en cours de route, ont coûté 30 ou 40 piastres; ce sont des bêtes parfaites et résistantes; tandis que les poneys achetés par l'officier de remonte ont coûté de 55 à 60 piastres, plus les frais de voyage de l'officier. Quelques-uns de ces animaux reviendront d'Hanoï dans la même région, et leur prix sera grevé de leurs frais de transport, aller et retour. Je ne parle pas du poney d'un sous-officier qui m'a accompagnée plusieurs jours avec ce même poney qu'il avait payé une piastre, nourri trois mois avant de s'en servir, et qui a fourni les étapes sans effort.

Le service des Routes, sous la direction du commandement supérieur, est indépendant du service des Cercles. De grandes voies de pénétration sur Laokay, Hagiang et Caobang étaient en œuvre et se construi-

(1) Jour de l'an annamite.

saient hâtivement lors de mon passage en des chantiers de 500, 700, 1,000 coolies, chinois pour le grand nombre, meilleurs travailleurs que les Annamites, et tous recrutés parmi les anciens pirates, auxquels ces travaux fournissent des moyens d'existence.

On reproche à l'autorité militaire de ne rien produire financièrement parlant, on oublie que dans les pays nouveaux le dilemme se borne à ceci : faire payer et faire le désert, ou bien amener à nous les populations et attendre pour les faire rapporter au point de vue fiscal qu'elles se soient reconstitué des ressources. Par la simplicité de ses subdivisions en cercles et en secteurs, modelées sur l'administration indigène, le territoire militaire coûte beaucoup moins cher que le territoire civil, et reste, pour longtemps encore, un type parfait d'organisation, à la condition que les commandants de secteurs soient à la hauteur de leur belle mission et qu'ils la comprennent : « Right man in right place. »

Les changements de personnes et d'idées sont là aussi le plus grand écueil. « Mieux vaut, » a dit quelqu'un, « une médiocrité pendant dix ans que dix génies dans le même temps. » Au bout de deux ans, trois ans, au maximum, l'officier est rappelé en France, quelle que soit la besogne qu'il est en train d'accomplir, et jamais probablement il ne reverra les cultures, les maisons, les pépinières qu'il a créées. Il s'en ira à la Martinique ou à Madagascar, et les langues apprises ne lui serviront à rien.

Les mesures générales ne peuvent convenir dans des contrées où les conditions, les productions, les communications, les ressources et les moyens sont différents.

Sous l'impulsion du colonel Galliéni, aujourd'hui général, le mouvement de décentralisation et d'indépendance des cercles a donné aux chefs de poste l'initiative et la responsabilité des travaux et des progrès qu'ils pourraient accomplir dans leurs cercles et dans leurs secteurs. Pour bien remplir leur mandat, les commandants de poste doivent être non seulement architectes, constructeurs, ingénieurs, agriculteurs, et connaître un peu tous les métiers, mais il leur faut être administrateurs patients et politiques habiles. Ils doivent avoir une grande activité physique et intellectuelle, des idées larges, être entreprenants et « ne douter de rien ». « On fait ce qu'on veut, me disait-on, avec des Annamites. » Sans négliger leurs devoirs militaires, instruction des troupes, défense de la frontière, ils doivent savoir et pouvoir faire autre chose que l'exercice et le service de caserne. J'ai pu constater avec plaisir, dans un grand nombre de secteurs, que les successeurs des officiers administrateurs qui nous ont acquis la riche Cochinchine n'ont pas dégénéré. Presque partout, un grand effort s'est produit : création et construction de postes, tous en pierre ou en brique, selon la région; routes et ponts pour le passage des caravanes, essais de cultures diverses, défrichement, assainissement, nouveaux levés topographiques, une immense somme de travail accomplie et obtenue dans certains endroits en quelques mois seulement, et avec de si faibles moyens financiers ! Partout où un chef vraiment actif et intelligent a voulu transformer le pays, il a obtenu des résultats extraordinaires.

Que l'on me permette d'en citer trois exemples pris dans trois territoires différents.

J'arrivais à Vinh-Thuy, dans le 3e territoire, cinq mois après que le capitaine Hutin y avait été envoyé. Le secteur passait pour le plus malsain qu'il y eût. Le poste était au confluent du Song-Con et de la Rivière Claire, au pied d'un mamelon boisé comme toute la région.

Le capitaine s'était empressé de faire défricher tout le mamelon et de construire son poste à 60 mètres au-dessus de la rivière. Voici dans quelles conditions il a pu travailler. Les bois sont utilisés pour les constructions, tous les matériaux peuvent se trouver sur place, et la main-d'œuvre est fournie par les tirailleurs tonkinois. Les Annamites ont l'esprit d'imitation très développé et on les emploie aisément à toutes sortes de besognes : on en fait des charpentiers, des scieurs de long, des menuisiers, des mineurs, des chaufourniers, des briquetiers. Les seuls matériaux qu'il y ait à acheter au loin sont les ferrures, serrures, clous, vis, cadenas, vitres, tôle ondulée et ciment, avec les collections d'outils pour charpentiers, scieurs, mineurs et maçons.

Le capitaine ou chef de poste avait reçu 1,700 francs sur l'allocation de 3,000 francs par an accordée à une compagnie. Cette allocation peut suffire pour installer confortablement les troupes dans des constructions de brique ou de pierre, couvertes de tôle ondulée ou de tuiles, bâtiments bien aérés, avec fenêtres vitrées, portes à deux vantaux, persiennes aux fenêtres et aux portes. Ils ont à se garantir de la chaleur pendant l'été et du froid pendant l'hiver, quand le thermomètre ne marque plus que quelques degrés au-dessus de zéro.

Toutes les constructions étaient en œuvre lorsque je suis arrivée à Vinh-Thuy, au commencement de mai.

En cinq mois, le mamelon déboisé s'était couvert de cultures : maïs, blé, patates; le déboisement autour du mamelon se poursuivait avec d'autres cultures. Le chef de ce poste assainissait la région, il permettait d'améliorer la nourriture des hommes et il intéressait leur travail. Il s'était procuré quelques bœufs, utilisés pour les travaux, dont il allait faire des animaux de ferme, exemple d'une tentative d'élevage dans un pays où il est tout indiqué. Le poste manquant d'eau potable, il fallut assainir l'arroyo qui pouvait la fournir. A cet effet, le cours d'eau fut mis à jour, débarrassé jusqu'à sa source de la brousse qui le recouvrait et des détritus organiques qui le comblaient en l'empoisonnant. Le défrichement et la culture immédiate de ses deux versants sur un large espace, seule défense contre la broussaille renaissante, dotèrent le poste d'une eau excellente.

Deux mois après, cet officier de mérite rentrait en France; et le secteur de Vinh-Thuy, réputé autrefois pour être le plus malsain, devenait le siège du Commandement de Cercle.

Le poste de Cam-Duong, dans le 4e territoire, sur la rive droite du Fleuve Rouge, est un autre exemple de ce que l'énergie d'un homme peut faire et de ce qu'il est possible d'obtenir dans ces riches et merveilleux pays. Six mois avant mon arrivée, en novembre 1896, le capitaine Colonna d'Istria se battait encore, et, dans un brillant engagement, repoussait les pirates. Tout était à créer, le poste et les chemins. Lui aussi avait dû défricher tout un mamelon, commandant la vue d'une douzaine de villages; des terrassements considérables avaient été nécessaires, et les cons-

tructions de tout un poste habilement conçu sortaient de terre au mois d'avril 1897, — quelques-unes sous leurs toitures, à la mode chinoise, — pour être terminées pendant les pluies.

Deux jours durant, j'ai suivi, sur le sol battu, de bons petits chemins d'un mètre cinquante à deux mètres de largeur, que le capitaine venait de faire avec une centaine de ces ponts indigènes si ingénieux et si rapidement construits, mais qu'il faut réparer ou renouveler chaque année.

Ce travail de six mois a été fourni par les tirailleurs et par les corvées des *nhaqués*. Ces malheureuses corvées, pourtant si nécessaires dans le haut Tonkin au moment de tout créer, sont rachetées à vil prix. Les indigènes doivent trente jours de corvée, mais le gouvernement les force à payer 2 piastres de rachat (5 francs) pour vingt jours de travail, alors que dans le haut pays l'habitant préférerait travailler plutôt que de payer, et son travail pendant ces vingt journées serait profitable au progrès des secteurs.

J'ai réservé le 2e territoire pour terminer.

Dans le territoire de Caobang, en dehors des grandes voies du service des Routes, indépendant des Cercles, 650 kilomètres de petits chemins, soit une moyenne de 65 kilomètres par secteur, ont été créés par les seules ressources militaires et n'ont rien coûté. Je citerai dans ce territoire le secteur de Trung-Khan-Phu, le plus grand après celui de Cho-Ra : il s'étend en Chine, comme une enclave, avec 100 kilomètres de frontière. Sous le commandement du capitaine Laverdure, la piraterie y a pris fin en 1894, après la construction de blockhaus sur toute la ligne de frontière et par suite de

l'organisation des postes de *partisans* et de l'armement des villages.

Je me souviendrai toujours de mon arrivée de nuit à Trung-Khan-Phu ; les éclairs sillonnaient le ciel et embrasaient les montagnes, tandis que brillaient les étoiles, et que — étoiles des terres tropicales — les lucioles, les mouches éclairantes, illuminaient littéralement les buissons. Au dernier village, des hommes avaient été requis avec des torches, et des tirailleurs étaient envoyés au-devant de nous avec des « photophores » ; c'est dans ce grand appareil que j'arrivai au plus monumental et au plus décoratif de nos postes-frontière, après 75 kilomètres de route à cheval. J'avais quitté Caobang le matin ; et, après avoir franchi une légère petite chaîne de montagnes, je m'étais trouvée dans le pays le plus étrangement pittoresque qui se puisse voir. C'était une baie d'Along, plus verdoyante et sans mer : mêmes pics isolés, dressés en pyramides, surgissant du fond des vallées dans des cirques de montagnes déchirées, creusées de grottes profondes.

Trois grandes rivières, dans le seul secteur de Trung-Khan-Phu, forment de larges vallées déjà peuplées et bien cultivées, embellies de superbes cascades dont on ferait grand bruit dans les Alpes. Je me rappelle, le lendemain de mon arrivée, au cours d'une promenade d'une cinquantaine de kilomètres, mon saisissement, tout près de Pak-Muong, devant la large ligne des cascades du Song-Quei-Cheum, barrant le paysage. Ailleurs, sur la route de Ban-Cra, la cascade de Ban-Gioc en demi-cercle, dans un cirque de verdure et de montagnes pittoresques, étage ses blanches écumes sur plus de 60 mètres de hauteur. Elle forme cinq ou six chutes

distinctes plusieurs fois superposées et lamées de longues traînées de végétation tropicale. En pays anglais ces cascades seraient célébrées par les Illustrations; au haut Tonkin, la cascade de Ban-Gioc, une des plus belles et des mieux encadrées qui se puisse voir, n'est connue que des officiers de la région.

Tous les essais de culture ont heureusement réussi sur les pentes des mamelons comme dans les vallées. Les grottes de ces montagnes, creusées à toutes les hauteurs dans des rochers escarpés aux formes bizarres, renfermaient, hier encore, des villages entiers, tout comme les grottes de Pong. Petit à petit, les Thos commencent à se rassurer, et, nous voyant construire des maisons de pierre, ce qui était nécessaire même politiquement, ils descendent de leurs curieuses cavernes, au pied des rochers d'abord, puis se répandent dans la plaine au milieu de leurs cultures. Des norias font monter l'eau d'étages en étages dans les rizières avec cette simplicité ingénieuse qu'on ne se lasse pas d'admirer. Tels aussi les petits moulins à décortiquer le riz qui le pilent par un habile mouvement de bascule fourni par la pesanteur de l'eau.

En trois années de commandement le poste de Trung-Khan-Phu tout entier, plus un marché dans le village, plus huit blockhaus ont été construits. Tous différents, fortins ou castillets espagnols d'élégante allure, perchés sur les plus hauts sommets, commandent les positions en regard des nombreux fortins chinois. De bons chemins fortement endigués, exhaussés de pierres en dos d'âne, quelquefois à un mètre cinquante au-dessus des rizières, entre deux profonds caniveaux, relient les postes les uns aux autres.

Trois grands ponts de pierre, dont la longueur varie entre 180 et 192 mètres, sont jetés, une ou deux piles en eau profonde, sur des courants qui deviennent furieux à la crue; et ces ponts ne seraient pas désavoués par un ingénieur, mais, construits par un ingénieur, ils auraient certainement coûté plus cher au protectorat. Je ne parle pas d'une douzaine de petits ponts à culées de pierres et des nombreux ponts de bois à la manière du pays plus ou moins améliorée. Une route de roulage, de 14 kilomètres, a été construite pour aller chercher le sable; la pierre a été extraite dans le voisinage, et tout ce qu'il a été possible de trouver et de créer sur place a été habilement utilisé.

Le poste principal, qui fait grande figure à la frontière chinoise, est estimé 150,000 francs par les autorités indigènes, et, aux mains d'un entrepreneur, il aurait coûté cette somme. Le capitaine Laverdure a reçu en trois ans, pour toutes les dépenses afférentes à son poste, une somme de 2,400 piastres (6,000 francs), et 200 piastres par blockhaus (500 francs). Ce sont là travaux de durée exécutés avec les seules ressources du secteur, travail des tirailleurs, corvées des *nhaqués*, travail des communes, patience des sous-officiers surveillants des travaux, énergie, volonté soutenue, science, goût et art de l'officier commandant. Telle est, en gros, l'œuvre accomplie par un officier déjà reparti pour Madagascar.

En ces contrées appauvries et dépeuplées, il nous faut accueillir avec bienveillance tous les Chinois qui demandent à s'établir sur notre territoire pour ne plus relever que de l'autorité française. Dans plusieurs cercles militaires j'entendais raconter que des familles

chinoises venaient demander des terres qui leur étaient accordées. Des habitants, réfugiés de l'autre côté de la frontière, revenaient dans leurs anciens villages. Les pirates eux-mêmes ne sont que des industriels, qui font commerce de leurs rapines, et auxquels il importe de procurer d'autres moyens d'existence. Les Thos de Lang-Tchéou et du Quang-Si sont absolument semblables aux nôtres, et la Chine doit être pour notre haut Tonkin la réserve de bras et de travail. Quinze ou vingt ans de paix avec ces peuples prolifiques ramèneront la richesse pour peu qu'on la dirige.

Le haut Tonkin présente d'immenses étendues de terre cultivée au siècle dernier et qui pourraient l'être encore, non seulement en riz, maïs, sarrasin, thé, badiane, tarot, tabac, canne à sucre, mûrier, coton, etc., mais encore en toutes sortes de céréales de France qui y viendraient à merveille. Le blé pousse dans certaines régions aussi bien sur les mamelons que dans les vallées; l'expérience a été faite par plusieurs chefs de poste. Nombre de secteurs pourraient se fournir de blé sur place, ce qui serait une richesse pour le pays. Une autre question se pose : encourager la culture du riz par les indigènes en leur en assurant la vente, ou en préconiser la culture par des colons européens.

Tous les légumes de France réussissent pendant huit ou neuf mois de l'année; et nos arbres fruitiers et la vigne se rencontrent presque partout à l'état sauvage. Les ceps sont très vigoureux, les arbres greffés donnent des fruits : tels les pruniers, les pêchers, les poiriers, les châtaigniers, à côté des orangers, des citronniers, des mandariniers, des bananiers, des letchis, des caramboliers, etc. Immenses forêts, pâturages infinis,

pas une parcelle de terre qui ne puisse produire, si j'en juge par ce que j'ai vu et entendu dire. Les forêts présentent les plus grandes variétés d'essences de bois dur et tendre, des bois odoriférants, résineux : camphriers, bois de teck, de foc, de mite, de gô-lim (bois de fer). D'autres encore sont exploités tant bien que mal par les indigènes. L'abondance des rivières et des chutes d'eau permettrait d'installer des scieries pour la meilleure exploitation des bois qui pourraient être descendus en radeaux à la saison favorable.

Il serait également facile d'établir des moulins et de transporter la farine, à l'aide de chars, en utilisant les nouvelles routes d'approvisionnement.

Le pays est riche en mines; la houille se trouve sur le Fleuve Rouge comme à Hongay et à Kébao. Un jour je faisais la halte sur une mine d'or et le lendemain je déjeunais sur une mine d'argent. Chez le commandant du cercle de Caobang je voyais, prêts à être envoyés à Hanoï pour y être, je l'espère, sérieusement examinés, un grand nombre d'échantillons de métaux, notamment du quartz mêlé d'or dans une proportion qui paraissait remarquable.

La faune est très variée et le gibier abondant. Faisans dorés et argentés figurent communément sur les tables avec le cerf, les perdreaux, les cailles et les tourterelles. Autour de son poste, un sergent a tué pendant l'hiver soixante faisans dorés.

Les rivières sont très poissonneuses, et l'explosion d'une seule cartouche de dynamite permettrait souvent de recueillir 40 à 50 kilogrammes de poisson.

Tel est le pays qui, avec une sage administration et une mise de fonds suffisante, est appelé à devenir, ainsi

que l'ont dit et le répètent de plus expérimentés que moi, la plus riche de nos colonies.

Le poste de Talung est ma dernière étape avant la porte de Chine. On parle un peu de la peste bubonique; dans deux ou trois villages tous les rats sont



RÉGULIERS CHINOIS

Communiqué par M. le Dr Thoulon

morts, et plus loin, au nord, sévit le choléra. La frontière a été fermée pour éviter la contagion, et, si la mesure n'est pas rapportée, je ne pourrai rentrer au Tonkin, ce qui ne saurait m'effrayer. Les choses, comme toujours, ont été exagérées; quelques jours plus tard la frontière sera libre. C'est à la porte de Tui-Cao, qui compte au nombre des portes ouvertes sur notre frontière conformément aux stipulations, que je trouve la première réception chinoise chez le colonel Sou, le

frère du général Sou, notre ami de Lang-Tchéou.

Tout le fort et le village ont été pavoisés de gigantesques drapeaux chinois, des lignes de bannières sont près de la porte du commandant du Fort et des « Réguliers » sont au-devant de nous. La table est servie sous une véranda entourée de jardins que décorent des rochers minuscules entre lesquels on a laborieusement disposé des plantes et des arbustes aussi japonais que chinois. Les salanganes (nids d'hirondelles) servies très épaisses dans de jolies *caï-bate* (petites tasses) en fine porcelaine de Chine, le cochon de lait rôti, le canard tapé, le ventre de poisson, constituent la partie la plus solide du menu. Les Chinois excellent dans tout ce qui est friture et rôti; ils ont le génie de la cuisine. Le côté le plus critique du grand repas chinois est l'assaut des vins, et même du *choum-choum*, eau-de-vie de riz. Sur la frontière, les mandarins offrent le champagne; un vilain champagne allemand, qui est très dur; et, à la provocation de l'hôte, il est poli de vider son verre d'un trait. L'usage est même de le renverser sur son ongle, pour bien montrer qu'on a tout bu. Je me hâte de faire dire qu'en ma qualité de femme je ne prends le champagne que mélangé d'eau.

Nous trouvons, à la porte de Tui-Cao, l'escorte de Réguliers chinois qui doit m'accompagner jusqu'à Lang-Tchéou et me ramener à la frontière du Tonkin, par la route de Lang-Son. Les soldats sont coiffés du chapeau chinois vernissé jaune, et légèrement pointu comme celui du paysan Tho. Ils portent, sur une chemise en percale noire, une sorte de grand scapulaire en laine rouge tombant droit sur la poitrine et sur le

dos. Cette étoffe est couverte d'applications en velours noir, formant des caractères, et bordée de même velours. Leurs fusils sont démesurément longs et ne les empêchent pas de tenir une ombrelle. Il n'y a pas



GÉNÉRAL SOU

d'armée nationale proprement dite; chaque chef militaire doit recruter ses soldats.

Le village très populeux de Ha-Dong est un vrai nid de pirates; on les sent malveillants. Le mandarin militaire s'en est allé, sans doute pour ne pas me recevoir. Le docteur Thoulon, le seul fonctionnaire en ce moment à Lang-Tchéou, a la bonté d'y venir audevant de moi. Toute la journée, nous suivons en

douce promenade la large vallée de Song-Bang-Giang, dans lequel le Song-Ba-Vong s'est jeté à Tui-To. Nous traversons en barque la large rivière pour arriver, à la nuit tombante, à Lang-Tchéou, la première future étape en Chine de notre chemin de fer tonkinois Lang-Son — Phu-Lang-Thuong. Le paysage est charmant, la ville chinoise se présente élégamment entre deux rochers pittoresques couronnés de deux pagodes; on dirait une porte merveilleuse, dans laquelle passe le bras gauche du Si-Kiang, la rivière de Canton, qui est déjà formée par la réunion du Song-Ki-Tung et de notre Song-Bang-Giang. Les maisons s'étagent sur hauts pilotis au bord du fleuve chargé de sampans. C'est tout le petit commerce de Caobang et de Canton. Sous la lumière du soleil couchant et d'un ciel chargé de beaux nuages, ville, rivières, rochers, pagodes, dans leur cadre de montagnes verdoyantes, forment un tableau dont on garde mémoire. Et quelle vue, plus tard, de la pagode de Phuc-Pô, toute décorée de faïences vernissées, plantée au sommet de son rocher, à l'ombre d'un beau banian! La pagode est élevée en l'honneur de la dynastie des Mang. Un ancien et curieux panneau de bois doré, très fouillé, est suspendu au-dessus de la porte; et, à l'entrée intérieure, deux immenses alvéoles se font face et abritent deux chevaux de pierre tenus en bride par leur cavalier. Le grand brûle-parfums de bronze est devant l'autel comme de coutume. Les longues tablettes d'éloges sont en place d'honneur entre les trois génies représentés de chaque côté. Ce sont les demi-dieux, amis et protecteurs des dieux lares.

La circulation dans la ville est tout à fait impos-

sible au milieu du jour : je constate 30 degrés au-dessus de zéro à cinq heures du matin, et à sept heures nous en avons 34. Il me semble toujours que la chaleur est bien plus pesante dans l'inaction que dans les grandes chevauchées à l'air libre à travers monts et campagnes.

Le général Sou, que l'on nomme communément le maréchal Sou, est à Lang-Tchéou. Informé de mon arrivée, de mes voyages et des recommandations que j'apporte, il nous invite à dîner pour le lendemain dans la plus fraîche de ses pagodes sacrées, qui n'est justement pas celle qu'il habite en ce moment. Toute maison chinoise comporte une pagode, c'est l'autel des ancêtres; la maison de la direction des douanes, dont le titulaire actuel est un Américain, possède une pagode très importante que la foule vient visiter une ou deux fois par an. Mon aimable hôte, le docteur Thoulon, a aussi son autel des ancêtres, composé de dix-sept tablettes qui représentent les générations de plusieurs siècles. Quand un étranger habite une maison chinoise, il accepte la condition expresse de ne pas toucher à l'autel.

Une chaise verte — couleur très honorable pour moi — sera disposée pour me conduire chez le maréchal, le *Kum-Pao*, quand il me fera remettre sa carte, forme de politesse, pour annoncer qu'il m'attend. Cette grande carte sur papier rouge, comme celles que je me suis fait faire, est chargée de caractères noirs, plus gros que ceux de mandarins moindres, et marque ainsi sa dignité. Une foule de serviteurs nous reçoivent à la porte, avec l'interprète Liéou, lequel est vêtu de cette soie grise empesée, qui est commune à une vingtaine de personnes de la maison de Son Excellence. On

nous conduit, de suite, dans une grande salle, très élevée, qui comprendrait une maison tout entière. Dans le fond, une estrade sur laquelle ont lieu quelques représentations théâtrales; au milieu, la table mise, avec deux gerbes de fleurs roses de lotus, qu'on me dit cueillies à mon intention et qui me seront offertes. Les grandes chaises carrées bien connues, noires et droites, en bois de fer, sont autour de la table; tandis que nous nous asseyons de chaque côté, en deux lignes, sur d'autres sièges, disposés par deux et réunis par les petites tables sur lesquelles on pose de suite la *caï-bate* de thé.

Le maréchal est un homme de cinquante-trois ans encore très robuste. Il me comble de politesses et me reçoit comme si j'étais un homme de distinction. Il a invité en mon honneur le *Tao-Taï* et tous les hauts fonctionnaires. Les deux interprètes ne sont occupés que de notre dialogue. J'occupe à table la place d'honneur, à gauche. On a mangé, bu et fumé de 7 heures du soir à 11 heures et demie. J'ai fait prier Son Excellence de m'excuser si je manquais par ignorance aux usages chinois. Elle m'a fait répondre, avec la politesse chinoise, qu'on aurait cru que j'étais en Chine depuis une année.

On apporte toujours devant chaque convive des portions considérables dont on peut laisser ce que l'on veut; mais il n'est pas d'usage d'y toucher avant que le maître de maison n'en ait donné le signal au personnage qu'il reçoit. Même règle pour prendre le thé pendant les visites et pour boire pendant les repas. Le maréchal levait son verre, et me provoquait la première, comme en un toast. Je devais vider mon

verre tout entier et le lui montrer vide. Tout le monde boit en même temps, boit même plus qu'à sa soif en ce moment-là, quitte à ne le pouvoir faire la minute d'après, bien qu'on puisse en avoir besoin. Une grande amabilité à laquelle il n'est pas permis de se dérober par un refus, c'est l'offre d'une bouchée de choix que votre hôte prend dans son assiette et qu'il dépose dans la vôtre. J'ai été plusieurs fois honorée de cette jolie croûte vernie qui recouvre les viandes, attention dont je n'étais pas plus fière. Le docteur a eu dans les mêmes conditions la faveur d'une coupe de champagne reversée dans la sienne.

Des amandes de noyaux d'abricot et des pépins de pastèque grillés sont déposés près de chaque convive dans de petites assiettes à deux compartiments. On les grignote tout le temps et ils servent à un petit jeu de table assez innocent. On prend une poignée de ces graines; on les dispose en rond; chacune d'elles désigne un des convives suivant la série, et celui auquel échoit la dernière graine doit vider sa coupe.

Au milieu de ces divertissements les pipes chinoises sont incessamment offertes par les serviteurs; on en aspire les trois uniques bouffées, et le porc frais, particulièrement bon, nous est servi sous toutes les formes. Puis, c'est le « poisson en éponge », c'est-à-dire, probablement, une peau de poisson frite; ce sont des croquettes de farine de riz bouilli avec des champignons à l'huile d'arachide, des nids d'hirondelle au gras, et plus tard au sucre; des pieds de porc et champignons, des tartelettes et des ailerons de requin, que sais-je? j'en passe et des meilleurs. Au milieu du repas le *Kum-Pao* s'est étendu pour fumer quelques pipes

d'opium. Le second service achevé, je rentre chez moi et le *Tao-Tai* me fait remettre un éventail peint par sa femme; tous les mandarins me comblent des mêmes attentions. Son Excellence a dicté elle-même plusieurs dépêches à mon sujet; tout le long de la route un de ses officiers de bouche nous précédera et fera préparer les repas chez les mandarins. Aux moindres haltes le champagne sera servi, et par 50 degrés de chaleur on préférerait s'en dispenser.

Nous quittons Lang-Tchéou en pirogues et remontons le Song-Ki-Tong; les rives sont délicieuses, les eaux très basses et les rapides nombreux. Nos cinq piroguiers font force de bras et de jambes, on navigue à la perche et le timonier se tient à l'arrière. Sur chaque côté de la barque, une planche étroite va de l'arrière à l'avant. Elle est traversée par des taquets de bois formant escalier pour arrêter les pieds, et longée par un bambou auquel s'accrochent les mains; les perches armées d'une pique de fer se terminent en béquille à l'autre extrémité; et les piroguiers ainsi placés, la main au bambou, les pieds aux traverses, pour faire ressort sur les perches, tendent sans cesse leurs jarrets dans un effort extrême pour forcer la montée presque continue des rapides.

A la Ia-Tché-Tchane (rapide du Canard) le mandarin nous a fait préparer un plantureux déjeuner; le maréchal a envoyé des chaises à porteur pour nous abriter pendant les heures les plus chaudes, et l'escorte de Réguliers chinois nous attend. J'admire à la porte de tous les villages les longs abris couverts, si pratiques dans ces contrées de grandes chaleurs et de grandes pluies; de-ci de-là, devant les auberges et les cabarets,

de longs toits de chaume répandent une ombre bienfaisante sur toute la longueur de la route. Dès que la plus grande chaleur du jour est passée, je reprends avec bonheur un excellent cheval que le docteur Thoulon a bien voulu me prêter déjà pour arriver à Lang-Tchéou, le brave « Picrate » qui se jette à l'obstacle avec des bonds superbes. Nous sommes, à la nuit, devant la porte du camp retranché de Nam-Quan, où l'ordre a été donné de me remettre la photographie du Maréchal; et il est plus de neuf heures du soir quand nous arrivons à Pin-Siang. Notre logement est préparé et nos hôtes sont chargés de m'adresser des « paroles de printemps » — les compliments de Son Excellence.

Le lendemain, le docteur Thoulon me ramenait en territoire français et m'accompagnait jusqu'à Lang-Son. Beaucoup de maisons aux portes garnies de faïences vernissées appartenant aux fonctionnaires indigènes, de larges voies, de confortables habitations européennes, une prison moyennageuse et une belle et fraîche résidence à l'aspect monacal pour le Colonel Commandant la place, laissent de Lang-Son, doré par le soleil couchant, le plus agréable souvenir.

Il ne me restait plus, pour gagner Phu-Lang-Thuong, qu'une journée en chemin de fer, en vagon-tramway de troisième classe, pour éviter le petit compartiment clos absolument impraticable, et une autre journée en pousse-pousse pour arriver à Hanoï. Ces moyens de transport encore dépourvus de confort laissent regretter les belles chevauchées; sans compter le regret qui s'attache à toute fin... et à l'adieu qu'on dit à un pays parcouru pendant plusieurs mois.



LETTRÉS ANNAMITES

CINQUIÈME PARTIE

L'EDUCATION D'UN PEUPLE

Les lois répriment pour un temps, l'enseignement seul enchaîne pour jamais.

L'Empereur K'ANG-HI.

I

L'ANNAMITE

C'est toujours une chose amusante que la variété des opinions sur les hommes et les choses. En Indo-Chine, elle s'explique aisément : l'Annamite d'Annam n'est pas le même que celui du Tonkin ou de la Cochinchine, et, de plus, si les fonctionnaires, les colons et les missionnaires en parlent de façon si diverse, c'est qu'en réalité ils ne pratiquent pas le même Annamite. Celui

que connaissent le colon et le fonctionnaire est, en général, celui qui veut gagner de l'argent, c'est souvent le fumeur d'opium et l'exploiteur. Le client du missionnaire, honnête, modeste, vit conformément à sa condition, et fréquemment le missionnaire lui confie des sommes importantes sans jamais être volé.

Nos compatriotes, bien souvent, se diviseraient aussi en deux types : ceux qui se plaignent de tout, et ceux, très nombreux, qui s'assimilent entièrement à l'indigène, qui l'admirent et le «copient». Ces deux manières d'être ne sont pas faites pour nous renseigner; elles sont aussi nuisibles l'une que l'autre à notre influence, et elles entraveront pour longtemps tout progrès dans la voie d'élévation morale où nous devrions conduire l'indigène.

Pour des causes que j'ignore, nous tirons de nos Annamites bien moins que les Anglais n'obtiennent des Hindous aux Indes. Les Annamites sont moins soumis et ne fournissent guère de domestiques très bien dressés. Quiconque veut s'assurer un bon service doit prendre des Chinois, lesquels sont plus intelligents, plus travailleurs, mais se font payer plus cher. Nos compatriotes, oubliant peut-être que l'œuvre d'assimilation est une œuvre de longue durée, ont voulu aller trop vite dans la manière de diriger ce peuple, dont la civilisation est si différente de la nôtre. Commander est d'ailleurs un art extrêmement délicat et qui exige une éducation et une élévation de caractère que nos coloniaux, il faut le reconnaître, n'ont pas toujours eues. Trop disposés à traiter les Annamites en égaux, ce qui ne peut être sans grands inconvénients, ils tombent brusquement dans l'excès contraire. Des

abus de toutes sortes furent commis, et pour les réprimer, l'administration dut établir des pénalités et des amendes. A l'heure présente, l'Annamite peut en appeler en justice pour la moindre gifle qu'il a eu peut-être l'habileté de s'attirer, et toujours l'Européen sera puni, au plus grand dommage de son prestige.

Dans la famille annamite, le père, chef politique et religieux, arbitre souverain des contestations qui surgissent entre les siens, a le droit de donner à son fils, jusqu'à sa majorité, les coups de *roï* (1), mais en frappant, il observe froidement les règles qui, chez ce peuple, déterminent de manière précise les formes de ce genre de correction. C'est une justice rendue, et le fils s'y soumet. L'indigène aurait pu accepter de l'Européen, son maître, le même châtiment régulier sans croire pour cela sa dignité atteinte; mais nous frappons souvent avec colère, de n'importe quelle façon, et le *boy* se révolte. En réalité il faudrait traiter l'Annamite en inférieur, ou plutôt conserver à son égard l'attitude et le rang de l'homme vis-à-vis de l'enfant. Nos vivacités et nos colères troublent cet être pusillanime. En Annam, comme en Chine, l'emportement est un signe de faiblesse qui étonne et inspire le mépris.

A priori, j'ai pensé que le fait de savoir la langue de celui que l'on veut dominer est une façon d'avoir barre sur lui. Tous les fonctionnaires anglais des Indes sont obligés de savoir les langues du pays, et l'effort qu'ils ont fait pour les apprendre les attache d'autant plus à leur poste. En colonie française tout le monde parle français aux indigènes, ou plutôt emploie ce

(1) Baguette de correction.

jargon assez comique qu'on appelle «petit nègre» et qui donne à l'indigène le droit de ne pas comprendre ce qui lui déplaît.

La langue annamite semble tout d'abord fort difficile à parler, non qu'elle comporte un très grand nombre de mots, mais parce qu'en variant l'intonation on donne à certains mots deux, trois et jusqu'à cinq sens différents. Dans cette langue chantante, les nuances de tonalité sont fort difficiles à percevoir et à rendre. Néanmoins, les missionnaires qui arrivent de France sont ordinairement en état de prêcher au bout de six mois de résidence.

Le Cochinchinois, plus fait à nos manières, ne s'améliore pas à notre contact. En France, non plus qu'en Europe, on n'est pas suffisamment arrivé à croire que ceux qui possèdent des colonies par droit du plus fort ont charge d'âmes, et il faut bien avouer que, le plus souvent, les Européens ne prêchent pas d'exemple chez les peuples qu'ils ont la prétention de civiliser. Il faudrait, au début de toute œuvre civilisatrice, que fonctionnaires coloniaux, officiers et colons (le moindre Européen a sa part d'influence en Extrême-Orient) eussent davantage le respect d'eux-mêmes et des indigènes.

L'Annamite est d'une grande douceur naturelle et possède une intelligence vive. Il a le culte de la famille ascendante et descendante et volontiers consulte sa femme dans ses entreprises. La femme annamite, fût-elle femme de mandarin, vit libre, et sort comme elle veut. Seules, les femmes de la famille royale ne peuvent circuler que sous tentures closes. Les filles du roi ont, dans le mariage, une situation particulière :

le mari et la femme vivent dans une même enceinte, mais non pas dans la même maison, et le mari ne peut venir chez sa femme que sur la demande de celle-ci. Toute la direction de la maison et le soin des enfants reposent sur la femme annamite; veuve, elle remplace son mari et devient chef de famille. «Mon mari *fait mandarin,*» dira, dans la langue usitée, la femme d'un rang élevé, «mais tout le reste me regarde.» C'est elle, presque toujours, qui tient les cordons de la bourse; et elle s'entend à les serrer.

La première femme est la vraie femme, et, selon l'ancienne loi annamite, c'est elle qui doit faire la demande de la seconde. Si elle s'oppose à la nouvelle union, le mari ne peut passer outre, et c'est matière à scènes violentes. Les deux ou trois femmes qui pourront être adjointes à la première ne seront que ses suivantes; leurs enfants les appelleront «ma tante», tandis que la première femme sera «ma mère» pour tous; mais, comme chaque femme doit avoir sa maison, les riches seuls ont plusieurs femmes. La dissolution du mariage se fait par consentement mutuel. On rompt la sapèque et un bâtonnet, chacun en emporte la moitié et tout est dit.

Les trois doctrines de Confucius, de Bouddha et du Laotze forment le *Tam Giao,* auquel se joignent des pratiques empruntées au Taoisme et des prières transcrites du sanscrit en chinois. Telle est la loi religieuse des bonzes d'Annam. Il n'y a pas dans les bonzeries de hiérarchie constituée, chacune d'elles est indépendante. Le titre de bonze est conféré après des épreuves par une réunion de *luc-ron* (nom des chefs de bonzeries et des bonzes solitaires). Le premier degré

est celui de luc-son. Chez les moines bouddhistes l'extérieur seul est sévère, et souvent plus sévère que chez nous. Le sacerdoce proprement dit n'existe pas; tel quel, il est généralement uni à l'autorité paternelle ou à l'autorité impériale. Mais, si les bonzes ont une apparence de religion, il n'en est pas moins exact que le peuple annamite sinisé depuis le huitième siècle, imbu des principes chinois, ne pratique guère que le culte des ancêtres.

Le fils ou l'adopté doit continuer le culte de la famille. Le malheur le plus redoutable serait d'avoir ses *houen*, ses mânes, privés de sacrifices. Le gendre, lorsqu'il est adopté, prend le nom d'*excroissance*, et pratique le culte dans la famille de sa femme. Simplement marié, il reste attaché au culte de sa propre famille.

Dans la cérémonie funèbre, le fils aîné ou l'héritier du culte doit précéder le cortège en marchant à reculons, penché sur un bâton dont la moitié inférieure est de forme carrée, en mémoire de la terre *qui est carrée*, et la moitié supérieure est de forme ronde, en mémoire du ciel qui est rond. Ce bâton doit atteindre à la hauteur de son cœur. Ses cheveux sont dénoués et sa tête est ceinte d'une couronne de feuilles de bananier. Le dernier-né de la famille doit marcher sous le brancard sur lequel le mort est porté. C'est le rituel, d'ailleurs, qui dit à la famille : à tel moment, levez-vous, pleurez, prosternez-vous; et les gémissements éclatent ou cessent à l'instant précis.

Le vêtement de deuil est fait de fibres d'abaca (latanier). C'est une espèce de chemise sans ourlet que les parents portent sur leurs habits, nouée à la ceinture par une sorte de corde. Détail particulier : cette chemise

doit avoir une pièce à l'épaule, symbole du fardeau de la douleur qui a usé le vêtement. On l'appelle *pièce de la douleur.* Le deuil dure trois ans et le code annamite contient cinquante pages sur le rituel du deuil.

Les Annamites sont petits, mais bien proportionnés, et ils rachètent par leur souplesse leur manque de force. Grâce à l'écartement des orteils, leurs pieds ont une singulière dextérité; ils ramassent ainsi facilement un objet sur le sol, et l'élèvent à la hauteur de la main.

Ils calculent leur âge d'une bizarre façon. Les Annamites ont toujours un an le jour de leur naissance, et le jour du *têt*, qui est leur jour de l'an, ils prennent une nouvelle année, si bien qu'un enfant né la veille du *têt* a deux ans le lendemain de sa naissance.

Le Tonkinois semble plus éveillé que les autres Annamites. Il est très industrieux et travaille avec succès la soie, le coton, le cuivre, le bois. On parle de quelque similitude de qualités et de défauts entre le Tonkinois et nous : insouciance gaie, esprit volage, moqueur, ironique, curiosité frisant la badauderie, colères subites, apaisements soudains, bravoure, souvent plus passive que la nôtre, mais qui va pourtant quelquefois jusqu'à l'héroïsme, amour du savoir, que sais-je encore? Avec cela joueur passionné; il joue sa femme et ses enfants, et *cooly*, il joue ses jours de travail; il se joue lui-même. Incapable de prévoir et d'économiser, il est très généreux, dépense follement; très sensible à l'intérêt qu'on lui témoigne, il peut s'attacher et se dévouer. Pendant les persécutions on a vu cent fois les catéchistes se sacrifier et vouloir se faire tuer pour sauver le missionnaire. « Nous, pas prêtres, disaient-ils, vie à nous moins précieuse. »

Comme tous les Annamites, le Tonkinois est essentiellement menteur, voleur, craintif; c'est un être imitatif, maniable, qui reste enfant jusqu'à cinquante et soixante ans. J'ai dit que les Annamites sont particulièrement voleurs, et cependant une poignée d'Européens, perdus parmi des millions d'habitants, couche partout portes ouvertes. J'ai fait de même quand j'avais des portes; pendant plus d'une année, en Indo-Chine et en Chine, je ne me suis jamais enfermée. Qui oserait en faire autant en pays civilisé?

La duplicité est innée dans la race jaune; mentir et tromper sont les vices des faibles et des opprimés. Confucius n'a-t-il pas donné comme principe de prudence : « Ne laisse jamais connaître ta pensée à ton frère. » Et le fils annamite de Confucius a le devoir de nous tromper. Il est un modèle de vanité et d'orgueil, et le Français, quoi qu'il fasse, demeure toujours à ses yeux un être bon enfant et naïf. Porté à la critique, il raille volontiers et se venge par des plaisanteries de son humilité forcée vis-à-vis de ses supérieurs. Son amour-propre est immense, il s'abaisse rarement à témoigner de l'admiration pour quoi que ce soit. Elevé et traité par nous comme un égal, ce qui est peut-être prématuré, au fond de son âme, il se croit supérieur, non seulement parce qu'il nous dupe, mais parce que certains ordres d'idées lui demeurent fermés. Son esprit n'est pas susceptible de vues d'ensemble et s'arrête toujours à un simple détail qui le frappe : c'est le fruit d'une éducation à horizon borné. L'étude des caractères chinois développe en lui la mémoire aux dépens du jugement : incapable d'approfondir une idée, il ne raisonne pas, ne déduit pas de la

cause à l'effet, ne généralise pas. Un jour, un Annamite visitait une grande usine; rien ne semblait l'étonner; quelqu'un lui demanda si un Annamite eût pu inventer et mettre en œuvre de pareils engins. « Pourquoi pas, répondit-il, j'ai un cousin chauffeur sur un bateau; il fait aller sa machine. » Pour lui, il n'y avait pas de différence entre un inventeur et un vulgaire manœuvre.

Dans la pratique de la vie, les Annamites s'assimilent rapidement les notions usuelles, mais ils ne savent qu'imiter, et seraient incapables de rien créer, de rien perfectionner d'eux-mêmes. Le nombre d'idées qu'ils peuvent remuer est très limité, et la plupart du temps leurs conversations sont simplement enfantines. Une différence, qui, en fait, est un abîme, existe entre notre formation intellectuelle et la sienne. Cette distance n'est peut-être pas plus grande que celle qui nous sépare de nos ancêtres de la vieille Gaule? Peut-être le temps peut-il la combler? Ce que nous regardons comme des qualités constitue fort souvent de graves défauts aux yeux de l'Annamite. Sa morale est surtout négative, et il lui est difficile, mais non impossible, — certains exemples l'attestent, — de progresser dans une vertu quelconque. En dépit de quelques traits de caractère communs, il y a, entre l'indigène de l'Annam, celui du Tonkin et nous, une telle différence de point de vue moral, une telle opposition, qu'il s'écoulera de longues années avant que nos nouveaux sujets puissent nous comprendre, et, d'ici là, nous aurons, avec eux, toujours tort de ne pas garder les distances.

II

ÉDUCATION DES GARÇONS

Les enfants sont studieux, avides de savoir; personne n'oblige l'enfant à venir à l'école, il s'y endormira peut-être, mais il y vient de bonne volonté. Jusqu'à douze ou quatorze ans, garçons et filles apprennent tout ce qu'on leur enseigne avec une singulière facilité; il se produit alors un arrêt et le plus grand nombre perd le goût de l'étude. Aisément ils se plient à tout ce qui est copie ou exercice de mémoire; de là viennent les merveilleux résultats obtenus dans le premier âge. J'ai constaté dans tous les établissements scolaires qu'il m'a été donné de visiter que les élèves ont, dès l'enfance, une aptitude à bien écrire, une fermeté de main très rare chez nous. Beaucoup excellent au dessin linéaire; j'ai rencontré, les jours de sortie, les élèves de l'institut Taberd, le crayon et le calepin à la main, prenant des notes pour leurs épures devant les monuments de Saïgon. Ils dessinent et copient assez habilement, et ils ont même quelque imagination pour l'art décoratif. Au collège Chasseloup-Laubat, dans les classes de dessin linéaire, les jeunes écoliers prennent plaisir à entourer leur sujet de motifs coloriés quelconques qu'ils composent eux-mêmes avec une naïveté et une vivacité de coloris, il est vrai, un peu exagérées. Ils emmêlent gracieusement parfois les fleurs, les arabesques, les oiseaux, les animaux et jusqu'aux figures

de femmes. Ils mettent l'orthographe sans trop de peine, mais la formation de notre phrase française est une difficulté que très peu d'élèves parviennent à surmonter. Les professeurs annamites eux-mêmes ne sortent guère des phrases convenues, apprises et ressassées pendant des années. Le travail est lent; tout ce qui est initiative personnelle, résultat d'un raisonnement, exige une longue culture, et ne s'obtient pas toujours. A force de labeur ils peuvent acquérir quelques connaissances, mais la composition littéraire est pour eux d'une immense difficulté. Ils ne réussissent guère que dans certains sujets familiers au caractère annamite, qu'ils jugent tout autrement que nous et qu'ils traitent d'une manière spéciale avec des images qui leur sont propres.

La ville de Saïgon possède deux grands établissements pour l'éducation des garçons : le collège Chasseloup-Laubat et l'institution Taberg, des Frères de la doctrine chrétienne. Une école communale et une école professionnelle sont annexées au collège Chasseloup-Laubat, et les missionnaires dirigent l'école secondaire d'Adran. De multiples écoles cantonales restent sous la direction des administrateurs de Cochinchine. Les écoles primaires d'arrondissement sont dirigées par des professeurs français, et, grâce aux petites écoles ouvertes dans les villages et dirigées par des professeurs annamites, il n'y a peut-être pas d'indigènes de la nouvelle génération qui ne sache lire et écrire sa langue en caractères latins *(quoc-ngû)*.

Dans une école cantonale, à Giadinh, une méthode phonomimique employée par un jeune professeur, M. Guéry, m'a paru commencer à donner de bons ré-

sultats. Je sais toujours gré à ceux qui essaient de faire mieux. Là, j'ai été étonnée d'entendre pour la première fois des enfants épeler et lire avec une bonne prononciation. La langue parlée répond toujours pour l'enfant à un geste ou à une action dont il a compris la traduction phonétique. Le professeur dit, par exemple : « Ferme la porte, » et l'élève en faisant l'action indiquée s'initie à la conjugaison des verbes et répète : « Je ferme la porte. » L'enfant n'apprend plus des mots sans les comprendre, ce à quoi excelle l'Annamite. La langue indigène ne comporte que l'infinitif distingué en trois temps : passé, présent, futur (1); aussi la conjugaison des verbes élève-t-elle entre le français et l'annamite une barrière difficile à franchir. Les idiotismes en usage sont tout à fait contraires à l'essence même de notre langue. Ainsi on y exprime toujours la succession des actes, si bien que pour dire : « Je reviens du marché, » on dira : « Moi aller au marché revenir. »

Je n'ai jamais si bien compris l'immense différence de la construction des phrases qu'au collège Chasseloup-Laubat. M. Coppe, le directeur de l'enseignement en Cochinchine, et M. Roucoules, le directeur du collège, avaient prié un professeur indigène, noté parmi les meilleurs, de faire écrire au tableau une phrase « quelconque » en annamite pour la faire traduire en français. Le pauvre professeur, très ému de cette sorte d'inspection, s'acharnait à faire écrire la leçon préparée du jour, et ces messieurs n'ont pu l'amener à trouver autre chose. Accentué par son trouble, le dé-

(1) Le présent est indiqué par l'infinitif seul ; le passé, par l'infinitif précédé de la préposition *dá,* déjà ; le futur, par l'infinitif précédé du verbe *sé,* sera.

faut d'invention et d'initiative était visible chez ce pauvre maître; il a fallu lui souffler une phrase, et, lorsqu'un grand élève a dû la traduire, d'abord mot à mot, elle n'a eu pour moi aucun sens, et j'ai compris alors la difficulté qu'il y a pour les Annamites à composer une phrase française. L'éducation est ici, plus qu'ailleurs, œuvre de mérite et de patience. Par le système phonomimique, le jeune enfant forme des phrases qui ne sont plus une répétition, mais la transposition de la phrase entendue; il apprend à comprendre un français qui n'est plus du «nègre», et il dira : «Peux-tu comprendre,» au lieu de : «Y en a moyen toi comprendre.» La mauvaise prononciation, la coupure des phrases, la rapidité des sons toujours nasillards, ne permettent guère aux nouveaux arrivants de comprendre les gens de service. Il est impossible de se faire une idée du jargon des «boys». Leur langage est emprunté à l'argot de nos braves «turcos» et des premiers colons. Comme cette forme bizarre de l'expression de la pensée saisit plus facilement l'esprit de l'indigène, les gens bien élevés s'empressent de l'adopter; et c'est tout à fait comique pour les nouveaux débarqués d'entendre nos compatriotes parler aux Annamites.

Je me rappelle maintes histoires plaisantes sur ce sujet. Tel capitaine, en visitant un petit poste, préconisait la leçon de choses et voulait exercer un tirailleur sur le verbe marcher. «Je marche,» et le capitaine marchait; «tu marches,» c'était le tirailleur qui marchait; «il marche,» et le lieutenant, chef de poste, marchait à son tour. C'était presque compris, lorsque le capitaine pria de nouveau le lieutenant de marcher, pour demander au tirailleur : «Qu'est-ce que fait le

lieutenant? — Mon lieutenant f... le camp,» répond-il.

Ailleurs, dans un petit poste également, le lieutenant commandant avait fait quelques recommandations pour me recevoir. Le *boy* devait venir dire le classique : «Madame est servie,» mais, au dernier moment, il s'avança à la porte et cria de son mieux : «Mon lieutenant, y en a moyen bouffer.» Les générations qu'on élève donneront probablement des résultats plus satisfaisants.

Le collège de Chausseloup-Laubat choisit ses sujets parmi les élèves qui ont obtenu les certificats d'études, entre les 4,000 enfants des vingt écoles d'arrondissement qui lui servent de pépinières; tandis que l'institution Taberg accepte les bourses qui lui sont données sans pouvoir choisir les enfants. Malgré ce désavantage, les Frères de la Doctrine chrétienne, dans les cinq ou six dernières années, avaient fourni, en dehors des élèves destinés à la culture, 50 à 60 sujets pour les bureaux administratifs et les services privés. Tous les élèves passent un concours de fin d'année et reçoivent un certificat de fin d'études. L'histoire n'est pas enseignée.

Chaque service administratif avait autrefois ses examens d'admission; les enfants étaient poussés selon leurs capacités et se présentaient à celui qu'ils préféraient. On a voulu fondre ces divers examens en une épreuve unique après laquelle les candidats peuvent choisir le service dans lequel ils veulent entrer. Ce système de centralisation et d'unification (que nous étendons partout) semble présenter des inconvénients. L'Annamite, nous l'avons dit, n'est pas accessible à un grand nombre d'idées, sauf celles qui sont afférentes

aux choses ordinaires de la vie, et il est fâcheux de disperser son attention.

Le Cochinchinois est essentiellement agriculteur; à la rigueur, il forge et fond les métaux; il réussit dans les métiers de maçon, de charpentier, de menuisier, de sculpteur, et les artistes en ces travaux sont considérés; mais, chez lui, le commerce n'est pas estimé. Un préjugé, qu'il y aurait intérêt à combattre, l'en éloigne. L'Annamite ne fera guère le grand commerce comme le Chinois; il pratique volontiers le petit commerce, et les femmes s'acquittent habilement de la vente des produits naturels et industriels du pays. Chinois et Annamites envisagent de façon différente ce que l'on appelle l'honnêteté commerciale. Le premier, tout aussi voleur que le second, comprend qu'il doit conserver ses coassociés au même titre que ses clients. L'Annamite comprend un peu qu'il doit conserver ses clients, mais il a plus de peine à ménager ses coassociés. C'est tout un ordre d'idées dont on voudrait voir l'administration se soucier. Il nous appartient, en effet, de détruire ce préjugé, non seulement par des moyens qui relèveraient des exemples que les Français de Saïgon peuvent offrir à l'imitation des indigènes, mais encore par des méthodes d'enseignement appropriées à faire figurer aux programmes de nos établissements scolaires.

Le principe même du commerce, qui repose, en partie du moins, sur l'épargne bien conduite, est menacé dans ce pays par un double danger, le jeu et l'exploitant chinois. La passion du jeu est une cause de ruine pour l'Annamite, et le Chinois est l'éternel tenancier. C'est lui qui tient le *bacuan;* il est le banquier de tous les jeux, et le commerce du riz, la plus grande richesse de

la Cochinchine, est entièrement entre ses mains. C'est le Chinois qui s'en va partout, dans les campagnes, acheter à chaque famille l'excédent de récolte. Il paie, mais le soir, au *bacuan*, il reprend au *nha-cue* (1), au paysan, tout son argent, et retourne au port d'embarquement avec les récoltes et l'argent.

Il y a bien peu de temps, il était impossible de traiter sans le fatal *comprador*, l'intermédiaire chinois qui, en réalité, ruine le paysan et empêche l'exploitant de s'enrichir. Un grand effort a été tenté pour supprimer ces intermédiaires, mais la puissance d'association des Chinois, si fortement accusée par leurs syndicats, est une force contre laquelle nous ne pouvons encore lutter; les industries les plus productives et toutes les «rizeries» (2) sont maintenant en leurs mains.

Une société française dirigeait au Cambodge, dernièrement encore, une usine à égrener le coton et en exportait l'huile au Japon. Les Chinois ont forcé la société à liquider et ont repris l'usine, qu'ils exploitent dans des conditions d'autant meilleures que les frais généraux sont loin d'être les mêmes pour eux que pour nous. Très sobre, le fils du Céleste-Empire dépense peu pour sa nourriture et son logement, tandis que l'Européen a de suite des charges relativement considérables. On se plaint, non sans raison peut-être, en Cochinchine, mais la question est complexe, de la tolérance et des facilités que l'Administration accorde aux Chinois; ils naviguent librement, sans les condi-

(1) Se prononce gna-coué.

(2) Le *paddy*, riz en paille, est travaillé dans les *rizeries;* transformé en *cargo*, il sert pour la fabrication de l'alcool, et le riz blanc est employé pour l'alimentation.

tions imposées aux Français, et, en cas de guerre, ils feraient des pilotes excellents pour conduire l'ennemi dans toutes nos rivières.

Mais laissons ces questions d'ordre économique et d'ordre politique qui demanderaient une étude plus approfondie; revenons aux écoles d'indigènes et poursuivons notre enquête scolaire, au Tonkin plus spécialement.

En tous pays l'école a été considérée comme un des meilleurs moyens d'assimilation et, par suite, de colonisation. Les Chinois ont toujours su l'employer, et cependant j'ai pu constater, en Annam, qu'après vingt-deux ans d'occupation nous ne possédions pas une seule école en dehors des établissements congréganistes. En 1886, Paul Bert désirait modifier l'enseignement officiel annamite; il voulait joindre aux programmes existants l'enseignement de la langue française. Elle devait être exigée, dans un délai de deux ou trois ans, pour les différents examens qui confèrent le mandarinat. L'acte n'a été signé, avec la cour de Hué, que dix ans plus tard, par M. Rousseau, quelques jours avant sa mort. Il stipule que l'enseignement du français doit être donné par les professeurs annamites, ce qui ne peut évidemment pas encore faire espérer un résultat satisfaisant.

Lors de mon voyage à Hanoï nous négligions nos écoles tonkinoises d'une façon fort regrettable. Le budget de l'instruction publique est, au Tonkin, de 136,850 francs. J'ai le détail des dépenses sous les yeux. Il comprend : loyers des écoles et entretien des bâtiments, traitement des professeurs et institutrices, frais de services et de tournées, fournitures scolaires,

achat de prix, chauffage, éclairage et bourses d'études au collège des interprètes. Cette allocation de 136,850 fr. doit servir à l'entretien d'un collège d'interprètes, d'un collège proprement dit et de 20 écoles avec 1,400 élèves; c'est tout ce qui a été fait pour l'instruction publique dans un pays qui compte dix millions d'habitants.

Trois de ces écoles sont à Hanoï. Je n'oublierai pas celle que j'ai visitée : dans une véritable baraque annamite, sans air ni lumière, 40 enfants étaient entassés dans un espace tout au plus assez grand pour une quinzaine d'entre eux. La seconde classe, placée dans une autre masure voisine, comptait 75 élèves, serrés et pressés comme on ne peut le voir nulle part ailleurs qu'en Orient.

Dans nombre d'écoles les différentes divisions ne peuvent être reçues qu'à tour de rôle, le même local devant servir à toutes successivement. La méthode Machuel y est employée. Un petit enseignement en cent pages répond absolument aux besoins. Il n'y manque, à mon point de vue, qu'un peu de catéchisme pour l'éducation morale.

Le Tonkinois semble plus particulièrement éducable que les autres Annamites, et je reconnais avec plaisir que M. Dumoutier, le directeur de l'enseignement au Tonkin, obtient, dans ses écoles trop peu nombreuses, des résultats dont il faut lui savoir gré. Archéologue et épigraphiste bien connu, depuis vingt ans il consacre sa vie à étudier les Annamites et les choses d'Annam. Sa grande expérience et le mérite de ses méthodes lui permettent de réussir, malgré la pénurie de son budget, aussi bien au point de vue de la

prononciation que de la véritable connaissance des mots.

L'école des interprètes mérite particulièrement d'être remarquée. Cinquante boursiers réunis dans une ancienne pagode sont divisés en deux classes qui forment trois divisions. Les élèves y arrivent avec le certificat d'études et sont choisis parmi les meilleurs sujets. Faute d'argent, 150 demandes d'admission venaient d'être refusées. Les études doivent embrasser une période de trois années; mais, malheureusement, on manque toujours d'interprètes et on cueille le fruit vert : le programme est le plus souvent rempli en une seule année, ce qui stérilise les sacrifices que fait le protectorat pour la formation de bons interprètes.

Ces jeunes gens destinés à traduire et à rédiger des actes qui sont tous en chinois apprennent le français traduit en caractères chinois. Sur leurs devoirs, je lis les formules du « Saint Edit » de l'empereur K'ang-hi et les règles des cinq relations sociales : relation de souverain à sujet, de père à fils, d'époux à épouse, de frère aîné à frère cadet, d'ami à ami. Le législateur leur enseigne bien leurs devoirs; mais, nulle part, il n'est question de leurs droits. Il traite de mille choses : de la nécessité de développer la culture du riz ou du mûrier pour pouvoir payer l'impôt, des travaux publics, des routes, digues et canaux qui sont le résultat de l'impôt et le principe de la prospérité du pays; de l'utilité de l'éducation pour obtenir l'emploi qui fait vivre. La plupart des lois de la sociologie chinoise y sont enseignées, et autour d'elles gravitent les rites, les coutumes, les usages qui gouvernent scrupuleusement, et dans leurs moindres détails, toutes les actions de la vie, jusqu'à la mort inclusivement. L'exis-

tence entière de ces peuples est figée dans ces règles, immobilisée dans cette civilisation.

Il me souvient d'avoir lu, sur un cahier, qu'une femme avait réuni sa très nombreuse famille et avait distribué des présents pour célébrer ses « quarante ans ! » Voilà une fête qui, si je ne m'abuse, ne deviendra pas à la mode dans notre Occident.

Les élèves sont particulièrement exercés à la connaissance du sens des mots par la logique et l'analyse. La méthode de M. Taupin (1), directeur de l'école des interprètes, donne d'excellents résultats. J'avais constaté dans les grands collèges de Saïgon, chez des élèves capables de réciter couramment, mais peu distinctement, des pages de physique et de chimie, une difficulté presque insurmontable à exprimer des idées personnelles, à décrire des objets usuels, à en expliquer l'usage ; aussi ai-je beaucoup apprécié les candidats interprètes me donnant la définition de certains mots abstraits que je relevais sur leurs cahiers, tels que : doctrine, amplification, engagement légal, etc. Ces jeunes gens, dans leurs hésitations mêmes, sont toujours restés dans le sens réel. Ils trouvaient facilement les mots synonymes, lorsqu'il y en avait, et raisonnaient leurs réponses mieux que ne le feraient chez nous des enfants de douze à quatorze ans, insuffisamment exercés à ce genre de travail.

Le chinois diplomatique et administratif, qu'on apprend au collège, est hérissé de caractères inconnus au chinois des classiques, et c'est celui qu'il importe

(1) « *Recueil de petits textes à l'usage des Annamites étudiant la langue française et des Français voulant apprendre l'annamite*, » par Madame Taupin, professeur au collège des interprètes.

d'apprendre à nos futurs interprètes, avec le vocabulaire et les locutions particulières à l'armée, à la marine, au commerce et à l'industrie.

Beaucoup d'élèves de l'école des interprètes donnent des leçons en ville, où, à leur tour, ils ont jusqu'à dix et douze élèves auxquels ils s'empressent de communiquer les connaissances qu'ils ont acquises. Apprendre aux autres est d'ailleurs une des meilleures façons de bien apprendre soi-même.

J'ai assisté à Hanoï à une distribution de prix à l'Ecole Mutuelle annamite. Après leur sortie des écoles, les jeunes gens se réunissent pour faire des sciences, de l'électricité, de la photographie, de la mécanique, un peu de tout enfin. Ils s'associent pour acheter des livres; ils prennent à des Revues des abonnements collectifs; ils travaillent ensemble et s'enseignent réciproquement ce qu'ils savent. Il y a là une preuve de zèle à vrai dire admirable, bien que ce zèle paraisse résulter des moyens que la civilisation chinoise leur a enseignés, depuis des siècles, pour s'assurer des titres et des positions relativement lucratives. C'est aussi une preuve évidente du désir qui pousse ces populations à apprendre le français et de la facilité avec laquelle le succès couronnerait nos efforts, si nous prenions la peine de propager sérieusement notre langue et de favoriser l'instruction dans la colonie.

Une discussion est toujours pendante, en matière d'éducation, entre les amis et les ennemis des caractères chinois. La Cochinchine a essayé un instant de les supprimer de ses programmes et de leur substituer

le *quoc-gnù* (1). On appelle ainsi la notation, en caractères romains, des sons annamites; il a été inventé par les missionnaires portugais, venus les premiers évangéliser l'Annam. C'est un outil excellent, et dont nous ne pouvons pas nous passer, malgré les petits défauts dus à son origine et à la nationalité de ses inventeurs, défauts qu'il eût été si facile et si nécessaire de corriger au début de notre occupation. Certains assemblages de lettres ne répondent pas à notre prononciation, mais, par un travail de quelques minutes, il est possible de se mettre au courant de ces petites anomalies.

Le *quoc-gnù* nous permet d'apprendre l'annamite comme une langue européenne, sans cette rebutante étude des signes, dans laquelle se dépense une partie de l'existence des lettrés indigènes. Transcrite dans nos caractères, la langue annamite peut être lue par tout le monde et traduite à coups de dictionnaire par n'importe quel fonctionnaire ou industriel. Au moyen du *quoc-gnù* le paysan le plus illettré apprend, à l'aide d'un alphabet invariable, à écrire à peu près bien sa propre langue en moins de deux mois, ce dont il est fort étonné lui-même. C'est la raison du grand succès, au Tonkin, des écoles libres, dites de *Quoc-gnù*, dont le protectorat a le grand avantage de ne payer ni les maîtres, ni les fournitures scolaires. On y enseigne uniquement les caractères chinois et la transcription de l'annamite en caractères latins.

La langue annamite n'est pas moins pauvre d'idées que de mots. Sa littérature se compose surtout de chants populaires et de proverbes, et ne comprend

(1) Se prononce *cuoc-gneu*.

guère que quelques pages sur un nombre de sujets fort restreint, comme l'amour filial, l'amour conjugal, le courage militaire. Elle est sans lexique et ne possède d'autre grammaire que celle que nous lui avons faite. Les hiéroglyphes annamites, les *chu-noms*, diffèrent des caractères chinois, dont ils sont dérivés.

Le dialecte savant que l'on parle à la cour de Hué est le pur *mandarin;* tandis que le langage vulgaire cochinchinois, proche parent du cantonnais et du parler du Fo-Kien, est composé de monosyllabes que l'on apprend à différencier par un ton chantant. Un certain nombre de mots annamites ne se retrouve pas dans le vocabulaire sinique, et provient de la langue des aborigènes. D'autres, empruntés aux Malais ou aux peuples d'Europe, et juxtaposés sans aucune flexion, forment, au point de vue de la rhétorique, un «sabir» monstrueux. Les documents officiels sont écrits en chinois, dont les caractères stables sont généralement plus simples que les *chu-noms* annamites.

L'ancienne domination de la Chine avait imposé officiellement sa langue, ce qui était logique, et tant que nous ne pourrons la remplacer par le français, nous resterons dans une certaine mesure à la merci des interprètes. De même, le recrutement des fonctionnaires, à la suite des grands examens des lettrés, qui ont lieu à Hué et à Nam-Dinh comme à Pékin, nous fournit, dans notre protectorat, des mandarins très doctes sur la morale de Confucius et sur les coutumes chinoises, mais professant pour les nôtres un parfait mépris. Ils ne connaissent rien, ni des sciences, ni des arts, et ne peuvent comparer ce qui se passe en Orient avec ce qui existe en Occident. Après trente-cinq ou quarante

années passées à orner leur mémoire de ces intéressants hiéroglyphes, la plupart des mandarins, l'intelligence pauvre et dénuée, ne professent la morale de Confucius qu'en paroles, et ne songent, le plus souvent, qu'à satisfaire leur passion de jouissance et leur cupidité.

Il est certain qu'un Annamite d'Annam qui ne saurait pas le chinois serait dans une situation inférieure vis-à-vis des siens et ne pourrait prétendre à aucun des titres du mandarinat que peuvent lui conférer les examens officiels. Mais en Cochinchine la situation est différente et, avec le *quoc-ngû* et le français, l'Annamite peut se faire une position.

D'aucuns prétendent que le maintien des caractères chinois, et par suite l'étude de la philosophie chinoise, est l'obstacle majeur à l'assimilation du peuple annamite. Nous savons du reste de quelle muraille intellectuelle elle enveloppe l'Empire du Milieu. L'étude des caractères occupe, d'autre part, la meilleure partie de la vie, qui pourrait être plus utilement employée; elle développe, avons-nous dit, la mémoire aux dépens du jugement, et reste l'apanage des lettrés, les plus mortels ennemis de la France.

La transcription de l'annamite en caractères latins, inventée pour faire connaître le catholicisme par le livre, ne sert pas moins à la diffusion de notre civilisation française. Elle permet à un plus grand nombre d'Annamites de lire nos journaux et nos livres transcrits en *quoc-ngû* et de s'imprégner de nos idées. Peu d'entre eux sont capables de lire un journal en caractères chinois, tandis que beaucoup le lisent en caractères latins. C'est l'instruction et l'éducation plus largement répandues.

Il convient, d'ailleurs, d'opposer aux avantages que nous venons de faire ressortir en faveur du *quoc-ngû* les arguments que font valoir les adeptes de l'étude des caractères chinois. Parmi vingt millions d'Asiatiques, nous sommes peu nombreux, disent-ils, souvent disséminés, et d'ici longtemps nous ne pénétrerons l'annamite que par quelques points. La composition curieuse et compliquée de certains caractères chinois a pour effet de passionner quelques Européens et n'est pas sans procurer à l'esprit une certaine satisfaction intellectuelle; après avoir été supprimée, cette étude a été rétablie en Cochinchine. La nécessité de former de bons interprètes doit être un des objectifs de notre enseignement; nous aurons toujours des frontières communes avec la Chine et il nous faudra toujours des interprètes. Leur formation insuffisante est un écueil d'autant plus grand que, par nature, l'Annamite est porté à embrouiller les affaires, et que trop souvent l'interprète est dans l'impossibilité de comprendre et de traduire exactement les questions. L'étude des caractères se fait enfin au moyen des livres des moralistes et des philosophes chinois, de la littérature chinoise et du confucianisme, de la morale traditionnelle à laquelle ce peuple est habitué. Si défectueuse que soit cette morale, elle a sa solidité, et nous risquons, en rayant des programmes les études classiques chinoises, d'enlever aux Annamites la civilisation chinoise sans leur donner la nôtre. L'enseignement de notre morale, si nous ne pouvons lui donner de base religieuse, serait inutile, car, à leurs yeux, il serait dépourvu de toute autorité. On ne saurait séparer l'instruction de l'éducation sous peine d'abais-

ser le niveau moral et de ne produire qu'une race nuisible à nos propres intérêts.

III

ÉDUCATION DES FILLES

Le rôle important de la femme dans la famille annamite paraît nous faire un devoir de lui procurer une préparation intellectuelle et morale qui aiderait à la formation des générations futures. L'inconstance et le manque de persévérance propres à la race exigeraient, dans l'éducation des jeunes filles, une sollicitude soutenue, et jusqu'à présent l'administration ne s'en est nullement occupée. Elle n'accorde pas de bourses aux filles des Annamites, et il n'y a du reste que peu ou point de demandes. L'enfant, dans sa famille, ne reçoit aucune direction. En général, les Annamites ne donnent pas d'instruction à leurs filles, sinon les catholiques et quelques personnages de haut rang, comme le Doc-Phu (1) de Cholen, dont toutes les filles, sauf les deux aînées, ont été élevées à la Sainte-Enfance de Saïgon.

On prétend que, derrière le mur de la vie privée il se passe souvent, dans la famille, des choses honteuses; doux et faible, l'Annamite est aussi incapable de résister aux passions qu'aux influences, et le sens moral de la femme indigène est, à juste titre, tenu en état de

(1) Préfet.

suspicion. A l'école municipale des filles de Saïgon il n'y a pas de serviteurs indigènes; tous les employés sont des Chinois et des Chinoises, qui ont l'avantage d'avoir moins de connaissances dans le pays. On considère qu'il n'est pas possible de se fier aux femmes annamites, elles seraient près des pensionnaires les plus fâcheux intermédiaires. On va jusqu'à limiter leurs relations avec leurs propres filles, car on les croit capables de les vendre pour 50 piastres, quand le père est mort ou parti au loin. La Société de Protection et d'Education des jeunes métis des deux sexes confie les filles à l'école municipale et aux couvents de la Sainte-Enfance de Saïgon et d'Hanoï. La mère a bien le droit d'aller visiter sa fille, mais non celui de la faire sortir. Jamais, me disait une vieille religieuse, l'Annamite n'a la délicatesse de cœur de l'Européen, et celui-ci s'en plaint. La métisse, plus orgueilleuse, n'a pas non plus nos qualités, tandis qu'elle participe des défauts des deux races. Cependant les filles légitimes franco-annamites que l'on prend la peine de suivre et de diriger peuvent fournir d'excellents sujets. Ces jeunes filles ont généralement une facilité particulière pour la musique.

L'éducation des filles présente évidemment un danger qu'il faut prendre soin d'écarter, aussi bien pour la métisse que pour l'Annamite. Elle facilite les liaisons qui font d'elle une proie aisée pour la prostitution, si une sollicitude prolongée ne les accompagne. La directrice de l'école municipale et les religieuses de la Sainte-Enfance n'obtiennent de résultats, au point de vue moral, qu'à condition de ne jamais «placer» leurs enfants, mais de les marier. On leur fait

souvent épouser des interprètes, des employés, des mécaniciens, et ces unions forment de bons ménages. Les mariages entre métis sont rares, sauf entre catholiques; la société de protection et d'éducation des jeunes métis a pour but de les favoriser. La métisse cherche toujours à s'élever; jamais elle ne consent à épouser un Annamite, tandis que le métis, qui n'a guère chance d'épouser une Européenne, retourne fatalement à l'Annamite.

On prétend généralement que la femme française s'anémie au bout de peu d'années, qu'elle supporte mal le climat et, trop souvent, doit retourner vivre en France. Dans les petits emplois elle est une lourde charge pour le budget. Le résultat est, d'une part, l'isolement du mari et, de l'autre, la tentation ou la nécessité des mariages mixtes assez exceptionnels dans les colonies anglaises et si fréquents chez nous, surtout dans la classe inférieure. Les fréquentes unions légitimes (même les unions illégitimes et si souvent prolongées) de Français et d'Annamites ne devraient-elles pas donner une importance capitale à la question de l'éducation des filles et à l'élévation morale de celles qui deviennent les mères de tant de métis français? L'enfant ne tient pas seulement de son père, il tient aussi de sa mère, et la séparation de la mère et de l'enfant, outre qu'elle est contre l'ordre naturel, est tout au plus un palliatif; mais elle ne change pas la nature de l'être né de deux ascendants si complètement différents.

Les religieuses de Saint-Paul de Chartres, en Cochinchine, en Annam et au Tonkin, élèvent charitablement de jeunes Annamites. Elles ont 250 élèves au couvent de la Sainte-Enfance à Saïgon. Là, elles ensei-

gnent le catéchisme, la langue du pays et un peu de français. Ces pensionnaires sont formées à devenir des ménagères, vertu un peu difficile pour l'Annamite, naturellement molle et paresseuse dans son intérieur. Elles apprennent à assurer les soins de la maison et à décortiquer le riz, manœuvre longue et compliquée qu'elles pratiqueront toute leur vie dans leur ménage. Au couvent, je les voyais se mettre à sept pour frapper, en bascule et par leur propre poids, le riz dans le pilon. Chaque mesure doit être pilée environ un quart d'heure, puis, il reste le vannage et le triage; rien n'est perdu, tout est strictement employé. Ce sont les élèves également qui fabriquent les nattes pour l'entretien de la maison et des lits. Les matelas sont en feuilles de bananier, ce qui a l'avantage d'être doux, sain et pas chaud. On y joint quelquefois un peu de crin végétal. Elles filent aussi et tissent la soie par petite quantité, mais le mûrier est encore rare et ne permet qu'insuffisamment la culture des vers à soie.

J'ai dit que les religieuses avaient dû renoncer à placer leurs enfants chez des particuliers. Les jeunes filles ne quittent la maison que pour se marier, et c'est le couvent qui leur donne généralement les vêtements de noce, la robe de soie, presque toujours violette, que la mariée mettra sur deux autres robes de soie. (Au Tonkin, la jeune femme porte, le jour des noces, jusqu'à six robes superposées.) Souvent aussi, le couvent les aide à bâtir la *caï-nha*, la maison.

La mission catholique est seule, jusqu'à présent, à s'occuper des jeunes filles. L'administration n'aurait-elle pas, à son tour, le devoir de leur réserver une part dans son budget.

IV

LE CHRISTIANISME EN INDO-CHINE FRANÇAISE

L'éducation est une force qui modifiera la nation. Que donnera-t-elle? Administrateur et missionnaire, chacun se le demande, à des points de vue différents. Il ne suffit pas d'apprendre à l'indigène le *b a ba*, il faut encore éveiller sa conscience, ses sentiments; il faut élever son caractère et, pour cela, savoir se donner à lui. Il lui manque surtout un sentiment du devoir assez fort pour imposer à ses actes la règle de la loi morale. Or, cette règle, il ne la trouvera que dans l'union de sa conscience et de la doctrine qui doit diriger sa vie. C'est, en effet, une doctrine supérieure qui peut seule avoir assez d'autorité pour faire préférer par la conscience le devoir au plaisir. Les Annamites croient à la vie future, et, par là, nos idées chrétiennes peuvent les atteindre.

A Dieu ne plaise que nous désirions voir imposer par l'autorité une foi religieuse à nos protégés, ce serait également contraire au libre arbitre et à la nature de la religion. Nous demanderions simplement qu'il fût permis de proposer à la liberté de l'Annamite une doctrine de vérité assez forte pour éclairer son intelligence et régler ses mœurs.

C'est un grand tort de ne vouloir pas comprendre, même au point de vue rationnel, que le sentiment religieux est notre meilleur moyen d'action sur l'Orien-

tal, et qu'en renonçant avec lui à la foi religieuse nous renonçons pour lui à toute base morale. Dans la pratique de la vie l'Annamite ne s'occupe pas d'études abstraites; les règles issues de la formation des siècles passés, que quelques honnêtes gens, non religieux, savent s'imposer, dépassent absolument ses moyens et sa compréhension. Le catholicisme est la grande force par laquelle nous pourrions atteindre les peuples d'Orient, c'est une force que nos rivaux protestants nous envient, comme je les ai entendus nous envier nos missionnaires, et il est vraiment fâcheux de voir nos gouvernants la négliger. Partout le missionnaire a marché seul, mal soutenu, souvent abandonné, quand il n'a pas été persécuté. Quels mouvements extraordinaires ont cependant su créer ces modestes pionniers. Est-ce que ce ne sont pas les grands évêques de l'Indo-Chine qui ont préparé la conquête de notre empire colonial? Les missionnaires des Missions Etrangères qui évangélisaient le Tonkin depuis 1662 nous ont tracé le chemin. Lors de l'occupation, ils nous ont fourni des renseignements et procuré parmi leurs chrétiens des sujets plus dociles. Chrétien, l'Annamite est, par cela même, plus rapproché de nous; et les mandarins d'Annam ne s'y trompaient pas au temps des massacres de 1886 qui ont suivi la prise de Hué. Ils appelaient leurs chrétiens les *Français du dedans*, non que ceux-ci ne fussent fidèles au roi et n'obéissent à la loi annamite, mais les «lettrés», tous les mandarins en herbe, redoutaient le lien qui les unissait à l'Européen. Ils voyaient en eux les alliés naturels de la France. L'occupation française détermina seule des massacres qui ne furent décidés que pour enlever un point

d'appui aux conquérants; 25,000 Annamites chrétiens périrent à cette époque.

Le sang des martyrs a fructifié : dix ans après, la ville de Hué avait vu se former de nouveaux chrétiens, plus nombreux; ils sont 60,000 maintenant, — 250,000 en Annam, — et parmi les convertis figurent beaucoup de massacreurs. Ces conversions ne peuvent être que sincères et désintéressées, car les chrétiens ont tout à perdre vis-à-vis des mandarins et rien à gagner près des fonctionnaires. Ceux-ci craignent d'autant plus de se commettre avec les intérêts de la Mission et de se compromettre avec son personnel qu'ils se trouvent plus nombreux et surveillés les uns par les autres. Ne sont-ce pourtant pas ces chrétiens qui rendent notre situation possible dans les douze provinces d'Annam, où nous ne possédons pas 400 soldats?

Les missionnaires trouvent leur consolation dans le ministère auprès des Annamites, très accessibles au sentiment religieux. Il n'est même pas rare en Annam de voir des païens demander le baptême pour leurs enfants prêts à mourir. Ils croient volontiers que le baptême délivre l'enfant de toute origine de péché, qu'il le fait fils de la divinité et de ce fait lui assure la félicité. Ils le croient d'autant plus que beaucoup de *médiums*, — vrais ou faux, — plus nombreux qu'on ne pense en ces pays, interrogés sur ce point, ont répondu que les enfants baptisés jouissaient du bonheur suprême. C'est ainsi que le roi d'Annam lui-même, très malade dans son enfance, fut baptisé, ce qu'il ignore peut-être, sous le nom de Paul. Les indigènes sont, d'ailleurs, assez fidèles au christianisme quand ils l'ont embrassé.

On compte 100,000 chrétiens dans la Cochinchine

et le Cambodge, et il se fait de 8 à 9,000 baptêmes par an, dont plus de 3,000 donnés à des enfants de chrétiens. Le Fleuve Rouge et la Rivière Claire divisent les Missions françaises et espagnoles entre lesquelles avait été partagé le Tonkin avant notre occupation. Lors de la conquête, tous les missionnaires français et espagnols se sont empressés à nous servir; les prêtres des Missions Etrangères, retrouvant leurs compatriotes et parlant la même langue, ont été plus à même de leur rendre, et de fait leur ont rendu, plus de services que les Dominicains espagnols, à qui notre langue n'était pas familière. La Mission française possède au Tonkin 220,000 âmes, dont 200,000 dans le diocèse d'Hanoï. La Mission espagnole compte 230,000 chrétiens dans ses trois évêchés (1), ce qui porte à 450,000 âmes la population chrétienne du Tonkin.

La formation d'un prêtre annamite exige dix-huit à vingt années et l'ordination n'a jamais lieu avant l'âge de trente-deux ans. Au séminaire ils commencent naturellement par apprendre le latin, et, plus tard, l'intelligence ouverte par la syntaxe, ils apprennent aisément le français par le latin. Tous les élèves qui ne peuvent arriver aux ordres retournent à leurs anciens travaux ou cherchent à entrer dans les emplois administratifs ou privés selon l'instruction qu'ils ont acquise. Les meilleurs interprètes de la colonie, comme M. Pétrus Ky (2), par exemple, ont été formés par la Mission. On a plus d'une fois reproché aux missionnaires l'en-

(1) Tonkin central, résidence à Bui-Chu; Tonkin oriental, résidence à Haï-Duong (et de fait à Haï-Phong); Tonkin septentrional, résidence à Dao-Ngan.
(2) Mort en 1898.

seignement du latin dans leurs séminaires; mais on oublie que le latin est la langue liturgique et qu'à côté des séminaires, les écoles des Frères de la Doctrine chrétienne, pour ne nommer que ces maîtres éducateurs, donnent, aux colonies comme en France, l'enseignement le plus pratique.

Le missionnaire français porte en lui, plus excellemment que tout autre peut-être, la vertu de zèle; et, en quelque pays qu'il soit, par le seul fait de sa nature française, par la chaleur de son cœur et son amour inné pour la patrie éloignée, il se montre le pionnier et le témoin de la France, et représente le type des meilleures qualités de sa race. D'instinct, il fait aimer son pays, il force le respect et l'admiration des païens et des protestants, et se plaît à enseigner notre langue, comme j'en ai vu quelques exemples en colonie anglaise. La religieuse française, plus admirable encore de renoncement et d'abnégation, emporte, comme lui, cet amour de la France dont le Français ne ressent vraiment toute la puissance que sur la terre lointaine.

Je me souviendrai toujours d'une visite à Agra, chez les Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus, un ordre français de Lyon, qui a fondé de nombreuses maisons dans le nord des Indes anglaises. L'œuvre a été créée par des Sœurs françaises, mais le nombre de celles-ci maintenant, me disait mélancoliquement la Mère Provinciale, est moins grand sur la terre que sous les pierres tombales qui avoisinent leur chapelle. Les deux seules survivantes sont aujourd'hui la Mère Provinciale, qui est là depuis 1854, et une vieille assistante, Sœur Geneviève, qui n'espérait pas revoir de compatriotes avant de mourir. Mais les autres, originaires

d'Irlande ou d'ailleurs, Européennes ou Hindoues, élevées par les religieuses françaises, ont aimé la France avec les Mères qui les ont formées, et toutes parlent correctement notre langue. La bonne Provinciale me disait pieusement que la France avait fait beaucoup pour les Missions, qu'elle avait donné sans compter ses enfants et son argent, qu'aujourd'hui les Missions le lui rendent en prières, et que peut-être ces humbles prières seront la sauvegarde de la mère patrie. Je n'ai pu entendre sans émotion un souvenir de 1871 qu'elle évoquait devant moi.

Les Sœurs avaient alors 200 enfants, petites Indiennes et Eurasiennes (1), qui priaient ardemment pour la chère France et ne connaissaient d'elle que les religieuses qui les élevaient. Un matin, les pauvres Hindoues, le cœur ému, arrivent entièrement dépouillées des menus bijoux qui sont leur joie. Elles disent aux Mères qu'elles n'ont pas d'argent pour faire une souscription comme les petites créoles du pensionnat, mais qu'il faut, pendant un mois, leur donner du pain sec pour leur « tiffin » (2) et envoyer en France l'argent de leur nourriture. Elles veulent, en outre, remettre à la Mère Provinciale leurs bijoux, les cercles d'argent et les verroteries, tous leurs minimes trésors, pour les envoyer aux pauvres soldats de France !

Cet acte d'amour pour notre cher pays m'a émue plus que je ne saurais dire, et, du fond du cœur, je crie merci à ceux qui savent ainsi faire aimer au loin la patrie française.

(1) Métisses d'Européen et d'Asiatique.
(2) *Tiffin*, second déjeuner.

C'est encore la Mission qui fournit le plus grand effort en faveur des femmes par sa création de couvents de Sœurs indigènes. Leur formation exige six et sept ans. Elles sont choisies dans les maisons de l'intérieur parmi les jeunes filles de dix-sept et dix-huit ans qui ont la vocation. Elles adressent une requête et ne sont admises dans la maison pour laquelle elles ont manifesté leur préférence que sur des renseignements tout à fait satisfaisants. Elles savent, tout au plus, lire, écrire et compter, et elles doivent recommencer à nouveau le peu d'études qu'elles ont faites : lecture, écriture, calcul, et y joindre l'étude approfondie du catéchisme et de la morale. Elles enseignent les chants d'église et organisent de petites maîtrises qui les aident à former des sujets dans les missions de l'intérieur. Chargées des écoles et des crèches, elles préparent des institutrices pour les campagnes. Elles prennent soin des linges d'église, et, en Annam, elles dirigent des dispensaires. L'Annamite malade ne se soigne guère, il ne se plaint pas et les autres ne le plaignent pas davantage. La maladie est, en général, un objet de répulsion et d'horreur; aussi est-il très méritoire pour la religieuse indigène d'être attachée aux services d'hôpitaux. Il n'y a que les Sœurs affiliées aux religieuses françaises et celles longuement préparées qui sachent s'y résigner.

Les Sœurs annamites ont peu de résistance à la fatigue. Epuisées par tous leurs travaux, la tuberculose leur est redoutable. Elles n'ont ni le même courage, ni le même dévouement, ni le même zèle, ni le même esprit d'abnégation que nos sœurs françaises; mais elles sont fidèles et consciencieuses, et bien encadrées,

elles sont parfaites. Quelques jeunes filles demandent à entrer au Carmel, mais la Mère Prieure me disait que la race jaune a généralement besoin de s'imprégner de christianisme pendant deux et même trois générations avant de produire une bonne carmélite.

Les couvents indigènes ne reçoivent rien du gouvernement ni de la mission. En Cochinchine, les Sœurs, au nombre de 418, réparties en quatre couvents, se suffisent à elles-mêmes par de petits travaux; elles font la couture des vêtements annamites et la teinture noire indigène. Elles fabriquent leurs nattes et tout ce qui est à leur usage. La chrétienté de Choquan, que j'ai visitée, possède une jolie église élevée à l'aide des aumônes recueillies dans le pays, et compte une cinquantaine de Sœurs. Moyennant 70 piastres de riz et de *mam*, sorte de poisson fermenté, plus 10 piastres de dépenses au marché, les 50 religieuses vivent pour 210 francs par mois. Choquan possède, dans la campagne, 20 postes où les religieuses sont deux au minimum sous la surveillance du missionnaire. Elles ne peuvent pas prendre plus de trois chiques de bétel par jour. Pour sortir, pour aller à l'église, pour voir le Père, en toute circonstance elles doivent toujours être deux. Elles portent comme les autres femmes la grande robe de cotonnade noire lustrée, un Christ sur la poitrine, un voile noir sur la tête et sur les épaules; elles ont les cheveux coupés et marchent pieds nus suivant l'usage. Elles savent se faire respecter et rendent de grands services; elles accèdent dans les rizières et dans les endroits que leur costume et les convenances interdisent à l'Européenne.

Elles n'enseignent pas le français, mais elles répan-

dent avec le Christianisme l'esprit de la civilisation française et préparent un peuple plus utilisable. Que la France n'oublie pas dans sa mission civilisatrice en Indo-Chine les principes vrais qui élèvent la nature humaine; qu'elle ait le courage de favoriser chez les missionnaires, hommes ou femmes, l'initiative que réclament le caractère et les traditions de ce pays, et elle en aura bientôt fait une de ses plus belles colonies.



MAIN ANNAMITE ARISTOCRATIQUE

CONCLUSION

Me voici au terme que je me suis assigné. A dire vrai mon voyage n'est pas achevé; je ne devais revoir la « doulce » France qu'après avoir parcouru la Chine, remonté le Yang-tsé-Kiang, visité le Japon, vu Pékin et traversé la Mongolie, la Sibérie, le Turkestan, le Caucase et la Russie. C'est au monde indo-chinois, et à lui seul, que j'ai voulu borner le présent récit. Il me fournissait matière assez ample et assez intéressante pour le lecteur français, puisque nos possessions d'Extrême-Orient en étaient le sujet. C'est sur elles d'ailleurs qu'il importe d'appeler l'attention de mes compatriotes, et je m'estimerai satisfaite si j'ai pu tourner les yeux et l'esprit de quelques-uns d'entre eux vers notre belle Indo-Chine.

Quelles conclusions tirer de tout ce qui précède? Chemin faisant, j'ai indiqué les réflexions générales que m'inspiraient les régions décrites; je veux cependant insister sur l'inestimable valeur de notre empire colonial asiatique. Elle est double : nos possessions valent et par elles-mêmes et par la situation politique qu'elles nous créent en Asie. Telles sont les deux considérations sur lesquelles je voudrais terminer ces rapides impressions de voyage.

L'Indo-Chine est un pays magnifique, sa richesse est immense, et, à la différence des Indes anglaises, elle possède le privilège de ne renfermer aucun territoire stérile. Dans la péninsule du Mékong on ne rencontre nulle part ces vastes et horribles déserts, East India et Central India, qui sont la tare de la péninsule hindoustanique. Au contraire, les bassins du Ménam, du Mékong et du Fleuve Rouge sont peuplés et très fertiles. La prospérité du Cambodge et de la Cochinchine est connue. L'Annam et le Laos offrent les plus grandes ressources. Quant au Tonkin, c'est un sol inépuisable. Dans le delta la main-d'œuvre indigène est surabondante. L'Européen peut, dans le haut Tonkin, non seulement vivre, mais aussi se livrer au travail manuel pendant huit mois de l'année. Le climat lui permet d'exploiter lui-même les richesses de tout genre, minérales et agricoles, qu'offre le pays. Il ne dépend donc que de nous de faire du Tonkin ce qu'il doit être : un des plus riches joyaux de notre couronne coloniale. Et cela, d'autant plus que les provinces si peuplées de la Chine méridionale offrent à son développement commercial un champ presque illimité. Nous devons à la grandeur de notre patrie de faire du bassin du Fleuve Rouge le pays prospère qu'il doit être; nous le devons à l'héroïsme des hommes qui l'ont conquis; nous le devons encore à la perspicace énergie de l'homme d'Etat qui a su conserver cette conquête au prix de sa popularité. On l'avait surnommé le *Tonkinois*. L'histoire impartiale saura dégager de son œuvre politique son œuvre coloniale, et lui conservera ce surnom et celui de Tunisien pour lui en faire des titres indiscutables de gloire.

Pour obtenir de semblables résultats, que nous faut-il? Trois choses entre toutes : 1° l'esprit de suite; 2° la réduction du nombre des fonctionnaires; 3° le développement des moyens de communication.

Il semble qu'une bonne fée ait donné l'esprit de suite à notre gouvernement de l'Indo-Chine. Déjà, en effet, notre colonie, heureusement pacifiée et délivrée de la piraterie par la sage administration de M. Rousseau, paie une partie de ses dépenses militaires : elle sera bientôt en état d'en payer la totalité. Ses budgets se liquident désormais par des excédents, et le chiffre global de son commerce s'est vu porté en quatre ans de 220 à 473 millions.

La diminution du nombre des fonctionnaires paraît essentielle. Il est anormal de voir que la Cochinchine possède 1,500 fonctionnaires, et qu'en 1898 l'Annam et le Tonkin en comptaient 1,926 de tous rangs pour 15 millions d'indigènes et 447 colons, tandis que la Birmanie anglaise, avec ses 11 millions d'habitants, n'est administrée que par 650 fonctionnaires en tout. Il y aurait là d'importantes réformes à faire pour réduire le personnel de nos administrateurs et pour en améliorer le recrutement. Un port franc, capable de lutter avec Hong-Kong et Singapour, un bon régime douanier, un outillage économique rationnel, la construction de voies ferrées de pénétration seraient bien autrement profitables à notre possession que ce luxe d'administration coûteux et d'une utilité contestable.

L'outillage économique est la troisième condition indispensable de la mise en valeur de notre colonie. Les travaux publics sont un facteur nécessaire de la richesse en pays neuf. Le Mékong et le Fleuve Rouge

ne sont pas des voies commerciales répondant aux besoins de notre commerce. Ces fleuves, dont le régime est celui de torrents, sont barrés par des rapides qui opposent un obstacle presque invincible à la navigation continue.

Le Mékong offre bien, entre ses barrages naturels, d'importants biefs navigables, mais ces biefs eux-mêmes ne seront jamais en communication facile avec la mer que par des voies ferrées. La pénétration dans le Yunnan ne se fera pas non plus par le Song Koï, mais par le chemin de fer. Les premiers tronçons du réseau des chemins de fer de l'Indo-Chine se construisent en ce moment, et ce réseau sera l'outil le plus sûr de la prospérité de notre grande colonie.

Riche par elle-même et en bonne voie d'organisation, l'Indo-Chine française a une valeur politique inestimable. Elle possède deux frontières au delà desquelles notre influence peut et doit rayonner en soumettant de vastes régions à notre direction effective. L'une au sud-ouest regarde le Siam, l'autre au nord et au nord-ouest regarde la Chine méridionale.

Il importe que cette question du Siam soit une bonne fois réglée conformément à nos intérêts les plus certains. A plusieurs reprises déjà, j'en ai signalé toute l'importance et l'urgence, encore accrues depuis les récents événements de Chine. On sait que, au cas où, par suite de l'intervention des puissances, le partage de l'Empire du Milieu, dont il est tant parlé, deviendrait une réalité (et cette éventualité peut se produire d'un jour à l'autre), le Japon a jeté son dévolu sur la province du Fo-Kien, située en face de ses nouvelles possessions de Formose. Un grand nombre des Chinois établis dans

la vallée du Ménam sont originaires du Fo-Kien et pourraient alors devenir ses ressortissants directs. Or, il est inutile d'insister davantage pour faire comprendre de quelle gravité exceptionnelle serait pour notre colonie indo-chinoise l'intervention dans les affaires siamoises du jeune, ardent et ambitieux empire du Chrysanthème d'or.

La solution de la question du Siam, conformément à nos intérêts, s'est à diverses reprises trouvée dans nos mains et nous l'avons laissée échapper. Au lendemain du coup de force de l'amiral Humann, lorsque nous étions les maîtres de Bangkok, notre politique a eu un moment d'hésitation, et la situation privilégiée que nous avaient conquise nos marins a été comme annihilée par la déplorable convention de 1896. Depuis lors, quelques tentatives ont été faites pour réparer le mal et recouvrer notre influence. L'heure n'est peut-être pas venue d'y insister. D'autres occasions, au surplus, peuvent se présenter. Ce qui importe, c'est que notre diplomatie redouble de vigilance, qu'elle soit sans cesse en éveil, qu'elle sache préparer sans défaillance l'acte décisif.

Quant à la politique d'expansion française en Chine, c'est presque un lieu commun de dire que notre Indo-Chine est la base indispensable de toute action en ce sens. Les faits qui depuis près d'un an se sont accomplis dans le Céleste-Empire en ont apporté la preuve évidente. Notre sphère d'influence borde les frontières du Tonkin, elle englobe le Yunnan, les deux Kouang, le Kouei-théou et jusqu'au populeux Sé-tchouen, la province la plus riche, dont nos ports seront les débouchés les plus directs et les plus avantageux quand

le chemin de fer unira Tchoung-King à la baie d'Along, ce qui doit être le but de tous nos efforts. Notre politique de pénétration dans cette Chine méridionale qui serait notre part d'héritage, si l'hypothèse (non désirable) d'un partage de la Chine entre les puissances européennes devenait une réalité, a dans le Tonkin son véritable point d'appui. Nos rivaux eux-mêmes le reconnaissent, et ajoutent que c'est pour nous une situation absolument privilégiée.

Ce sont là des vérités bonnes à proclamer. Aussi bien est-il consolant de constater la vitalité de nos œuvres coloniales. On ne saurait trop le répéter, ne fût-ce que pour convaincre nos compatriotes, que notre empire colonial n'est pas un luxe vain et coûteux, qu'il est devenu un des éléments vitaux de notre grandeur nationale et que tous, dans la mesure de nos moyens, nous devons nous y intéresser et contribuer à accroître sa prospérité, soit par nos capitaux, soit par notre activité personnelle. Notre race n'a perdu aucune des qualités d'expansion qui l'avaient placée à la tête de l'Europe par ses établissements d'outre-mer, au seizième et au dix-septième siècle. Ce que nous avons accompli en Afrique et en Asie depuis près de vingt ans en est la preuve définitive et réconfortante. Notre renaissance coloniale au dix-neuvième siècle est une des belles pages de notre histoire. Elle peut et doit adoucir l'amertume et la tristesse de nos désastres, puisqu'elle prouve que nous sommes demeurés les dignes fils des Champlain et des Dupleix.

APPENDICE

Un rapport documenté de M. Paul Macey, présenté au Congrès international de géographie économique et commerciale, indique que plus récemment, en 1899, une prospection a fourni au comité d'organisation de l'Exposition de 1900 des échantillons de métal précieux, de schlichs noirs, de gravier aurifère brut et d'alluvions stériles des gisements d'Outha-Thani, dans la principauté de Luang-Prabang... Les 15 grammes et demi d'or en poudre graveleuse et en paillettes qui ont été envoyés représentaient la production surveillée d'un seul orpailleur, en or gros visible, pour 30 journées de travail, à raison de 20 bâtées par jour, d'un poids moyen de 3 k. 500 de graviers aurifères. Avec les moyens rudimentaires employés pour cette prospection sans amalgamation, et malgré les pertes inévitables en or fin qui se sont produites, les 15 grammes et demi d'or recueillis au moyen de la main-d'œuvre indigène ont coûté 30 francs, soit 1 fr. 935 le gramme ou 1,935 francs le kilogramme (1).

La prospection en question a donné comme indication une

(1) Comparaison des prix de revient de l'or dans plusieurs grandes exploitations employant les moyens les plus perfectionnés : Saint-Élie (Guyane), 1,619 francs; Sibérie, 1,450 à 2,170 francs; Californie, 1,500 à 1,700 francs; Australie, 1,600 à 1,900 francs.

production, par simple lavage à la bâtée sans amalgamation d'une tonne de graviers, plus de 7 grammes et demi d'or visible. En se basant sur les résultats obtenus dans des conditions précaires, le rapporteur examine ce que pourrait donner une exploitation plus rationnelle, avec la seule main-d'œuvre du pays, en employant le « sluice » et pratiquant l'amalgamation au mercure, et les conditions dans lesquelles pourrait opérer un chantier de douze travailleurs, conduits par un contremaître européen et un surveillant indigène. « Un sluice moyen desservi, dit M. Macey, par douze hommes : pelleteurs, charroyeurs, débourbeurs et laveurs, pourrait « passer », à l'heure, un mètre cube ou deux tonnes environ de graviers riches. Mais, tenant compte de la valeur relative de la main-d'œuvre laotienne en ce genre de travail, on peut estimer que le rendement pratique serait seulement d'un demi-mètre cube (une tonne) à l'heure, ou trois mètres et demi cubes en une journée de sept heures. Soit sept tonnes de graviers aurifères traités en un jour. »

Sur ces données, le travail d'un mois se répartirait ainsi :

Terrassements, déblais et transport hors chantier des alluvions stériles qui recouvrent la state aurifère, établissement d'un barrage et canalisation de l'eau vers la tête du sluice, environ	8 jours.
Passage au sluice des graviers riches mis à découvert	18 —
Repos et temps employé aux réparations.	4 —
Ensemble.	30 jours.

La production de 18 journées de lavage au sluice avec amalgamation serait, d'après l'expérience ci-dessus, d'environ 900 grammes d'or, qui, au prix brut de 3 francs sans affinage, représenteraient une somme de 2,700 francs.

Les dépenses seraient les suivantes :

1° Solde d'un Européen, maître mineur, à 5.000 francs l'an avec prime sur la production : un mois. . .	416 francs.
2° Solde d'un contremaître indigène, par mois.	100 —
3° Salaire de 12 travailleurs indigènes à 30 fr. par mois : 30 × 12.	360 —
4° Usure du matériel, construction d'un sluice, dépense de mercure, usure des cornues de grillage, prime au contremaître.	100 —
5° Pour imprévu, 15 pour 100	150 —
Montant total des dépenses	1,126 francs.
Report de la production	2,700 —
Profit	1,574 francs.

Les divers points des gisements où a été faite la prospection qui sert de base à ces données ont été choisis au hasard et arbitrairement.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CAMBODGE ET SIAM

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

DEUXIÈME PARTIE

DE L'IRRAWADDI AU MÉKONG

Birmanie et États Shans

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

TROISIÈME PARTIE

LE LAOS

CHAPITRE PREMIER

QUATRIÈME PARTIE

TONKIN

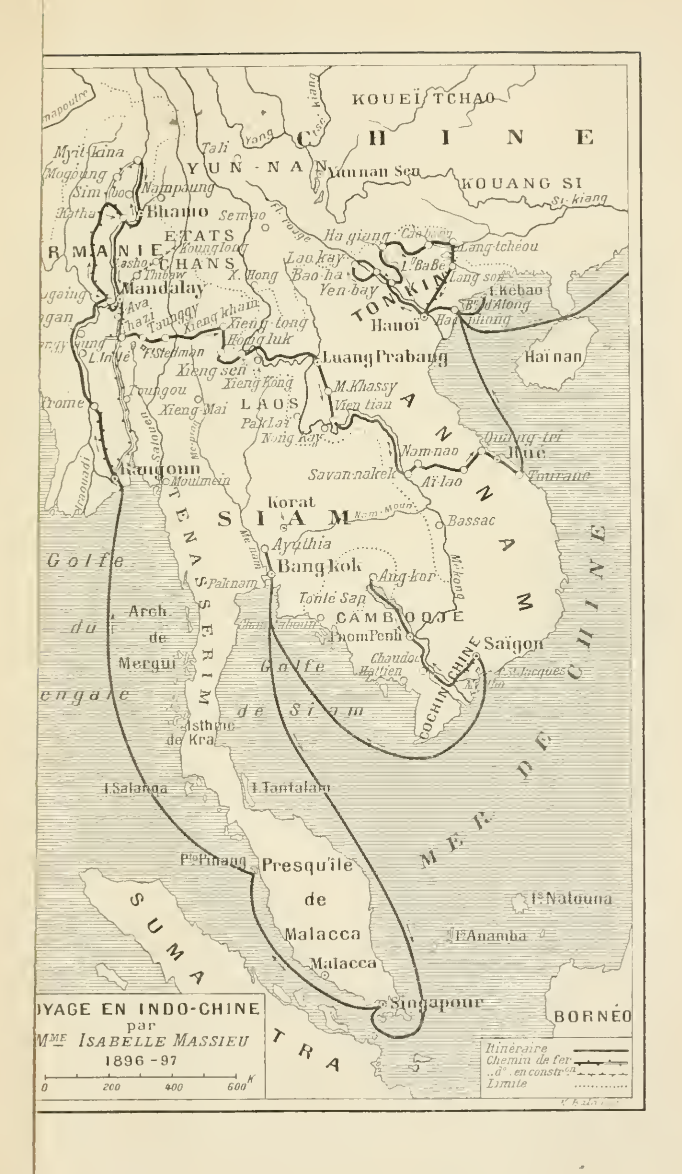
CINQUIÈME PARTIE

L'ÉDUCATION D'UN PEUPLE

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV


KOUEÏ TCHAO
CHINE
YUN-NAN
Yunnan Sen
KOUANG SI
Si-kiang
Tali
Myitkina
Mogoung
Bhamo
ETATS CHANS
Mandalay
Ava
Taunggy
Xieng-tong
Luang Prabang
Lao kay
Bao-ha
Yen-bay
Ha giang
Lang-tchéou
Lang son
Hanoï
TONKIN
B. d'Along
Haï nan
Prome
Toungou
Xieng sen
Xieng Mai
LAOS
Vien tian
Nong Kay
Rangoun
Moulmein
Savannakek
Ai lao
Hué
Tourane
Quang tri
Korat
SIAM
Bassac
Ayuthia
Bangkok
Paknam
Ang-kor
Tonle Sap
CAMBODGE
PnomPenh
Chaudoc
Hatien
Saïgon
C. St Jacques
COCHINCHINE
ANNAM
Golfe du Bengale
Arch. de Mergui
TENASSERIM
Golfe de Siam
Isthme de Kra
I. Salanga
I. Tantalam
Pto Pinang
Presqu'île de Malacca
Malacca
Singapour
SUMATRA
MER DE CHINE
Is Natouna
Is Anamba
BORNÉO
VOYAGE EN INDO-CHINE
par
Mme ISABELLE MASSIEU
1896-97
0
200
400
600 K
Itinéraire
Chemin de fer
d° en constron
Limite

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.



A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Tour d'Asie, par Marcel Monnier :

I. Cochinchine, Annam, Tonkin. Un vol. petit in-8° accompagné de 38 gravures d'après les clichés de l'auteur et d'une carte-itinéraire . . . . 5 fr.

II. L'Empire du Milieu. Un vol. petit in-8° accompagné de 61 gravures d'après les clichés de l'auteur, d'un plan et d'une carte-itinéraire . . . . 5 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Marcellin Guérin.)

En Indo-Chine (1894-1895), par le comte de Barthélemy. *Cambodge, Cochinchine, Laos, Siam méridional.* Ouvrage accompagné de gravures. Un vol. in-18. . . . . 4 fr.

Un Voyage au Laos, par le docteur E. Lefèvre, membre de la mission Pavie. Un vol. in-18 avec 32 gravures et une carte. Prix . . . . 4 fr.

Au Tonkin. **Un An chez les Muongs.** *Souvenirs d'un officier,* par Frédéric Garcin, ancien lieutenant d'infanterie de marine. Un vol. in-18, accompagné de gravures et de cartes. . . 4 fr.

Au Tonkin et dans les mers de Chine. Souvenirs et croquis (1883-1885), par M. Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Un beau vol. in-8° illustré de plus de 500 dessins en noir et en couleur, élégamment relié . . . . 12 fr.

L'Expansion française au Tonkin. **En Territoire militaire:** avec une lettre du général Galliéni, par Louis de Grandmaison, capitaine au 131e d'infanterie. Un vol. in-18 accompagné d'une carte. . . . . 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Furtado.)

Un Voyage au Yunnan, par le docteur Louis Pichon (de Shanghaï). Un vol. in-18 accompagné d'une carte. . 3 fr. 50

La Colonisation française en Annam et au Tonkin, par Joleaud-Barral, membre de la Société de géographie commerciale. Ouvrage orné de gravures d'après des photographies de l'auteur et de 3 cartes. Un volume in-18 . . . . 4 fr.

Souvenirs d'Annam (1886-1890), par Baille, ex-résident de France à Hué. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Le Royaume d'Annam et les Annamites. Journal de voyage de J.-L. Dutreuil de Rhins. 2e édition. Un joli vol. in-18 avec cartes et gravures. . . . . 4 fr.

Le Fleuve Bleu. Voyage dans la Chine occidentale, par Gaston de Bezaure, interprète-chancelier en Chine. Un vol. in-18 enrichi de gravures et d'une carte . . . . 4 fr.

Souvenirs et Épisodes. *Chine, Japon, États-Unis,* par P. de Lapeyrère. Un vol. in-18 avec gravures d'après les dessins originaux . . . . 3 fr.

Voyage en Turquie d'Asie. *Arménie — Kurdistan* et *Mésopotamie.* Un vol. in-18 accompagné de gravures et d'une carte, par le comte de Cholet. . . . . 4 fr.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1946.

39






3 1158 01296 3459
UC Southern Regional Library Facility
A 000 526 074 0
DS
524
M385c